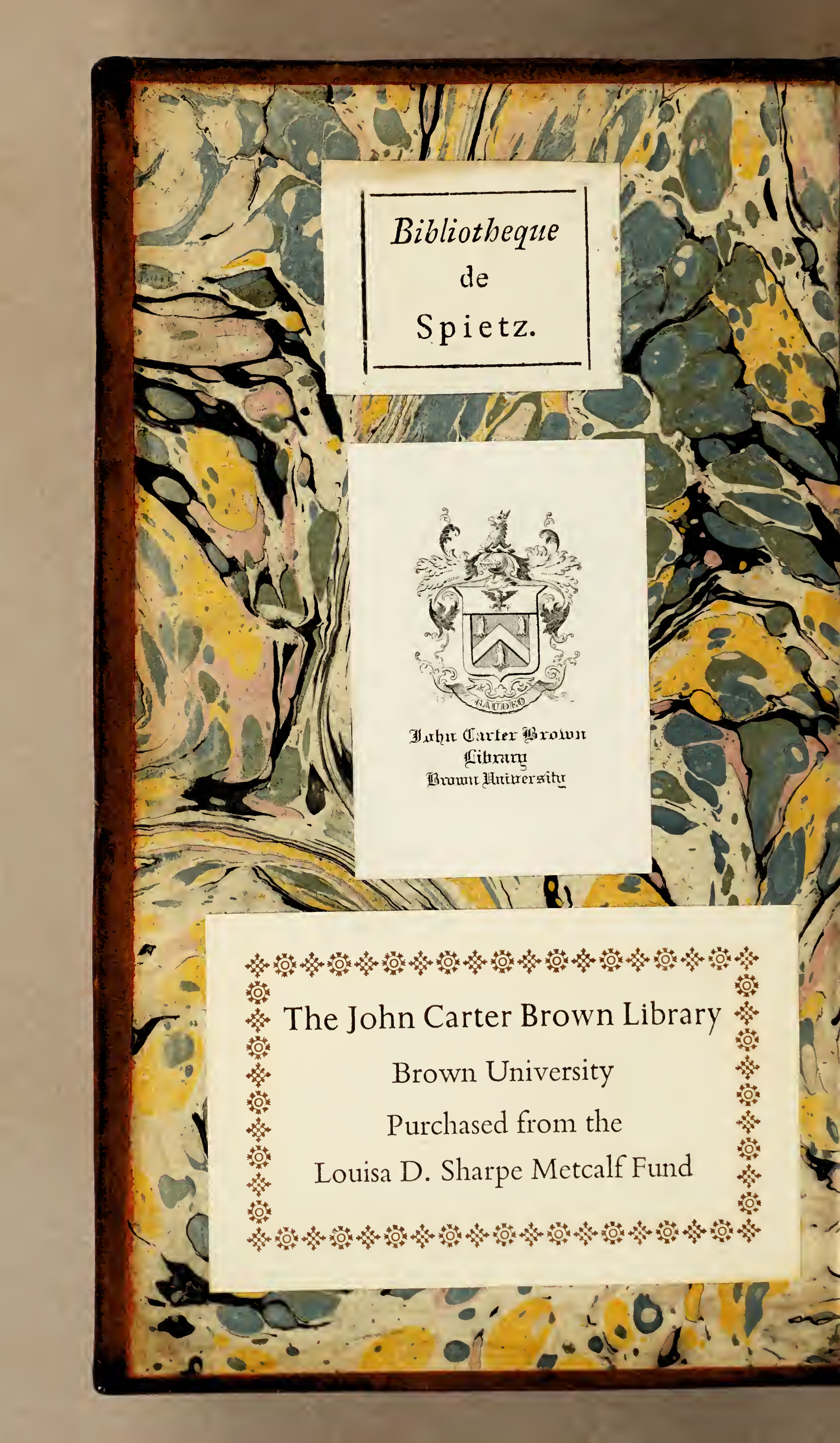




Bibliotheque
de
Spietz.
GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University
The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund



Raynal

7 vols

$1.25

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

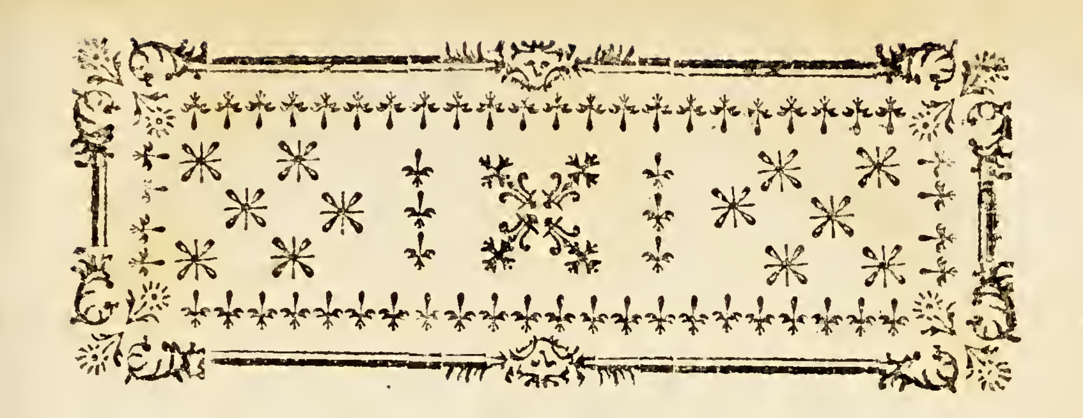
Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXII.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE PREMIER.

IL n'y a point eu d'événement auſſi intéreſſant pour l'eſpece humaine en général & pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du nouveau monde & le paſſage aux Indes par le Cap de Bonne-Eſpérance. Alors a commencé une révolution dans le com-

merce, dans la puissance des nations, dans les mœurs, l'industrie & le gouvernement de tous les peuples. C'est à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées se sont devenus nécessaires: les productions des climats placés sous l'équateur se consomment dans les climats voisins du pole; l'industrie du nord est transportée au sud; les étoffes de l'orient habillent l'occident, & par-tout les hommes se sont communiqués leurs opinions, leurs loix, leurs usages, leurs remedes, leurs maladies, leurs vertus & leurs vices.

Tout est changé & doit changer encore. Mais les révolutions passées & celles qui doivent suivre, ont-elles été, peuvent-elles être utiles à la nature humaine? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de vertus & de plaisirs? Peuvent-elles rendre son état meilleur, ou ne feront-elles que le changer?

L'Europe a fondé par-tout des Colonies; mais connoît-elle les principes sur lesquels on doit les fonder? Elle a un commerce d'échange, d'économie, d'industrie. Ce commerce passe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens & dans quelles circonstances?

Depuis qu'on connoît l'Amérique & la route du Cap, des nations qui n'étoient rien sont devenues puissantes; d'autres qui faisoient trembler l'Europe se sont affoiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé sur l'état de ces peuples ? Pourquoi enfin les nations les plus florissantes & les plus riches ne sont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné ? Il faut pour s'éclaircir sur ces questions importantes jeter un coup d'œil sur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé; suivre en détail les événemens dont elles ont été la cause & finir par considérer l'état de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

Les peuples qui ont poli les autres ont été commerçans. Il n'y a que deux jours que l'Europe étoit sauvage; à bien des égards elle est encore barbare, & sans l'immense communication que les hommes ont les uns avec les autres, elle le seroit peut-être toujours. C'est le commerce des Egyptiens & des Tyriens qui a civilisé les Grecs, & ceux-ci en ajoutant à toutes les connoissances, à tous les arts qu'ils avoient reçus éleverent la raison humaine à un point de perfection

dont la ruine du commerce & les révolutions des empires l'ont fait depuis deſcendre. Leurs admirables inſtitutions étoient ſupérieures à ce que nous connoiſſons de mieux aujourd'hui. Aucune nation, ſi l'on en excepte peut-être les Chinois, n'avoit fait autant de progrès que les Grecs dans cette partie de la philoſophie qui dirige le gouvernement & les mœurs. Leur tactique eſt encore préférée à celle des Romains même. L'eſprit dans lequel ils ont fondé leurs colonies fait honneur à leur raiſon & à leur humanité. Ils ont porté tous les beaux arts à un degré de perfection au-delà duquel aucun peuple ne les a portés. Ils ont eu des idées juſtes du beau dans tous les genres. On voit par quelques ouvrages de Xénophon & d'autres écrivains, qu'ils avoient mieux les principes du commerce que la plupart des nations de l'Europe ne les ont aujourd'hui.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoiſſances des Grecs, que ſon commerce eſt infiniment plus étendu, que notre imagination ſe porte ſur des objets plus grands & plus variés depuis les progrès de la navigation, on ſera étonné que nous n'ayions pas ſur

eux la ſupériorité la plus décidée. Mais il faut obſerver que lorſque ce peuple connut les arts & le commerce, il ſortoit pour ainſi dire des mains de la nature, & étoit ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions; au lieu que les nations de l'Europe avoient le malheur de connoître des loix, des gouvernemens, une religion excluſive & impérieuſe. Dans la Grece le commerce trouva des hommes, en Europe il trouva des eſclaves. A meſure que le commerce & les arts nous ont ouvert les yeux ſur les abſurdités de nos inſtitutions, nous nous ſommes occupés à les corriger, mais ſans oſer jamais renverſer entiérement l'édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux; & à force d'étayer, de réformer, de pallier, nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions & d'abſurdités qu'il n'y en a chez les peuples les plus barbares. Voilà pourquoi ſi les arts pénetrent un jour chez les Tartares & les Iroquois, ils y feront des progrès infiniment plus rapides qu'ils n'en peuvent jamais faire dans la Ruſſie & dans la Pologne.

Les Romains inſtitués pour conquérir n'ont pas avancé comme les Grecs, la

raiſon & l'induſtrie. Ils ont donné au monde un grand ſpectacle, mais ils n'ont rien ajouté aux connoiſſances & aux arts des Grecs. C'eſt en attachant les nations au même joug & non en les uniſſant par le commerce qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagerent le monde & lorſqu'ils l'eurent ſoumis, le repos qu'ils lui donnerent fut une léthargie. Leur deſpotiſme, leur gouvernement militaire opprimerent les peuples, éteignirent le génie & dégraderent l'eſpece humaine.

La barbarie s'étendit aux Conquérans eux-mêmes, après deux loix abſurdes de Conſtantin, qu'il eſt bien étonnant que Monteſquieu n'ait pas oſé placer parmi les cauſes de la décadence de l'Empire. La premiere donnoit la liberté à tous les eſclaves qui ſe feroient Chrétiens. Les grands privés par cet arrangement de toutes leurs richeſſes, réduits à l'indigence, & pour ainſi dire, à l'aumône de ces proſélytes, n'eurent plus aucun intérêt à ſoutenir l'état dont ils étoient l'appui. Un autre édit défendit le paganiſme dans toute l'étendue de l'Empire, & ces vaſtes contrées ſe trouverent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés

entr'eux, ni à l'état par les nœuds ſacrés de la religion & du ſerment. Sans prêtres, ſans temples, ſans morale publique, quel zele pouvoient-ils avoir pour repouſſer des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus ?

Auſſi les habitans du Nord qui fondirent ſur l'Empire trouverent-ils les diſpoſitions les plus favorables à leur invaſion. Preſſés en Pologne & en Allemagne par des nations ſorties de la grande Tartarie, ils venoient occuper un moment des Provinces déjà ruinées, pour en être chaſſés par des vainqueurs plus féroces qui les ſuivoient. Par-tout les poſſeſſions étoient incertaines, les mœurs & les loix ſauvages. Comment dans cet état de l'Europe pouvoit-on conſerver quelque induſtrie, & s'occuper des arts ? Les Goths en Eſpagne, & les Lombards en Italie, furent un peu plus éclairés, lorſque arrêtés & gardés par les mers & par les montagnes, ils ſe furent affermis dans leurs conquêtes ; mais leur commerce étoit bien peu de choſe, & ils étoient loin de cultiver les lettres.

Au ſeptieme ſiecle, l'Europe étoit pauvre & ſans lumieres. Ce qu'on dit

des richeſſes du Roi Dagobert & de la magnificence de S. Eloi eſt fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'hiſtoire de leur temps. On s'habilloit de peaux & d'une laine groſſiere. On ignoroit les commodités de la vie. On conſtruiſoit, il eſt vrai, des édifices qui avoient de la hardieſſe & de la ſolidité, mais qui ne prouvoient pas plus qu'il y eut alors des richeſſes, que du goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent ni beaucoup de connoiſſance des arts pour élever des maſſes de pierre avec les bras de ſes eſclaves. Ce qui démontre ſans réplique la pauvreté des peuples, c'eſt que les impôts ſe levoient en nature; & même les contributions que le clergé ſubalterne payoit à ſes ſupérieurs, conſiſtoient en denrées comeſtibles. Aucune ville de l'Europe ne faiſoit alors ce commerce, qui conſiſte à tranſporter les productions d'un peuple chez un autre; & quand ce genre de commerce eſt ignoré, on n'en connoît guere les autres eſpeces.

La ſuperſtition dominante épaiſiſſoit les ténebres. Avec des ſophiſmes & de la ſubtilité, elle fondoit cette fauſſe ſcience qu'on appelle théologie, & dont

elle occupoit les hommes aux dépens des vraies connoiſſances.

Dès le huitieme ſiecle & au commencement du neuvieme, Rome qui n'étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit comme autrefois ôter, donner des couronnes. Sans citoyens, ſans ſoldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aſpirer à la monarchie univerſelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connoiſſoit d'autre mérite que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Egliſe. La dignité des ſouverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriſer les princes, ſans inſpirer l'amour de la liberté. Quelques romans abſurdes & quelques fables mélancoliques nées de l'oiſiveté des cloîtres, étoient alors la ſeule littérature. Elles contribuoient à entretenir cette triſteſſe & cet amour du merveilleux, qui ſervent ſi bien la ſuperſtition.

Deux nations changerent encore la face de la terre. Un peuple ſorti de la Scandivanie & de la Cherſoneſe Cimbrique ſe répandit au nord de l'Europe que les Arabes preſſoient du côté du

midi. Les uns étoient disciples d'Odin, & les autres de Mahomet, deux hommes qui avoient répandu le fanatisme des conquêtes avec celui de la religion. Charlemagne sut vaincre les uns & résister aux autres. Ces hommes du Nord, appellés Saxons ou Normands, étoient un peuple pauvre, mal armé, sans discipline, de mœurs atroces, poussé aux combats & à la mort par la misere & la superstition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit si terribles pour une religion qui les disposeroit à obéir. Il lui fallut verser des torrens de sang, & il planta la croix sur des monceaux de morts : il fut moins heureux contre les Arabes conquérans de l'Asie, de l'Afrique & de l'Espagne. Il ne put s'établir au-delà des Pirenées.

Le besoin de repousser les Arabes, & sur-tout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France. Alfred le Grand en Angleterre : quelques villes d'Italie eurent des vaisseaux, & ce commencement de navigation ressuscita en peu le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale étoit à

Aix-la-chapelle. C'est la maniere de faire le commerce chez les peuples où il est encore au berceau.

Cependant les Arabes fondoient le plus grand commerce qu'on eut vu depuis Athenes & Carthage. Il est vrai qu'il le devoient moins aux lumieres d'une raison cultivée & aux progrès d'une bonne administration, qu'à l'étendue de leur puissance & à la nature des pays qu'ils possedoient. Maîtres de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Asie-mineure, de la Perse & d'une partie de l'Inde, ils commencerent par échanger entr'eux d'une contrée à l'autre les denrées des différentes patries de leur vaste empire. Ils s'étendirent par degré jusqu'aux Moluques & à la Chine, tantôt en négocians, tantôt en missionnaires, souvent en conquérans.

Bientôt les Vénitiens, les Génois & les Arabes de Barcelone allerent prendre dans Alexandrie les marchandises de l'Afrique & de l'Inde, & les verserent en Europe. Les Arabes, enrichis par le commerce & rassasiés de conquêtes, n'étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliotheque des Ptolomées. Ils cultivoient les arts & les lettres, & ils

ont été la seule nation conquérante qui ait avancé la raison & l'industrie des hommes. On leur doit l'algebre, la chimie, de nouvelles lumieres en astronomie, des machines nouvelles, des remedes inconnus à l'antiquité. La poésie est le seul des beaux-arts qu'ils aient cultivé avec succès.

Dans le même temps, les sujets de l'empire Grec avoient imité les manufactures de soie de l'Asie ; & ils s'étoient ouverts par Caffa & par la mer Caspienne le commerce de l'Inde.

Les Génois commençoient à le partager avec eux, & même le commerce des Grecs tomboit avec leur empire, qui n'opposoit au fanatisme des Arabes que la plus lâche bigoterie. Les moines y régnoient, & l'Empereur demandoit pardon à Dieu du temps qu'il donnoit aux soins de l'empire. Il n'y avoit plus ni bons peintres, ni bons sculpteurs ; & l'on y disputoit sans cesse pour savoir s'il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers, possesseurs d'un grand nombre d'isles, les Grecs n'avoient pas de marine. Ils se défendirent contre celle d'Egypte & des Sarrasins par le feu Grégeois, arme vaine & précaire d'un peu-

ple ſans vertu. Conſtantinople ne pouvoit protéger au loin ſon commerce maritime ; il fut abandonné aux Génois, qui s'emparerent de Caffa, dont ils firent une ville floriſſante.

La nobleſſe de l'Europe prit dans les folles expéditions des Croiſades quelque choſe des mœurs des Grecs & des Arabes. Elle connut leurs arts & leur luxe ; il lui devint difficile de s'en paſſer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandiſes qu'ils tiroient de l'Orient. Les Arabes eux-mêmes en porterent en France, en Angleterre, & juſqu'en Allemagne.

Ces nations étoient alors ſans vaiſſeaux & ſans manufactures, on y gênoit le commerce, & on y mépriſoit le commerçant. Cette claſſe d'hommes utiles n'avoit jamais été honorée chez les Romains. Ils avoient traité les négocians à peu près avec le même mépris qu'ils avoient pour les hiſtrions, les courtiſanes, les bâtards, les eſcaves & les gladiateurs. Le ſyſtême politique établi dans toute l'Europe par la force & l'ignorance des nations du nord, devoit néceſſairement perpétuer ce préjugé d'un orgueil barbare. Nos peres

insensés prirent pour base de leurs gouvernemens un principe destructeur de toute société, le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avoit de considéré que les possesseurs des fiefs & ceux qui s'étoient distingués dans les combats. Les nobles étoient, comme on sait, de petits souverains qui abusoient de leur autorité, & résistoient à celle du prince. Les barons avoient du faste & de l'avarice, des fantaisies, & fort peu d'argent. Tantôt ils appelloient les marchands dans leurs petits états, & tantôt ils les rançonoient. C'est dans ces temps barbares que se sont établis les droits de péage, d'entrée, de sortie, de passage, de logemens, d'aubaines, d'autres oppressions sans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvroient ou se fermoient sous le bon plaisir du prince ou de ses vassaux. On ignoroit si parfaitement les plus simples élémens du commerce, qu'on avoit l'usage de fixer le prix des denrées. Les négocians étoient souvent volés, & toujours mal payés par les chevaliers & par les barons. On faisoit le commerce par caravanes, on alloit en troupes armées jusqu'aux lieux où on avoit fixé les foires. Là, les marchands ne négligeoient aucun

moyen de se concilier le peuple. Ils étoient ordinairement accompagnés de bateleurs, de musiciens & de farceurs. Comme il n'y avoit alors aucune grande ville, & qu'on ne connoissoit ni les spectacles, ni les assemblées, ni les plaisirs sédentaires de la société privée, le temps des foires étoit celui des amusemens, & ces amusemens dégénéroient en dissolutions, qui autorisoient les déclamations & les violences du Clergé. Les commerçans furent souvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoient des superfluités à ses tyrans, & qui s'associoient à des hommes dont les mœurs blessoient ses préjugés & son austérité grossiere.

Les Juifs qui ne tarderent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnerent pas de la considération. Ils furent alors dans toute l'Europe ce qu'ils sont encore aujourd'hui dans la Pologne & dans la Turquie. Ils se rendirent nécessaires aux marchands étrangers & aux nations Européennes. Ils s'enrichirent aux dépens des Chrétiens superstitieux, qui s'en vengerent par de cruelles persécutions. Le Clergé déclara l'intérêt de l'argent usuraire. Cette décision théo-

logique sur un objet civil & politique frappa sur l'état, en portant coup au commerce. Les Juifs pillés, persécutés, proscrits, inventerent les lettres de change, qui mirent en sureté les débris de leur fortune. Le Clergé déclara le change usuraire, mais il étoit trop utile pour être aboli. Un de ses effets, fut de rendre les négocians plus indépendans des princes, qui les traiterent mieux, dans la crainte qu'ils ne transportassent leurs richesses dans des pays étrangers.

La vanité donna quelque industrie aux François dans le quatorzieme siecle. L'usage de porter leurs armoiries sur leurs habits fit faire quelques progrès à leurs manufactures; parce que des draps chargés d'armoiries étoient un luxe qu'on ne pouvoit tirer de l'étranger.

On fabriquoit d'assez beaux draps en Flandre. On y fabriquoit aussi des tapisseries dont il reste encore. Elles prouvent combien le dessein & la perspective étoient alors ignorés. Cependant cette industrie grossiere attiroit les marchands de l'Europe, & la Flandre devenoit l'entrepôt du commerce qui se faisoit entre Venise & les villes de la grande Hanse.

Plusieurs villes s'étoient associées sur la mer Baltique & dans l'Allemagne. Elles avoient obtenu ou acheté le privilege de se gouverner par leurs loix. Elles firent seules le commerce du Nord, & devinrent puissantes. D'autres villes dans le reste de l'Europe, sans devenir comme les Anséatiques des républiques indépendantes, obtinrent des privileges. Il n'y avoit auparavant de citoyens que la noblesse & les ecclésiastiques. Le reste étoit esclave. Mais on vit d'abord se former des corps de marchands, des corps de métiers; & ces associations acquirent du crédit, en acquérant des richesses. Les souverains eurent besoin d'elles & les affranchirent. Ils les opposerent aux barons. On vit diminuer peu-à-peu l'anarchie & la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent des citoyens, & le tiers-état fut admis aux assemblées des peuples.

Le Président de Montesquieu fait honneur à la religion Chrétienne de l'abolition de l'esclavage. Nous oserons n'être pas de son avis. C'est quand il y eut de l'industrie & des richesses dans le peuple, que les princes le compterent pour quelque chose. C'est quand les ri-

cheſſes du peuple purent être utiles aux rois contre les barons, que les loix rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une ſaine politique que le commerce amene toujours, & non l'eſprit de la religion Chrétienne, qui engagea les rois à déclarer libres les eſclaves de leurs vaſſaux, parce que ces eſclaves, en ceſſant de l'être, devenoient des ſujets. Il eſt vrai que le Pape Alexandre III déclara que des Chrétiens devoient être exempts de ſervitude; mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux rois de France & d'Angleterre, qui vouloient abaiſſer leurs vaſſaux. La religion Chrétienne défend ſi peu la ſervitude, que dans l'Allemagne Catholique, en Boheme, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple eſt encore eſclave, ſans que l'Egliſe le trouve mauvais.

Quelques citoyens, comme Jacques Cœur, étoient plus propres à faire reſpecter le tiers-état, que toutes les déclarations des Papes. Jacques Cœur eût établi dans le quinzieme ſiecle un commerce riche & ſolide dans le royaume de France, s'il eût été ſoutenu par le gouvernement contre l'envie des courtiſans & la ſottiſe de ſes concitoyens. Il avoit

un grand nombre de vaiſſeaux. Plus de trois cens facteurs conduiſoient ſon commerce en Turquie, en Perſe, en Afrique, en Italie & dans le Nord. Il étoit le particulier le plus riche de l'univers, & le plus utile à ſa patrie, qui n'auroit pas chaſſé les Anglois ſans les ſecours qu'il prodiguoit à Charles VII. On ſuppoſa des crimes à ce grand homme. Aucun ne fut prouvé. On oſa le dépouiller de ſes biens & l'exiler, pour avoir fait préſent d'un harnois au Sultan de Babylone, & pour avoir rendu aux Sarraſins un ſcélérat qu'ils avoient répété. Ses facteurs lui firent de nouveaux fonds avec leſquels il ſe retira dans l'iſle de Chypre, où il acquit de nouvelles richeſſes. Sa retraite dans cette iſle que poſſédoient alors les Vénitiens, fut utile à cette république que ſon commerce avoit alarmée.

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Piſe, Genes, Florence, des républiques inſtituées par des loix ſages. Les Factions des Gelphes & des Gibelins qui déſoloient ces délicieuſes contrées depuis tant de ſiecles, s'y étoient enfin calmées. Le commerce y fleuriſſoit, & devoit bien-tôt y amener

les lettres. Veniſe étoit au comble de ſa gloire. Sa marine, en effaçant celle de ſes voiſins, réprimoit celle des Mammelus & des Turcs. Son commerce étoit ſupérieur à celui de l'Europe entiere. Elle avoit une population nombreuſe & des tréſors immenſes. Ses finances étoient bien adminiſtrées, & le peuple content. La république empruntoit des riches particuliers, mais par politique, & non par beſoin d'argent. Les Venitiens ont été les premiers qui aient imaginé d'attacher les ſujets riches au gouvernement, en les engageant à placer une partie de leurs fortunes dans le fonds de l'état. Veniſe avoit des manufactures de ſoie, d'or & d'argent. Les étrangers achetoient chez elle des vaiſſeaux: ſon orfévrerie étoit la meilleure & preſque la ſeule de ce temps-là. On reprochoit aux habitans de ſe ſervir d'uſtenſiles, & de vaiſſelle d'or & d'argent. Ils avoient cependant des loix ſomptuaires; mais ces loix permettoient une ſorte de luxe qui conſervoit des fonds dans l'état. Le noble étoit à la fois économe & ſomptueux. L'opulence de Veniſe avoit reſſuſcité l'architecture d'Athenes. Enfin, il y avoit de la gran-

deur & déjà du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant, mais la nobleſſe étoit éclairée. Le gouvernement réſiſtoit avec une fermeté ſage aux entrepriſes des pontifes. *Siamo Veniziani poi Chriſtiani*, diſoit un de leurs ſénateurs. C'étoit l'eſprit du ſénat entier. Dès ce temps, il aviliſſoit les prêtres, qu'il vaudroit mieux rendre utiles aux mœurs. Elles étoient plus fortes & plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces miſerables *Condottieri*, dont les noms étoient ſi terribles, & dont les armes l'étoient ſi peu. Il régnoit de la politeſſe à Veniſe ; & la ſociété s'y trouvoit moins gênée par les inquiſiteurs d'état, qu'elle ne l'a été depuis que la république s'eſt méfiée de la puiſſance de ſes voiſins & de ſa foibleſſe.

Il y avoit loin au quinzieme ſiecle du reſte de l'Europe à l'Italie. En France, Louis XI venoit d'abaiſſer les grands vaſſaux, de relever la magiſtrature, & de ſoumettre la nobleſſe aux loix. Le peuple François, moins dépendant de ſes ſeigneurs, devoit dans peu devenir plus induſtrieux, plus actif & plus eſtimable ; mais l'induſtrie & le commerce

ne pouvoient fleurir subitement dans le pays qui venoit de persécuter Jacques Cœur. Les progrès de la raison devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore, & sous le regne d'un prince livré à la plus vile superstition. Les barons n'avoient qu'un faste barbare. Leurs revenus suffisoient à peine pour entretenir à leur suite une foule de gentilshommes désœuvrés, qui les défendoit contre le souverain & les loix. La dépense de leur table étoit excessive, & ce luxe sauvage dont il reste encore trop de vestiges, n'encourageoit aucun des arts utiles. On eut alors cependant quelque idée de navigation. Doriole fit faire attention aux profits que les Vénitiens & les villes Anséatiques retiroient des vins, des huiles & des grains de France qu'ils venoient charger sur leurs vaisseaux, & qu'ils transportoient dans toute l'Europe. Il n'y avoit ni dans les mœurs, ni dans le langage, cette sorte de décence qui distingue les premieres classes des citoyens, & qui apprend aux autres à les respecter. Malgré la courtoisie prescrite aux chevaliers, il régnoit parmi les grands de la grossiéreté & de la rudesse. La nation

avoit alors ce caractere d'inconſéquence qu'elle a eu depuis, & qu'aura toujours une nation où les mœurs & les manieres ne feront pas d'accord avec les loix. Les conſeils du prince y donnoient des édits ſans nombre, & ſouvent contradictoires; mais le prince diſpenſoit aiſément d'obéir. Ce caractere de facilité dans les ſouverains a été ſouvent le remede à la légéreté avec laquelle les miniſtres de France ont donné & multiplié les loix.

L'Angleterre, moins riche & moins induſtrieuſe que la France, avoit des barons inſolens, des évêques deſpotes, & un peuple qui ſe laſſoit de leur joug. La nation avoit déjà cet eſprit d'inquiétude qui devoit tôt ou tard la conduire à la liberté. Elle devoit ce caractere à la tyrannie abſurde de Guillaume le Conquérant, & au génie atroce de pluſieurs de ſes ſucceſſeurs. L'abus exceſſif de l'autorité avoit donné aux Anglois une extrême défiance de leurs ſouverains. On ne prononçoit chez eux le nom de Roi qu'avec crainte; & ces ſentimens tranſmis de race en race ont ſervi à leur faire établir depuis le gouvernement ſous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres entre les maiſons de

Lancastre & d'York avoient entretenu le courage guerrier & l'impatience de la servitude ; mais elles avoient entretenu le désordre & la pauveté. C'étoient les Flamands qui fabriquoient alors les laines de l'Angleterre ; ses laines, son plomb, son étain étoient transportés sur les vaisseaux des villes Anséatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni jurisprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle étoit de plus couverte d'une multitude de riches couvens & d'hôpitaux. Les nobles les moins riches passoient leur vie de couvent en couvent, & le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établissemens superstitieux maintenoient la paresse & la barbarie.

L'Allemagne long-temps agitée par les querelles des empereurs & des papes, & par des guerres intestines, venoit de prendre une assiette plus tranquille. La bulle d'or avoit réglé les droits du chef & des membres de l'empire. Sigismond avoit établi le cadastre, & l'état venoit d'être divisé en cercles sous Maximilien I. L'ordre avoit succédé à l'anarchie, & les peuples de cette vaste contrée, sans richesses, sans commerce, mais guerriers & cultivateurs, n'avoient rien à

craindre de leurs voiſins, & ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funeſte à la nature humaine qu'il ne l'avoit été dans d'autres pays. En général les différens princes de cette vaſte contrée gouvernoient aſſez ſagement leurs états. Ils abuſoient peu de leur autorité, & ſi la poſſeſſion paiſible de ſon héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les ſeules villes libres & alliées de la grande Hanſe qu'il y avoit du commerce & de l'induſtrie. Les mines d'Hanovre & de Saxe n'étoient pas connues. L'argent étoit rare ; le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendoient pas encore des hommes. La table & de nombreux équipages étoient le ſeul luxe. Les grands & le clergé s'y enivroient ſans troubler l'état. On avoit de la peine à dégoûter les gentilshommes de voler ſur les grands chemins. Les mœurs étoient féroces, & juſques dans les deux ſiecles ſuivans, les troupes Allemandes furent plus célebres par leurs cruautés, que par leur diſcipline & leur courage.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par

les nobles & par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitoient n'avoit conservé cet enthousiasme de gloire que leur avoit autrefois inspiré la religion d'Odin, & ils n'avoient encore reçu aucune des loix sages que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entr'eux. Leur puissance n'étoit rien, & une seule ville de la grande Hanse faisoit trembler les trois couronnes du Nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion, & sous les loix de Frederic & de Gustave Vaza.

Le siecle des révolutions avançoit à grand pas. La nature humaine alloit connoître de nouvelles lumieres & la liberté ; mais il devoit en coûter des guerres & des crimes.

Les Turcs n'avoient ni la science du gouvernement, ni la connoissance des arts, ni commerce ; mais les Janissaires étoient & sont encore la premiere milice du monde. Ces compagnons d'un despote qu'ils font respecter & trembler, qu'ils couronnent & qu'ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renverserent l'empire des Grecs, infatués de théologie, hébétés par la su-

perſtition. Quelques habitans de ce doux climat, qui cultivoient chez eux les lettres & les arts, abandonnerent leur patrie ſubjuguée, & ſe réfugierent en Italie ; ils y furent ſuivis par des artiſans & des négocians. L'aiſance, la paix, la proſpérité, cet amour de toutes les gloires, ce beſoin de nouveaux plaiſirs qu'inſpirent de bons gouvernemens, favoriſoient dans le pays des anciens Romains la renaiſſance des lettres, & les Grecs apporterent aux Italiens plus de connoiſſance des bons modeles & l'amour de l'antiquité. L'Imprimerie étoit inventée, & ſi elle avoit été long-temps une invention inutile, tandis que les peuples étoient pauvres & ſans induſtrie, depuis les progrès du commerce & des arts, elle avoit rendu les livres communs. Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens, mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome qui preſque toujours a eu dans chaque ſiecle l'eſprit qui lui convenoit le mieux pour le moment, Rome ſembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit ſi long-temps & ſi bien ſervie. Elle protégea les belles-lettres & les arts, qui doivent plus à l'imagination

qu'au raiſonnement. Les prêtres les moins éclairés ſavent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'auſtérité, la triſteſſe & la crainte, ſont les moyens qui établiſſent leur autorité ſur les eſprits, en les occupant profondément de la religion. Mais il y a des temps où ces moyens n'ont plus que de foibles ſuccès. Les hommes enrichis dans des ſociétés tranquilles veulent jouir; ils craignent l'ennui, & ils cherchent les plaiſirs avec paſſion. Quand les foires s'établirent, & lorſqu'à ces foires il y eut des jeux, des danſes, des amuſemens, le clergé qui ſentit que ces diſpoſitions à la joie rendroient les peuples moins religieux, proſcrivit ces jeux, excommunia les hiſtrions; mais lorſqu'il vit que ſes cenſures n'étoient pas aſſez reſpectées, il changea de conduite: il voulut lui-même donner des ſpectacles. On vit naître les comédies ſaintes. Les moines de S. Denis qui jouoient la mort de Sainte Catherine balancerent le ſuccès des hiſtrions. La muſique fut introduite dans les égliſes; on y plaça même des farces. Le peuple s'amuſoit à la fête des Foux, à celle de l'Aſne, à celle des innocens qui ſe célébroient dans les tem-

ples, autant qu'aux farces qui se jouoient dans les places publiques. Souvent, pour son plaisir, on quitta les danses des Egyptiennes pour la procession de la S. Jean. Lorsque l'Italie acquit de la politesse, & qu'elle en mit dans ses plaisirs, les spectacles publics, les fêtes profanes eurent encore plus de décence, les prêtres eurent une raison de moins de les censurer, & ils les tolérerent. Ils avoient été long-temps les seuls hommes qui sussent lire, mais ce mérite devenu plus commun ne leur donnoit plus de considération. Ils voulurent partager la gloire de réussir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les papes, souverains paisibles & riches dans la voluptueuse Italie, perdirent de leur austérité. Leur cour devint aimable. Ils regarderent la culture des lettres comme un moyen nouveau de régner sur les esprits. Ils protégerent les talents : ils honorerent les grands artistes. Raphael alloit être cardinal lorsqu'il mourut. Petrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon goût, ces beaux-arts, ces plaisirs nouveaux pouvoient n'être pas conformes à l'esprit de l'Evangile, mais ils paroissoient

l'être aux intérêts des pontifes. Les belles-lettres décorent l'édifice de la religion. C'eſt la philoſophie qui le détruit. Auſſi l'Egliſe Romaine favorable aux belles-lettres & aux beaux-arts fut-elle oppoſée aux ſciences exactes. On couronna les poëtes. On perſécuta les philoſophes. Galilée eût vu de ſa priſon le Taſſe monter au Capitole, ſi ces deux grands génies euſſent été contemporains.

Il étoit temps que la philoſophie & les lettres arrivaſſent au ſecours de la morale & de la raiſon. L'Egliſe Romaine avoit détruit autant qu'il eſt poſſible les principes de juſtice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce ſeul dogme, qu'au pape appartient la ſouveraineté de tous les empires, renverſoit les fondemens de toute ſociété, de toute vertu politique. Il avoit été long-temps établi, ainſi que l'opinion affreuſe, qu'il eſt permis, qu'il eſt même ordonné de haïr, de perſécuter ceux dont les opinions ſur la religion ne ſont pas conformes à celles de l'Egliſe Romaine. Les indulgences, eſpeces d'expiations vendues pour tous les crimes, & ſi vous voulez quelque choſe de plus monſtrueux, des expiations pour les crimes

à venir ; la dispense de tenir sa parole aux ennemis du pontife, fussent-ils de sa religion ; cet article de croyance où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant ; la perversité de l'inquisition ; les exemples de tous les vices dans la personne des pontifes & de leurs favoris, dans les hommes sacrés destinés à servir de modele au peuple : toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpens, plutôt qu'une vaste contrée habitée ou cultivée par des hommes.

Ce zele de la religion, qui tenoit lieu de tout mérite, & qui tantôt s'exhaloit en pratiques minutieuses, & tantôt en fureurs atroces, avoit cependant peu à peu tiré l'Espagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venoient de se réunir par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, & par la conquête de Grenade. L'Espagne étoit devenue une puissance qui s'égaloit à la France même. Son sol cultivé par des Mahométans qui avoient fait part de leur industrie à leurs vainqueurs, étoit plus fertile encore que celui de la France. Les belles laines de Castille & de Leon étoient travaillées à Segovie. On en fabriquoit des draps qui se ven-

doient dans toute l'Europe & même en Asie. Les efforts continuels que les Espagnols avoient été obligés de faire pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la vigueur & de la confiance. Leurs succès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés, ils avoient tout l'enthousiasme de la chevalerie & de la religion. Bornés à leur Peninsule, & ne commerçant guere par eux-mêmes avec les autres nations, ils les méprisoient, ils avoient cet orgueil fastueux qui, chez un peuple comme dans les particuliers, ne va pas avec des lumieres. C'étoit la seule puissance qui eut une infanterie toujours subsistante; & cette infanterie étoit admirable. Comme depuis plusieurs siecles les Espagnols faisoient la guerre; ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avoient à peu près le même caractere; leur monarchie étoit mieux réglée que la Castille, & plus facile à conduire, depuis que par la conquête des Algarves elle fut délivrée des Maures. Ce petit état eut quelques rois, qui furent de grands hommes. Ils établirent le bon ordre dans le royaume, & sans inquiétude au-dedans ni sur les

frontieres ; à la tête d'un peuple actif, généreux, intelligent seulement, entourés de voisins qui se déchiroient encore, ils formerent le projet d'étendre leur navigation & leur empire.

Jean I eut plusieurs fils qui tous vouloient se signaler. Ce fut d'abord par des expéditions en barbarie. Henri le plus éclairé d'entr'eux conçut le projet de faire des découvertes vers l'Occident. Ce jeune prince mit à profit le peu d'astronomie que les Arabes avoient conservée. Il établit à Sagres, ville des Algarves, un observatoire, où il fit élever toute la noblesse qui composoit sa maison. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, & sentit le premier l'usage qu'on pouvoit faire de la boussole, qui étoit déjà connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'usage à la navigation.

Les pilotes qui se formerent sous ses yeux découvrirent Madere en 1418. Un de ses vaisseaux s'empara des Canaries deux ans après. Le Cap de Sierra-Leona fut bientôt doublé, & le Zaïre conduisit dans l'intérieur de l'Afrique jusqu'au Congo. On fit dans ces contrées des conquêtes faciles & un commerce avanta-

geux. Les petites nations qui les habitoient, ſéparées par des déſerts impraticables, ne connoiſſoient ni le prix de leurs richeſſes, ni l'art de ſe défendre. Ces voyages donnerent de grandes eſpérances. Les revenus qu'on pouvoit tirer un jour des côtes de Guinée furent affermés. Cette cupidité prématurée prouve que les princes qui faiſoient faire ces découvertes ſongeoient plus encore à augmenter leurs finances que le commerce de leurs ſujets.

Sous le regne de Jean II, prince éclairé, qui le premier rendit Lisbonne un port franc, & fit faire une application nouvelle de l'aſtronomie à la navigation, des Portugais qu'il avoit envoyés doublerent le Cap qui eſt à l'extrémité de l'Afrique. On l'appella alors le Cap des Tempêtes; mais le prince qui prévoyoit le paſſage aux Indes, le nomma le cap de Bonne-eſpérance.

Emanuel ſuivit les projets de ſes prédéceſſeurs. Il fit partir en 1497 une flotte de quatre vaiſſeaux, ſous les ordres de *Vaſco de Gama.* Cet amiral, après avoir eſſuyé des tempêtes, après avoir parcouru la côte orientale de l'Afrique, après avoir erré ſur des mers inconnues,

aborda dans l'Indoſtan, près de onze mois après être ſorti de la rade de Lisbonne.

L'Aſie, dont l'Indoſtan forme une des plus riches parties, eſt un vaſte continent, qui ſelon les obſervations des Ruſſes, ſur leſquelles on a élevé des doutes raiſonnables, s'étend entre le quarante-troiſieme, & le deux cens ſeptieme degré de longitude. Entre les deux poles, elle s'étend depuis le ſoixante-dix-ſeptieme degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au dixieme de latitude méridionale. La partie de ce grand continent compriſe dans la Zone tempérée entre le trente-cinquieme & le cinquantieme degré de latitude, paroît plus élevée que tout le reſte. Elle eſt ſoutenue tant au nord qu'au midi par deux grandes chaînes de montagnes qui courent preſque depuis l'extrémité occidentale de l'Aſie-mineure, & des bords de la mer noire, juſqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine & de la Tartarie à l'Orient. Ces deux chaînes ſont liées entr'elles par d'autres chaînes intermédiaires qui ſont dirigées du ſud au nord. Elles ſe prolongent tant vers la mer du Nord que vers celles des Indes & de

l'Orient par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui baignent ces vaſtes régions.

Telle eſt la grande charpente qui ſoutient la majeure partie de l'Aſie. Dans l'intérieur de ce pays immenſe, la terre brûlée par l'ardeur du ſoleil, n'eſt qu'une cendre fluide qui coule au gré des vents. On n'y trouve aucun veſtige de pierre calcaire ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres foſſiles. Les mines métalliques y ſont à la ſurface de la terre. Les obſervations du barometre ſe joignent à tous ces phénomenes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Aſie, auquel on a donné dans les derniers temps le nom de petite Bucharie.

C'eſt de l'eſpece de ceinture qui environne cette vaſte & ingrate région, que partent des ſources abondantes & fort multipliées qui coulent en différens ſens. Ces fleuves qui charient ſans ceſſe à toutes les extrémités de l'Aſie des portions de cette maſſe inépuiſable de terrein, forment autant de barrieres contre les mers qui pourroient gagner les côtes, & aſſurent à ce continent une conſiſtance, une durée que les autres ne ſau-

roient avoir. Peut-être eſt-il deſtiné à les voir diſparoître pluſieurs fois ſous les eaux, avant de ſouffrir lui-même aucune atteinte.

Si des montagnes & des rivieres de l'Aſie, on paſſe à ſes mers, il s'en trouvera pluſieurs. La méditerranée & la mer noire qui en baignent les parties occidentales ſont trop connues pour qu'il ſoit néceſſaire de s'y arrêter. Il en eſt de même de la mer Caſpienne. Nous ferons ſeulement obſerver à l'égard de cette derniere, qu'il paroîtroit par des obſervations faites ſur le barometre pendant un an à Aſtracan, & rapportées par M. Gmelin, que ſa ſurface eſt au-deſſous du niveau de celles de l'océan & de la méditerranée. Des obſervations plus nombreuſes & continuées plus long-temps vérifieront tôt ou tard ce fait important.

La mer glaciale qui baigne les côtes ſeptentrionales de la Siberie eſt impraticable, ſelon les relations des Ruſſes. Ils prétendent même que, quelques efforts qu'on ait faits juſqu'ici, on n'a pu doubler la pointe qui eſt entre les rivieres de Peaſiga & de Lamura, à cauſe de la grande quantité de glaces qui s'y

rassemblent continuellement. Ils disent aussi que quoiqu'on soit parvenu quelquefois à doubler le Cap Szalaginskoi, cependant le passage qui le sépare de l'Amérique est presque toujours fermé par des glaces, d'où ils semblent vouloir conclure, qu'on ne doit pas espérer de trouver jamais par cette route un passage bien facile vers la mer du sud. Mais leurs relations sont accompagnées de circonstances qui font soupçonner que quelque raison politique les empêche de publier tout ce qu'ils savent sur ces mers.

La mer qui baigne les parties méridionales de l'Asie, & qu'on appelle la mer des Indes, est séparée, selon M. Bauche, de la grande mer du midi par une chaîne de montagnes marines qui commence à l'isle de Madagascar, & qui continuant jusqu'à celle de Sumatra; comme le démontrent les isles, les bas-fonds & les rochers qui se trouvent dans toute cette étendue, va rejoindre la terre de Diemen & de la nouvelle Guinée. Ce savant à qui la géographie physique doit beaucoup, considere la mer comprise entre cette chaîne & la partie méridionale de l'Asie comme divisée en trois grands bassins dont les limites sont en effet assignées par la nature.

Le premier de ces bassins qui est situé à l'occident, est celui de l'Arabie & de la Perse. Il est terminé au midi par cette chaîne d'isles qui, depuis le Cap Comorin & les Maldives, s'étend jusqu'à l'isle de Madagascar. Il forme en s'enfonçant dans les terres deux grands golfes, le Sein Persique & la Mer Rouge. Le second est le golfe de Bengale. Le troisieme est le grand Archipel, qui contient les isles de la Sonde, les Moluques & les Philippines : c'est comme un massif qui joint l'Asie au continent Austral, lequel soutient le poids de la Mer Pacifique. Entre cette mer & ce grand Archipel, est un bassin particulier formé à l'orient par une chaîne de montagnes marines qui s'étend depuis les isles Marianes jusqu'à celles du Japon. A ces bassins, on en peut joindre un cinquieme formé par la chaîne des isles qui du nord du Japon va joindre la pointe méridionale de la presqu'isle de Kamzatca, & qui renferme la mer dans laquelle se jette le fleuve Amur, mer qui doit être bien peu profonde, si comme on le rapporte, l'embouchure de ce fleuve est impraticable par la grande quantité de bambous qui y croissent.

La mer orientale qui ſépare de l'Amérique la mer d'Aſie, n'eſt pas aſſez connue pour nous inviter à pouſſer plus loin la deſcription de cette partie du monde où les richeſſes du ſol & de l'induſtrie ont de tout temps attiré tant de peuples. Les détails géographiques qu'on vient de voir doivent ſuffire, mais il n'en falloit pas moins pour diriger & pour fixer l'attention ſur ce beau continent. Entrons-y par l'Indoſtan où le commerce nous appelle.

Quoique par le nom générique d'Indes orientales, on entende communément ces vaſtes régions qui ſont au-delà de la mer d'Arabie & du royaume de Perſe, l'Indoſtan n'eſt que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuves célebres qui vont ſe jeter dans les mers des Indes à une diſtance immenſe l'un de l'autre. Ce long eſpace eſt traverſé par une chaîne de hautes montagnes, qui le coupant par le milieu va ſe terminer au Cap Commorin, en ſéparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

La nature a tellement diverſifié la température du climat & l'influence des élémens ſur ces deux côtes ſi voiſines,

que tandis que les pluies regnent ſur l'une, on jouit ſur l'autre d'un temps tout-à-fait ſerein. La ſeule épaiſſeur des montagnes y ſépare l'été de l'hyver.

Comme dans la plus grande partie de l'Indoſtan, ce n'eſt pas le cours du ſoleil, que ce ſont les pluies qui reglent les ſaiſons, par le mot d'hyver, il faut entendre ſeulement cette ſaiſon de l'année, où des nuages pouſſés avec violence par les vents vers les montagnes, s'y briſent & ſe réſolvent en pluies accompagnées de fréquens orages. Ces eaux forment des torrens qui ſe précipitent, qui groſſiſſent les rivieres & qui inondent les plaines; le ciel eſt alors chargé de vapeurs, & les nuits ſont d'une obſcurité affreuſe. Cette ſaiſon n'a d'ailleurs rien de rigoureux, & elle eſt ſi peu froide, que c'eſt le temps où la plupart des fruits parviennent à leur maturité, & où les plantes & les fleurs ont le plus de fraîcheur.

La mouçon ſeche mérite bien mieux le nom d'été. Dans tout le cours de cette ſaiſon, on découvre à peine un nuage dans l'atmoſphere. Les vents de mer & de terre regnent alternativement, les premiers pendant le jour, & les au-

tres pendant la nuit. Quelques calmes ſuccedent par intervalles, & le pays eſt alors dévoré par des chaleurs brûlantes.

La diverſité des ſaiſons ou mouçons eſt plus remarquable encore ſur les deux mers. Tandis que les plus frêles bâtimens voguent ſur l'une avec une tranquillité qui rend preſque inutile la ſcience des pilotes, les vaiſſeaux les plus ſolidement conſtruits ne réſiſtent pas ſur l'autre aux affreuſes tempêtes qui la bouleverſent ſans intervalle. Les navigateurs étrangers préviennent les inconvéniens de cette mouçon orageuſe en ſe retirant chez eux. Les naturels du pays inſtruits par des expériences répétées, qu'il n'y a pas de ſureté, même dans les ports, tirent leurs bâtimens à terre, & les mettent ſur des chantiers ou dans des arſenaux pour les conſerver. Cette dangereuſe ſaiſon dure au Malabar depuis la fin d'avril juſques dans le mois de ſeptembre. Les vents du ſud qui regnent pendant ce temps-là ſur la côte de Coromandel y finiſſent du 15 au 30 octobre, & font place aux vents du nord qui y excitent les mêmes ravages. La mouçon eſt ordinairement moins orageuſe, lorſqu'elle a commencé par des oura-

gans & de violentes tempêtes. La possibilité ou l'impossibilité de tenir la mer ont d'ailleurs leurs degrés & leurs différences, suivant la position des côtes & des parages. On voit par-là qu'il faut aux meilleurs observateurs une longue suite d'expériences pour acquérir sur la navigation de ces mers des connoissances un peu sures.

La philosophie & l'histoire se sont long-temps occupées de ces contrées célebres, & leurs conjectures ont prodigieusement reculé l'époque de l'existence des Indiens. En effet, soit que l'on consulte les monumens historiques, soit qu'on considere la position de l'Indostan sur le globe, en admettant le mouvement progressif de la mer d'Orient en Occident, on conviendra que c'est un des pays de la terre le plus anciennement peuplé. L'origine de la plupart de nos sciences va se perdre dans son histoire. Les Grecs alloient s'y instruire avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçans y trafiquoient pour en rapporter des toiles, qui prouvent les progrès de l'industrie chez les Indiens, dans le temps que le reste du monde étoit encore désert ou sauvage. Les Arabes em-

prunterent leurs chiffres, qu'ils nous transmirent. En général ne peut-on pas assurer que le climat le plus favorable à l'espece humaine est le plus anciennement peuplé ? Un air pur, un climat doux, un sol fertile, & qui produit presque sans culture, ont dû rassembler les premiers hommes. Si le genre humain a pu se multiplier & s'étendre dans des climats affreux où il a fallu lutter sans cesse contre la nature ; si des sables brûlans & arides, des marais impraticables, des glaces éternelles ont reçu des habitans ; si nous avons peuplé des forêts & des déserts, où il falloit se défendre des élémens, des bêtes féroces & de nos semblables ; avec quelle facilité n'a-t-on pas dû se réunir dans ces contrées délicieuses, où l'homme exempt de besoins n'avoit que des plaisirs à désirer, où jouissant sans travail & sans inquiétude des meilleures productions & du plus beau spectacle de l'univers, il pouvoit s'appeller à juste titre l'être par excellence & le roi de la nature ? Telles étoient les rives du Gange & les belles contrées de l'Indostan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, fournissent une nourriture saine & rafraîchissante,

donnent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les espéces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire : dans l'Inde, elles partagent avec leur maître l'abondance & la sureté. Aujourd'hui même que la terre devroit y être épuisée par les productions de tant de siecles & par leur consommation dans des terres étrangeres, l'Indostan, si l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & sablonneux, est encore le pays le plus fertile du monde.

Si le physique de ces contrées fut un spectacle nouveau pour les Portugais, le moral ne leur parut pas moins extraordinaire. Ils les trouverent habitées par plusieurs peuples dont la religion & les mœurs étoient différentes. Les naturels du pays, les Indigenes, étoient les descendans de ces anciens Bracmanes si fameux du temps des Grecs, & dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité.

Brama, qui, selon quelques Indiens, étoit un être fort élevé au-dessus de la nature de l'homme, & qui, selon l'opinion la plus vraisemblable, n'est qu'un être simbolique qui signifie la sagesse de

Dieu, fut le grand légiſlateur de l'Inde. C'eſt à lui qu'on attribue ces livres ſacrés dont l'original s'eſt perdu, mais dont il reſte un commentaire dans une langue entendue ſeulement de quelques Bramines.

Ce livre leur ordonne de croire un être ſuprême, qui a créé une gradation d'êtres, les uns ſupérieurs, les autres inférieurs à l'homme. Il leur ordonne de croire l'immortalité de l'ame, les récompenſes & les châtimens de l'autre vie, la tranſmigration des ames. Voilà le dogme primitif de leur religion.

La morale y eſt expoſée non ſeulement par des préceptes, mais auſſi par des emblêmes qui ont été chez le peuple l'origine de l'idolâtrie. On a perdu l'explication de la plupart de ces allégories. L'image en reſte, & elle eſt devenue un objet de culte.

Les Bramines qui ſeuls entendent la langue du livre ſacré, font de ſon texte l'uſage qu'on a fait de tout temps des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination, l'intérêt, les paſſions & le faux zele leur ſuggerent. Ces fonctions excluſives d'interprêtes de la religion leur ont donné ſur les peu-

ples un pouvoir ſans bornes, tel que doivent l'avoir des impoſteurs & des fanatiques ſur des hommes qui n'ont pas la force d'écouter leur raiſon & leur cœur.

Depuis l'Indus juſqu'au Gange, tous les peuples reconnoiſſent le Vedam pour le livre qui contient les principes de leur religion, & cependant fort peu ont la même. La plupart même different entr'eux ſur les principes fondamentaux. L'eſprit de diſpute & d'abſtraction qui gâta pendant tant de ſiecles la philoſophie ſcholaſtique dans nos écoles, a fait bien plus de progrès dans celles des Bramines, & mis beaucoup plus d'abſurdités dans leurs dogmes que le mélange du platoniſme dans les nôtres.

Dans tout l'Indoſtan, les loix politiques, les uſages, les manieres même font partie de la religion, parce que tout vient de Brama interprête de la divinité.

On pourroit croire que ce Brama étoit ſouverain, parce qu'on trouve dans ſes inſtitutions religieuſes une intention d'inſpirer aux peuples une profonde vénération, un grand amour pour leur pays; & qu'on y voit l'envie de corriger le vice

du climat. Peu de religions ſemblent avoir été auſſi propres que la ſienne aux pays pour leſquels elles ont été inſtituées.

C'eſt de lui que les Indiens tiennent ce reſpect prodigieux qu'ils ont encore pour les trois grands fleuves de l'Indoſtan, l'Indus, le Kiſtnars & le Gange.

C'eſt lui qui a rendu ſacré l'animal le plus néceſſaire à la culture des terres, & la vache dont le lait eſt une nourriture ſi ſaine dans les pays chauds.

On lui attribue la diviſion du peuple en quatre claſſes, les Bramines, les gens de guerre, les laboureurs & les artiſans. Ces claſſes ſont ſubdiviſées.

Il y a différentes claſſes de Bramines. Ils ſont dépoſitaires de la religion, & diſpoſent de l'opinion des hommes qui jurent par la tête de ces prêtres, & leur baiſent les pieds.

Les uns vivent dans la ſociété, & ſont communément des fripons. Perſuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, & n'étant pas ſoumis à la juriſdiction civile, ils n'ont ni frein, ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compaſſion, de cette chatité ſi ordinaire dans le doux climat de l'Inde.

Les

Les autres vivent éloignés de la ſociété, & ce ſont des imbécilles ou des enthouſiaſtes livrés à l'oiſiveté, à la ſuperſtition, au délire de la métaphyſique. On retrouve dans leurs diſputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphyſiciens, la ſubſtance, l'accident, la priorité, la poſtériorité, l'immutabilité, l'indiviſibilité, l'ame vitale & ſenſitive : avec cette différence que ces belles découvertes ſont très-anciennes dans l'Inde, & qu'il n'y a que fort peu de temps que Pierre Lombard, Saint Thomas, Leibnitz, Mallebranche étonnoient l'Europe par la fécondité de leur génie, à trouver toutes ces rêveries. Comme nous avons pris cette méthode de raiſonner par abſtraction des philoſophes Grecs ſur leſquels nous avons bien renchéri, on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoiſſances ridicules aux Indiens, à moins qu'on n'aime mieux ſuppoſer que les principes de la métaphyſique étant à la portée de toutes les nations, l'oiſiveté des Bramines & de nos moines a produit les mêmes effets en Europe & en Aſie, ſans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication.

La claſſe des hommes de guerre eſt

formée par les Rajas à la côte de Coromandel, & par les Naïrs à celle de Malabar. Il ſe trouve ailleurs des peuples entiers, tels que les Canarins & les Marattes, qui ſe permettent cette profeſſion, ſoit qu'ils deſcendent de quelques tribus originairement vouées aux armes, ſoit que le temps & les circonſtances aient altéré parmi eux les inſtitutions primitives.

La troiſieme claſſe eſt celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoiſſance de leurs concitoyens. Ils ſont laborieux, induſtrieux, ils entendent parfaitement l'uſage de diſtribuer les eaux, & de donner à la terre brûlante qu'ils habitent toute la fertilité dont elle eſt ſuſceptible. Ils ſont dans l'Inde ce que ſont preſque par-tout les hommes de cet état : les plus honnêtes & les plus heureux des hommes, lorſqu'ils ne ſont ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement.

La claſſe des artiſans ſe ſubdiviſe en autant de claſſes qu'il y a de métiers. On ne peut jamais quitter le métier de ſes parens ; voilà pourquoi l'eſclavage & l'induſtrie s'y ſont perpétués de concert,

& y ont conduit les arts au plus haut degré où ils puiſſent atteindre avec du travail & de la patience, ſans le ſecours du goût & de l'imagination, qui ne naiſſent guere que de l'émulation & de la liberté.

Outre ces tribus, il y en a une cinquieme, qui eſt le rebut de toutes les autres. Ceux qui la compoſent ont les emplois les plus vils de la ſociété; ils enterrent les morts, ils tranſportent les immondices. Ils ſont dans une telle horreur, que ſi l'un d'eux oſoit toucher un homme d'une autre claſſe, celui-ci a le droit de le tuer ſur le champ. On les nomme Parias. Il y a dans le Malabar une autre eſpece d'hommes appellés Poulichis, qui ſont condamnés à plus d'opprobres & de malheurs. Ils habitent les forêts, ils ne peuvent ſe bâtir des cabanes, & ſont obligés de conſtruire des nids ſur des arbres. Lorſqu'ils ont faim, ils heurlent comme des bêtes pour exciter la commiſération des paſſans. Alors les plus charitables des Indiens vont dépoſer du ris ou quelqu'autre aliment au pied d'un arbre, & ſe retirent au plus vîte, pour que le malheureux affamé vienne le

prendre, sans rencontrer son bienfaiteur, qui se croiroit souillé par son approche.

Toutes ces classes sont séparées à jamais par des barrieres insurmontables. Elles ne peuvent ni se marier, ni habiter, ni manger ensemble. Quiconque viole cette regle est chassé de la tribu qu'il a dégradée.

Mais tout change lorsqu'ils vont en pélérinage au grand temple de Jagrenat, le temple de l'Etre suprême. Là, le Bramine, le Raja ou Naïr, le laboureur & l'artisan présentent ensemble leurs offrandes, boivent & mangent ensemble. C'est-là qu'on les fait souvenir que les distinctions de la naissance sont d'institution humaine, & que tous les hommes sont des freres enfans du même Dieu.

Quoique les livres sacrés des Indiens n'offrent rien de ce merveilleux qui éblouit quelquefois dans la théologie Grecque, leur mythologie est aussi décousue que celle de presque tous les peuples. On n'y voit pas en particulier la liaison de leurs principes religieux, avec ces diverses classes qui font la base de leur gouvernement. Le Shaster, que quelques-uns regardent comme un com-

mentaire du Vedam, d'autres comme un livre original, & dont on vient de publier un extrait en Angleterre, a jeté un peu de jour sur cette matiere. L'Eternel, dit ce livre, concentré dans la contemplation de son essence, forme la résolution de créer des êtres qui puissent participer à sa gloire. Il dit, & les anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du Créateur, & l'harmonie régnoit dans le Ciel, lorsque deux de ces esprits se révolterent & en entraînerent d'autres par leur exemple. Dieu les précipita dans un séjour de tourmens, & ne les en retira qu'à la priere des anges fidelles, & à des conditions qui les remplirent de joie & de terreur. Les rebelles furent condamnés à subir sous différentes formes, dans la plus basse des quinze planettes, des punitions proportionnées à l'énormité de leur premier crime. Ainsi chaque ange subit d'abord sur la terre quatre-vingt sept transmigrations avant d'animer le corps de la vache, qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes transmigrations sont un état d'expiation, d'où on passe à un état d'épreuve, c'est-à-dire, que l'ange transmigre du corps de la vache

dans un corps humain. C'est-là que le Créateur étend ses facultés intellectuelles & sa liberté, dont le bon ou le mauvais usage avance ou recule l'époque de son pardon. Le sage va se rejoindre en mourant à l'Etre suprême. Le méchant recommence son temps d'expiation.

Ainsi, suivant cette tradition du Shaster, la métempsicose est un vrai châtiment, & les ames qui animent la plupart des substances vivantes, ne sont que des êtres coupables. Cette opinion sur la transmigration des ames n'est pas sans doute universellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique & d'un caractere dur. Il est vraisemblable que ce dogme fut bien différent dans son origine.

En effet, il est naturel de penser que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuse & consolante pour l'humanité, qui s'accrédita facilement dans un pays, où les hommes jouissant d'un ciel délicieux & d'un gouvernement modéré, commencerent à s'appercevoir de la briéveté de la vie. Un systême qui la prolongeoit au-delà de ses bornes naturelles, ne pouvoit manquer de réussir. Il est si doux

à un vieillard qui ſent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'eſpérer qu'il jouira encore, & que ſa deſtruction n'eſt qu'un paſſage à une autre exiſtence. Il eſt ſi conſolant pour ceux qui le perdent, de penſer qu'en les quittant, il ne perd pas le bonheur d'être. En vain une religion myſtique voudroit-elle ſubſtituer à cette eſpérance, celle des plaiſirs ſpirituels & d'une béatitude céleſte : les hommes préferent naturellement à ces idées vagues & abſtraites la jouiſſance des ſenſations qui ont déjà fait leur bonheur ; & la ſimplicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre ſur une terre qu'ils connoiſſoient, que dans un monde métaphyſique qui fatigue l'imagination ſans la ſatisfaire. C'eſt ainſi que le dogme de la métempſicoſe a dû s'établir & s'étendre. En vain la raiſon ſe révoltoit contre cette illuſion. En vain elle diſoit que ſans la mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'exiſtence, & que l'homme qui ne ſe ſouvient pas d'avoir exiſté n'eſt pas différent de celui qui exiſte pour la premiere fois, le ſentiment adopta ce que la raiſon rejetoit. Heureux encore les peuples dont la religion offre au moins des menſonges agréables !

Le Shaſter a rendu le dogme de la métempſicoſe plus triſte, ſans doute pour le faire ſervir d'inſtrument & de ſoutien à la morale qu'il falloit établir. C'eſt en effet d'après cette tranſmigration enviſagée comme punition, qu'il expoſe les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux ſont, la charité, l'abſtinence de la chair des animaux, l'exactitude à ſuivre la profeſſion de ſes peres. Ce préjugé dominant ſur lequel il paroît que toutes les ſectes ſont d'accord malgré la différence des opinions ſur ſon origine, n'a d'exemple que chez les anciens Egyptiens dont les inſtitutions ont ſans doute avec celles des Indes des rapports hiſtoriques que nous ne connoiſſons plus. Mais les loix d'Egypte, en diſtinguant les conditions, n'en aviliſſoient aucune; au lieu que les loix de Brama, peut-être par l'abus qu'on en a fait, ſemblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur & à l'infamie.

Il y a apparence que les Indes étoient preſque auſſi civiliſées qu'elles le ſont aujourd'hui, lorſque Brama y donna des loix. Auſſi-tôt qu'une ſociété commence à prendre une forme, elle ſe trouve naturellement diviſée en pluſieurs claſſes,

ſuivant la variété & l'étendue de ſes arts & de ſes beſoins.

Brama voulut ſans doute donner à ces différentes profeſſions une conſiſtance politique, en les conſacrant par la religion, & en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient alors, ſans prévoir qu'il empêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient dans la ſuite donner lieu à de nouveaux métiers. Auſſi, à en juger par l'exactitude religieuſe que les Indiens ont même aujourd'hui à obſerver les loix de Brama, on peut aſſurer que, depuis ce légiſlateur, l'induſtrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples, & qu'ils étoient à peu près auſſi civiliſés qu'ils le ſont aujourd'hui, lorſqu'ils reçurent ces inſtitutions. Cette obſervation ſuffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple, qui n'a rien ajouté à ſes connoiſſances depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre & quelques autres Caſtes peuvent manger de la venaiſon & du mouton. Le poiſſon eſt permis à quelques laboureurs & à quelques artiſans. D'autres ne ſe nourriſſent que de lait & de

végétaux. Tous les Brames ne mangent rien de ce qui a vie. En général, ces peuples sont d'une extrême sobriété, mais plus ou moins étroite, selon qu'ils sont d'une profession plus ou moins laborieuse.

On les marie dès leur enfance, & les femmes y sont d'une fidélité inconnue chez les autres nations. Quelques Castes des plus relevées ont le privilege d'avoir plusieurs femmes. On sait que celles des Brames se brûlent à la mort de leurs époux. Il semble qu'elles soient les seules à qui la loi l'ordonne, mais d'autres femmes ont voulu les imiter par une suite de ce point d'honneur qui fait partout tant de victimes. Cette distinction n'est point, dit-on, de Brama lui-même. Elle paroît l'ouvrage de quelque Bramine, qui a porté la jalousie au delà du tombeau. Ce caractere d'une jalousie si cruelle & si recherchée est assez ordinaire aux esprits superstitieux & aux hommes qui se font un mérite essentiel de l'austérité des mœurs, & de ce qu'ils appellent une extrême pureté.

Ces peuples sont doux, humains, & ils connoissent peu les passions qui nous agitent. Ils préviennent l'amour, & l'i-

gnorent. Quelle ambition peuvent avoir des hommes deſtinés à reſter dans le même état ? Ils aiment les travaux paiſibles, ou l'oiſiveté. On leur entend ſouvent citer un paſſage d'un de leurs livres favoris. *Il vaut mieux être aſſis que marcher, il vaut mieux dormir que veiller, mais la mort eſt au-deſſus de tout.*

Leur tempérance & la chaleur exceſſive du climat affoibliſſent leur corps, & contribuent à éteindre en eux les paſſions. Ils n'ont guere que l'avarice, paſſion des corps foibles & des petites ames.

La Caſte des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du ſeptentrion, & la preſqu'iſle n'eſt guere habitée que par les tribus inférieures ; de-là vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer ont trouvé ſi peu de réſiſtance. On doit faire obſerver à quelques philoſophes, qui prétendent que l'homme eſt un animal frugivore, que ces militaires qui mangent de la viande ſont plus robuſtes, plus courageux, plus animés, & vivent plus long-temps que les hommes des autres claſſes, qui ſe nourriſſent de végétaux. Cependant c'eſt une différence aſſez conſtante entre les

habitans du nord & ceux du midi, pour qu'on ne l'attribue pas uniquement aux alimens. Le froid d'une part, l'élasticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail & d'exercice, une vie plus variée, donnent plus de faim & de force, de résistance & d'activité, de ressort & de durée aux organes. La chaleur du midi, l'abondance des fruits, la facilité de vivre sans agir, une transpiration continuelle, une plus grande prodigalité des germes de la population, plus de plaisir & de mollesse, un genre de vie sédentaire, & toujours la même; tout cela fait qu'on vit & meurt plutôt. Du reste, on voit que l'homme, sans être conformé par la nature pour dévorer les animaux, a reçu le don de vivre dans tous es climats d'une maniere analogue à la diversité des besoins qu'ils font naître: chasseur, ictiophage, frugivore, pasteur, laboureur, selon l'abondance ou la stérilité de la terre.

La religion de Brama étoit divisée, & l'est encore en quatre-vingt-trois sectes qui conviennent entr'elles sur quelques points principaux, ne disputent pas sur les autres, & vivent en paix. Elles y vivent même avec les hommes de

toutes les religions, parce que la leur ne prescrit pas de faire des conversions. Elle est plutôt exclusive. Ils admettent rarement des étrangers à leur culte, & c'est toujours avec une extrême répugnance. C'étoit assez l'esprit des anciennes superstitions. On le voit chez les Egyptiens, les Juifs, les Grecs & les Romains. Cet esprit a fait moins de ravages que celui des conversions; mais il s'oppose cependant à la communication des hommes: c'est une barriere de plus entre les peuples.

En considérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées; qu'à la facilité de satisfaire tous leurs besoins, les Indiens joignent un caractere compatissant, une morale qui les éloigne également de la persécution & de l'esprit de conquêtes, on ne peut s'empêcher de remonter en gémissant jusqu'à la source de cette inégalité barbare, qui a réuni dans une partie de la nation les privileges & l'autorité & rassemblé sur la tête du reste des habitans les calamités & l'infamie. Quelle est la cause de cet étrange délire? N'en doutons point; c'est la même qui perpétue sur ce globe déplorable les malheurs de

tous les peuples. Il suffit qu'une nation heureuse & peu éclairée adopte une premiere erreur que l'ignorance accrédite, bientôt cette erreur devenue générale va servir de base à tout le systême moral & politique : bientôt les penchans les plus honnêtes vont se trouver en contradiction avec les devoirs. Pour suivre le nouvel ordre moral, il faudra sans cesse faire violence à l'ordre physique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes, & la nation ne sera plus qu'un assemblage de malheureux qui passeront leur vie à se tourmenter tour-à-tour, en se plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de la terre, si vous en exceptez peut-être quelques républiques de sauvages. Des préjugés absurdes ont dénaturé par-tout la raison humaine, & étouffé jusqu'à cet instinct qui révolte tous les animaux contre l'oppression & la tyrannie. Des peuples immenses se regardent de bonne foi comme appartenant en propriété à un petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels sont les funestes progrès de la premiere erreur, que l'imposture a jetée ou nourrie dans l'esprit humain. Puissent

les vraies lumieres faire rentrer dans leurs droits des êtres qui n'ont besoin que de les sentir pour les reprendre. Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, c'est à vous seuls à faire des loix, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos freres, & soyez persuadés que la vérité est encore plus facile à reprendre que l'erreur. Les hommes intéressés par l'espoir du bonheur vous écouteront avidemment. Des millions d'esclaves sont prêts à exterminer leurs femmes aux premiers ordres de leurs maîtres, il ne faudroit qu'un mot peut-être pour donner un autre objet à leur valeur. Révélez tous les mysteres qui tiennent l'univers à la chaîne & dans les ténebres, & que s'appercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à la fois vengent enfin la gloire de l'espece humaine.

Outre les Indigenes, les Portugais trouverent encore dans l'Inde des Mahométans : c'étoient les descendans d'Arabes qui avoient fait dans ces contrées des incursions ou des établissemens. Les uns se livroient aux plaisirs du serrail : les autres, en plus grand nombre, étoient les facteurs des Arabes, & des Egyp-

tiens qui, à l'arrivée des Portugais, se trouvoient les maîtres du commerce de l'Inde. Ils étoient répandus dans toute l'Asie & sur les côtes d'Afrique. Ils avoient fondé des colonies. Ils étoient maîtres de plusieurs places ; & dans les villes soumises aux souverains du pays, ils s'étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la poligamie, ils se marioient dans tous les lieux où ils faisoient quelque résidence. Ils étoient bien traités par les princes qui vouloient avoir des relations d'affaires avec l'Egypte & avec l'Arabie. C'étoient les peuples les plus corrompus de l'orient. Ce sont eux que les Européens appellent communément les Maures Indiens, ou simplement les Maures.

Ces Mahométans Arabes, apôtres & négocians tout à la fois, avoient étendu leur religion, en achetant beaucoup d'esclaves, auxquels ils donnoient la liberté, après les avoir circoncis, & leur avoir enseigné leurs dogmes. Leur fierté ne leur permettoit pas de mêler leur sang avec celui de ces affranchis, qui formerent avec le temps un peuple particulier sur la côte de la presqu'isle des Indes, depuis Goa jusqu'à Madras. On

les distingue encore aujourd'hui, sous le nom de Mapoulés, dans le Malabar, & sous celui de Choulias, au Coromandel. Ils ne savent, ni le Persan, ni l'Arabe, ni le Maure, & leur seule langue est celle des contrées où ils vivent. Ils sont la plupart livrés au commerce, & ne professent qu'un Mahométisme extrêmement corrompu par les superstitions Indiennes.

L'Indostan, que la force a depuis réuni presqu'entiérement sous un joug étranger, étoit partagé à l'arrivée des Portugais entre les rois de Cambaïe, de Delly, de Decan, de Narzingue & de Calicut, qui comptoient tous plusieurs souverains plus ou moins puissans parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques, plus connu sous le nom Zamorin, qui répond à celui d'Empereur, que par celui de sa ville capitale, avoit les états les plus maritimes, & étendoit sa domination dans tout le Malabar.

Ces avantages avoient rendu Calicut le plus riche entrepôt de ces contrées. Les pierres précieuses, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or l'argent, les étoffes de soie & de coton, l'indigo, le sucre, toutes sortes d'épiceries, les

bois précieux, les aromates, les beaux vernis, tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie, y étoit apporté de tout l'Orient. Une partie de ces richesses y arrivoit par mer; mais comme la navigation n'étoit pas aussi sure, aussi animée qu'elle l'a été depuis, il en venoit aussi beaucoup par terre sur des bœufs ou des éléphants.

Gama instruit de ces particularités à Mélinde, où il avoit touché, y prit un pilote habile, & se fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus florissant. Il y trouva heureusement un Maure de Tunis qui entendoit la langue des Portugais, & qui frappé des grandes choses qu'il avoit vu faire à cette nation sur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ses préjugés. Ce penchant décida Mouzaide à servir de tout son pouvoir des étrangers qui s'abandonnoient à lui sans réserve. Il procura une audience du Zamorin à Gama, qui proposa une alliance, un traité de commerce avec le roi son maître. On étoit près de conclure, lorsque les Musulmans réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l'activité & les lumieres. Ce

qu'ils dirent de ſon ambition, de ſon inquiétude, fit une telle impreſſion ſur l'eſprit du prince, qu'il prit la réſolution de faire périr les navigateurs auxquels il avoit fait d'abord un ſi bon accueil.

Gama averti de ce changemenr par ſon fidelle guide, renvoya ſon frere ſur ſes vaiſſeaux. *Quand vous apprendriez*, lui dit-il, *qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je vous défends comme votre général, de me ſecourir ou de me venger. Mettez ſur le champ à la voile, & allez inſtruire le Roi des détails de notre voyage.*

Heureuſement on ne fut pas réduit à ces extrémités. Le Zamorin n'oſa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même; & l'amiral eut la liberté de joindre les ſiens. Quelques repréſailles exercées à propos, lui firent rendre les marchandiſes & les ôtages qu'il avoit laiſſés dans Calicut; & il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie ſon retour répandit dans Lisbonne. On s'y voyoit au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, auſſi dévot qu'avide, ſe flattoit en même temps d'étendre ſa religion par la perſuaſion & même par les armes. Les papes qui ne

manquoient pas l'occasion d'établir qu'ils étoient les maîtres de la terre, donnerent au Portugal toutes les côtes qu'il découvriroit dans l'orient, & remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On se présentoit en foule pour monter sur les nouvelles flottes destinées au voyage des Indes. Treize vaisseaux Portugais arriverent devant Calicut, sous les ordres d'Alvarès Cabral, & ramenerent au Zamorin quelques-uns de ses sujets qu'avoit enlevés Gama. Ces Indiens se louerent des traitemens qu'ils avoient reçus; mais ils ne concilierent pas pour long-temps l'esprit du Zamorin. Les Maures prévalurent: le peuple de Calicut séduit par leurs intrigues, massacra une cinquantaine de Portugais. Cabral, pour les venger, brûla tous les vaisseaux Arabes qui étoient dans le port, foudroya la ville, & de là se rendit à Cochin, & ensuite à Cananor.

Les rois de ces deux villes lui donnerent des épiceries, lui offrirent de l'or & de l'argent, & lui proposerent de s'allier avec lui contre le Zamorin dont ils étoient tributaires. Les rois d'Onor, de Coulan, quelques autres princes firent

dans la suite les mêmes ouvertures. Tous se flattoient d'être déchargés du tribut qu'ils payoient au Zamorin, de reculer les frontieres de leurs états, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l'Asie. Cet aveuglement général procura aux Portugais dans tout le Malabar une si grande supériorité, qu'ils n'avoient qu'à se montrer pour donner la loi. Nul souverain n'obtenoit leur alliance, qu'en se reconnoissant vassal de la cour de Lisbonne, qu'en souffrant qu'on bâtit une citadelle dans sa capitale, qu'en livrant ses marchandises au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former sa cargaison qu'après les Portugais, & personne ne naviguoit dans ces mers qu'avec leurs passeports, qu'ils faisoient payer fort cher. Les combats qu'il falloit livrer n'interrompoient guere leur commerce. Un petit nombre d'entr'eux dissipoient des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvoient partout, & par-tout leur cédoient la victoire. Bientôt les vaisseaux des Maures, ceux du Zamorin & de ses vassaux n'oserent plus paroître.

Les Portugais vainqueurs dans l'orient envoyoient à tous momens des vaisseaux

dans leur patrie pour y porter des richesses & la renommée de leurs victoires. Peu-à-peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y achetoient les marchandises de l'Inde, parce que les Portugais qui les alloient chercher directement, les donnoient à un plus bas prix que les négocians qui les recevoient par des voies détournées.

Pour assurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât ou affermît ce qui n'avoit été jusqu'alors que l'ouvrage du hazard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonstances. Il falloit un systême de domination & de commerce assez étendu, pour embrasser tous les objets, mais si bien lié, que toutes les parties du grand édifice qu'on se proposoit d'établir, se fortifiassent réciproquement. Quoique la cour de Lisbonne eût puisé des lumieres dans les relations qui lui venoient des Indes, & dans le rapport de ceux qu'elle y avoit chargés jusqu'alors de ses intérêts, elle eut la sagesse de donner toute sa confiance à Alphonse d'Albuquerque, le plus éclairé des Portugais qui fussent passés en Asie.

Le nouveau vice-roi ſe montra plus grand encore qu'on ne l'avoit eſpéré. Il ſentit qu'il falloit au Portugal un établiſſement que peu de forces puſſent défendre, qui eût un bon port, dont l'air fut ſain, & où les Portugais fatigués du trajet de l'Europe à l'Inde puſſent recouvrer leurs forces. Il ſentit que Lisbonne avoit beſoin de Goa.

Goa qui s'éleve en amphithéâtre eſt ſitué vers le milieu de la côte de Malabar dans une iſle détachée du continent par les deux bras d'une riviere qui ſe jette dans la mer à quelque diſtance de la ville, après avoir formé devant ſes murs un des plus beaux ports de l'univers. On donne à cette iſle dix lieues de tour. Dans ce petit eſpace ſe trouvent des colines, des plaines, des bois, des canaux, des ſources d'une eau excellente, une cité ſuperbement bâtie, des bourgs & des villages conſidérables. On découvre avant d'entrer dans le port les deux peninſules de Salſet & de Bardes, qui lui ſervent en même temps & de rempart & d'abri. Elles ſont défendues par des forts bordés d'artillerie devant leſquels doivent s'arrêter tous les vaiſſeaux qui veulent mouiller au port.

Quoique Goa fut moins considérable qu'il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poste le plus avantageux de l'Inde. Il relevoit du roi de Decan ; mais Idalcan auquel il l'avoit confié s'étoit rendu indépendant, & cherchoit à s'agrandir dans le Malabar. Tandis que l'usurpateur étoit occupé dans le continent, d'Albuquerque se présenta aux portes de Goa, les força, & n'acheta pas chérement un si grand avantage.

Idalcan averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas sur le parti qu'il lui convenoit de prendre. Du consentement même de ses ennemis qui y avoient presque autant d'intérêt que lui, il marcha vers sa capitale avec une célérité inconnue jusqu'alors dans l'Inde. Les Portugais mal affermis dans leur conquête, se virent hors d'état de s'y maintenir : ils se retirerent sur leur flotte qui ne quitta point le port, & il envoyerent chercher des secours à Cochin. Pendant qu'ils les attendoient, les vivres leur manquerent ; Idalcan leur en offrit, & leur fit dire, *que c'étoit par les armes & non par la faim qu'il vouloit vaincre.* Il étoit alors d'usage dans les guerres de l'Inde, que les armées laissassent passer

des

des subsistances à leurs ennemis. D'Albuquerque rejeta les offres qu'on lui faisoit, & répondit, *qu'il ne recevroit des présens d'Idalcan que lorsqu'ils seroient amis.* Il attendoit toujours des secours qui ne venoient point.

Cet abandon le détermina à se retirer, & à renvoyer l'exécution de son projet chéri à un temps plus favorable, que les circonstances amenerent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de se mettre en campagne pour préserver ses états d'une destruction totale, d'Albuquerque fondit à l'improviste sur Goa, qu'il emporta d'emblée, & où il se fortifia. Calicut dont le port ne valoit rien, & où les vaisseaux Arabes n'osoient plus paroître, vit son commerce & ses richesses passer dans une ville qui devint la métropole de tous les établissemens Portugais dans l'Inde.

Les naturels du pays étoient trop foibles, trop lâches, trop divisés, pour mettre des bornes aux prospérités de cette nation brillante. Elle n'avoit à prendre des précautions que contre les Egyptiens, & elle n'en oublia, n'en différa aucune.

L'Egypte cette mere de toutes les anti-

quités hiſtoriques, eut comme toutes les nations des commencemens couverts d'obſcurités & mêlés de fables. Quelques faits échappés à la confuſion des temps laiſſent appercevoir cependant de bonne heure un peuple navigateur. Les débordemens du Nil, qui pendant une partie de l'année enſeveliſſent ſous les eaux un pays ſi riche, familiariſerent peu-à-peu ſes habitans avec un élément qui n'impoſe qu'à l'imagination de ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Enhardis par cet apprentiſſage indiſpenſable, ils braverent de plus grands dangers. On remarque qu'ils négligerent d'abord la Méditerranée, & qu'ils tournerent principalement leurs vues vers l'Océan Indien.

Frappé de leur activité, de leur intelligence, & de la poſition d'une région ſituée entre deux mers, dont l'une eſt la porte de l'orient, l'autre de l'occident, Alexandre forma le projet de placer le ſiege de ſon empire en Egypte, & d'en faire le centre du commerce de l'univers. Plus éclairé que ne le ſont communément les conquérans, ce prince ambitieux avoit ſenti de bonne heure qu'il n'y avoit que le lien d'un intérêt commun qui pût unir les différens peuples qu'il

avoit subjugués, & ceux qu'il se proposoit d'asservir encore. Il démêla sans peine qu'il n'y avoit pas de lieu plus propre à les faire communiquer ensemble, qu'un pays que la nature semble avoir attaché pour ainsi dire à la jonction de l'Afrique & de l'Asie, pour les lier avec l'Europe. Sa mort prématurée auroit tout-à-fait enseveli ces grandes vues, si elles n'avoient été suivies en partie par Ptolomée, celui de ses lieutenans qui, dans le partage de la plus magnifique dépouille qu'on connoisse, s'appropria l'Egypte.

Sous le regne de ce nouveau souverain & de ses premiers successeurs, le commerce prit des accroissemens immenses. Alexandrie servoit au débouché des marchandises qui venoient de l'Inde. On mit sur la mer rouge le port de Bérenice en état de les recevoir. Pour faciliter la communication des deux villes, on creusa, disent quelques historiens, un canal qui partoit d'un des bras du Nil, & qui alloit se décharger dans le golfe Arabique. Par le moyen des eaux réunies avec intelligence, & d'un grand nombre d'écluses ingénieusement construites, on parvint à lui donner cinquante lieues de longueur, vingt-cinq

toises de large, & toute la profondeur dont pouvoient avoir besoin les bâtimens de ce temps-là. Ce superbe ouvrage, par des raisons physiques qu'il seroit trop long de développer, ne produisit pas les avantages qu'on en attendoit, & on le vit se ruiner insensiblement.

Il fut remplacé autant qu'il étoit possible. Le gouvernement fit construire dans les déserts arides & sans eau qu'il falloit traverser pour se rendre de la mer rouge à l'endroit où l'on s'embarquoit pour Alexandrie, des citernes & des hôtelleries où les voyageurs & les caravanes se reposoient avec leurs chameaux

Ces arrangemens intérieurs encourageoient de plus en plus la navigation des Indes. Quelques vaisseaux se bornoient à traiter dans le golfe avec les Arabes & les Abyssins. Il y en avoit qui après être entrés dans la grande mer, descendoient vers le midi le long des côtes orientales de l'Afrique jusqu'à l'isle de Madagascar. Un plus grand nombre entroit dans le sein Persique, remontoit même l'Euphrate pour négocier avec les Perses, plus encore avec les Grecs fixés dans ces régions depuis les conquêtes

d'Alexandre. Ceux que l'amour du gain animoit plus puissamment reconnoissoient les embouchures de l'Indus, parcouroient la côte de Malabar, & s'arrêtoient à l'isle de Ceylan, connue dans l'antiquité sous le nom de Taprobane. On en voyoit, mais peu, qui avoient le courage de franchir le Coromandel, de pénétrer dans le Gange; d'y faire leurs achats à Palybotra, la plus riche, la plus célebre ville de l'Inde.

Cette navigation se faisoit avec des bâtimens semblables à ceux dont on se sert sur le Nil, & la chose ne pouvoit pas être autrement. Avant que la boussole & l'expérience eussent appris aux hommes à traverser la pleine mer à la faveur des vents, ils étoient réduits à aller terre à terre, à razer la côte de près, à suivre tous les circuits des rivages: de gros navires auroient échoué à chaque instant sur les bas-fonds & sur les écueils. Cet inconvénient rendoit les voyages si longs, qu'il y en avoit qui duroient cinq ans & plus. On suppléoit à la petitesse des vaisseaux par le nombre, & à la lenteur de leur marche par la multiplication des escadres dont les opérations ne furent jamais troublées. Il

n'étoit pas dans le caractere politique des Indiens d'insulter les hommes qui leur étoient utiles, & ces étrangers qui tenoient seuls la clef des mers orientales n'y pouvoient pas être attaqués par des ennemis qui n'avoient pas de porte pour y entrer.

Les Egyptiens portoient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, de l'argent, des étoffes de laine, du fer, du cuivre, du plomb, quelques petits ouvrages de verrerie. Ils en tiroient de l'ébene, de l'écaille, de l'ivoire, des toiles blanches & peintes, des soieries, des perles, des pierres précieuses, de la canelle, mais non du girofle & de la muscade, qu'on ne connoissoit pas encore; enfin beaucoup d'aromates, & sur tout de l'encens. Rien n'égaloit la fureur qu'on avoit généralement pour ce parfum. Il servoit également au culte des dieux, à la magnificence, à la volupté. Sa cherté faisoit que les négocians ne le vendoient jamais tel qu'ils l'avoient reçu, soit qu'ils voulussent le perfectionner, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'ils voulussent le sophistiquer. Les ouvriers employés à ce travail étoient nuds, pour qu'il ne fut pas possible de faire le moindre vol;

ſeulement on leur laiſſoit autour des reins une ceinture dont le maître ſcelloit l'ouverture avec ſon cachet.

Toutes les nations qui naviguoient dans la méditerranée accouroient dans les ports d'Egypte pour y acheter les productions de l'Inde. La deſtruction de Carthage & de Corinthe mit les Egyptiens dans l'heureuſe néceſſité d'en exporter la plus grande partie eux-mêmes. Leur marine devint conſidérable, & ils pouſſerent leurs voyages juſqu'à Cadix. A peine pouvoient-ils ſuffire aux conſommations de Rome dont le luxe avoit fait des progrès proportionnés à ſes conquêtes. Eux-mêmes ils ſe livroient à des profuſions dont les détails nous paroiſſent romaneſques. Cléopatre avec qui finit leur empire & leur hiſtoire étoit auſſi magnifique que voluptueuſe. Ces dépenſes avoient ſi peu abſorbé le bénéfice qu'ils faiſoient dans le commerce des Indes, que lorſqu'ils eurent été ſubjugés & dépouillés; les terres, les denrées, les marchandiſes, tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur qui prit la place du vaincu gagnoit à cette communication cent pour un, ſi l'on s'en rapporte à Pline. A travers l'exagération qu'il peut y avoir dans ce calcul,

il eſt aiſé de voir quels profits on avoit dû faire dans un temps où les Indiens n'étoient guere éclairés ſur leurs intérêts.

Tant que les Romains eurent aſſez de vertu pour conſerver la puiſſance que leurs ancêtres avoient acquiſe, l'Egypte contribua beaucoup à ſoutenir la majeſté de l'empire par les richeſſes des Indes qu'elle y faiſoit couler. Outre les productions qu'on en avoit tiré de temps immémorial, qu'on en tiroit en plus grande quantité que jamais, on en reçut quelques nouvelles denrées. La plus remarquable fut le poivre long, blanc & noir. Quoique cette épicerie ne flattât ni la vue, ni l'odorat, ni le goût, elle devint extrêmement à la mode, au grand étonnement d'un célebre naturaliſte. Son prix étoit ſi conſidérable, qu'on s'aviſa de le falſifier.

Cette infidélité augmenta à Conſtantinople, lorſqu'au partage de la plus grande puiſſance qui eut jamais exiſté, l'Egypte fut annexée à l'empire d'Orient. Cet empire eût été inébranlable, ſi les richeſſes pouvoient tenir lieu de valeur. Malheureuſement on n'oppoſa que des ruſes à un ennemi qui joignoit l'enthouſiaſme d'une nouvelle religion à toute

la force de ses mœurs encore barbares. Une si foible barriere ne pouvoit pas arrêter un torrent qui devoit s'accroître de ses ravages. Il engloutit au septieme siecle plusieurs provinces, celle en particulier dont la conservation paroissoit la plus importante.

Les Grecs se consolerent de ce malheur, lorsqu'ils s'apperçurent que les guerres qui avoient fait passer l'Egypte sous la domination des Sarrazins, avoient jeté la plus grande partie du commerce des Indes à Constantinople par deux canaux déjà fort connus.

L'un étoit le Pont-Euxin alors actif & peuplé. On remontoit le Phase d'abord sur de grands bâtimens, & ensuite sur de plus petits jusqu'à Serapana. De-là partoient des voitures qui conduisoient en quatre ou cinq jours les marchands & les marchandises au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. A travers cette mer orageuse, on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit jusqu'auprès des sources de l'Indus, d'où l'on repartoit chargé des richesses de l'Asie. Telle étoit une des routes de commerce & de communication entre ce grand continent toujours riche de sa

nature, & celui de l'Europe alors pauvre & ravagée par ses propres habitans.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des bâtimens Indiens partis de différentes côtes gagnoient à travers le golfe Persique l'Euphrate, où ils déposoient leur cargaison : il ne falloit qu'un jour pour la porter à Palmire. Cette ville, dont les ruines respirent encore l'opulence, faisoit passer ces marchandises par les déserts aux côtes de Syrie, & s'étoit élevée par ce grand commerce à une prospérité, que ses fondemens jetés au milieu des sables ne lui promettoient pas. Lorsqu'elle eut été détruite par un concours de causes qui demandent seules toute l'attention d'un écrivain & des lecteurs, les caravanes, après quelques variations, se fixerent à la route d'Alep qui, par le port d'Alexandrette, poussa le cours & la pente des richesses jusqu'à Constantinople devenue le marché général des productions de l'Inde.

L'empire auroit pu par cet avantage seul se soutenir malgré ses malheurs, recouvrer peut-être son ancienne gloire. Il n'auroit fallu qu'y joindre des mœurs, une administration sage, de l'économie, une grande circonspection ; mais tout

ce qui conserve la prospérité lui manquoit. Corrompus par les richesses prodigieuses qu'un commerce exclusif leur procuroit, les Grecs s'abandonnerent à une vie oisive, au goût des arts, à de vaines discussions, à tous les plaisirs. Bientôt ils trouverent au-dessous d'eux de porter aux autres nations les marchandises qu'on leur demandoit. Ils les livrerent à des Italiens, qui s'emparerent peu-à-peu de cette utile navigation. Le gouvernement aussi corrompu que les citoyens laissa tomber sa marine, & ne compta plus pour sa défense que sur les traités qu'elle faisoit avec des étrangers, dont les vaisseaux remplissoient ses ports. Ce trop foible appui ne retarda pas la perte de Constantinople, & s'il faut tout dire, la précipita. Les Génois furent engloutis dans le précipice que leur avidité, leur perfidie avoient creusé. Mahomet les chassa de Caffa, où dans les derniers temps ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Asie.

Les Vénitiens n'avoient pas attendu cette catastrophe pour chercher les moyens de lui rouvrir la route de l'Egypte. Ils avoient trouvé plus de facilité

qu'ils n'en espéroient d'un gouvernement formé depuis les dernieres croisades, comme celui d'Alger. Les Mammelus qui, à cette époque, s'étoient emparés d'un trône dont ils étoient l'appui, étoient des esclaves tirés la plupart de la Circassie dès leur enfance, & formés de bonne heure aux combats. Un chef & un conseil composé de vingt-quatre des principaux d'entr'eux exerçoient l'autorité. Leur corps que la mollesse du climat auroit amolli nécessairement, étoit renouvellé tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'espérance de faire fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides consentirent pour l'argent qu'on leur donna, pour les promesses qu'on leur fit, que leur pays devint l'entrepôt des marchandises des Indes. Ils souffrirent par corruption ce que l'intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirerent quelque utilité de cette révolution ; mais elle tourna singuliérement à l'avantage des Vénitiens qui l'avoient conduite. Telle étoit la situation des choses, lorsque les Portugais arriverent aux Indes

Ce grand événement, & les suites rapides qu'il eut, causerent de vives inquiétudes à Venise. La sagesse de cette république venoit d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put résister, & qu'assurément elle n'avoit pas dû prévoir. Plusieurs princes divisés d'intérêt, rivaux de puissance, & qui avoient des prétentions opposées, venoient de s'unir contre toutes les regles de la politique & du bon sens, pour détruire un état qui ne faisoit ombrage à aucun d'eux ; & ce fut Louis XII, celui de tous ces princes qui avoit le plus d'intérêt à la conservation de Venise qui, par la victoire d'Aignadel, la mit sur les bords de sa ruine. La division qui devoit nécessairement se mettre entre de semblables alliés, & la prudence de la république, l'avoient sauvée de ce danger, le plus éminent en apparence, mais en effet moins grand, moins réel que celui où la jetoit la découverte du passage aux Indes, par le Cap de Bonne-espérance.

Elle en sentit tous les inconvéniens. Elle vit que le commerce des Portugais alloit ruiner le sien, & par conséquent sa puissance. Elle fit jouer tous les ressorts que put lui fournir l'habileté de ses

administrateurs. Quelques-uns de ces émissaires intelligens qu'elle savoit partout acheter & employer à propos, firent sentir aux Arabes fixés dans leur pays, & à ceux qui étoient répandus dans l'Inde ou sur les côtes orientales de l'Afrique, que leur cause étoit la même que celle de Venise, & qu'ils devoient s'unir entr'eux, & avec elle, contre une nation qui venoit s'emparer de la source commune de leurs richesses.

Les cris de cette ligue arriverent au soudan d'Egypte, déja réveillé par les malheurs qu'il éprouvoit, par ceux qu'il prévoyoit. Ses douanes qui formoient la principale branche de ses revenus par le droit de cinq pour cent que les marchandises des Indes payoient à leur entrée, & par celui de dix qu'elles payoient à leur sortie, commençoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes que l'interruption des affaires rendoit fréquentes & nécessaires, aigrissoient les esprits contre le gouvernement, toujours responsable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice qu'on payoit mal, qui craignoit d'être plus mal payée encore, se permettoit des mutineries plus redoutables dans le declin de la

puissance que dans des temps de prospérité. L'Egypte étoit également malheureuse, & par le commerce que faisoient les Portuguais, & par celui que leurs violences l'empêchoient de faire.

On l'auroit pu rétablir dans son premier état avec une flotte ; mais la mer rouge n'offroit rien de ce qu'il falloit pour la construire. Les Vénitiens leverent cet obstacle. Ils envoyerent à Alexandrie des bois, & d'autres matériaux. On les conduisit par le Nil au Caire, d'où ils furent portés sur des chameaux à Suez. C'est de ce port célebre qu'on fit partir pour l'Inde en 1508 quatre grands vaisseaux, un gallion, deux galeres & trois galiottes.

Les Portuguais avoient prévu cet orage. Pour le prévenir, ils avoient songé dès l'année précédente à se rendre maîtres de la navigation de la mer rouge, bien assurés qu'avec cet avantage ils n'auroient plus à craindre ni la concurrence, ni les forces de l'Egypte & de l'Arabie. Dans cette vue ils avoient formé le dessein de s'emparer de l'isle de Socotora, fort connue dans l'antiquité sous le nom de Dioscoride, pour l'abondance & la perfection de son aloès.

Elle eſt ſituée dans le golfe de la mer rouge, à cent quatre-vingt lieues du détroit de Babelmandel formé du côté de l'Afrique par le cap de Guardafu, & du côté de l'Arabie par celui de Fartaque.

Triſtan d'Acugna, parti du Portugal avec un armement conſidérable attaqua cette iſle. Il fut combattu à ſa deſcente par Ibrahim, fils du Roi des Fartaques, ſouverain d'une partie de l'Arabie & de Socotora. Ce jeune prince fut tué dans l'action. Les Portugais aſſiégerent, & bien-tôt emporterent d'aſſaut la ſeule place qui étoit dans l'iſle. Elle fut défendue juſqu'à la derniere extrémité par une garniſon plus nombreuſe que la petite armée Portugaiſe. Les ſoldats de cette garniſon ne voulurent point ſurvivre au fils de leur ſouverain, refuſerent de capituler, & ſe firent tuer juſqu'au dernier. L'intrépidité des troupes de d'Acugna étoit encore au-deſſus de ce courage.

Le ſuccès de cette entrepriſe ne produiſit pas les avantages qu'on en eſpéroit. Il ſe trouva que l'iſle étoit ſtérile, qu'elle n'avoit point de port, & que les navigateurs qui ſortoient de la mer rouge ne la reconnoiſſoient jamais, quoiqu'elle

dût être néceſſairement reconnue par ceux qui vouloient y entrer. Auſſi la flotte Egyptienne pénétra-t-elle ſans danger dans l'océan Indien. Elle ſe joignit à celle de Cambaye. Ces deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais affoiblis par le trop grand nombre de vaiſſeaux chargés de marchandiſes qu'ils avoient expédiés pour l'Europe. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts & reprirent la ſupériorité pour ne la plus perdre. Les armemens qui continuerent à partir d'Egypte furent toujours battus & diſſipés par les petites eſcadres Portugaiſes qui croiſoient à l'entrée du golfe.

Cependant comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude, occaſionnoit quelques dépenſes, d'Albuquerque crut devoir y mettre fin par la deſtruction de Suez. Mille obſtacles traverſoient ce projet.

La mer rouge qui doit ſon nom aux coraux, aux madrepores, aux plantes marines qui tapiſſent preſque par-tout ſon fond, & qui lui donnent en apparence cette couleur, a d'un côté l'Arabie, de l'autre la haute Ethiopie & l'Egypte. On lui donne ſix cents quatre-vingts lieues

depuis l'isle de Socotora jusqu'à l'isthme fameux qui joint l'Afrique à l'Asie. Comme elle est fort longue, très-étroite, & qu'elle ne reçoit aucun fleuve dont la force puisse s'opposer à celle du flux, elle participe d'une maniere plus sensible aux mouvemens de l'océan, que les autres mers méditerranées situées à peu près sous la même latitude. Elle est peu sujette aux orages, & ne connoît presque point d'autres vents que ceux du nord & du sud, qui sont périodiques comme la mouçon dans l'Inde, & qui fixent invariablement le temps de l'entrée & de la sortie. On peut la partager en trois bandes. Celle du milieu est nette, navigable jour & nuit sur une profondeur de vingt-cinq à soixante brasses d'eau. Les deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, sont préférées par les gens du pays qui, obligés de se tenir au voisinage des terres à cause de la petitesse de leurs bâtimens, ne gagnent le grand canal que lorsqu'ils craignent quelque coup de vent. L'attention qu'ont leurs pilotes de mouiller ordinairemenr avant le coucher du soleil, rend les accidens fort rares. La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité d'aborder les ports répan-

dus sur la côte, fait que cette navigation est très-périlleuse pour les grands vaisseaux, qui ne trouvent d'ailleurs sur leur route qu'un nombre considérable d'isles désertes, arides & sans eau.

D'Albuquerque malgré ses talens, son expérience & sa fermeté ne réussit pas à surmonter tant d'obstacles. Après s'être enfoncé bien avant dans la mer rouge, il fut obligé de revenir sur ses pas avec sa flotte, qui avoit souffert de continuelles incommodités & couru de forts grands dangers. Une politique inquiete & cruelle lui fit imaginer depuis des moyens pour arriver à ses fins, qui lui paroissoient plus sûrs. Il vouloit que l'empereur d'Ethyopie qui briguoit la protection du Portugal, détournât le cours du Nil en lui ouvrant un passage pour se jeter dans la mer rouge. L'Egypte seroit alors devenue en grande partie inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il se proposoit de jeter dans l'Arabie par le golfe Persique trois ou quatre cens chevaux qu'il croyoit suffisans pour aller piller Medine & la Mecque. Il pensoit qu'une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les Mahométans, & arrêteroit ce pro-

digieux concours de pélerins, le plus solide appui du commerce dont il cherchoit à extirper les racines.

Des entreprises plus sûres, & qui paroissoient pour le moment plus importantes, le porterent à différer la ruine d'une puissance dont il suffisoit d'arrêter alors la rivalité. La conquête de l'Egypte par les Turcs quelques années après, rendit nécessaires de plus grandes précautions. Les hommes privilégiés à qui il fut donné de saisir la chaîne des événemens qui avoient précédé & suivi le passage du Cap de Bonne-espérance, de porter des conjectures profondes sur ceux que la découverte de ce chemin prévenoit, ne purent s'empêcher de le regarder comme la plus grande époque de l'histoire du monde.

L'Europe commençoit à peine à respirer & à secouer le joug de la servitude qui avoit avili ses habitans depuis les conquêtes des Romains & l'établissement des loix féodales. Les tyrans sans nombre qui opprimoient des multitudes d'esclaves avoient été ruinés par le délire des croisades. Pour soutenir ces extravagantes expéditions, ils avoient été obligés de vendre leurs terres & leurs châ-

teaux, & d'accorder à prix d'argent à leurs vassaux quelques privileges qui les rapprochoient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers, & leur donna cette sorte d'indépendance sans laquelle la propriété n'est elle-même qu'une illusion. Ainsi les premieres étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe, furent l'ouvrage inattendu des croisades, & la folie des conquêtes contribua pour la premiere fois au bonheur des hommes.

Sans la découverte de Vasco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau, & peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces nations féroces, qui des extrémités de la terre étoient venues remplacer les Romains pour en opprimer la surface, & à nos barbares institutions auroit succédé un joug plus pesant encore. Cet événement étoit inévitable, si les farouches vainqueurs de l'Egypte n'eussent été repoussés par les Portugais dans des différentes expéditions qu'ils tenterent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur assuroient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auroient eu

néceſſairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obſtacles auroient pu arrêter alors ſur notre continent ce peuple conquérant par la nature de ſa religion & de ſa politique.

L'Angleterre ſe déchiroit pour les intérêts de ſa liberté, la France pour les intérêts de ſes maîtres, l'Allemagne pour ceux de la religion, l'Italie pour les prétentions réciproques d'un tyran & d'un imposteur. Couverte de fanatiques & de combattans, l'Europe entiere reſſembloit à un malade qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, & perd dans ſa fureur ſon ſang avec ſes forces. Dans cet état d'épuiſement & d'anarchie, elle n'auroit oppoſé aux Turcs qu'une foible réſiſtance. Plus le calme qui ſuccede aux guerres civiles rend les peuples redoutables à leurs voiſins, plus les troubles de la diſſenſion qui les déchire les expoſent à l'invaſion & à l'oppreſſion. La conduite dépravée du clergé auroit encore favoriſé les progrès d'un culte étranger, & nous ſerions ſans retour dans les chaînes de l'eſclavage. En effet, de tous les ſyſtêmes politiques & religieux qui affligent l'eſpece humaine, il n'en eſt point qui laiſſe moins de car-

riere à la liberté que celui des Muſulmans. Dans preſque toute l'Europe une religion étrangere au gouvernement, & qui s'eſt introduite à ſon inſçu, une morale répandue ſans ordre, ſans préciſion dans des livres obſcurs & ſuſceptibles d'une infinité d'interprétations différentes : une autorité en proie aux prêtres & aux ſouverains, qui ſe diſputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes, des loix politiques & civiles ſans ceſſe en contradiction avec la religion dominante qui condamne l'inégalité & l'ambition, une adminiſtration inquiete & entreprenante, qui, pour dominer avec plus d'empire, oppoſe continuellement une partie de l'état à l'autre partie ; tout cela doit entretenir dans les eſprits une fermentation violente : & il n'eſt pas ſurprenant que parmi tant de mouvemens & de tumulte, il s'éleve un cri de la nature qui s'écrie : *l'homme eſt né libre.*

Mais, ſous le joug d'une religion qui conſacre la tyrannie, en fondant le trône ſur l'autel, qui ſemble impoſer ſilence à l'ambition en permettant la volupté, qui favoriſe la pareſſe naturelle en interdiſant les opérations de l'eſprit, il n'y a

point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs qui égorgent si souvent leur maître n'ont-ils jamais pensé à changer leur gouvernement. Cette idée est au-dessus de leurs ames énervées & corrompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier, elle étoit perdue, si le peuple le plus superstitieux, & peut-être le plus esclave de la chrétienté, n'eût arrêté les progrès du fanatisme des Musulmans, & brisé le cours impétueux de leurs conquêtes, en leur coupant le nerf des richesses. Albuquerque fit plus. Après avoir pris des mesures efficaces pour qu'aucun vaisseau ne pût passer de la mer d'Arabie dans les mers des Indes, il chercha à se donner l'empire du golfe Persique.

Au débouché du détroit de Mollandour, qui conduit dans ce bras de mer, est située l'isle de Gerun. C'est sur ce rocher stérile qu'un conquérant Arabe bâtit dans le onzieme siecle la ville d'Ormuz, devenue avec le temps la capitale d'un royaume qui, d'un coté s'étendoit assez avant dans l'Arabie, & de l'autre dans la Perse. Ormuz avoit deux bons ports : il étoit grand, peuplé, fortifié. Il ne devoit ses richesses & sa puissance qu'à

qu'à sa situation : il servoit d'entrepôt au commerce de la Perse avec les Indes ; & avant les découvertes des Portugais, le commerce de Perse étoit plus grand qu'il ne l'a été depuis, parce que les Persans faisoient passer les marchandises de l'Inde en Europe par les ports de Sirie ou par Caffa. Dans les saisons qui permettoient l'arrivée des marchands étrangers, Ormuz étoit la ville la plus brillante & la plus agréable de l'orient. On y voyoit des hommes de presque toutes les parties de la terre faire un échange de leurs denrées, & traiter leurs affaires avec une politesse & des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton étoit donné par les marchands du port, qui communiquoient aux étrangers une partie de leur affabilité. Leurs manieres, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaisirs de toute espece qu'ils y rassembloient : tout concouroit avec les intérêts du commerce à y attirer les négocians. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, & en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maisons rendoient les ardeurs du soleil supportables : on

voyoit des cabinets des Indes ornés de vases dorés ou de porcelaine, dans lesquels étoient des arbrisseaux & de herbes de senteur. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les vins de Perse, ainsi que les parfums & les alimens les plus exquits. On entendoit la meilleure musique de l'orient. Ormuz étoit remplie de belles filles des différentes contrées de l'Asie, instruites dès l'enfance dans tous les arts qui varient & augmentent la volupté. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer & réunir l'abord des richesses, un commerce immense, un luxe ingénieux, un peuple poli & des femmes galantes.

A son arrivée dans les Indes, d'Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévastations qui sont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'étoient pas en général de son goût; mais il se les permettoit dans l'espérance d'engager à se présenter d'elle-même au joug une puissance qu'il n'étoit pas en état de réduire par la force. Lorsqu'il crut avoir inspiré une terreur convenable à ses desseins, il se présenta devant

la capitale, dont il somma le roi de se rendre tributaire du Portugal, comme il l'étoit de la Perse. Cette proposition fut reçue ainsi qu'elle devoit l'être. Une flotte composée de vaisseaux Ormuziens, Arabes & Persans, vint combattre l'escadre d'Albuquerque, qui détruisit toutes ces forces avec cinq navires. L'Indien découragé consentit que le vainqueur construisît une citadelle qui devoit également dominer la ville & ses deux ports.

D'Albuquerque qui connoissoit le prix du temps ne perdit pas un moment pour hâter cette construction. Il travailloit comme le dernier des siens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avoit. Atar qui, par des révolutions communes en orient, étoit parvenu de l'esclavage au ministere, rougit d'avoir sacrifié l'Etat à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les ressorts de la politique que ceux de la guerre, il résolut de réparer par des artifices le mal qu'il avoit fait par sa lâcheté. Il sut gagner, corrompre, désunir & brouiller si bien les Portugais entr'eux & avec leur chef, qu'ils furent cent fois sur le point d'en venir aux mains. Cette animosité qui fit un grand éclat,

& qui augmentoit toujours, les détermina à ſe rembarquer au moment qu'on les avertit qu'il y avoit un complot pour les égorger. D'Albuquerque qui s'affermiſſoit dans ſes idées par les contre-temps & par les murmures, prit le parti d'affamer la place & de fermer le paſſage à tous les ſecours. Sa proie ne lui pouvoit échapper, lorſque trois de ſes capitaines l'abandonnerent honteuſement avec leurs vaiſſeaux. Pour juſtifier leur déſertion, ils ajouterent à la noirceur de leur infidélité, celle de charger leur général des plus atroces calomnies.

Cette trahiſon força d'Albuquerque à renvoyer l'exécution de ſon projet au temps qu'il ſavoit n'être pas éloigné, où il auroit à ſa diſpoſition toutes les forces de ſa nation. Dès qu'il fut devenu vice-roi, il reparut devant Ormuz avec un appareil auquel une cour corrompue, un peuple amoli ne ſe crurent pas en état de réſiſter. On ſe ſoumit. Le ſouverain de la Perſe envoya demander un tribut au vainqueur. D'Albuquerque fit apporter devant les ambaſſadeurs des boulets, des grenades & des ſabres. *Voilà*, leur dit-il, *la monnoie des tributs que paie le Roi de Portugal.*

Après cette expédition, la puiſſance Portugaiſe ſe trouva aſſez ſolidement établie dans les golfes d'Arabie & de Perſe, ſur la côte de Malabar, pour qu'on pût ſonger à l'étendre dans l'orient de l'Aſie.

Il ſe préſentoit d'abord à Albuquerque l'iſle de de Ceylan, qui a quatre-vingts lieues de long ſur trente dans ſa plus grande largeur. Elle étoit fort peuplée. Deux nations différentes en mœurs, en gouvernement, en religion l'habitoient. Les Bedas établis à la partie ſeptentrionale de l'iſle & dans le pays le moins abondant, ſont partagés en tribus qui ſe regardent comme une ſeule famille, & qui n'obéiſſent qu'à un chef dont l'autorité n'eſt pas abſolue. Ils ſont preſque nuds: ce ſont les mêmes mœurs & le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ecoſſe. Ces tribus unies pour la défenſe commune ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, & n'ont jamais attenté à celle de leurs voiſins. On ſait peu de choſe de leur religion, & il eſt douteux qu'elles aient un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traverſent les cantons qu'elles

habitent. Ils y sont bien traités & promptement renvoyés. La jalousie des Bedas pour leurs femmes est cause en partie de ce soin d'éloigner les étrangers, & ne contribue pas peu à les séparer de tous les peuples. Ils semblent être les habitans primitifs de l'isle.

Une nation plus nombreuse & plus puissante, qu'on appelle les Chingulais, est maîtresse de la partie méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits & des despotes. Ils ont comme les Indiens la distinction des Castes, mais une religion différente. Ils reconnoissent un être suprême, & ensuite des divinités du second, du troisieme ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particuliérement dans les dieux du second ordre un Buddou, qui est descendu sur la terre pour se rendre médiateur entre Dieu & les hommes. Les prêtres de Buddou sont des personnages fort importans à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auroient attenté à sa vie. Les Chingulais entendent bien la guerre. Ils ont su faire usage de la nature de leur pays de montagnes, pour se défendre

contre les Européens qu'ils ont souvent vaincus. Ils sont fourbes, intéressés, complimenteurs comme tous les peuples esclaves : ils ont deux langues, celle du peuple & celle des savans. Par-tout où cet usage est établi, il a donné aux prêtres & au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouissoient des fruits, des grains, des pâturages qui abondoient dans l'isle. On y trouvoit des éléphans sans nombre, des pierres précieuses, la seule cannelle qui ait jamais été estimée. C'étoit sur la côte septentrionale & sur la côte de la pêcherie, qui en est voisine, que se faisoit la pêche des perles la plus abondante de l'orient. Ses ports étoient les meilleurs de l'Inde, & sa position étoit au-dessus de tant d'avantages.

Si nous ne nous trompons, les Portugais auroient dû établir toute leur puissance dans cette isle. Elle est le centre de l'orient. C'est le passage qui conduit dans les régions les plus riches. Tous les navires qui viennent d'Europe, d'Arabie & de Perse ne peuvent s'empêcher de lui rendre hommage, & les mouçons alternatives permettent d'y aborder & d'en sortir dans tous les temps de l'an-

née. Avec peu de dépenſe en hommes & en argent, on ſeroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des eſcadres nombreuſes parties de tous les ports de cette iſle auroient fait reſpecter le nom de ſes maîtres dans toute l'Aſie ; & les vaiſſeaux qui auroient croiſé dans les parages auroient intercepté la navigation des autres nations.

Le vice-roi n'en jugea pas ainſi, & il ne parut pas s'occuper davantage de la côte de Coromandel quoique plus riche que celle de Malabar. Cette derniere n'offroit que des marchandiſes de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaiſe cannelle, aſſez de poivre & du cardamome, ſorte d'épicerie dont les Orientaux font un grand uſage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton de l'univers. Ses habitans, la plupart naturels du pays, & moins mêlés d'Arabes & d'autres nations, ſont les peuples les plus doux & les plus induſtrieux de l'Indoſtan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte eſt admirablement placée pour recevoir les machandiſes de Bengale & d'autres contrées.

Cependant d'Albuquerque n'y fit point d'établiſſement. Ceux de Saint-Thomé & de Negapatan ne furent formés qu'après lui. Il ſavoit que cette côte eſt dépourvue de ports, qu'elle eſt inabordable dans certains temps de l'année, & qu'alors des flottes n'y pourroient pas ſecourir des colonies. Enfin il penſa qu'étant maîtres de Ceylan, ouvrage commencé par ſon prédéceſſeur d'Almeyda, & porté depuis à ſa perfection, les Portugais le ſeroient du commerce de Coromandel, s'ils s'emparoient de Malaca. C'eſt à cette conquête qu'il ſe détermina.

Le pays dont cette ville étoit la capitale, eſt une langue de terre fort étroite qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du nord, où il confine à l'Etat de Siam, ou plutôt au royaume de Johor, qui en a été démembré. Tout le reſte eſt baigné par la mer, qui le ſépare de l'iſle de Sumatra par un canal connu ſous le nom du détroit de Malaca.

La nature avoit pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, ſain & rafraîchi par les vents & les eaux ſous le ciel de la zone torride : une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourroient

suffire à l'homme sauvage, ouverte à la culture de toutes les productions nécessaires à la société : des bois d'une verdure éternelle, des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes : un air parfumé des odeurs vives & suaves qui s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie. La nature avoit tout fait pour les Malais, mais la société avoit tout fait contr'eux.

Le gouvernement le plus dur avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les loix féodales nées parmi les rochers & les chênes du nord avoient poussé des racines jusques sous l'équateur, au milieu des forêts & des campagnes amoureuses, où tout invitoit à jouir en paix d'une vie qui ne devoit s'abréger & se perdre que dans les délices propres à la transmettre. C'est-là qu'un peuple esclave obéissoit à un tyran sous l'anarchie de plusieurs. Le despotisme d'un sultan sembloit s'être appesanti sur la multitude, en se divisant entre les mains des grands vassaux.

Cet état de guerre & d'oppression avoit mis la férocité dans tous les cœurs.

Les bienfaits de la terre & du ciel versés à Malaca n'y avoient fait que des ingrats & des malheureux. Des maîtres vendoient leur service, c'est-à-dire, celui de leurs esclaves, à qui pouvoit l'acheter. Ils arrachoient leurs serfs à l'agriculture, pour les mener à un brigandage sur mer & sur terre qui leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un Archipel immense célebre dans tout l'orient sous le nom d'isles Malaises. Il avoit porté dans ses nombreuses colonies ses loix, ses mœurs, ses usages, & ce qu'il y avoit de singulier, la langue la plus douce de l'Asie.

Cependant Malaca étoit devenu par sa situation le plus considérable marché de l'Inde. Son port étoit toujours rempli de vaisseaux. Les uns y arrivoient du Japon, de Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes orientales moins éloignées. Les autres s'y rendoient de Bengale, de Coromandel, de Malabar, de Perse, d'Arabie & d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitoient entr'eux & avec les habitans dans la plus grande sécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage avoit cédé à un intérêt plus sûr

que les succès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Les Portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l'Asie. Ils se montrerent d'abord à Malaca comme simples négocians. Leurs usurpations dans l'Inde avoient rendu leur pavillon si suspect, & les Arabes leurs ennemis se donnerent tant de mouvemens pour les rendre odieux, qu'on s'occupa du soin de les détruire. On leur tendit des pieges où ils tomberent. Plusieurs d'entr'eux furent massacrés, d'autre mis aux fers : ce qui put échapper regagna les vaisseaux qui se sauverent au Malabar.

D'Albuquerque n'avoit pas attendu cette violence pour songer à s'emparer de Malaca. On peut penser cependant qu'elle lui fut agréable, parce qu'elle donnoit à son entreprise un air de justice propre à diminuer la haine qu'elle devoit naturellement attirer au nom Portugais. Le temps auroit affoibli une impression qu'il croyoit lui être avantageuse, & il ne différa pas d'un instant sa vengeance. Cette activité avoit été prévue, & il trouva en arrivant devant la place, au commencement de 1511.

des dispositions faites pour le recevoir.

Un obstacle plus grand que cet appareil formidable enchaîna pendant quelques jours la valeur du général Chrétien. Son ami Araûjo étoit du nombre des prisonniers de la premiere expédition. On menaçoit de le faire périr au moment où commenceroit le siege. Albuquerque étoit sensible, & il étoit arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet : *Ne pensez qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal ; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.* La place fut attaquée & prise après bien des combats douteux, sanglans & opiniâtres. On y trouva une artillerie nombreuse, des trésors immenses, de grands magasins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuse, & il y fut construit une citadelle pour garantir la stabilité de la conquête.

Comme les Portugais se bornerent à la possession de la ville, ceux des habitans, tous sectateurs d'un Mahométisme fort corrompu, qui ne voulurent pas subir le nouveau joug, s'enfoncerent dans les terres, ou se répandirent sur la côte : l'intérêt ne les obligeant plus à

aucune dissimulation, ils ont repris toute la violence de leur caractere. Ce peuple ne marche jamais sans un poignard, qu'il appelle *crid*. Il semble avoir épuisé toute l'invention de son génie sanguinaire à forger cette arme meurtriere. Rien de si dangereux que de tels hommes avec un tel instrument. Embarqués sur un vaisseau, ils poignardent tout l'équipage au moment de la plus profonde sécurité. Depuis qu'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la précaution de ne pas se servir des Malais pour matelots. Mais ces barbares enchérissant sur leurs anciennes mœurs, où le fort se faisoit honneur d'attaquer le foible, aujourd'hui animés par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaisseaux de quarante canons, & quelquefois ils les enlevent. Sont-ils repoussés, ce n'est pas du moins sans emporter avec eux la consolation de s'être abreuvés de sang.

Un peuple à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage peut être exterminé, mais non soumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richesses ou de la liberté, l'exemple des

vertus & de la modération, une administration douce, qui puissent le civiliser. Il faut le rendre ou le laisser à lui-même, avant de former avec lui des liaisons qu'il repousse. La voie de la conquête seroit peut-être la derniere qu'il faudroit tenter : elle ne feroit qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangere, & qu'effaroucher tous les sentimens de la sociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer comme les lions dans les déserts pour être libres. Les tempêtes, les sables, les montagnes & les cavernes sont l'asile & les remparts de tous les êtres indépendans. Malheur aux nations policées qui voudront s'élever contre les forces & les droits des peuples insulaires & sauvages. Elles deviendront cruelles & barbares sans fruit; elles semeront la haine dans la dévastation, & ne recueilleront que l'opprobre & la vengeance.

Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pegu, plusieurs autres consternés d'une victoire si fatale à leur indépendance, envoyerent à Albuquerque des ambassadeurs pour le féliciter, lui offrir leur commerce, & lui demander l'alliance du Portugal.

Une escadre détachée dans ces circonstances de la grande flotte prit la route des Moluques. Ces isles situées près du cercle équinoxial dans l'océan indien, sont, en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit, & les autres beaucoup moins.

On ignore comment elles furent d'abord peuplées; mais ils paroît prouvé que les Chinois, les Javanois & les Malais leur ont donné successivement des loix. Les habitans étoient au commencement du seizieme siecle des especes de sauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de Rois, n'avoient qu'une autorité bornée & tout-à-fait dépendante des caprices de leurs sujets. Ils avoient ajouté depuis peu les superstitions du Mahométisme à celles du paganisme qu'ils avoient long-temps professé. Leur paresse étoit excessive. La chasse & la pêche étoient leur occupation unique, & ils ne connoissoient aucune espece de culture. Cette inaction étoit favorisée par les ressources que leur fournissoit le cocotier.

Le cocotier est un arbre dont les racines sont si menues & si peu profondes,

que les vents le renversent souvent. Son tronc qui s'éleve à la hauteur de trente à quarante pieds, est droit, d'une grosseur médiocre, & égal dans toute sa longueur. Il est si spongieux, que son bois ne peut ni servir à la construction des navires, ni être employé dans des édifices un peu solides. Sa tête se couronne de dix ou douze feuilles larges, longues, épaisses, qui servent à former les toits des maisons. De cette touffe qui se renouvelle trois fois chaque année, sortent autant de fois des bourgeons gros comme le bras, à chacun desquels on voit suspendus dix ou douze cocos qui, avec leurs écorces, ne sont guere moins grands que la tête de l'homme. La premiere écorce du coco est filandreuse : on en fabrique quelques étoffes grossieres & des cables pour les vaisseaux. La seconde qui est fort dure fournit des petits vases & des ustensiles de ménage. L'intérieur de cette coquille est tapissé d'une poulpe blanche & épaisse dont on exprime au pressoir une huile qui est du plus grand usage aux Indes. Elle est assez douce lorsqu'elle est récente ; mais elle contracte de l'amertume en vieillissant, & alors elle n'est bonne qu'à brûler ;

le marc qui reste dans le pressoir sert à nourrir les bestiaux, la volaille, & même le plus bas peuple dans des temps de calamités. La poulpe du coco renferme de l'eau extrêmement fraîche qui sert à désaltérer le cultivateur & le voyageur. Cette boisson est fort saine, mais d'une douceur fade.

En coupant la pointe des bourgeons, on en fait distiller une liqueur blanche, qui est reçue dans un vase attaché à leur extrémité. Ceux qui la recueillent avant le lever du soleil, & qui la boivent dans sa nouveauté, lui trouvent le goût d'un vin doux. C'est là manne du désert. Qui sait même si l'idée de celle-ci n'a pas été prise dans des livres plus orientaux que ceux de l'Arabie ou de l'Egypte. L'Inde est, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d'allégories, de religions. Les curiosités de la nature sont une source féconde pour l'imposture, elle convertit des phénomenes singuliers en prodiges. L'histoire naturelle d'un pays devient surnaturelle dans un autre. Les faits comme les plantes s'alterent en s'éloignant de leur source : les vérités se changent en erreurs, & la distance des temps & des lieux faisant dis-

paroître les causes occasionelles des fausses opinions, donne aux mensonges populaires un droit imprescriptible sur la confiance des ignorans, & sur le silence des savans. Les uns n'osent douter, les autres disputer.

Quoi qu'il en soit des rapports qu'il peut y avoir entre la nourriture des Israélites & la boisson des Indiens, si la liqueur du coco ne s'évanouit pas au soleil comme la manne, elle ne tarde pas à s'aigrir & à se convertir en un vinaigre fort utile. Distillée dans sa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-spiritueuse, & en la faisant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du sucre de médiocre qualité, avec lequel on fait des confitures. Les arbres dont on exprime cette liqueur ne portent aucun fruit, parce qu'elle est le suc dont les noix se forment & se nourrissent.

Indépendamment de ce cocotier répandu dans toutes les contrées de l'Inde, les Moluques en avoient un particulier, qu'on nommoit Sagu. Cet arbre nourrit les hommes, non de ses fruits, qui ne sont que la superfluité de la reproduction, mais de son tronc & de la substance même de sa vie. Il vient sans culture dans

les forêts, se multipliant de lui-même par ses grains & ses rejetons. Il s'éleve jusqu'à la hauteur de trente pieds sur une grosseur d'environ six pieds. Le contour de cette circonférence est une écorce épaisse d'un pouce. L'intérieur de cette écorce est composé d'un tissu de fibres longues & entrelassées les unes dans les autres. Cette double enveloppe contient une espece de moelle ou de gomme qui se réduit en farine. L'arbre qui ne semble croître que pour les besoins de l'homme, lui indique cette farine par une poussiere fine & blanche dont se couvre la feuille. C'est une marque certaine de la maturité du sagu. Les Indiens coupent alors cet arbre par le pied, & le dépecent en tronçons qui sont fendus par quartiers, pour en tirer la moelle ou la farine qu'ils renferment. On délaye cette substance dans de l'eau, on la coule ensuite par une toile qui laisse passer la farine, & ne retient que les fibres ou le tissu capillaire. Après que l'eau s'est évaporée, on jette la pâte plus compacte dans des moules de terre, où on la fait sécher ou durcir pour des années entieres. On mange le sagu simplement délayé avec de l'eau, quelquefois cuit &

bouilli. L'humanité des Indiens réserve la fleur de cette farine aux vieillards & aux malades. Elle est quelquefois réduite en une gelée blanche & très-délicate.

Un peuple ennemi du travail, sobre, indépendant, avoit vécu des siecles avec la farine de sagu & l'eau du cocotier, quand les Chinois ayant abordé par hasard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle & la muscade, deux épiceries précieuses que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt établi aux Indes, d'où il passa en Perse & en Europe. Les Arabes qui tenoient alors dans leurs mains presque tout le commerce de l'univers, n'en négligerent pas une si riche portion. Ils se jetterent en foule vers ces isles devenues célebres, & ils s'en étoient approprié les productions, lorsque les Portugais qui les poursuivoient par-tout, vinrent leur arracher cette branche de leur industrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérans, n'empêcherent pas qu'on ne consentit à leur laisser bâtir un fort. Dès ce moment la cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ses provinces, & elles ne tarderent pas en effet à le devenir.

Tandis que les lieutenans d'Albuquerque enrichissoient leur patrie de productions uniques, ce général achevoit de soumettre le Malabar, qui avoit voulu profiter de son absence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille après ses nouveaux succès dans le centre de ses conquêtes, il réprima la licence des Portugais : il rétablit l'ordre dans toutes les colonies ; il affermit la discipline militaire, & parut toujours actif, prévoyant, sage, juste, désintéressé, humain. L'idée de ses vertus avoit fait une impression si profonde sur l'esprit des Indiens, que long-temps après sa mort, ils alloient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Il mourut à Goa en 1515, sans richesses, & dans la disgrace d'Emanuel auquel on l'avoit rendu suspect.

Si l'on doit être étonné du nombre de ses victoires & de la rapidité de ses conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration les hommes intrépides auxquels il avoit l'honneur de commander ? Avoit-on vu jusqu'alors une nation avec aussi peu de puissance faire de si grandes choses ? Il n'y avoit pas quarante mille Portugais sous les armes, & ils

faisoient trembler l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mammelus, célebre milice du soudan d'Egypte, les Arabes & tout l'Orient, depuis l'isle d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent, & ils attaquoient des troupes qui souvent avec des armes égales disputoient leurs biens & leur vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devoient donc être alors les Portugais, & quels ressorts extraordinaires en avoient fait un peuple de héros ?

Il y avoit près d'un siecle qu'ils combattoient contre les Maures, lorsque le comte Henri de la maison de Bourgogne débarqua en Portugal avec plusieurs chevaliers François, dans le dessein d'aller faire la guerre en Castille sous le célebre Cid dont la réputation les avoit attirés. Les Portugais les inviterent à les seconder contre les Infideles; les chevaliers y consentirent, & la plupart même s'établirent en Portugal. L'institution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine; cet amour de la gloire substitué à celui de la patrie; cet esprit épuré de la lie des siecles barbares, né des vices mêmes du gouver-

nement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux : la chevalerie reparut alors ſur les bords du Tage avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans ſa naiſſance en France & en Angleterre. Les Rois chercherent à la conſerver, à l'étendre par l'établiſſement de pluſieurs ordres formés ſur le modele des anciens, & dont l'eſprit étoit le même, c'eſt-à-dire, un mélange d'héroïſme, de galanterie & de dévotion.

Les rois élevoient encore l'eſprit de la nation par la ſorte d'égalité avec laquelle ils traitoient la nobleſſe, & par les limites qu'ils donnerent eux-mêmes à leur autorité. Ils aſſembloient ſouvent les états généraux. Ce fut d'eux qu'Alphonſe reçut le ſceptre après la priſe de Lisbonne. Ce fut avec eux que ſes ſucceſſeurs donnerent long-temps des loix. Pluſieurs de ces loix étoient propres à inſpirer l'amour des grandes choſes. La nobleſſe étoit accordée à des ſervices de diſtinction, à celui qui avoit tué ou pris un général ennemi, ou ſon écuyer, à celui qui, priſonnier chez les Maures, avoit refuſé de racheter ſa liberté par le ſacrifice de ſa religion. On l'ôtoit à quiconque inſultoit une femme, rendoit un faux

faux témoignage, manquoit de fidélité, ou *déguisoit la vérité au roi.*

Les guerres que les Portugais avoient soutenues pour défendre leurs biens & leur liberté étoient en même temps des guerres de religion. Ils étoient remplis de ce fanatisme féroce, mais brillant, que les papes avoient répandu dans le temps des croisades. Les Portugais étoient donc des chevaliers armés pour leurs biens, leurs femmes, leurs enfans & leur rois, chevaliers comme eux. C'étoient des croisés qui combattoient pour leur patrie. Ajoutez encore qu'ils étoient une petite nation, une puissance foible, & ce n'est que dans les petits états souvent en danger qu'on sent pour la patrie un enthousiasme que n'ont jamais connu les grands peuples qui jouissent de plus de sécurité.

Les principes d'activité, de force, d'élévation, de grandeur qui étoient réunis à la fois dans cette nation, ne se perdirent pas après l'expulsion des Maures. On alla chercher ces ennemis de l'état & de la foi en Afrique. On eut quelques guerres contre les rois de Castille & de Léon; & pendant les temps qui précéderent les expéditions de l'Inde, la

noblesse éloignée des villes & de la cour conservoit dans ses châteaux les portraits & les vertus de ses peres.

Dès qu'il fut question de tenter des conquêtes en Afrique & dans l'Inde, une passion nouvelle s'unit à tous les ressorts dont nous venons de parler, pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette passion qui devoit d'abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux, fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir, servir l'état & faire des conversions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes jusqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richesses qui étoient l'objet & le fruit de leurs conquêtes corrompirent tout. Les passions nobles disparurent avec le luxe & les jouissances, qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps & les vertus de l'ame. La foiblesse des successeurs du grand Emmanuel, les hommes médiocres qu'il choisit lui-même pour vice-rois des Indes, firent dégénérer peu-à-peu les Portugais.

Cependant Lopès Soarez qui prit la place d'Albuquerque succéda à ses projets. Il abolit une coutume barbare éta-

blie dans le pays de Travancor près de Calicut. Ces peuples consultoient des sorciers sur la destinée de leurs enfans. Si les devins promettoient à ces enfans une destinée heureuse, on les laissoit vivre : s'ils les menaçoient de quelques grands malheurs, on les égorgeoit. Soarez fit conserver ces enfans. Il eut à lutter quelque temps contre les mouvemens dont sa nation étoit menacée aux Indes. Lorsqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne songea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

Le grand Albuquerque en avoit formé le dessein. Il avoit rencontré à Malaca des vaisseaux & des négocians Chinois, & il avoit pris la plus haute idée d'une nation dont les derniers matelots avoient plus de politesse, d'égards, d'attachement aux bienséances, de douceur & d'humanité, qu'il n'y en avoit alors en Europe dans la noblesse même, & qu'il n'y en a peut-être aujourd'hui. Il invita les Chinois à continuer leur commerce dans Malaca. Il apprit d'eux des détails sur la puissance, la richesse, les mœurs de leur vaste empire, & il fit part de ses découvertes à la cour de Portugal.

On n'avoit aucune idée en Europe de la nation Chinoise. Le Vénitien Marc-

Paul qui avoit fait par terre le voyage de la Chine, en avoit donné une relation qui avoit passé pour fabuleuse. Elle étoit conforme cependant à ce que manda depuis d'Albuquerque. On ajouta foi à celle-ci, & à ce qu'il disoit du riche commerce qu'on pourroit faire dans cette contrée.

Une escadre partit de Lisbonne en 1518 pour y porter un ambassadeur. Quand elle fut arrivée aux isles voisines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de vaisseaux Chinois qui vinrent la reconnoître. Ferdinand d'Andréade qui en étoit le chef ne se mit point en défense : il se laissa visiter tant qu'on voulut ; il fit part aux Mandarins qui commandoient à Canton du sujet de son arrivée, & il leur remit l'ambassadeur, qui fut conduit à Pekin.

Cet ambassadeur rencontroit dans sa route des merveilles qui l'étonnoient à tout moment. La régularité, la grandeur des villes, la multitude des villages, la beauté des chemins, la quantité de canaux, dont les uns sont navigables & traversent l'empire, & les autres contribuent à la fertilité des terres ; l'art de cultiver ces terres, leurs productions,

l'architecture si différente de la nôtre, la simplicité dans les édifices particuliers, la magnificence dans les édifices publics, l'extérieur sage & doux des peuples, ce commerce continuel de bons offices dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle ; le bon ordre au milieu d'un peuple sans nombre & dans un mouvement continuel, qui entretient une industrie toujours en activité : tout cela dut étonner l'ambassadeur Portugais accoutumé aux mœurs barbares & ridicules de l'Europe.

Cet empire borné au nord par la Tartarie Russienne, au midi par les Indes, à l'occident par le Thibet, à l'orient par l'Océan, embrasse presque toute l'extrémité orientale du continent de l'Asie. On lui donne une durée suivie de quatre mille ans, & cette antiquité n'a rien de surprenant. C'est la guerre, le fanatisme, le malheur de notre situation, qu'il faut accuser de la brièveté de notre histoire & de la petitesse de nos nations, qui se sont succédées & détruites avec rapidité ; comme ces torrens périodiques qui, se précipitant tous les ans des montagnes, ne laissent que des sables & des cailloux dans les plaines qu'ils traversent. Mais

les Chinois enfermés & garantis de tous côtés par les eaux & les déſerts, ont pu comme l'ancienne Egypte former un état durable. Dès que les bords de la mer & le milieu de leur continent ont été peuplés & cultivés, tout ce qui les environnoit a dû ſe réunir comme à un centre d'attraction ; & les petites peuplades errantes ou cantonnées ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle preſque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a ſouffertes : plus heureuſe d'avoir policé ſes vainqueurs, que ſi elle eût détruit ſes ennemis.

Tout ce qu'elle poſſede porte l'empreinte de la création, & les traces antiques & profondes de l'induſtrie. Le globe y préſentoit ces inégalités que ſa ſurface offre dans tout le contour de ſa circonférence. Les plaines y ont été réduites au niveau par les travaux des hommes, & ne conſervent que la pente qu'exigeoit le cours des eaux pour la facilité des arroſemens regardés avec raiſon comme un des grands moyens de l'agriculture.

Ce premier des arts y eſt tellement ſubordonné à la population, qu'on ne voit dans les champs ni foſſés ni haies,

& qu'on n'y voit que peu d'arbres même utiles : ils déroberoient trop de suc à la semence des grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de bosquets, de jets-d'eau, dont la vue réjouissant des spectateurs oisifs, semble interdite au peuple & cachée à ses yeux, comme un larcin qu'on a fait à sa subsistance ? Encore moins y plante-t-on ces parcs & ces forêts immenses qui fournissent moins de bois qu'ils ne détruisent des guerêts & de moissons par les bêtes qu'on y enferme pour le plaisir de grands & les larmes du peuple. Jamais un usage si contraire à l'esprit public & social n'auroit pu plaire à un Mandarin, à un ministre, à l'empereur même. Le charme de leurs maisons de plaisance se réduit à une situation heureuse & à des cultures agréablement diversifiées.

Les côteaux que les Européens couvrent de vignobles, à la Chine sont forcés de rapporter du grain. Ce n'est pas qu'on n'y connoisse la vigne ; mais le gouvernement croiroit être barbare de priver le peuple de la denrée la plus nécessaire, pour procurer une boisson agréable aux gens les plus riches. L'état

veut multiplier les hommes, & c'est par ce principe d'humanité qu'il s'occupe de la culture des grains, à l'exclusion des vignes. Les collines d'un bout de l'empire à l'autre sont coupées par étages du pied jusqu'au sommet, comme un amphithéâtre formé de terrasses. Elles montent en se rétrécissant, séparées les unes des autres par une muraille seche qui les soutient. On y pratique des réservoirs où se ramassent les eaux des pluies & des sources. Souvent même la riviere qui baigne le pied de la colline en arrose la cime & la croupe, par un effet de cette industrie, qui simplifiant & multipliant les machines, a diminué le nombre des bras, & fait avec deux hommes ce que mille ne savent point faire ailleurs.

Les montagnes qui se refusent à la culture sont couvertes d'arbres grands, forts & droits, propres à la charpente des édifices, à la construction des vaisseaux. Plusieurs sont remplies de mines de fer, d'étain, de cuivre, de mercure, d'or & d'argent. Ces dernieres ne sont plus exploitées depuis long-temps, soit qu'elles ne se soient pas trouvées assez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient, soit qu'on ait estimé la

vie des hommes plus que l'argent. Quant à l'or, les Chinois n'en ont jamais recueilli que ce que les torrens en rouloient parmi le sable, & c'est un profit considérable qui coûte peu de peine.

La mer qui change de bords comme les rivieres de lit, mais dans les espaces proportionnés aux masses d'eau; la mer qui fait un pas en dix siecles, mais dont chaque pas fait cent révolutions sur ce globe, couvroit autrefois les sables qui forment aujourd'hui le Nankin & le Tche-kiang. Ce sont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repoussé, contenu, maîtrisé l'océan, comme les Egyptiens domterent le Nil. Ils ont rejoint au continent des terres que les eaux en avoient séparées. Ils luttent encore contre ce mouvement supérieur qui, tenant au systême des cieux, chasse la mer d'orient en occident. Les Chinois opposent à l'action de l'univers la réaction de l'industrie; & tandis que les nations les plus célebres ont secondé par la fureur des conquêtes les mains dévorantes du temps dans la dévastation du globe, ils combattent & retardent les progrès successifs de la destruction universelle par des efforts qui paroîtroient surnatu-

rels, s'ils n'étoient continuels & sensibles.

A la culture de la terre, cette nation ajoute pour ainsi dire la culture des eaux. Du sein des rivieres qui communiquant entr'elles par des canaux coulent le long des villes innombrables de l'empire, on voit s'élever des cités flottantes formées du concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que sur les eaux, & ne s'occupe que de la pêche. L'océan lui-même est couvert & sillonné de ces milliers de barques dont les mâts ressemblent de loin à des forêts mouvantes. Anson reproche aux pêcheurs établis sur ces bâtimens de ne s'être pas distraits un moment de leur travail, pour considérer son vaisseau, le plus grand qui jamais eut mouillé dans ces parages. Mais cette insensibilité pour une chose qui paroissoit inutile aux matelots Chinois, quoiqu'elle ne fut pas étrangere à leur profession, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, & la curiosité pour rien : l'une est l'aliment de l'ame, l'autre n'en est que la faim.

Les Chinois s'attachent de préférence aux objets de l'utilité la plus directe. Comme ils travaillent sans cesse la terre, ils la

sont travailler sans relâche. Quoiqu'ils aient comme les autres nations des terrains bons & mauvais, ils suppléent partout à la nature par la culture. Où le soc ne suffit pas, la bêche est employée ; & des sillons profondément creusés récompensent au double la peine du laboureur. Les terres du nord produisent ordinairement du bled, celles du midi du ris, toutes une abondance prodigieuse de légumes.

Les prairies ne sont pas en honneur à la Chine. On y a calculé qu'un champ rendoit autant de paille pour les bestiaux, qu'un pré de la même grandeur auroit fourni de foin ; & l'on a conclu qu'il valoit mieux avoir trop de bled, & nourrir quelques animaux du superflu des grains, que de laisser mourir de faim un seul homme devant un tas de fourrage. Cependant on éleve des buffles pour le labourage, mais on a moins de bœufs & de chevaux que nous. Le bœuf pourroit servir à la nourriture des hommes, qui doit être considérable dans un pays où elle est proportionnée à la grandeur, à la continuité des travaux ; mais on la trouve dans le poisson, les légumes & les confitures. Le cheval est

commode pour voiturer les marchandises & les hommes ; mais les canaux creusés dans tout l'empire de la Chine, & multipliés d'un fleuve à l'autre, rendent les transports & les voyages d'une facilité surprenante. Dans les villes, l'empereur & les magistrats sont portés en palanquin par des citoyens qui rendent en êtres libres des services d'esclaves. On ne regarde point comme avilissante une fonction dont on pourroit charger des animaux, mais dont un homme peut vivre. Pour le faire subsister, tout engrais est conservé, tout engrais est mis à profit avec une vigilance extrême, & ce qui sort de la terre féconde y rentre pour la féconder encore. Le grand systême de la nature qui se reproduit dans ses débris est mieux entendu, mieux suivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde. On n'y dit pas que les cieux ont été faits pour l'homme, mais que la terre est à son usage, & que cet usage dépend de son travail.

Il n'y a donc point d'état où l'agriculture soit aussi florissante qu'à la Chine. Cet avantage, le plus grand dont puisse jouir une société, sort de plusieurs sources également respectables.

La premiere eſt le caractere de la nation la plus laborieuſe que l'on connoiſſe, & l'une de celles dont la conſtitution phyſique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année ſont pour elle des jours de travail, excepté le premier deſtiné aux viſites réciproques des familles, & le dernier conſacré à la mémoire des ancêtres. L'un eſt un devoir de ſociété, l'autre un culte domeſtique. Chez ce peuple de ſages, tout ce qui lie & civiliſe les hommes eſt religion, & la religion elle-même n'eſt que la pratique des vertus ſociales. C'eſt un peuple mûr & raiſonnable, qui n'a beſoin que du frein des loix pour être juſte. Le culte intérieur eſt l'amour de ſes peres vivans ou morts; le culte public eſt l'amour du travail, & le travail le plus religieuſement honoré, c'eſt l'agriculture.

On y révere la généroſité de deux empereurs, qui préférant l'état à leur famille, écarterent leurs propres enfans du trône pour y faire aſſeoir des hommes tirés de la charrue. On y vénere la mémoire de ces laboureurs, qui jetterent les germes du bonheur & de la ſtabilité de l'empire dans le ſein fertile de la terre, ſource intariſſable de la repro-

duction des moiſſons & de la mutiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine le ſont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques eſt d'ouvrir la terre au printemps avec un appareil de fête & de magnificence qui attire des environs tous les cultivateurs. Ils courent en foule pour être témoins de l'honneur ſolemnel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n'eſt plus comme dans les fables de la Grece, un Dieu qui garde les troupeaux d'un roi : c'eſt le pere des peuples qui, la main appeſantie ſur le ſoc, montre à ſes enfans les véritables tréſors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même y jeter les ſemences que la terre demande. Dans le même temps les vice-rois répetent dans toutes les provinces les mêmes cérémonies en préſence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces ſolemnités à Canton, ne peuvent en parler ſans attendriſſement. Ils nous font regretter que cette fête politique dont le but eſt d'encourager au travail, ne ſoit pas ſubſtituée dans nos climats à tant de fê-

tes religieuſes, qui ſemblent inventées par la fainéantiſe pour la ſtérilité des campagnes.

Ce n'eſt pas qu'on doive ſe perſuader que la cour de Pekin ſe livre ſérieuſement à des travaux champêtres : les arts de luxe ſont trop avancés à la Chine, pour que ces démonſtrations ne ſoient pas une pure cérémonie. Mais la loi qui force le prince à honorer ainſi la profeſſion des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage rendu par le ſouverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer ; & l'influence de l'opinion eſt le premier de tous les reſſorts du gouvernement.

Cette influence eſt entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs qui ſe diſtinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à ſa profeſſion, il eſt appellé à la cour pour éclairer le prince, & l'état le fait voyager dans toutes les provinces pour former les peuples à ſes méthodes. Enfin, dans un pays où la nobleſſe n'eſt pas un ſouvenir héréditaire, mais une récompenſe perſonnelle : dans un pays où l'on ne diſtingue ni la nobleſſe, ni la roture, mais le mé-

rite, la plupart des magistrats & des hommes élevés aux premieres charges de l'empire, sont choisis dans des familles de laboureurs, qui le plus souvent ont assez d'aisance pour donner de l'éducation à leurs enfans.

Ces encouragemens qui tiennent aux mœurs sont encore appuyés par les meilleures institutions politiques. Tout ce qui de sa nature ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, est commun, tous en ont la jouissance, personne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chasse sont libres. Les biens sont indépendans comme les hommes. Il n'y a ni servitude réelle, ni servitude personnelle. Un citoyen qui possede un champ acquis ou transmis ne se le voit pas disputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les prêtres même si hardis par-tout à former des prétentions, ne l'ont jamais tenté à la Chine. Un peuple éclairé n'auroit pas manqué de voir un fou dans un bonze, qui auroit soutenu que les aumônes qu'il recevoit étoient une prérogative inséparable de son caractere. Le ciel n'a donné dans ce pays d'autre droit que celui du travail sur la subsistance.

La modicité des impôts acheve d'assurer les progrès de l'agriculture. Tout ce que les productions de la terre paient à l'Etat se réduit depuis le dixieme jusqu'au trentieme du revenu, suivant la qualité du sol. La monarchie n'a jamais connu d'autre tribut. Les chefs ne songent pas à l'augmenter ; ils n'oseroient combattre à ce point l'usage & l'opinion, qui font tout à la Chine. Sans doute quelques empereurs, quelques ministres auront tenté de changer l'ordre à cet égard ; mais comme c'est une entreprise longue, & qu'il n'y a pas d'homme qui puisse se flatter de vivre assez pour en voir le succès, on y aura renoncé. Les méchans veulent jouir sans délai, & c'est ce qui les distingue des bons citoyens. Ceux-ci méditent des projets, répandent des vérités utiles, sans espérance de les voir eux-mêmes prospérer ; mais ils aiment les générations à naître comme celle qui existe.

Ainsi, par des circonstances heureuses, la Chine ignore l'oppression de l'impôt. Des Mandarins le perçoivent en nature. Sa destination prévient les infidélités. On sait qu'une partie de cette redevance est employée à la nourriture

du magiſtrat & du ſoldat. Le prix de la portion qu'on en a vendu eſt porté dans le tréſor de l'Etat, d'où il ne ſort que pour les beſoins publics. Enfin il en reſte dans les magaſins pour les temps de diſette, où l'on rend au public ce qu'il avoit comme prêté dans les temps d'abondance.

Une adminiſtration ſi ſimple, ſi paternelle répand un air d'aiſance dans tout l'empire. Les Chinois ſont bien nourris & vêtus convenablement. Des toiles groſſieres de coton teintes quelquefois en noir, & plus ſouvent en bleu, forment l'habillement ordinaire du bas peuple. Les citoyens au-deſſus ſont vêtus de ſoie. La laine eſt d'un uſage aſſez commun dans les provinces ſeptentrionales. On n'eſt pas parvenu à en fabriquer de beaux draps dans un pays où la ſoie eſt née & couvre les campagnes; mais les étoffes ordinaires de laine ne ſont guere inférieures aux nôtres.

Au dernier dénombrement, la Chine avoit 59, 798, 364 hommes en état de porter les armes, ſans compter les Mandarins & les Bonzes. Il n'y a point dans l'univers de région qui contienne autant de monde dans la même étendue de

terrein. La population y eſt ſi exceſſive, que la politique devroit peut-être prendre autant de ſoins pour l'arrêter, qu'elle en prend ailleurs pour l'augmenter. Les annales de cet empire atteſtent qu'il y a peu de mauvaiſes récoltes qui n'occaſionnent des révoltes. Les déſordres que ces émeutes entraînent ne peuvent qu'accroître de mille manieres le mal qui les a fait naître. Il ſe perd beaucoup de ces ſubſiſtances qu'on ſe diſpute les armes à la main. L'Etat, comme un corps ſoulagé, mais affoibli, ſe trouve au ſortir de ces agitations moins peuplé qu'il ne pourroit l'être ſans danger. A la vérité, ce qui reſte d'habitans après les maſſacres, repeuple aiſément dans les douceurs d'une paix qu'aucun voiſin ne trouble; mais la population devenant encore ſurabondante, l'empire trop épris de ſon pays, de ſes loix & de ſes mœurs, pour fonder des colonies qui tôt ou tard dégénéreroient en ſecouant le joug, retombe dans les convulſions qui réſultent de ſa vigueur même, & vit ainſi dans une fermentation continuelle.

Il ne faut pas chercher ailleurs les cauſes qui bornent à la Chine les progrés du deſpotiſme. Ces révolutions fréquen-

tes ſuppoſent un peuple aſſez éclairé pour ſentir que le reſpect pour le droit de propriété, que la ſoumiſſion aux loix ne ſont que des devoirs du ſecond ordre ſubordonnés aux droits impreſcriptibles de la nature, qui n'a dû former les ſociétés que pour les beſoins de tous les hommes qui les compoſent. Lorſque ces choſes de premiere néceſſité viennent à manquer, les Chinois ne reconnoiſſent plus une puiſſance qui ne les nourrit pas. C'eſt le pouvoir de conſerver qui fait le droit des rois. Ni la religion, ni la morale ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'empereur ſait qu'il regne ſur une nation qui n'eſt attachée aux loix qu'autant qu'elles font ſon bonheur. Il ſait que s'il ſe livroit un moment à cet eſprit de tyrannie, ailleurs ſi commun, des ſecouſſes violentes le précipiteroient du trône. Ainſi placé à la tête d'un peuple qui l'obſerve & qui le juge, il ne s'érige pas en fantôme religieux à qui tout eſt permis. Il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis ſur le trône. Il eſt ſi convaincu que le peuple connoît ſes droits & les ſait défendre, que lorſqu'une province murmure contre le Mandarin qui

la gouverne, il le révoque sans examen, & le livre à un tribunal qui le poursuit s'il est coupable. Mais fût-il innocent, il ne seroit pas remis en place. C'est un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un instituteur ignorant qui priveroit un pere de l'amour que ses enfans lui portent.

Cette nécessité où est le prince d'être juste doit le rendre plus sage & plus éclairé. Il est à la Chine ce qu'on veut faire croire aux autres princes qu'ils sont par-tout, l'idole de la nation. Il semble que les mœurs & les loix y tendent de concert à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille dont l'empereur est le chef. Ce n'est pas comme conquérant, ce n'est pas comme législateur, qu'il a de l'autorité; c'est comme pere : c'est en pere qu'il est censé gouverner, récompenser & punir. Ce sentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les soldats du monde & les artifices des ministres n'en peuvent donner aux despotes des autres nations. On ne sauroit imaginer quel respect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, c'est-à-dire, pour le pere, ou comme ils le disent, pour le grand pere, pour le pere universel.

Ce culte public eſt fondé ſur celui qui eſt établi par l'éducation domeſtique. A la Chine, un pere, une mere conſervent une autorité abſolue ſur leurs enfans, à quelque âge, à quelque dignité qu'ils ſoient parvenus. Le pouvoir paternel & l'amour filial ſont le reſſort de cet empire : c'eſt le ſoutien des mœurs : c'eſt le lien qui unit le prince aux ſujets, les ſujets au prince, & les citoyens entr'eux. Le gouvernement des Chinois eſt revenu par les degrés de ſa perfection au point d'où tous les autres ſont partis & ſemblent s'éloigner, au gouvernement patriarchal qui eſt celui de la nature même.

L'empire ne paſſe pas à l'aîné des princes, mais à celui que l'empereur & le conſeil ſuprême des Mandarins en jugent le plus digne. Ainſi l'émulation de la gloire & de la vertu regne-t-elle juſques dans la famille impériale. C'eſt le mérite qui brigue le trône, & c'eſt par les talens qu'un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des ſucceſſeurs dans une maiſon étrangere, que de laiſſer les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les vice-rois & les magiſtrats participent à l'amour du peuple comme à

l'autorité du monarque. Le peuple a même une mesure d'indulgence pour les fautes d'administration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'est pas enclin aux séditions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit pas à la Chine un corps de noblesse qui puisse former ou conduire des factions. Les Mandarins sont des philosophes de la secte de Confucius, qui ne tenant point à des familles riches & puissantes, n'ont d'autre appui que celui que leur donne le trône. Ils sont élevés dans une doctrine qui inspire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les loix. Ils répandent sans cesse ces sentimens dans le peuple, & lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'esprit & l'utilité. Le prince même ne donne pas un édit qui ne soit une instruction de morale & de politique. Le peuple s'éclaire nécessairement sur ses intérêts & sur les opérations du gouvernement qui s'y raportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La superstition qui par-tout ailleurs agite les nations, affermit le despotisme ou renverse les trônes, la superstition est sans pouvoir à la Chine. Les loix la tole-

rent; mais elle ne donne jamais des loix. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des lettrés, qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux Bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes les devoirs de la morale, & par conséquent d'en dispenser. La Chine est pourtant remplie de ces hommes vils, révérés de la populace, & méprisés de la cour; mais s'ils corrompent une partie de la nation, ce n'est pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité influent sur les mœurs.

Rien n'est plus difficile que de les changer, parce qu'elles sont inspirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoisse. On ne se presse point d'instruire les enfans avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à écrire, & ce sont d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choses sensibles, dont on tâche en même temps de leur donner des idées justes. Ensuite on leur fait apprendre une suite de vers qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application dans un âge plus avancé: on leur fait apprendre la philosophie de Confucius. Telle est l'éducation des hommes du peu-

ple

ple. Celle des enfans qui peuvent prétendre aux honneurs commence de même ; mais on y ajoute bientôt d'autres études qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différens états de la vie.

Les mœurs à la Chine sont prescrites par les loix, & maintenues par les manieres que prescrivent aussi les loix. Les Chinois sont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes sur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politesse est fort long, & les dernieres classes des citoyens en sont instruits, & s'y conforment comme les Mandarins & la cour.

Les loix de ce code sont instituées ainsi que toutes les autres pour perpétuer l'opinion que la Chine n'est qu'une famille, & pour prescrire aux citoyens les égards & les prévenances mutuelles que des freres doivent à des freres. Ces rites, ces manieres rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il est vrai, la cérémonie, à la place du sentiment ; mais combien souvent ne le font-elles pas revivre. Elles sont une sorte de culte qu'on rend sans cesse à la vertu. Ce culte frappe les yeux

des jeunes gens. Il nourrit en eux le respect pour la vertu même, & si, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient aussi un zele véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manieres, comme il y en a pour juger des crimes & des vertus. On punit le crime par des peines douces & modérées; on récompense la vertu par des honneurs. Ainsi l'honneur est un des ressorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'est pas le ressort principal, il y est plus fort que la crainte, & plus foible que l'amour.

Avec de pareilles institutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes sont les plus humains. Aussi voit-on l'humanité des Chinois jusques dans ces occasions où la vertu semble n'exiger que de la justice, & la justice que de la rigueur. Les prisonniers sont détenus dans des logemens propres & commodes, où ils sont bien traités jusqu'au moment de leur sentence. Souvent toute la punition d'un homme riche se réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque temps chez lui des vieillards & des orphelins. Nos romans

de morale & de politique sont l'histoire des Chinois. Ils ont tellement réglé les actions de l'homme, qu'ils n'ont presque pas besoin de sentimens. Cependant ils inspirent les uns pour donner du prix aux autres.

L'esprit patriotique, ce que les Anglois appellent *public spirit*, cet esprit, sans lequel les états sont des peuplades, & non pas des nations, est plus fort, plus actif à la Chine, qu'il ne l'est peut-être dans aucune république. C'est une chose commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs; d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques qui ressentent plutôt l'humanité bienfaisante que l'ostentation de la générosité, ne sont pas rares à la Chine.

Il y a des temps où elles ont été communes, d'autres temps où elles l'ont été moins; mais la corruption amenoit une révolution, & les mœurs se réparoient. La derniere invasion des Tartares les avoient changées: elles s'épurent à mesure que les princes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leur pays, pour adopter l'esprit du peuple

conquis, & qu'ils ſont inſtruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractere eſtimable de la nation; cet eſprit de fraternité, de famille; ces liens aimables de la ſociété qui forment dans le peuple la douceur des mœurs & l'attachement inviolable aux loix. Cette eſpérance eſt due à l'uſage où on eſt de n'élever aux emplois que des hommes de la ſecte des lettrés, dont l'unique occupation eſt de s'inſtruire des principes de la morale & du gouvernement. Tant que les vraies lumieres ſeront honorées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raiſon & de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Si l'on prenoit pour l'ouvrage de l'enthouſiaſme ce tableau des mœurs & du gouvernement d'un peuple heureux, il ſuffiroit de citer un grand fait qui prouveroit tous les autres. La population n'eſt-elle pas la meſure de la ſageſſe de l'adminiſtration, & la marque infaillible de la proſpérité d'une nation? La population eſt exceſſive à la Chine. Le reſte de la terre nous offre des contrées immenſes où la tyrannie a étouffé dans tous les temps le

germe de la vie ; quelques-unes qu'elle a changées en déſerts ; d'autres où l'on fait aujourd'hui des efforts violens pour lever les obſtacles qui s'oppoſent à la multiplication ; tous ces gouvernemens démontrent l'excès du mal. La Chine trop peuplée pour nourrir ſes laborieux habitans, eſt le ſeul pays du monde qni prouve qu'il peut y avoir un excès dans le bien.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoiſſances fondées ſur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, & qui depuis très-long-temps en tenoit le fil. Cette énigme n'eſt pas inexplicable. La langue des Chinois demande une étude longue & pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant leur vie. Les rites, les cérémonies qui les font mouvoir donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au ſentiment. Leurs manieres arrêtent les mouvemens de l'ame, & en affoibliſſent les reſſorts. Trop occupés des objets d'utilité, ils ne peuvent pas s'élancer dans la carriere de l'imagination. Un reſpect outré pour l'anti-

quité les asservit à tout ce qui est établi. Toutes ces causes réunies ont dû ôter aux Chinois l'esprit d'invention. Il leur faut des siecles pour perfectionner quelque chose, & quand on pense à l'état où on trouva chez eux les arts & les sciences il y a trois cens ans, on est convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Un des arts que les Chinois ont le moins perfectionné, est celui de la guerre. Ils ont une milice innombrable, mais ignorante, & qui ne sait qu'obéir, elle manque de tactique plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont point su combattre, & se sont fait tuer. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie, pour leurs loix, doit leur tenir lieu d'esprit guerrier, mais il ne leur tient pas lieu de bonnes armes & de la science de la guerre.

Tel est l'empire de la Chine dont on parle tant, sans le connoître assez. Tel il étoit lorsque les Portugais y aborderent. Ils pouvoient y prendre des leçons de sagesse & de gouvernement; mais ils ne penserent qu'à en tirer des richesses & à y répandre leur religion. Thomas

Perès, leur ambassadeur, trouva la cour de Pekin disposée en faveur de sa nation, dont la gloire remplissoit l'Asie. Elle avoit l'estime des Chinois, & la conduite de Ferdinand d'Andreade qui commandoit l'escadre Portugaise devoit encore augmenter cette estime. Il parcourut les côtes de la Chine; il y fit le commerce. Lorsqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que si quelqu'un avoit à se plaindre des Portugais, il eût à le déclarer, & qu'il en auroit satisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts: Thomas Perès alloit conclure un traité, lorsque Simon d'Andreade, frere de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci traita les Chinois comme depuis quelque temps les Portugais traitoient tous les peuples de l'Asie. Il bâtit sans permission un fort dans l'isle de Taman, & de là il se mit à piller ou à rançonner tous les vaisseaux qui sortoient des ports de la Chine, & ceux qui y arrivoient. Il enleva des filles sur la côte; il fit des Chinois esclaves; il se livra au brigandage le plus effréné & à la plus honteuse dissolution. Ses matelots & ses soldats suivirent son exem-

ple. Les Chinois irrités équiperent une flotte nombreuſe : les Portugais ſe défendirent vaillamment, & s'échapperent en ſe faiſant jour à travers la flotte ennemie. L'empereur fit mettre Thomas Perès en priſon, où il mourut, & la nation Portugaiſe fut bannie de la Chine pendant quelques années. Depuis les Chinois s'adoucirent, & il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sanciam. Ils y apportoient de l'or, qu'ils tiroient d'Afrique, des épiceries, des Moluques, & de Ceylan, des dents d'éléphant & quelques pierreries. Ils en tiroient des étoffes de ſoie de toute eſpece, des porcelaines, des vernis, des plantes médicinales, & le thé, qui eſt depuis devenu ſi néceſſaire en Europe aux nations du nord.

Les Portugais ſe contentoient des loges & des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, & de la liberté que le Gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce, lorſqu'il s'offrit une occaſion de ſe procurer un établiſſement plus ſolide & moins dépendant des Mandarins qui commandoient ſur la côte.

Un pirate nommé Tehang-ſi-lao, de-

venu puissant par ses brigandages, s'étoit emparé de la petite isle de Macao, d'où il tenoit bloqués les ports de la Chine. Il fit même le siege de Canton. Les Mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avoient des vaisseaux à Sanciam; ils accoururent au secours de Canton, & ils en firent lever le siege. Ils remporterent une victoire complette sur le pirate, qu'ils poursuivirent jusques dans Macao, où il se tua.

L'empereur de la Chine informé du service que les Portugais venoient de lui rendre en eut de la reconnoissance, & leur fit présent de Macao. Ils accepterent cette grace avec joie, & ils bâtirent une ville qui devint florissante. Cette place fut avantageuse au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

Ce fut dans ce temps qu'une tempête jeta par bonheur sur les côtes de ces isles un vaisseau Portugais. Ceux qui le montoient furent accueillis. On leur donna tout ce qu'il falloit pour se rafraîchir & se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avoient vu, & ils apprirent au vice-roi qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée s'of-

froit au zele des missionnaires, à l'industrie des négocians. Les uns & les autres prirent la route du Japon.

Ils trouverent un grand empire qui ne cédoit point à celui de la Chine par ses richesses, par la magnificence de ses édifices, & par la fertilité de ses terres. Les Japonois sembloient même plus industrieux que les Chinois en beaucoup de choses. Dans l'art de travailler leurs métaux, & sur-tout l'acier, ils avoient une intelligence que les Chinois n'avoient pas. Leur police étoit à peu près aussi parfaite ; mais le gouvernement & les mœurs des deux nations ne se ressembloient pas.

Les grandes isles qui composent cet empire, placées sous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, sujettes à ces grands accidens de la nature qui impriment la terreur, étoient remplies d'un peuple que la superstition dominoit. Elle s'y divise en plusieurs sectes. Celle du Sintos est la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnoît un être suprême, l'immortalité de l'ame, & elle rend un culte à une multitude de dieux, de saints ou de camis, c'est-à-dire, aux ames des

grands hommes qui ont servi & illustré la patrie. Le grand-prêtre de cette religion, sous le nom de Dairi, gouvernoit le Japon. Il étoit de la race des dieux, & en cette qualité il régnoit despotiquement sur ses sujets. Empereur & grand pontife, il avoit rendu à quelques égards la religion utile à ses peuples, ce qui n'est pas impossible dans les pays où le sacerdoce est uni à l'empire.

Dans ces isles extraordinairement peuplées & peu fertiles en pâturages, il étoit défendu par la religion de se nourrir de la chair des animaux, & sur-tout de ceux qu'emploie l'agriculture.

On ne voit pas que la secte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes des actions innocentes en elles-mêmes, manie si dangereuse pour les mœurs. Loin de reprendre ce fanatisme sombre & cette crainte des dieux qu'on trouve dans presque toutes les religions, le Sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient consacrées à visiter ses amis & à passer le jour en festins & en réjouissances. Les prêtres du Sintos disoient que les plaisirs innocens des

hommes étoient agréables à la divinité ; & que la meilleure maniere d'honorer les camis, c'étoit d'imiter leurs vertus, & de jouir dès ce monde du bonheur dont ils jouissent dans l'autre. En conséquence de cette opinion, les Japonois après avoir fait la priere dans des temples, toujours situés dans des lieux agréables, alloient chez des courtisanes qui habitent des maisons ordinairement bâties auprès des temples. Ces femmes étoient des religieuses soumises à un ordre de moines qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoient gagné.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer les excès de l'amour, c'est peut-être une sagesse de le changer en culte. Eh ! quel culte que celui où les hommes animés du feu de la divinité concourent pour ainsi dire à la suite de la création, en perpétuant ses ouvrages par les plaisirs immortels de la génération. Qu'on se figure des êtres qui, joignant tout-à-coup dans l'effervescence de l'âge l'amour à l'amour, les idées de la religion à celles de la passion, la plus vive que le ciel ait accordée aux humains, voient, sentent, respirent Dieu dans toutes leurs communications, vont l'adorer ensemble, l'invoquer & l'associer à leurs

plaisirs, se le rendre palpable & sensible par cette effusion des ames & des sens où tout est mystere, joie & faveur céleste. Quel sujet de reconnoissance éternelle envers l'être des êtres, que d'attendre & de recevoir comme un présent de sa main le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie, l'épouse ou l'époux qu'on doit chérir, les enfans qui naissent d'une source de délices où ils iront se reproduire & se perdre à leur tour. Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus, & les récompenses de la vertu; mais quelle profane & dénature, quand elles les représente comme un sentier de crimes, de malheurs & de peines! Oh! que les hommes se sont éloignés des fondemens de la morale, en s'écartant des premiers sentimens de la nature. Ils ont cherché les liens de la société dans des erreurs périssables & funestes. Si l'homme avoit besoin d'illusion pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchans de son cœur! Quel moraliste, quel législateur sublime que celui qui trouveroit dans les besoins de la conservation & de la reproduction, les moyens les plus surs

de multiplier les individus, & de ses rendre heureux ! Qu'il faut plaindre les ames froides, insensibles, malheureuses & dures à qui ces considérations paroîtroient un délire ou même un attentat.

La chasteté n'étoit pas une vertu dans la religion du Sintos & dans les mœurs Japonoises, comme elle l'est à la Chine. Cependant au Japon l'adultere étoit puni de mort, & à la Chine il n'étoit qu'une faute légere, même aux yeux du mari.

La sévérité avec laquelle on punissoit l'adultere au Japon, venoit de l'esprit de rigueur qui regne dans toutes les loix de cet empire. Elles sont cruelles & sans aucune proportion entre la faute & le châtiment.

L'empereur étant une personne sacrée, un descendant, un représentant des dieux, la plus légere désobéissance à la moindre de ses loix étoit regardée comme un crime énorme que les plus grands supplices pouvoient à peine expier. Le coupable même n'étoit pas puni seul. On enveloppoit dans son châtiment sa famille entiere.

Il s'étoit introduit au Japon depuis quelques siecles une autre secte, qu'on

appelloit celle des Bubſdoiſtes, du nom de Bubs, ſon fondateur. Son dogme eſt à peu près le même que celui de la religion du Sintos; mais les Bubſdoiſtes adorent de plus un Amida, eſpece de médiateur entre Dieu & les hommes. Ils adorent d'autres divinités médiatrices entre les hommes & Amida. C'eſt par la multitude de ſes préceptes, par l'éxcès de ſon auſtérité, ſes pratiques & ſes mortifications, que cette religion s'eſt flattée d'obtenir la préférence ſur le Sintos.

L'eſprit du Bubſdoiſme eſt terrible. Il n'inſpire que pénitence, crainte exceſſive, rigoriſme cruel. C'eſt le fanatiſme le plus affreux. Les moines de cette religion perſuadent à leurs devots de paſſer une partie de leur vie dans les ſupplices, pour expier des fautes imaginaires : ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces ſupplices avec un deſpotiſme & une cruauté dont les inquiſiteurs d'Eſpagne pourroient donner l'idée, avec cette différence que les moines Japonois ſont eux-mêmes les bourreaux des victimes volontaires de la ſuperſtition, au lieu que les inquiſiteurs ne ſont que les juges des crimes & des peines dont ils ont été les inventeurs & les arbitres. Les moines

Bubſdoïſtes tiennent continuellement les eſprits de leurs ſectateurs dans un état violent de remords & d'expiations. Cette religion eſt ſi ſurchargée de préceptes, qu'il eſt impoſſible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance & toujours offenſés.

On peut s'imaginer quels effets une ſi horrible ſuperſtition peut avoir ſur le caractere du peuple , & à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumieres d'une ſaine morale , un peu de philoſophie, une éducation ſage, pouvoient être le remede à ces loix, à ce gouvernement, à cette religion.

A la Chine, on met entre les mains des enfans des livres didactiques, qui les inſtruiſent en détail de leurs devoirs ; & qui leur démontrent la vertu : aux enfans Japonois, on fait apprendre par cœur des poëmes où ſont célébrées les actions de leurs ancêtres , où l'on inſpire le mépris de la vie, où le ſuicide eſt vanté comme l'action la plus héroïque. Ces chants , ces poëmes qu'on dit pleins d'énergie & de grace , enfantent l'enthouſiaſme. L'éducation des Chinois regle l'ame , la diſpoſe à l'ordre : celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'hé-

roïsme. On les conduit toute leur vie par l'imagination, par le sentiment; & les Chinois par la raison & les usages. Les Japonois aiment l'éloquence & la poësie. Ils sont orateurs, ils peignent vivement. Les Chinois dans leurs livres cherchent la vérité, ils ont plus de tranquillité & de bonheur; & le Japonois avide de jouissances est toujours prêt à sacrifier sa vie. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuosité de l'ame; les Japonois son engourdissement & sa foiblesse.

La secte de Confucius avoit fait quelques progrès au Japon parmi la noblesse; mais les prêtres de Bubsdoisme & du Sintos ne lui étoient pas favorables. Ils ne le furent pas davantage au Christianisme, lorsqu'on vint l'y prêcher. Cependant les missionnaires firent beaucoup de prosélytes, & les marchands un commerce immense. Les Portugais y transportoient les marchandises de l'Inde, qu'ils tiroient de Goa, & Macao leur servoit d'entrepôt pour les marchandises qu'ils tiroient de l'Europe. Elles consistoient la plupart en bagatelles, qu'achetoit chérement un peuple riche & curieux de nouveautés. Aussi emportoit-on tous

les ans du Japon treize ou quatorze millions en or, qui paſſoient en grande partie à Lisbonne. Les Portugais épouſoient au Japon de riches héritieres, & s'allioient aux familles les plus puiſſantes. Ils commerçoient librement dans tous les ports & dans toutes les provinces du royaume.

Leur cupidité devoit être ſatisfaite, ainſi que leur ambition. Ils étoient les maîtres des côtes de Guinée, de la Perſe, & des deux preſqu'iſles de l'Inde. Ils régnoient aux Moluques, à Ceylan, dans les iſles de la Sonde, & leur établiſſement à Macao leur aſſuroit le commerce de la Chine & du Japon. Les Romains dans leur plus grande proſpérité n'avoient pas eu un empire beaucoup plus étendu. Au milieu de tant de gloire, de tréſors & de conquêtes, les Portugais n'avoient pas négligé cette partie de l'Afrique ſituée entre le cap de Bonne-eſpérance & la mer rouge, qui avoit été renommée dans tous les temps par la richeſſe de ſes productions. Pluſieurs raiſons les avoient portés à s'en occuper. Les Arabes s'y étoient établis & fort multipliés depuis pluſieurs ſiecles. Ils y avoient formé ſur la côte de Zangue-

bar plusieurs petites souverainetés indépendantes dont quelques-unes avoient de l'éclat, presque toutes de l'aisance. Ces établissemens devoient leur prospérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fournissoient l'or & l'argent qui servoient à l'achat des marchandises de l'Inde. Dans leurs principes, les Portugais devoient chercher à s'emparer de ces richesses & à les ôter à leurs concurrens. Ces marchands Arabes furent aisément subjugués vers l'an 1508. Sur leurs ruines s'éleva un empire, qui s'étendoit depuis Sofala jusqu'à Melinde, & auquel on donna pour centre l'isle de Mozambique. Elle n'est séparée du continent que par un petit canal, & n'a pas deux lieues de tour. Son port qui est excellent, & auquel il ne manque qu'un air plus pur, devint un lieu de relâche & un entrepôt pour tous les vaisseaux du vainqueur. C'est-là qu'ils attendoient ces vens réglés, qui dans certains temps de l'année soufflent réguliérement des côtes de l'Afrique à celles de l'Inde; comme dans d'autres temps des vens opposés soufflent des côtes de l'Inde à celles d'Afrique.

Tant d'avantages pouvoient former

une masse de puissance inébranlable ; mais les vices & l'ineptie de quelques commandans, l'abus des richesses, celui de la puissance, l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie avoient changé les Portugais. Le fanatisme de religion qui avoit donné plus de force & d'activité à leur courage, ne leur donnoit plus que de l'atrocité. Ils ne se faisoient aucun scrupule de piller, de tromper, d'asservir des idolâtres. Ils pensoient que le pape, en donnant aux rois de Portugal les royaumes d'Asie, n'avoit pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'orient, ils y rançonnoient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageoient les côtes ; ils insultoient les princes, & ils devinrent dans peu l'horreur & le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais, & massacré avec ses enfans qu'il avoit confiés aux Portugais.

A Ceylan, les peuples ne cultivoient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres qui les traitoient avec barbarie.

Ils avoient établi l'inquisition à Goa, & quiconque étoit riche devenoit la proie des ministres de cet infame tribunal.

Faria envoyé contre des corsaires

Malais, Chinois & autres, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l'isle de Calampui.

Souza faisoit renverser toutes les pagodes sur les côtes de Malabar, & on égorgeoit inhumainement les malheureux Indiens qui alloient pleurer sur les ruines de leurs temples.

Correa terminoit une guerre vive avec le roi de Pegu, & les deux partis devoient jurer l'observation du traité sur les livres de leurs religions. Correa jura sur un recueil de chansons, & crut éluder un engagement par ce vil stratagême.

Nuguès d'Acughna voulut se rendre maître de l'isle de Daman sur la côte de Gambaie : les habitans offrirent de la lui abandonner, s'il vouloit leur permettre d'emporter leurs richesses. Cette permission fut refusée, & Nuguès les fit tous passer au fil de l'épée.

Diego de Silveyra croisoit dans la mer rouge. Un vaisseau richement chargé le salua. Le capitaine vint à son bord, & lui présenta de la part d'un général Portugais une lettre qui devoit lui servir de passeport. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *je supplie les capitaines des vaisseaux du roi de Portugal de s'emparer*

du navire de ce Maure comme de bonne priſe. Silveyra s'empara du navire.

Bientôt les Portugais n'eurent pas les uns pour les autres plus d'humanité & de bonne foi, qu'ils n'en avoient pour les naturels du pays. Preſque tous les états où ils commandoient étoient diviſés en factions.

Il régnoit par-tout dans leurs mœurs un mélange d'avarice, de débauche, de cruauté & de dévotion. Ils avoient la plupart ſept ou huit concubines qu'ils faiſoient travailler avec la derniere rigueur, & auxquelles ils arrachoient l'argent qu'elles avoient gagné par leur travail. Il y a loin de cette maniere de traiter les femmes aux mœurs de la chevalerie.

Les commandans, les principaux officiers admettoient à leur table une foule de ces chanteuſes & de ces danſeuſes dont l'Inde eſt remplie. La molleſſe s'étoit introduite dans les maiſons & dans les armées. C'étoit en Palanquin que les officiers marchoient à l'ennemi. On ne leur trouvoit plus ce courage brillant qui avoit ſoumis tant de peuples. Il étoit devenu difficile de faire combattre les Portugais lorſqu'il n'y avoit pas l'ap-

parence d'un riche butin. Bientôt le roi de Portugal ne toucha plus le produit des tributs que lui payoient plus de cent cinquante princes de l'orient. Cet argent se perdoit en passant d'eux jusqu'à lui. Il régnoit un tel brigandage dans les finances, que les tributs des souverains, le produit des douanes qui devoit être immense, les impôts qu'on levoit en or, en argent, en épiceries sur les peuples du continent & des isles, ne suffisoient pas pour l'entretien de quelques citadelles, & l'équipement des vaisseaux nécessaires.

Il est triste d'arrêter ses yeux sur les momens du déclin des nations. Hâtons-nous de parler de l'administration de Dom Juan de Castro, qui rendit aux Portugais une partie de leur vertu.

Castro étoit fort instruit pour son siecle. Il avoit l'ame noble & élevée; & la lecture des anciens y avoit entretenu cet amour de la gloire & de la patrie, si commun chez les Grecs & chez les Romains.

Dès les premiers temps de sa sage & brillante administration, Cojé-Sophar, ministre de Mahmoud, roi de Cambaie, sut inspirer à son maître le dessein d'at-

taquer les Portugais. Cet homme né, à ce qu'on assure, d'un pere Italien & d'une mere Grecque, étoit parvenu de l'esclavage au ministere & au commandement des armées. Il s'étoit fait Musulman, il n'avoit aucune religion, mais il savoit faire usage de la haine que le mépris des Portugais pour les religions du pays inspiroit au peuple. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des soldats aguéris, de bons ingénieurs, des fondeurs même qu'il fit venir de Constantinople. Ses préparatifs parurent destinés contre le Mogol ou contre les Patanes; & lorsque les Portugais s'y attendoient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit maître, & fit le siege de la citadelle.

Cette place située dans une petite isle sur les côtes de Guazarate avoit toujours été regardée comme la clef des Indes dans les temps que les navigateurs ne s'écartoient pas des côtes, & que Surate étoit le plus grand entrepôt de l'orient. Depuis l'arrivée de Gama, elle avoit été constamment l'objet de l'ambition des Portugais, & elle étoit enfin tombée sous leur domination du temps de Dacughna. Mascaregnas qui en étoit gouverneur au temps dont nous parlons,

devoit

devoit avoir neuf cens hommes, & n'en avoit que trois cens. Le reſte de ſa garniſon par un abus dès-lors fort commun, faiſoit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit ſuccomber, s'il n'eût reçu de prompts ſecours. Caſtro lui en fit paſſer ſous la conduite de ſon fils, qui fut tué. Cojè-Sophar le fut auſſi, & ſa mort ne rallentit pas le ſiege.

Caſtro établit des jeux funéraires à l'honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des complimens à leurs parens de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de ſon fils aîné. Le ſecond de ſes fils préſidoit aux jeux funéraires, & partit auſſi-tôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu'il venoit de rendre à ſon frere. La garniſon repouſſoit tous les aſſauts, ſe ſignaloit chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens, les Portugais étoient au deſſus de l'homme. *Heureuſement*, diſoit-on, *la providence avoit voulu qu'il y en eût peu comme des tigres & des lions, afin qu'ils ne détruiſiſſent pas l'eſpece humaine.*

Caſtro amena lui-même un plus grand ſecours que ceux qu'il avoit envoyés. Il

entra dans la citadelle avec des vivres & plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré ſi on livreroit bataille. Le pour & le contre furent diſcutés. Garcie de Sa, vieil officier, impoſa ſilence, & dit: *j'ai écouté, il faut combattre.* C'étoit l'avis de Caſtro. Les Portugais marcherent aux retranchemens, & remporterent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il falloit la réparer, les fonds manquoient, & Caſtro les emprunta en ſon nom.

Il voulut à ſon retour dans Goa donner à ſon armée les honneurs du triomphe, à la maniere des anciens. Il penſoit que ces honneurs ſerviroient à ranimer le génie belliqueux des Portugais, & que le faſte de cette cérémonie imposeroit à l'imagination des peuples. Les portes à ſon entrée furent ornées d'arcs triomphaux; les rues étoient tapiſſées; les femmes parées magnifiquement étoient aux fenêtres, & jetoient des fleurs & des parfums ſur les vainqueurs. Le peuple danſoit au ſon des inſtrumens. On portoit l'étendart royal à la tête des ſoldats qui marchoient en ordre. Le vice-roi couronné de branches de palmier étoit monté ſur un char ſu-

perbe ; les généraux ennemis suivoient son char, les soldats prisonniers marchoient après eux. On portoit les drapeaux qu'on leur avoit enlevés ; ils étoient renversés & traînans sur la poussiere ; on faisoit suivre l'artillerie & les bagages pris sur les vaincus. Des représentations de la citadelle délivrée & de la bataille gagnée relevoient la pompe de cet appareil. Vers, chansons, harangues, feux de joie, rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique, agréable, imposante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits esprits le trouverent ridicule, & les bigots le trouverent profane. La reine de Portugal dit à cette occasion que *Castro avoit vaincu en héros chrétien, & qu'il avoit triomphé en héros païen.*

La vigueur des Portugais que Castro avoit ranimé ne se soutint pas long-tems, & la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les classes des citoyens. Un vice-roi imagina d'établir dans les villes principales des troncs où tous les particuliers pouvoient jeter des mémoires & lui donner des avis. Un semblable établissement pourroit être fort utile,

& réformer les abus chez une nation éclairée, où il y auroit encore des mœurs; mais chez une nation superstitieuse & corrompue, quel bien pouvoit-il faire ?

Il ne restoit plus aucun des premiers conquérans de l'Inde, & leur patrie épuisée par un trop grand nombre d'entreprises & de colonies, ne pouvoit les remplacer. Les défenseurs des établissemens Portugais étoient nés en Asie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les alimens avoient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs peres. Ils ne conserverent pas assez de courage pour se faire craindre, en se livrant à tous les excès qui font haïr. Ils étoient des monstres : le poison, les incendies, les assassinats, tous les crimes leur étoient devenus familiers. Ce n'étoit pas seulement des particuliers qui s'en rendoient coupables : les hommes en place leur en donnoient l'exemple. Ils égorgeoient les naturels du pays; ils se déchiroient entr'eux. Le gouverneur qui arrivoit mettoit aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or versé à pleines mains assuroient l'impunité à tous les crimes.

L'isle d'Amboine fut le premier pays

qui se fit justice. Dans une fête publique, un Portugais saisit une très-belle femme & sans aucun égard pour les bienséances, il lui fit tous les outrages possibles. Un des insulaires nommé Génulio arma ses concitoyens : il assembla ensuite les Portugais, & il leur dit : » Pour venger » des affronts aussi cruels que ceux que » nous avons reçus de vous, il faudroit » des effets, & non des paroles. Cepen- » dant, écoutez, vous nous prêchez un » Dieu, qui se plaît, dites-vous, dans » les actions généreuses des hommes, » & le vol, le meurtre, l'impudicité, » l'ivrognerie sont vos habitudes : tous » les vices inondent vos cœurs. Nos » mœurs & les vôtres ne peuvent s'ac- » corder: la nature l'avoit prévu, en nous » séparant par des mers immenses, & » vous avez franchi ces barrieres. Cette » audace, dont vous osez vous enor- » gueillir, est une preuve de la corrup- » tion de vos cœurs. Croyez-moi, laif- » sez en paix des peuples qui vous ref- » semblent si peu ; allez habiter chez des » nations aussi féroces que vous : votre » commerce nous seroit plus fatal que » tous les fléaux dont votre Dieu pour- » roit nous accabler. Nous renonçons

» pour toujours à votre alliance : vos
» armes ſont meilleures que les nôtres ;
„ mais nous ſommes plus juſtes que
„ vous, & nous ne vous craignons pas.
„ Les Itons ſont aujourd'hui vos enne-
„ mis ; fuyez leur pays, & gardez-vous
„ d'y reparoître. »

Ce diſcours, qui trente ans auparavant auroit entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montroit le changement des Portugais.

Egalement déteſtés par-tout, ils virent ſe former une confédération pour les chaſſer de l'orient. Toutes les grandes puiſſances de l'Inde entrerent dans la ligue, & pendant trois ou quatre ans firent en ſecret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le Roi Sebaſtien qui ſans ſon fanatiſme, auroit été un grand roi, fit partir pour l'Inde Ataïde & tous les Portugais qui s'étoient diſtingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée l'opinion générale étoit, qu'il falloit abandonner les poſſeſſions éloignées, & raſſembler ſes forces dans le Malabar & aux environs de Goa. Quoique Ataïde pensât qu'on avoit formé un trop grand nombre d'établiſſemens, il ne voulut pas avoir l'air de les ſacri-

fier. *Compagnons*, dit-il, *je veux tout conserver, & tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrain.* Aussi-tôt il expédia des secours pour toutes les places menacées, & fit les dispositions nécessaires à la défense de Goa.

Le Zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor. Le roi de Cambaie attaqua Chaul, Daman, Bachaïm. Le roi d'Achem fit le siege de Malaca. Le roi de Ternates fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, arrêta les Portugais qui négocioient à Surate. La reine de Garcopa tenta de les chasser d'Onor.

Ataïde, au milieu des soins & des embarras du siege de la capitale, envoya cinq vaisseaux à Surate. Ils firent relâcher les Portugais détenus par Agalachem. Treize vaisseaux partirent pour Malaca : le roi d'Achem & ses alliés en leverent le siege. Ataïde voulut même faire appareiller les vaisseaux qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandises. On lui représenta qu'au lieu de se priver du secours des hommes qui monteroient cette flotte, il falloit les garder pour la dé-

fenſe de l'Inde. *Nous ſuffirons*, dit Ataïde, *l'état a beſoin, & il ne faut pas tromper ſon eſpérance.* Cette réponſe étonna, & la flotte partit dans le temps que la place étoit le plus vivement preſſée par Idalcan. Ataïde envoya des troupes au ſecours de Cochin, & des vaiſſeaux à Ceylan. L'archevêque, dont l'autorité étoit ſans bornes, voulut s'y oppoſer. *Monſieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires, bornez-vous à les recommander à Dieu.* Les Portugais arrivés d'Europe firent à ce ſiege des prodiges de valeur. Ataïde eut ſouvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Pluſieurs, malgré ſes défenſes, ſortoient en ſecret la nuit pour aller attaquer les aſſiégeans dans leurs lignes.

Le vice-roi ne comptoit pas ſi abſolument ſur la force de ſes armes, qu'il ne crût devoir employer la politique. Il fut inſtruit qu'Idalcan étoit gouverné par une de ſes maîtreſſes, & qu'elle étoit au camp. Les femmes qui ſe dévouent aux plaiſirs des Princes ne ſont communément que les eſclaves de l'ambition, & ne connoiſſent pas les vertus que peut inſpirer l'amour. La maîtreſſe d'Idalcan

se laissa corrompre, & vendit à d'Ataïde les secrets de son amant. Idalcan s'apperçut de la trahison, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats & de travaux, ce prince qui voyoit ses tentes ruinées, ses troupes diminuées, ses éléphants tués, sa cavalerie hors d'état de servir, vaincu par le génie d'Ataïde, leva le siege, & se retira la honte & le désespoir dans le cœur.

Ataïde vole sur le champ au secours de Chaul, assiégé par Nizamaluc, roi de Cambaie, qui avoit plus de cent mille hommes. La défense de Chaul avoit été aussi intrépide que celle de Goa. Elle fut suivie d'une grande victoire qu'Ataïde à la tête d'une poignée de Portugais remporta sur une armée nombreuse, & aguerrie par un long siege.

D'Ataïde marcha ensuite contre le Zamorin, le battit, & fit avec lui un traité par lequel ce prince s'engageoit à ne plus avoir de vaisseaux de guerre.

Les portugais redevenoient dans tout l'orient, ce qu'ils étoient auprès d'Ataïde. un seul vaisseau commandé par Lopès Carasco se battit pendant trois jours contre la flotte entiere du roi d'Achem. Au

milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que ſon pere avoit été tué : *c'eſt*, dit-il, *un brave homme de moins, il faut vaincre, ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaiſſeau, & traverſant en vainqueur la flotte ennemie, ſe rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les Portugais d'autres vertus que leur courage, tant eſt puiſſant ſur les nations même les plus corrompues l'aſcendant d'un grand homme. Thomas de Soſa venoit de faire eſclave une belle femme, promiſe depuis peu à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci, inſtruit du malheur de ſa maîtreſſe, alla ſe jeter à ſes pieds & partager ſes fers. Soſa fut témoin de leur entrevue : ils s'embraſſoient, ils fondoient en larmes. *Je vous affranchis*, leur dit le général Portugais, *allez vivre heureux ailleurs.*

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics, & réprima l'abus le plus nuiſible aux états, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïſme renaiſſant, ce beau moment, n'eurent de durée que celle de ſon adminiſtration.

A la mort du roi Sebaftien, le Portugal tomba dans une efpece d'anarchie, & fut foumis peu-à-peu à Philippe II. Alors les Portugais de l'Inde cefferent de fe croire une patrie. Quelques-uns fe rendirent indépendans, d'autres fe firent corfaires, & ne refpecterent aucun pavillon. Plufieurs fe mirent au fervice des princes du pays, & ceux-là devinrent prefque tous miniftres ou généraux, tant leur nation avoit encore d'avantages fur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à fa fortune : ils agiffoient fans zele & fans concert pour l'intérêt commun. Les Indes étoient partagées en trois gouvernemens, qui ne fe prêtoient aucun fecours, & dont les projets & les intérêts devinrent différens. Les foldats & les officiers étoient fans difcipline, fans fubordination, fans amour de la gloire. Les vaiffeaux de guerre ne fortoient plus des ports, ou n'en fortoient que mal armés. Les mœurs fe dépraverent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices, & la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur, lorfqu'une nation libre, éclairée & tolérante fe montra

dans l'Inde, & leur en diſputa l'empire.

Il paroît que dans le temps des découvertes des Portugais, les principes politiques ſur le commerce, ſur la puiſſance réelle des états, ſur les avantages des conquêtes, ſur la maniere d'établir & de conſerver des colonies, & ſur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étoient point encore connus.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique, pour ſe rendre aux Indes, & en rapporter des marchandiſes, étoit ſage. Les bénéfices que faiſoient les Vénitiens par des voies plus détournées, devoient exciter l'émulation des Portugais; mais leur ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation ſe trouvant tout-à-coup maîtreſſe du commerce le plus riche & le plus étendu de la terre, ne fut bientôt composé que de marchands, de facteurs & de matelots que détruiſoient de longues navigations. Elle perdit ainſi le fondement de toute puiſſance réelle, l'agriculture, l'induſtrie nationale & la population. Il n'y eut pas de proportion entre ſon commerce & les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore: elle voulut

être conquérante, & embraſſa une étendue de terrain qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conſerver ſans s'affoiblir.

Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuiſoit ſans ceſſe en ſoldats, en matelots, en colons.

Son intolérance ne lui permit pas d'admettre au rang de ſes citoyens les peuples de l'Orient & de l'Afrique, & il lui falloit par-tout & à tout moment combattre ſes nouveaux ſujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ſes projets de commerce en projets de conquêtes, la nation qui n'avoit jamais eu l'eſprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps & quelques autres marchandiſes qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection où elles ſont parvenues, les Portugais ne pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en laſſerent, & ils ravirent de force aux Indiens ce qu'ils avoient commencé par acheter d'eux.

C'eſt alors qu'on vit en Portugal à côté de la plus exceſſive richeſſe, la plus exceſſive pauvreté. Il n'y eut de riches que

ceux qui avoient poſſédé quelque emploi dans les Indes, & le laboureur qui ne trouvoit pas des bras pour l'aider dans ſon travail, les artiſans qui manquoient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême miſere.

Quand le Portugal n'auroit pas été ſoumis à l'Eſpagne, il n'auroit conſervé ni ſa richeſſe réelle, ni ſa puiſſance. On en a vu les raiſons principales. Il y en a d'autres que la conduite meſurée & réfléchie des Hollandois va rendre extrêmement ſenſibles.

Fin du Livre premier.

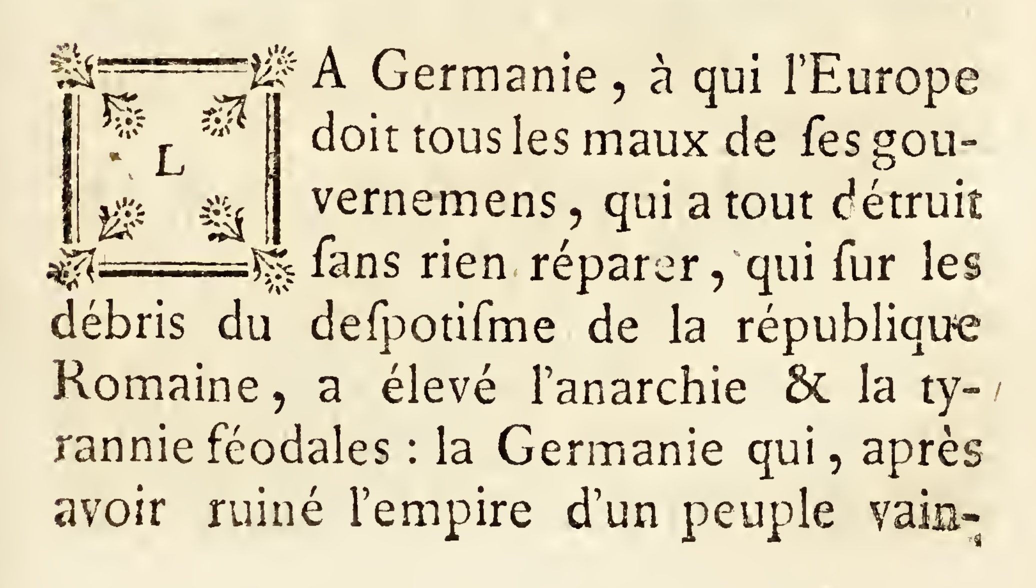




HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SECOND.



A Germanie, à qui l'Europe doit tous les maux de ſes gouvernemens, qui a tout détruit ſans rien réparer, qui ſur les débris du deſpotiſme de la république Romaine, a élevé l'anarchie & la tyrannie féodales : la Germanie qui, après avoir ruiné l'empire d'un peuple vain-

queur du monde, ſe laiſſa tromper, gouverner & piller par les miniſtres d'une religion née ſur les ruines de Rome : la Germanie eut dans les premiers temps ſept dieux qui étoient honorés ſucceſſivement un jour de la ſemaine. Le culte qu'on leur rendoit fut d'abord fort ſimple. L'uſage des temples, des idoles, des libations s'introduiſit peu-à-peu. On déclara ſacrée la perſonne des Prêtres : & des attentats de tous les genres ſuivirent un privilege ſi dangereux.

Toutes les parties de ce vaſte continent n'étoient pas gouvernées de la même maniere : le peuple avoit retenu l'autorité dans quelques-unes ; la nobleſſe s'en étoit emparé dans d'autres : il y en avoit où l'adreſſe & la force avoient placé des rois électifs ou héréditaires. Telle étoit cependant l'horreur des Germains pour la ſervitude : que ſous ces différentes conſtitutions ils avoient conſervé leur liberté.

Ils n'avoient point de droit écrit ; & la tradition ſeule les inſtruiſoit de leurs obligations. Les mœurs régnoient au lieu des loix : la ſimple équité régloit les actions, & le bon ſens décidoit les différens. On pendoit les traîtres : on

noyoit les lâches : tous les autres crimes ſe rachetoient par des amendes au profit de la ſociété & des offenſés.

La premiere vertu, c'étoit le courage, aux yeux de cette nation guerriere : elle mépriſoit les dangers, elle haïſſoit le repos, & ne pouvoit ſupporter le travail. Accoutumée à regarder comme une lâcheté, d'obtenir par des ſoins continuels ce qu'elle pouvoit emporter de force, elle attaquoit ſans ceſſe ſes voiſins. Dans une expédition, le chef devoit vaincre ou mourir, & les ſoldats juroient de ne point ſurvivre à leur général.

L'infanterie laiſſoit dans ſes rangs des vuides qui étoient remplis par la cavalerie. Les cavaliers & les fantaſſins chargeoient enſemble ; & l'agilité des ſoldats égaloit la vîteſſe des chevaux. La lance, une épée courte étoient les armes offenſives des Germains. Quelques-uns avoient pour leur défenſe des cuiraſſes : tous, des caſques & des boucliers. Formés en corps d'armée, ils préſentoient un front uni, ferme & ſerré. Leurs eſcadrons paſſoient à la nage les fleuves les plus rapides ſans rompre leurs rangs. Ils commençoient le combat par une nuée de fleches & de javelots, & fon-

doient tout de ſuite ſur l'ennemi avec une impétuoſité à laquelle on réſiſtoit difficilement. Leur bataille étoit fermée par un grand nombre de chariots qui portoient leurs femmes. Elles panſoient les bleſſés, donnoient des rafraîchiſſemens aux combattans épuiſés de fatigue, ranimoient les courages qui molliſſoient, & rappelloient ſouvent par leurs diſcours la victoire prête à s'envoler. Un guerrier qui perdoit ſon bouclier étoit exclu des aſſemblées ; & s'il avoit eu le malheur de fuir, rarement tardoit-il à s'en punir de ſes propres mains. La jeuneſſe d'une cité qui étoit en paix alloit chercher les dangers chez une autre. La gloire du général conſiſtoit alors dans la valeur & le nombre de ceux qui l'accompagnoient.

Les femmes & les vieillards étoient chargés des ſoins domeſtiques. La courſe, la nage, la chaſſe, la table prenoient tout le temps des hommes. Le vêtement des deux ſexes étoit à peu près le même. Pour ne pas gêner la nature, on laiſſoit les enfans nuds juſqu'à l'âge de puberté : une éducation ſi dure formoit le corps à la fatigue. La taille des Germains étoit haute, & leurs membres robuſtes : ils

résistoient au froid & à la faim ; mais ils ne pouvoient supporter ni la soif ni la chaleur.

Le lien du mariage étoit sacré par les mœurs : il ne pouvoit se former entre deux personnes, que de l'aveu de leurs familles. L'époux donnoit pour dot à son épouse une paire de bœufs sous le joug, un cheval sous le harnois, & des armes. Les bœufs avertissoient la femme de la soumission qu'elle devoit à son maître, le cheval, de l'obligation qu'elle contractoit de partager ses peines, les armes, de la nécessité de le suivre à la guerre. Si, malgré la simplicité des mœurs & la pudeur du sexe, il se trouvoit un adultere, le mari auquel seul appartenoit le châtiment de cette violation du contrat, assembloit les parens de l'infidelle, la dépouilloit en leur présence, lui coupoit les cheveux, & la chassoit de son habitation à coups de verge. Toutes les affections, tous les soins des femmes étoient concentrés dans l'intérieur de leurs maisons, parce que les secondes noces leur étoient interdites, & qu'on les punissoit de la perte de leurs enfans comme d'un crime.

Les Germains ne connoissoient pas la

propriété des terres. Le magiſtrat en diſtribuoit tous les ans à chaque famille, ſuivant ſes beſoins, & les lots n'étoient jamais les mêmes. Ces échanges continuels empêchoient des commodités, des embelliſſemens, qui auroient énervé les corps, ou amolli les courages, & faiſoient que l'intérêt perſonnel n'étoit rien au prix de la choſe publique. Au premier bruit de guerre, la moitié des habitans prenoit les armes, l'autre moitié continuoit ſes occupations paiſibles. Tout changeoit la campagne ſuivante : le ſoldat devenoit cultivateur, & le cultivateur ſoldat. De cette maniere les combats n'enfantoient pas la famine, & l'agriculture n'avoit pas le temps d'émouſſer la valeur.

Les alimens des Germains étoient groſſiers. Des viandes preſque crues & des fruits ſauvages faiſoient leur nourriture. Ceux qui habitoient les bords du Rhin ou de la Moſelle buvoient du vin ; les autres étoient obligés de ſe contenter d'une liqueur compoſée avec du froment & avec de l'orge. La table étoit leur plus grand plaiſir : ils y paſſoient les nuits & les jours à s'enivrer : c'étoit le temps qu'ils choiſiſſoient pour traiter les affai-

res générales, convaincus que les boissons fortes ouvrent l'esprit & le cœur. Leurs festins finissoient le plus souvent par des querelles, qui ne se terminoient pas sans effusion de sang.

L'hospitalité des Germains étoit sans bornes. Ils prodiguoient tout à l'étranger qui les visitoit. Lorsque leurs provisions étoient finies, ils le menoient chez des voisins, où les caresses, les profusions étoient les mêmes. Tout ce qu'il désiroit, on le lui donnoit avec empressement; mais avoit-il quelque chose de rare, on le lui demandoit avec confiance. La générosité mutuelle n'exigeoit point de reconnoissance pour des présens. Tous les biens étoient trop vils, où les ames trop grandes pour attacher du prix, ou même un nom, aux bienfaits, aux services. La liberté se seroit offensée de cette ombre de chaînes.

Le goût du jeu étoit extrême chez ces peuples, au point qu'après avoir perdu tout ce qu'ils possédoient, ils se jouoient eux-mêmes. L'indépendance qu'ils estimoient mille fois plus que la vie étoit sacrifiée sans balancer à cette passion aveugle. C'est une des inconséquences qu'on explique difficilement dans les mœurs des peuples anciens.

Des chevaux, des armes, des bestiaux étoient toute leur richesse. Leur commerce se faisoit par échange. Après avoir appris de leurs voisins l'usage de la monnoie, ils préférerent encore quelque temps le volume à la valeur, le cuivre à l'or & à l'argent. L'usure leur parut toujours odieuse, parce qu'ils trouvoient injuste d'exiger un produit d'une chose qui ne produisoit rien par elle-même. Cette opinion, reste précieux d'une heureuse simplicité, les mit à l'abri de bien des malheurs dont les loix les plus sages n'ont pas toujours garanti les nations les mieux policées.

Les successions passoient aux héritiers naturels sans aucune sorte de formalité. Le nombre des enfans faisoit l'honneur d'une famille, & la stérilité, son malheur. Les inimitiés personnelles devenoient communes entre parens; mais elles n'étoient pas implacables. L'homicide même se rachetoit par une amende que les Commices évaluoient.

La jeunesse s'assembloit les jours de fête, & dansoit toute une au son d'un fifre. Elle sautoit avec nue adresse surprenante au milieu des lances & des épées. Le bruit des applaudissemens étoit l'aiguillon & la récompense de ceux qui se distin-

guoient dans un exercice si périlleux, mais si utile.

Chez les Germains, les cérémonies funebres étoient aussi simples que les plaisirs. L'espece de bois dont on faisoit le bûcher distinguoit les rangs. On brûloit le cheval, les armes, le cadavre du mort. Une butte couverte de gazon étoit élevée sur ses cendres. Les femmes fondoient en pleurs : les hommes chantoient les vertus & les exploits dont ils avoient été les témoins & les compagnons.

Tels étoient les usages & les mœurs qui durent s'établir dans l'isle que forme le Waal & le Rhin, lorsque les Battes dégoûtés de la Hesse allerent occuper environ un siecle avant l'ere Chrétienne, ce terrain marécageux, qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitans. Ils donnerent à leur nouvelle patrie le nom de Batavie. Leur gouvernement fut un mélange de monarchie, d'aristocratie, de démocatie. On y voyoit un chef, qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, & qui donnoit moins des ordres que des conseils. Les grands qui jugeoient les procès de leur district, & commandoient les troupes, étoient choisis comme les rois dans les assem-

blées générales. Cent personnes prises dans la multitude servoient de surveillans à chaque comte, & de chef aux différens hameaux. La nation entiere étoit en quelque sorte une armée toujours sur pied. Chaque famille y composoit un corps de milice, qui servoit sous le capitaine qu'elle se donnoit.

Telle étoit la situation de la Batavie, lorsque Cesar passa les Alpes. Ce général battit les Helvétiens; plusieurs peuples des Gaules, les Belges, les Germains qui avoient passé le Rhin, & poussa ses conquêtes au delà du fleuve. Cette expédition, dont l'audace & le succès tenoient du prodige, fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains trop passionnés pour leur patrie assurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome; mais ils se soumirent, à condition qu'ils se gouverneroient eux-mêmes, qu'ils ne payeroient aucun tribut, & qu'ils seroient assujettis seulement au service militaire. Les historiens contemporains énoncent si formellement les conditions du traité, qu'il est impossible de se refuser à leur témoignage.

Quoiqu'il en soit de cette stipulation, Cesar ne tarda pas du moins à distinguer les

les Bataves des peuples vaincus & soumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappellé à Rome par le crédit de Pompée, eut refusé d'obéir au sénat: quand, assuré de l'empire absolu que le temps & son caractere lui avoient donné sur les légions & les auxiliaires, il attaqua ses ennemis en Espagne, en Italie, en Asie. Ce fut alors que reconnoissant les Bataves pour les plus sûrs instrumens de ses victoires, il leur accorda le titre glorieux d'*amis & de freres du peuple Romain.*

Ils se montrerent dans la suite encore plus dignes de cette distinction glorieuse. Ces braves alliés accompagnerent Drusus, Tibere, Germanicus, tous les généraux Romains qui furent envoyés successivement pour réprimer ou pour soumettre les Germains. Leur fidélité étoit si connue, que leur isle devint le rendez-vous ordinaire des armées Romaines: quelques nuages, des guerres ouvertes même troublerent une ou deux fois cette harmonie; mais les cœurs des deux peuples se rapprocherent, pour ne se diviser que lors de la révolution qui changea la face de l'Europe.

Dès que Rome, parvenue à un point

de grandeur, que nul état n'avoit encore atteint, où nul état n'eſt parvenu depuis, ſe fut relâchée des vertus mâles, des principes auſteres qui avoient poſé les fondemens de ſon élévation ; lorſque ſes loix eurent perdu leur force, ſes armées leur diſcipline, ſes citoyens leur amour pour la patrie, les Barbares que la terreur du nom Romain avoit pouſſés vers le nord, & que la violence y avoit contenus, ſe déborderent vers le midi : l'empire s'écroula de tous côtés : ſes plus belles provinces devinrent la proie des nations qu'il n'avoit jamais ceſſé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs en particulier lui arracherent les Gaules, & la Batavie fit partie du vaſte & brillant royaume que ces conquérans fonderent dans le cinquieme ſiecle avec tant de gloire.

La nouvelle monarchie éprouva les inconvéniens preſqu'inſéparables des états naiſſans, & trop ordinaires encore dans les gouvernemens les plus affermis. Tantôt elle obéit à un ſeul prince ; & tantôt elle gémit ſous le caprice de pluſieurs tyrans. Elle fut toujours occupée de guerres étrangeres, ou en proie à la fureur des guerres domeſtiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ſes voiſins ;

& plus souvent des peuples venus du nord porterent le ravage dans ses provinces. Elle eut également à souffrir, & de l'imbécillité de plusieurs de ses rois, & de l'ambition déréglée de leurs favoris & de leurs ministres. Des pontifes orgueilleux sapperent les fondemens du trône, & avilirent par leur audace les loix & la religion. L'anarchie & le despotisme se succéderent avec une rapidité qui ôtoit aux plus confians jusqu'à l'espoir d'un avenir supportable. L'époque brillante du regne de Charlemagne ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avoit fait de grand étoit l'ouvrage de son talent, & que les bonnes institutions n'y avoient point de part, les affaires retomberent après sa mort dans le cahos d'où elles étoient sorties sous Pepin son pere, & plus encore sous lui. L'empire François dont il avoit trop étendu les limites, fut divisé. Un de ses petits-fils eut en partage la Germanie, dont le Rhin étoit la barriere naturelle, & qui, par des dispositions bizarres, emporta la Batavie, à laquelle les Normands, dans leurs excursions, avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche Germanique des Carlovingiens finit au commencement du

dixieme siecle. Comme les autres princes François n'avoient ni la tranquillité, ni le courage, ni les forces nécessaires pour faire valoir leurs droits, les Germains briserent aisément un joug étranger : ceux de leur nation qui, sous l'autorité du monarque, régissoient les cinq cercles dont l'état étoit composé, choisirent un d'entr'eux pour chef: il se contenta de la foi & de l'hommage de ces hommes puissans, que des devoirs plus gênans auroient pu pousser à une indépendance entiere. Leurs obligations se réduisirent au service féodal.

Les comtes de Hollande qui, comme les autres gouverneurs de province, n'avoient exercé jusqu'alors qu'une jurisdiction précaire & dépendante, acquirent à cette époque mémorable les mêmes droits que tous les grands vassaux d'Allemagne. Ils augmenterent dans la suite leurs possessions par les armes par les mariages, par les concessions des empereurs, & réussirent avec le temps à se rendre tout-à-fait indépendans de l'empire. Les entreprises injustes qu'ils formerent contre la liberté publique, n'eurent pas le même succès. Leurs sujets ne furent, ni intimidés par les violences, ni séduits par

les careſſes, ni corrompus par les profuſions. La guerre, la paix, les impôts, les loix, tous les traités furent toujours l'ouvrage des trois pouvoirs réunis, du comte, des nobles & des villes. L'eſprit républicain étoit encore l'eſprit dominant de la nation, lorſque des événemens extraordinaires la firent paſſer ſous la domination de la maiſon de Bourgogne.

Guillaume VI, vingt-quatrieme comte de Hollande, mourut en 1417. Jacqueline, ſa fille unique, lui ſuccéda : veuve très-jeune d'un dauphin, qui ne l'avoit pas rendue mere, elle épouſa Jean, duc de Brabant. Comme ce prince n'avoit ni le don de plaire, ni le talent de régner, ni la volonté de ſe laiſſer gouverner par d'autres que par ſes miniſtres, la princeſſe s'en dégoûta. Quelques formalités, qui avoient manqué à ſon mariage, lui firent penſer, ou dire, qu'elle étoit libre ; & elle diſpoſa de ſa main en faveur du duc de Gloceſtre. L'ambitieux Anglois trouva cet engagement ſérieux tout le temps qu'il put ſe promettre d'en tirer un établiſſement ſolide : il perdit ſon amour en perdant ſon eſpérance, & il forma d'autres nœuds. Jacqueline ſe vit

alors réduite à abandonner l'adminiſtration de ſes états à Philippe, duc de Bourgogne, ſon oncle & ſon héritier naturel : elle s'obligea même à lui en céder la propriété, ſi elle ſe marioit ſans ſon conſentement. Cet acte, quoique ratifié par ſes ſujets, ne l'arrêta pas. Un particulier, pour qui elle prit une paſſion violente, devint ſon époux : le voile dont on couvrit d'abord ce myſtere, fut bientôt levé, & Philippe ajouta ſur le champ & ſans contradiction à ſes poſſeſſions, le Hainault, la Zélande, la Friſe, la Hollande, quatre provinces, qui formoient l'héritage de ſon imprudente & malheureuſe niece.

La réunion entiere ou preſqu'entiere des Pays-bas rendit la maiſon de Bourgogne très-puiſſante. Les gens éclairés qui calculoient les probabilités, prévoyoient que cet état formé ſucceſſivement de pluſieurs autres états ſeroit d'un grand poids dans le ſyſtême politique de l'Europe : le génie de ſes habitans, l'avantage de ſa ſituation, ſes forces réelles, tout lui préſageoit un aggrandiſſement preſque sûr & fort conſidérable. Un événement qui, quoique très-ordinaire, confond toujours l'ambition,

déconcerta des projets & des espérances qui ne devoient pas tarder à se réaliser. La ligne masculine s'éteignit dans cette maison ; & Marie, son unique héritiere porta en 1477 dans la maison d'Autriche le fruit de plusieurs hazards heureux, de beaucoup d'intrigues, & de quelques injustices.

A cette époque si célebre dans l'histoire, chacune des dix-sept provinces des Pays-bas avoit des loix particulieres, des privileges fort étendus, un gouvernement presqu'isolé. Tout s'éloignoit de cette unité précieuse de laquelle dépendent également le bonheur & la sureté des empires & des républiques. Une longue habitude avoit familiarisé les peuples avec cette espece de cahos ; & ils ne soupçonnoient pas qu'il pût y avoir d'administration plus raisonnable. Le préjugé étoit si ancien, si général & si affermi, que Maximilien, Philippe & Charles, les trois premiers princes Autrichiens qui jouirent de l'héritage de la maison de Bourgogne ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover : ils se flatterent que quelqu'un de leurs successeurs trouveroit des circonstances favorables pour exécuter avec sureté ce

qu'ils ne pouvoient pas ſeulement tenter ſans riſque.

Alors ſe préparoit en Europe une grande révolution dans les eſprits. La renaiſſance des lettres, un commerce étendu, les inventions de l'Imprimerie & de la bouſſole amenoient le moment où la raiſon humaine devoit ſecouer le joug d'une partie des préjugés qui avoient pris naiſſance dans les temps de barbarie.

Beaucoup de bons eſprits étoient guéris des ſuperſtitions Romaines : ils étoient bleſſés de l'abus que les papes faiſoient de leur autorité, des tributs qu'ils levoient ſur les peuples, de la vente des expiations, & ſur-tout de ces ſubtiles abſurdités dont ils avoient chargé la religion ſimple de Jeſus-Chriſt.

Mais ce ne furent pas ces bons eſprits qui commencerent la révolution : un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare ſouleva les nations du nord. Quelques hommes éclairés aiderent à détromper les autres peuples. Parmi les princes de l'Europe, les uns adopterent la religion des réformateurs; d'autres ſe tinrent unis à Rome. Les premiers entraînerent aſſez aiſément

leurs fujets dans leurs opinions : les autres eurent de la peine à empêcher les leurs d'embraffer les opinions nouvelles. Ils employerent plufieurs moyens, mais de préférence, ceux de la rigueur. On vit renaître l'efprit de fanatifme qui avoit détruit les Saxons, les Albigeois, les Huffites. On releva les gibets, on ralluma les bûchers, pour y envoyer les novateurs.

Aucun fouverain ne fit plus d'ufage de ces moyens que Philippe II. Son defpotifme s'étendoit fur toutes les branches de fa vafte monarchie, & le zele de la religion y perfécutoit par-tout ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infideles. On voulut ôter aux peuples des Pays-bas leurs privileges : on y fit mourir fur l'échaffaud des milliers de citoyens. Ces peuples fe révolterent. On vit fe renouveller le fpectacle que les Vénitiens avoient donné au monde plufieurs fiecles auparavant ; un peuple fuyant la tyrannie, ne trouvant plus d'azyle fur la terre, aller le chercher fous les eaux. Sept petites provinces au nord du Brabant & de la Flandre, inondées plutôt qu'arrofées par de grandes rivieres, fouvent fubmergées par la mer qu'on

contenoit à peine avec des digues ; n'ayant pour richesses que le produit de quelques pâturages, & une pêche médiocre, fonderent une des plus riches & des plus puissantes républiques du monde, & le modele peut-être des états commerçans. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux ; mais si les Hollandois commencerent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes Espagnoles qui les combattoient étoient les meilleures de l'Europe : elles eurent d'abord des avantages que leur firent perdre peu-à-peu les nouveaux républicains : ils résisterent avec constance : ils s'instruisirent par leurs fautes même, & par l'exemple de leur ennemi ; & ils le surpasserent enfin dans la science de la guerre. La nécessité de disputer pied à pied le terrain étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays & les villes.

La Hollande, cet état si foible dans sa naissance, chercha des armes & de l'appui par-tout où elle put en espérer. Elle donna des azyles aux pirates de toutes les nations dans le dessein de s'en servir contre les Espagnols ; & ce fut-là le

fondement de sa puissance maritime. Des loix sages, un ordre admirable, une constitution qui conserve l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance firent bientôt de cette république un état puissant. En 1590, elle avoit humiliée plus d'une fois la marine Espagnole. Elle avoit déjà du commerce, & celui qui convenoit le mieux à sa situation. Ses vaisseaux faisoient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui : ils se chargeoient des marchandises d'une nation pour les porter à l'autre. Les villes Anséatiques & quelques villes d'Italie étoient en possession de ces transports : les Hollandois, en concurrence avec elles, eurent bientôt l'avantage : ils le durent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeoient leurs flottes marchandes. Leurs négocians prirent de l'ambition, & aspirerent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étoient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetoient les marchandises des Indes, pour les revendre dans toute l'Europe.

En 1594, le roi d'Espagne fit confisquer les effets des Hollandois commerçans dans ses ports, & défendit aux Portugais toute correspondance avec

eux. Les Hollandois chercherent d'autres moyens de se procurer les marchandises de l'orient : il semble que le meilleur moyen étoit d'équiper des vaisseaux, & de les envoyer aux Indes ; mais on n'avoit ni pilotes qui connussent les mers d'Asie, ni facteurs qui en entendissent le commerce. On craignit les dangers d'une longue navigation sur des côtes dont l'ennemi étoit le maître : on craignit de voir les vaisseaux interceptés dans une route de cinq à six mille lieues. Il parut plus raisonnable de travailler à découvrir un passage à la Chine & au Japon par les mers du nord. La route devoit être plus courte, moins mal-saine & plus sûre. Les Anglois avoient fait cette tentative sans succès : les Hollandois la renouvellerent, & ne furent pas plus heureux.

Pendant qu'ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Houtman, marchand de leur nation, homme de tête & d'un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négocians d'Amsterdam que s'ils vouloient le tirer de prison, il leur feroit part d'un grand nombre de découvertes qu'il avoit faites, & qui pouvoient leur être utiles. Il s'étoit en effet instruit dans le plus grand détail,

& de la route qui menoit aux Indes, & de la maniere dont s'y faisoit le commerce. On accepta ses propositions : on paya ses dettes. Les lumieres étoient telles qu'il les avoit promises. Ses libérateurs qu'il éclaira formerent une association sous le nom de compagnie des pays lointains, & lui confierent quatre vaisseaux pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-espérance.

Le principal objet de ce voyage étoit d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différens commerces de chaque lieu, en évitant autant qu'il seroit possible les établissemens des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique & du Brésil, s'arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, & se rendit aux isles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, & en acheta, ainsi que d'autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l'alliance du principal souverain de Java ; mais les Portugais, quoique haïs & sans établissement dans l'isle, lui susciterent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats qu'il fut contraint de donner, & repartit avec sa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de riches-

ſes & beaucoup d'eſpérances. Il ramenoit avec lui des Negres, des Chinois, des Malabres, un jeune homme de Malaca, un Japonois, & Abdul pilote de Guzarate, plein de talens, & qui connoiſſoit parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman & les lumieres qu'on devoit à ſon voyage, les négocians d'Amſterdam conçurent le projet d'un établiſſement à Sava, qui leur donneroit le commerce du poivre, qui les approcheroit des iſles où croiſſent des épiceries plus précieuſes, qui pourroit leur faciliter l'entrée de la Chine & du Japon, & qui de plus ſeroit éloigné du centre de la puiſſance qui dominoit dans l'Inde. L'amiral Van-neck chargé avec huit vaiſſeaux d'une opération ſi importante, arriva dans l'iſle de Sava, où il trouva les habitans indiſpoſés contre ſa nation. On combattit; on négocia: le pilote Abdul, les Chinois, & plus encore la haine qu'on avoit contre les Portugais, ſervirent les Hollandois. On leur laiſſa faire le commerce; & bientôt ils firent partir quatre vaiſſeaux chargés d'épiceries & de quelques étoffes. L'amiral avec le reſte de ſa flotte fit voile

pour les Molucques, où il apprit que les naturels du pays avoient chassé les Portugais de quelques endroits, & qu'ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour les chasser des autres. Il établit des comptoirs dans plusieurs de ces isles : il fit des traités avec quelques souverains, & il revint en Europe chargé de richesses.

La joie que son retour causa fut extrême. Le succès de son voyage excita une nouvelle émulation. Il se forma des sociétés dans la plupart des villes maritimes & commerçantes des Provinces-unies. Bientôt ces associations trop multipliées se nuisirent les unes aux autres par le prix excessif où la fureur d'acheter fit monter les marchandises dans l'Inde, & par l'avilissement où la nécessité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes sur le point de périr par leur propre concurrence, & par l'impuissance où étoit chacune d'elles séparément de résister à un ennemi puissant qui se faisoit un point capital de les détruire, lorsque le governement quelquefois plus éclairé que des particuliers vint à leur secours.

Les Etats-généraux unirent en 1602

ces différentes ſociétés en une ſeule, ſous le nom de Compagnie des grandes Indes. Son premier fonds, quoique médiocre, étoit ſuffiſant; & on établit ſoixante directeurs pour en faire la régie. La Compagnie eut le droit de faire la paix ou la guerre avec les princes de l'orient, de bâtir des forteresſes, de choiſir les gouverneurs, d'entretenir des garniſons, & de nommer des officiers de police & de juſtice. Les directeurs ſe remplacent par élection : ce ſont eux qui décident des envois & des retours des vaiſſeaux, & du moment des ventes, ainſi que de la politique qu'on doit avoir avec les ſouverains d'Aſie : mais c'eſt au nom de la république que ſe font les traités, & c'eſt à elle que les officiers prêtent ſerment.

Cette compagnie, ſans exemple dans l'antiquité, modele de toutes celles qui l'ont ſuivie, commençoit avec de grands avantages. Les ſociétés particulieres qui l'avoient précédée, lui étoient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes même. Le trop grand nombre de vaiſſeaux qu'elles avoient équipés, avoit donné des lumieres ſûres ſur toutes les branches du commerce, avoit formé beau-

coup d'officiers & de matelots, avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n'exposant d'abord que des gens sans aveu & sans fortune.

Tant de moyens réunis ne pouvoient pas demeurer oisifs dans des mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puissance. Ce fut un nouvel état placé dans l'état même, qui l'enrichissoit, & augmentoit sa force au dehors, mais qui pouvoit diminuer avec le temps le ressort politique de la démocratie, qui est l'amour de l'égalité, de la frugalité, des loix & des citoyens.

Aussi-tôt après son établissement, la Compagnie fit partir pour les Indes quatorze vaisseaux & quelques yachts, sous les ordres de l'amiral Warwick, que les Hollandois regardent comme le fondateur de leur commerce & de leurs puissantes colonies dans l'orient : il bâtit un comptoir fortifié dans l'isle de Sava ; il en bâtit un dans les états du roi de Johor : il fit des alliances avec plusieurs princes dans le Bengale. Il eut à combattre souvent les Portugais ; & il eut presque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils n'étoient que commerçans, il eut à détruire les préventions qu'ils avoient don-

nées contre sa nation qu'ils avoient représentée comme un amas de brigands ennemis de tous les rois, & infectés de tous les vices. La conduite des Hollandois & celle des Portugais apprit bientôt aux peuples d'Asie, laquelle des deux nations avoit sur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tarderent pas à se faire une guerre sanglante.

Les Portugais avoient pour eux une parfaite connoissance des mers, l'habitude du climat & le secours de plusieurs nations qui les détestoient, mais que la crainte forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandois étoient animés par l'espérance de fonder un grand commerce sur les ruines du commerce de leur ennemi. Ils se conduisoient avec précaution, avec fermeté. Leur douceur & leur bonne foi leur concilioient les peuples. Bientôt : plusieurs se déclarerent contre leurs anciens oppresseurs.

Les Hollandois envoyoient continuellement en Asie, de nouveaux colons, des vaisseaux & des troupes ; & les Portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L'Espagne à qui le Portugal étoit alors soumis, en désiroit l'abaissement, & jouissoit de ses défaites ;

comme ſi elles n'avoient pas augmenté les moyens des Hollandois ſes ennemis. Elle fit plus, dans la crainte que le Portugal ne trouvât de reſſources en lui même, elle lui enlevoit ſes hommes qu'elle envoyoit en Italie, en Flandre, dans les autres pays de l'Europe, où elle faiſoit la guerre.

Cependant, la balance fut long-temps égale, & les ſuccès plus variés qu'on ne l'avoit prévu : le temps arriva enfin, où les Portugais expierent leurs perfidies, leurs brigandages & leurs cruautés. Alors ſe vérifia la prophétie d'un roi de Perſe. Ce prince ayant demandé à un ambaſſadeur Portugais, combien de gouverneurs ſon maître avoit fait décapiter, depuis qu'il avoit introduit ſa domination dans les Indes. *Aucun*, répondit l'Ambaſſadeur : *tant pis*, repliqua le monarque, *ſa puiſſance dans un pays où il ſe commet tant de vexations & de barbaries ne durera pas long-temps.*

En effet la révolution de 1540, qui rendit au royaume de Portugal ſon indépendance, ſans rendre au peuple ſa liberté, ne mit pas cet état à portée de réparer ſes pertes en Aſie, pas même de s'y défendre, & bientôt il ne lui reſta de ſes conquêtes que Diu, Macao, &

Goa ; tant il y a de différence entre une nation qui secoue le joug de ses rois, & celle qui ne fait que changer de maître.

On ne vit pourtant pas durant cette guerre dans les Hollandois cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable qui avoient signalé les entreprises des Portugais, mais on leur vit une suite, une persévérance immuables dans leurs desseins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives avec de nouvelles forces & des mesures plus sages. Ils ne s'exposoient jamais à une défaite entiere. Si dans un combat, ils avoient plusieurs vaisseaux maltraités, ils se retiroient, & comme ils ne perdoient jamais de vue leur commerce, la flotte vaincue en se réparant chez quelques princes de l'Inde y achetoit des marchandises, & retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds qui étoient employés à de nouvelles entreprises. Les Hollandois ne faisoient pas toujours de grandes choses ; mais ils n'en faisoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté, ce point d'honneur qui ne souffrent rien, & qui avoient fait faire aux Portugais plus de guerres peut-être que l'intérêt de leur grandeur.

Ils suivirent leur premier dessein sans s'en laisser détourner par des motifs de vengeance ou des projets de conquête.

Ils cherchoient en 1607 à s'ouvrir les ports du vaste empire de la Chine. Ils furent attaqués par une flotte Portugaise qui étoit à Macao, & qui les força de s'éloigner. Ce malheur leur fit sentir l'importance de cette place, & ils l'assiégerent : ils échouerent dans cette entreprise ; mais comme il ne perdoient jamais le fruit de leurs armemens, ils firent servir celui qu'ils avoient dirigé contre Macao à former une colonie dans les Isles des pêcheurs. Ce sont des rochers qui manquent d'eau dans des temps de sécheresse, & de vivres dans tous les temps. Ces inconvéniens n'étoient pas rachetés par des avantages solides, parce que dans le continent voisin on empêchoit avec une sévérité extrême toute liaison avec ces étrangers qu'on trouvoit dangereux si près des côtes. Les Hollandois étoient déterminés à abandonner un établissement qu'ils désespéroient de rendre utile, lorqu'ils furent invités en 1624, à s'aller fixer à Formose, avec assurance que les marchands Chinois auroient une liberté entiere d'aller traiter avec eux.

Cette isle, quoique située vis-à-vis la province de Fokien, & à trente lieues de la côte, n'étoit pas soumise à l'empire de la Chine qui n'a point la passion des conquêtes, & qui par une politique inhumaine & mal entendue, aime mieux laisser périr une partie de sa population que d'envoyer la surabondance de ses sujets dans des terres voisines. On trouva que Formose avoit cent trente, ou cent quarante lieues de tour. Ses habitans, à en juger par leurs mœurs & par leur figure, paroissoient descendus des Tartares de la partie la plus septentrionale de l'Asie : vraisemblablement la Corée leur avoit servi de chemin. Ils vivoient la plupart, de pêche ou de chasse, & alloient presque nuds.

Les Hollandois, après avoir pris sans obstacle toutes les lumieres que la prudence exigeoit, jugerent que le lieu le plus favorable pour un établissement, étoit une petite isle voisine de la grande. Ils trouvoient dans cette situation trois avantages considérables; de la facilité à se défendre, si la haine ou la jalousie cherchoient à les troubler, un port formé par les deux isles; la facilité d'avoir dans toutes les mouçons une communi-

cation sûre avec la Chine, ce qui auroit été impoſſible dans quelque autre poſition qu'on eût pu prendre.

La nouvelle colonie ſe fortifioit inſenſiblement & ſans éclat, lorſque la conquête de la Chine par les Tartares, l'éleva tout-d'un coup à une proſpérité qui étonna toute l'Aſie. Ainſi les torrens engraiſſent les vallons de la ſubſtance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois, qui ne vouloient pas ſe ſoumettre au vainqueur, ſe réfugierent à Formoſe. Ils y porterent l'activité qui leur eſt particuliere, la culture du ris & du ſucre, & y attirerent des vaiſſeaux ſans nombre de leur nation : bientôt l'iſle devint le centre de toutes les liaiſons que Java, Siam, les Philipines, la Chine, le Japon, d'autres contrées voulurent former : en peu d'années, elle ſe trouva le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandois comptoient ſur de plus grands ſuccès encore, lorſque la fortune trompa leurs eſpérances.

Un Chinois, nommé Equam, né dans l'obſcurité, s'étoit fait pirate, par inquiétude & par ſes talens, étoit parvenu à la dignité de grand amiral. Il ſoutint long-temps les intérêts de ſa patrie

contre les Tartares ; mais voyant que son maître avoit succombé , il chercha à faire sa paix. Il fut arrêté à Pekin , où on l'avoit attiré & condamné par l'usurpateur à une prison perpétuelle , dans laquelle on croit qu'il fut empoisonné. Sa flotte servit d'azyle à son fils Coxinga qui jura une haine éternelle aux oppresseurs de sa famille & de sa patrie , & qui imagina qu'il pourroit exercer contr'eux des vengeances terribles , s'il réussissoit à s'emparer de Formose. Il l'attaque , & prend à la descente , le ministre Hambroeck.

Choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer ses compatriotes à capituler , ce républicain se souvient de Régulus ; il les exhorte à tenir ferme , & tache de leur persuader qu'avec beaucoup de constance , ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison qui ne doute pas que cet homme généreux de retour au camp ne soit massacré , fait les plus grands efforts pour le retenir : ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles , qui étoient dans la place : *j'ai promis* , dit-il , *d'aller reprendre mes fers ; il faut dégager ma parole : jamais on ne reprochera à ma mémoire ,*

mémoire, que pour mettre mes jours à couvert, j'aie appeſanti le joug, & peut-être cauſé la mort des compagnons de mon infortune. Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp Chinois ; & le ſiege commence.

Quoique les ouvrages de la place fuſſent en mauvais état, que les munitions de guerre & de bouche n'y fuſſent pas abondantes, que la garniſon fût foible, & que les ſecours envoyés pour attaquer l'ennemi ſe fuſſent honteuſement retirés, le gouverneur Coyet fit une défenſe opiniâtre. Forcé au commencement de 1662, de capituler, il ſe rendit à Batavia, où ſes ſupérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernemens, le flétrirent pour ne pas laiſſer ſoupçonner, que la perte d'un établiſſement ſi important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer furent inutiles ; & on fut réduit dans la ſuite, à faire le commerce à Canton, aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance que les autres nations.

Il pourroit paroître ſingulier, qu'au-

cun peuple de l'Europe depuis 1683, que Formose a subi le joug des Chinois, n'ait songé à s'y établir, du moins aux mêmes conditions que les Portugais le font à Macao : mais outre que le caractere soupçonneux de la nation à laquelle cette isle appartient, ne permettroit pas d'espérer de sa part cette complaisance, on peut assurer que ce seroit une mauvaise entreprise. Formose n'étoit un poste important, que lorsque les Japonois pouvoient y naviguer, & lorsque ses productions étoient reçues sans restriction au Japon.

Cet empire paroissoit fermé pour toujours, aux Hollandois : ils désespéroient d'y entrer après les tentatives inutiles qu'ils avoient faites, lorsqu'un de leurs capitaines, qui avoit été jeté par la tempête sur les côtes Japonoises, les avertit que les peuples étoient bien disposés pour eux.

Le gouvernement & la nation, étoient las des Portugais qui s'étoient rendus odieux par leur avarice, leur orgueil, leur infidélité dans le commerce, & l'excès de leur zele pour leur religion. Quelques dogmes du Christianisme, assez semblables à ceux des Bubs-

doistes, & le même esprit de pénitence dans les deux religions avoient donné des prosélytes aux missionnaires Porugais. Dès que les nouveaux Chrétiens furent nombreux, ils cabalerent : on commença par les punir ; on finit par les détruire.

Depuis un siecle, le gouvernement avoit changé au Japon. Le Dairi souverain & pontife, avoit vu son grand général se soulever contre lui & se faire empereur. La famille de cet usurpateur s'étoit maintenue sur le trône, & le Dairi, auparavant chef de l'Empire, n'étoit plus que le chef des prêtres. Le Cubo ou empereur laïque lui rendoit des honneurs, sans lui laisser de crédit ; & pour ôter aux ecclésiastiques tout leur pouvoir, il cherchoit à faire goûter au peuple le théisme, & les dogmes de Confucius.

Tandis qu'il travailloit à diminuer le fanatisme de la religion nationale, il voyoit avec peine introduire dans le Japon une religion étrangere. Il sentit que celle-ci, soumise à un pontife Européen, devoit être, tôt ou tard, l'ennemi de celle du Dairi, & que ce seroit pour ses états, une source de division. Il résolut donc de l'abolir : elle voulut se défendre ;

& l'on fut réduit à la noyer dans des torrens de ſang. Ainſi, dans un empire deſpotique, dès qu'une religion s'affoiblit, une autre naît, & comme le théiſme ne peut entrer dans l'eſprit des eſclaves que l'état rend malheureux, ni la tolérance dans l'ame d'un deſpote, il faut néceſſairement que l'ancienne ou la nouvelle religion ſoient éteintes par le fer ou par le feu.

Les Portugais qui avoient apporté le Chriſtianiſme au Japon, furent bannis en 1638, & privés à perpétuité d'un commerce, dont ils tiroient en or, même dans les dernieres années, onze millions de nos livres. Leurs bénéfices avoient été plus conſidérables, lorqu'ils portoient ſeuls au Japon des bagatelles d'Europe & des Indes, que les Japonois naturellement curieux achetoient avec empreſſement, & que la vivacité de leurs déſirs leur faiſoit payer auſſi cher qu'on vouloit.

Les Hollandois, qui depuis quelque temps, négocioient en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans leur diſgrace. Comme ces républicains n'avoient pas montré l'ambition de ſe mêler du gouvernement, qu'ils avoient prêté leur artillerie contre les Chrétiens, qu'on

les voyoit en guerre ouverte avec la nation proscrite, que l'opinion de leurs forces n'étoit pas établie, qu'ils paroissoient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce, on les toléra. Dans la suite, soit que l'esprit d'intrigue & de domination les ait saisis, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne puisse prévenir la défiance Japonoise ; ils ont été dépouillés de la liberté & des privileges dont ils jouissoient. Depuis 1641 ; ils sont relégués dans une isle artificielle, élevée dans le port de Nangazaki, & qui communique par un pont à la Ville. On désarme leurs vaisseaux, à mesure qu'ils arrivent ; & la poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, le gouvernail même sont portés à terre. Dans cette espece de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée ; & ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires chargés de régler le prix & la quantité de leurs marchandises. Il n'est pas possible, que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis de plus d'un siecle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en est témoin, & que l'amour du gain ait porté à ce point

l'insensibilité aux outrages, sans avoir flétri le caractere.

Les principales marchandises que les Hollandois portent au Japon, sont des draps d'Europe, des étoffes de soie, des toiles peintes, du sucre & des bois de teinture. Ces articles formoient autrefois un objet immense. L'année même de la disgrace de la compagnie, ses retours monterent à huit millions de florins en or : des entraves multipliées ont réduit par degrés sa prospérité à rien. La cargaison des deux vaisseaux qu'elle envoie ne peut pas être vendue au delà de cinq cent mille florins. On lui donne en paiement, onze mille caisses de cuivre, à vingt florins douze sols la caisse, pesant cent vingt livres. Ses frais, en y comprenant les présens & l'ambassade qu'on envoie tout les ans à l'Empereur, montent communément à cent quarante mille florins, & ses bénéfices ne passent guere cent cinquante-cinq mille; de sorte que, lorsque la compagnie en a gagné vingt mille, l'année passe pour heureuse.

Les plus honnêtes, les plus éclairés de ceux qui conduisent les affaires des Hollandois dans l'Inde, ont proposé

ſouvent & vivement d'abandonner une branche de commerce ſi honteuſe & ſi peu lucrative. On s'eſt opiniâtrement refuſé en Europe à ces ouvertures. La direction a toujours eſpéré, eſpere peut-être encore, que quelque révolution ramenera ces temps fortunés, où l'argent qu'elle tiroit du Japon, mettoit dans ſes mains toutes les affaires de l'Aſie.

Les Chinois, le ſeul peuple étranger qui ſoit admis dans l'Empire avec les Hollandois, ne font pas un commerce plus étendu, & c'eſt avec les mêmes gênes. On a pris ces précautions contr'eux, depuis que, parmi les livres de philoſophie & de morale qu'ils vendoient; on a trouvé des ouvrages favorables au Chriſtianiſme. Les miſſionnaires Européens les avoient chargés à Canton de les répandre; & l'appas du gain les avoit déterminés à une infidélité dont leur nation déplorera peut-être toujours les ſuites.

Il ne ſeroit pas téméraire de prédire, que les foibles liaiſons que les Hollandois & les Chinois ont conſervées au Japon, n'auront pas une longue durée. On peut coire que ceux qui ont changé le gou-

vernement du pays, & qui y ont établi le despotisme le plus absolu que l'on connoisse, regarderont toute communication avec les étrangers comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, que tous les sujets ont été dépouillés du droit dont ils jouissoient de sortir de leur patrie, lorsqu'ils le vouloient. La mort la plus violente paroîtroit trop douce pour quiconque oseroit violer une loi qui est devenue la premiere maxime, la maxime fondamentale de l'Empire.

Les Hollandois n'étoient pas encore maîtres du commerce du Japon, qu'ils cherchoient à s'approprier celui des Molucques. Les Portugais qui l'avoient fait d'abord avec un grand succès, s'étoient vu forcés dans la suite, à le partager avec les Espagnols de Manille, & réduits enfin à le leur céder presque entiérement. Les deux nations toujours divisées, toujours en guerre, quoique soumises au même monarque, parce que le caractere national est plus fort que le gouvernement, se réunirent pour combattre les sujets des Provinces-unies. Ceux-ci, soutenus des naturels du pays, qui n'apprirent que depuis à les craindre & à les

haïr, acquirent peu-à-peu, la supériorité. Les anciens conquérans furent enfin chassés, vers l'an 1627; & remplacés par d'autres, aussi avides, mais moins inquiets & plus éclairés.

Aussi-tôt que les Hollandois se virent solidement établis aux Molucques, ils chercherent à s'approprier le commerce exclusif des épiceries, avantage que ceux qu'ils venoient de dépouiller n'avoient jamais pu se procurer. Ils se servirent habilement des forts qu'ils avoient emportés, l'épée à la main, & de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laisser bâtir, pour amener à leur plan les rois de Ternate & de Tidor, maîtres de cet Archipel. Ces princes se virent réduits à consentir, qu'on arrachât des isles qu'on laissoit sous leur domination, le muscadier & le giroflier. Le premier de ces esclaves couronnés reçoit pour prix de ce grand sacrifice, une pension de trente-deux mille deux cens cinquante florins; & le second, une d'environ six mille. Une garnison qui devroit être de sept cens hommes, est chargée d'assurer l'exécution du traité; & te lest l'état d'anéantissement où les guerres, la tyrannie, la misere ont réduit les peuples que

ces forces seroient plus que suffisantes, pour les maintenir dans cette dépendance, s'il ne falloit pas surveiller les Philippines, dont le voisinage cause toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation soit interdite aux habitans, & qu'aucune nation étrangere ne soit reçue chez eux ; les Hollandois n'y font qu'un commerce languissant, parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange, n'y d'autre argent que celui qu'ils y envoient, pour payer les troupes, les commis & les pensions. Ce gouvernement, les petits profits déduits, coûte à la compagnie soixante dix mille florins par an.

Elle se dédommage bien de cette perte, à Amboine, où elle a concentré la culture du girofle.

L'arbre qui le donne a la forme & la figure du laurier : son tronc est branchu & revêtu d'une écorce semblable à celle de l'olivier : les rameaux s'étendent au large, à l'extrémité naissent des fleurs blanches qui, en s'assemblant, forment ce que nous appellons un clou : c'est sa figure qui, sans doute lui a fait donner ce nom. Vers la tête, il se sépare en quatre, & représente une espece de

couronne à l'antique. Ce fruit eſt d'abord, d'un verd pâle ; enſuite il devient jaune, puis rouge, & enfin d'un brun foncé, tel que nous le voyons.

La récolte s'en fait, depuis le mois d'octobre, juſqu'au mois de février. On ſecoue fortement les branches de l'arbre, ou bien on fait tomber les clous avec de longs roſeaux : ils ſont reçus dans de grandes toiles placées à ce deſſein ; & on les fait ſécher enſuite aux rayons du ſoleil, ou à la fumée des cannes de bambou.

Les clous qui échappent à l'exactitude de ceux qui en font la récolte, ou qu'on veut laiſſer ſur l'arbre, continuent à groſſir juſqu'à l'épaiſſeur d'un pouce : ils tombent enſuite, & reproduiſent le giroflier qui ne donne des fruits, qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces clous, qu'on nomme matrices, quoiqu'inférieurs aux clous ordinaires, ont des vertus : les Hollandois ont coutume d'en confire avec du ſucre, & dans les longs voyages, ils en mangent après le repas, pour rendre la digeſtion meilleure ; ou ils s'en ſervent comme d'un remede agréable contre le ſcorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait,

doit être bien nourri, pesant, gras, facile à casser, piquant les doigts quand on le manie, d'un goût chaud & aromatique, brûlant presque la gorge, d'une odeur excellente, & laissant une humidité huileuse, quand on le presse. La grande consommation s'en fait dans les cuisines. Il est tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, & sur-tout aux Indes, que l'on y méprise presque toutes les nourritures, où il ne se trouve pas. On le mêle dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs : on l'emploie aussi parmi les odeurs. On s'en sert peu dans la médecine; mais on en tire une huile qui y est d'un assez grand usage.

La compagnie a partagé aux habitans d'Amboine quatre mille terrains, sur chacun desquels elle leur permet de planter cent vingt-cinq arbres, ce qui forme un nombre de cinq cens mille girofliers : chacun donne, année commune, au delà de deux livres de girofle; & par conséquent, leur produit réuni s'éleve au dessus d'un million pesant. Quatre millions toujours en réserve en Europe, & deux millions dans l'Inde, suppléent aux mauvaises récoltes, remplissent le vuide que pourroit occasionner

le naufrage des vaiſſeaux, ou l'avarie des marchandiſes.

Les dix livres de girofle ſont payées au cultivateur, deux florins huit ſols. La compagnie ſolde avec de l'argent qui lui revient toujours, & avec quelques toiles bleues ou crues, tirées de Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroiſſement, ſi les habitans d'Amboine & des petites iſles qui en dépendent, avoient voulu ſe livrer à la culture du poivre & de l'Indigo, dont les eſſais ont été heureux. Tout miſérables qu'ils ſont, on n'a pas réuſſi à les tirer de leur indolence, parce qu'on ne les a pas tentés par une récompenſe proportionnée à leurs travaux. Si la compagnie eût été plus juſte & plus éclairée, elle ſeroit parvenue à épargner les cent quinze mille florins que lui coûte l'entretien de ſes forts & de ſes garniſons, au delà des profits qu'elle fait ſur la vente de ſes marchandiſes.

L'adminiſtration eſt un peu différente, dans les iſles de Banda, ſituées à trente lieues d'Amboine. Ces iſles ſont au nombre de cinq, deux ſont incultes & preſque inhabitées : les trois autres jouiſſent de l'avantage de produire ſeules dans l'univers la muſcade.

Le muſcadier a la hauteur du poirier. Son bois eſt moëlleux, ſon écorce cendrée, & ſes branches ſont flexibles: ſes feuilles vertes & liſſées croiſſent deux à deux ſur une même tige, & répandent une odeur agréable, quand on les froiſſe. Aux fleurs ſemblables à celles du ceriſier, ſuccede le fruit. Il eſt de la groſſeur d'un œuf, & a la couleur de l'abricot: ſa premiere écorce eſt fort épaiſſe, & reſſemble à celle de nos noix qui ſont ſur l'arbre, s'ouvrant de même, dans ſa maturité, & laiſſant voir la muſcade enveloppée de ſon macis. C'eſt le temps de la cueillir, ſans quoi le macis ou fleur de muſcade ſe deſſécheroit; & la noix perdroit cette huile qui la conſerve & qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité, eſt confite au vinaigre ou au ſucre, & n'eſt recherchée qu'en Aſie.

Ce fruit eſt neuf mois à ſe former. Quand on l'a cueilli, on détache ſa premiere écorce, & on en ſépare le macis qu'on laiſſe ſécher au ſoleil. Les noix demandent plus de préparation: elles ſont étendues ſur des claies, où elles ſechent pendant ſix ſemaines à un feu modéré, dans des cabanes deſtinées à cet uſage. Séparées alors de leur coque,

elles ſont jetées dans de l'eau de c
précaution néceſſaire, pour qu'il ...
engendre point de vers.

La muſcade eſt plus ou moins parfaite, ſuivant l'âge de l'arbre, le terroir, l'expoſition & la culture. On eſtime celle qui eſt récente, graſſe, peſante, & qui, étant piquée, rend un ſuc huileux. Elle aide à la digeſtion, diſſipe les vens & fortifie les viſceres.

La compagnie paie neuf ſols la livre de macis, & la noix un ſol un huitieme : elle s'eſt engagée à prendre à ces conditions tout ce qu'on lui fourniroit.

A l'exception de cette précieuſe épicerie, les iſles de Banda, comme toutes les Molucques, ſont d'une ſtérilité affreuſe. On n'y trouve le ſuperflu qu'aux dépens du néceſſaire. La nature s'y refuſe à la culture de tous les grains. Le ſagu, qui eſt la moëlle d'un arbre de grandeur médiocre, y ſert de pain, comme la racine de manioc, dans l'Amérique méridionale : de ſes branches il coule un jus, qui fait la boiſſon ordinaire des habitans, & dont l'uſage eſt agréable & ſain.

Comme cette nourriture ne ſeroit pas ſuffiſante pour les Européens fixés dans

les Molucques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à Macassar, ou dans l'isle extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandises. Cependant les dépenses de ce gouvernement excedent de quatre vingt cinq mille florins les bénéfices de ce commerce & le produit des impositions.

C'est le seul établissement des Indes orientales qu'on puisse regarder comme une colonie Européenne, parce que c'est le seul où les Européens soient propriétaires des terres. La compagnie trouvant les habitans de Banda sauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étoient impatiens du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs possessions ont été partagées à des blancs qui tirent des isles voisines des esclaves pour la culture : ces blancs sont, la plupart, créoles, ou des esprits chagrins, retirés du service de la compagnie. On y voit aussi, dans la petite isle de Rozegeyn, des bandits flétris par les loix, ou de jeunes gens sans mœurs, dont les familles ont voulu se débarrasser : c'est ce qui a fait appeller Banda l'*Isle de correction*. Le climat en est si mal sain, que ces mal-

heureux n'y vivent pas long-temps. Une si grande consommation d'hommes a fait tenter de transporter à Amboine la culture de la muscade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puissans intérêts, celui de l'économie & celui de la sureté. Les expériences n'ont pas été heureuses ; & les choses sont restées dans l'état où elles étoient.

Pour s'assurer le produit exclusif des Molucques, qu'on appelle avec raison les *mines d'or* de la Compagnie, les Hollandois ont été obligés de former deux établissemens, l'un à Timor, l'autre aux Célebes. La premiere de ces deux isles a environ soixante lieues de long sur quinze ou dix-huit de large : elle est partagée entre plusieurs petits souverains. Les Portugais qui, du temps de leur décadence s'y réfugierent de divers endroits, y sont encore en grand nombre. Ils furent chassés en 1613 de la ville de Koupan, par les Hollandois qui y ont une forteresse, avec une garnison de cinquante hommes. La Compagnie y envoie tous les ans quelques grosses toiles ; & elle en retire de la cire, du caret, du bois de sandal de médiocre qualité,

& du cadiang, petite feve dont on ſe ſert communément dans les vaiſſeaux Hollandois pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner ni à perdre dans cet établiſſement : la recette balance la dépenſe. Il y a long - temps que la Compagnie auroit abandonné Timor, ſi elle n'avoit craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui, de cette poſition favorable, troubleroit le commerce des Molucques. Le même eſprit de précaution l'a attirée aux Célebes.

Cette Iſle, dont le diamêtre eſt d'environ cent trente lieues, eſt très-habitable, quoique ſituée au milieu de la zone torride. Les chaleurs y ſont tempérées par des pluies abondantes & par des vens frais. Ses habitans ſont les plus braves de l'Aſie méridionale : leur premier choc eſt furieux; mais il n'eſt pas de longue durée ; & ſi on réſiſte à leur impétuoſité, ils perdent bientôt courage. La longueur du *cri*, leur arme favorite, eſt d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard dont la lame s'allonge en ſerpentant, on n'en porte qu'un à la guerre; mais on en a deux dans les querel-

les particulieres. Celui qu'on tient à la main gauche sert à parer les coups, & l'autre à frapper l'ennemi. La blessure qu'il fait est très-dangereuse, & un duel se termine le plus souvent par la mort des deux combattans.

Une éducation austere rend les habitans de Célebes agiles, industrieux, robustes. Les nourrices sont dans l'habitude de frotter plusieurs fois le jour les membres des enfans, avec de l'huile, ou avec de l'eau tiede. Ces onctions fréquentes aident la nature à se développer avec liberté. On ne manque jamais de les sevrer au bout d'un an, de peur qu'un plus long usage du lait maternel n'énerve leur vigueur. La suite des soins qu'on leur donne répond à ces principes.

Ces peuples ne reconnoissoient autrefois de dieux que le soleil & la lune. On ne leur offroit des sacrifices que dans les places publiques, parce qu'on ne trouvoit pas de matiere assez précieuse pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil & la lune étoient éternels, comme le ciel dont ils se partageoient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune fuyant devant le soleil, se blessa, & accoucha

de la terre : elle étoit grosse de plusieurs autres mondes, qu'elle mettra successivement au jour, mais sans violence, pour réparer la ruine de ceux que le feu de son vainqueur doit consumer.

Ces absurdités étoient généralement reçues à Célebes; mais elles n'avoient pas dans l'esprit des grands & du peuple, la consistance que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ deux siecles que quelques Chrétiens & quelques Mahométans y ayant apporté leurs idées, le principal roi du pays se dégoûta entiérement du culte national. Frappé de l'avenir terrible, dont les deux nouvelles religions le menaçoient également, il convoqua une assemblée générale : au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé ; & là étendant ses mains vers le ciel, & se tenant debout, il adressa cette priere à l'être suprême.

Grand Dieu, je ne me prosterne point à tes pieds en ce moment, parce que je n'implore point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une chose juste ; & tu me la dois. Deux nations étrangeres, opposées dans leur culte, sont venues porter la terreur dans mon ame & dans celle de mes sujets. Elles m'assurent que

tu me puniras à jamais, si je n'obéis à tes loix; j'ai donc le droit d'exiger de toi, que tu me les fasse connoître. Je ne demande point que tu me révele les mysteres impénétrables qui enveloppent ton être & qui me sont inutiles. Je suis venu pour t'interroger avec mon peuple sur les devoirs que tu veux nous imposer. Parle, ô mon Dieu, puisque tu es l'Auteur de la nature, tu connois le fond de nos cœurs, & tu sais qu'il leur est impossible de concevoir un projet de désobéissance : mais si tu dédaignes de te faire entendre à des mortels, si tu trouves indigne de ton essence d'employer le langage de l'homme pour dicter des devoirs à l'homme, je prends à témoin ma nation entiere, le soleil qui m'éclaire, la terre qui me porte, les eaux qui environnent mon empire, & toi-même, que je cherche dans la sincérité de mon cœur, à connoître ta volonté; & je te préviens aujourd'hui, que je reconnoîtrai pour les dépositaires de tes oracles, les premiers ministres de l'une ou de l'autre religion que tu feras arriver dans nos ports. Les vens & les eaux sont les ministres de ta puissance; qu'ils soient le signal de ta vo-

lonté. Si en ſuivant le plan que je me propoſe, je venois à embraſſer l'erreur, ma conſcience ſeroit tranquille ; & c'eſt toi qui ſerois le méchant.

Le peuple ſe ſépara en attendant les ordres du Ciel, réſolu de ſe livrer aux premiers miſſionnaires qui arriveroient aux Célebes. Les Apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs ; & le ſouverain ſe fit circoncire avec ſon peuple. Le reſte de l'iſle ne tarda pas à ſuivre cet exemple.

Ce contre-temps n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célebes. Ils s'y maintinrent, même aprés avoir été chaſſés des Molucques. La raiſon qui les y retenoit & qui attiroit les Anglois, étoit la facilité de ſe procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvoient le moyen d'avoir, malgré les précautions qu'on prenoit pour les écarter des lieux où elles croiſſoient.

Les Hollandois, que cette concurrence empêchoit de s'approprier le commerce excluſif du girofle & de la muſcade, entreprirent en 1660 d'arrêter, comme ils s'exprimoient, cette contrebande. Ils employerent pour y réuſſir des moyens que la morale la plus relâ-

chée a en horreur, mais qu'une avidité ſans bornes a rendus extrêmement communs en Aſie. En ſuivant ſans interruption des principes atroces, ils parvinrent à chaſſer les Portugais, à écarter les Anglois, à s'emparer du port & de la fortereſſe de Macaſſar : à cette époque, ils ſe trouverent maîtres abſolus dans l'iſle, ſans l'avoir conquiſe. Les princes qui la partagent furent réunis dans une eſpece de confédération : ils s'aſſemblent de temps-en-temps pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui eſt décidé eſt une loi pour chaque état. Lorſqu'il ſurvient quelque conteſtation, elle eſt terminée par le gouverneur de la colonie Hollandoiſe qui préſide à cette diette. Il éclaire de près ces différens deſpotes, qu'il tient dans une égalité entiere, pour qu'aucun d'eux ne s'éleve au préjudice de la compagnie. On les a tous déſarmés, ſous prétexte de les empêcher de ſe nuire les uns aux autres; mais, en effet, pour les mettre dans l'impuiſſance de rompre leurs fers.

Les Chinois, ſeuls étrangers qui ſoient reçus à Célebes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines, & des ſoies

en nature. Les Hollandois y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme lacque, des toiles fines & grossieres. On en tire un peu d'or, beaucoup de ris, de la cire, des esclaves & des tripams. Les douanes rapportent quarante mille florins à la compagnie. La dîme du ris & les bénéfices de son commerce sont beaucoup plus considérables. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les frais de la colonie : elle coûte soixante-quinze mille florins au dessus. On sent bien qu'il faudroit l'abandonner, si elle n'étoit regardée, avec raison comme la clef de isles à épiceries.

L'établissement formé à Borneo a un but moins important. C'est une des plus grandes, & peut-être la plus grande isle que l'on connoisse. Ses anciens habitans en occupent l'intérieur : les côtes sont peuplées de Macassarois, de Javans, de Malais, qui ont ajouté aux vices qui leur sont naturels une férocité qu'on retrouveroit difficilement ailleurs. Les Portugais qui, en 1526, cherchoient à s'y établir, crurent adoucir un roi Maure, en lui offrant quelques pieces de tapisseries à personnages : on prit les figures pour des hommes en-

chantés, dont on craignit les complots; & les présens furent renvoyés avec horreur, ainsi que ceux qui les offroient. Ils furent plus heureux dans la suite, si c'est un bonheur d'être reçu dans un pays pour y être massacré. Un comptoir que les Anglois y formerent quelques années après eut la même destinée. Les Hollandois qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent en 1748 avec une escadre. Quoique très-foible, elle en imposa tellement au prince qui possede seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif. Seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cents mille livres aux Chinois, qui de tout temps fréquentoient ses ports. Depuis ce traité, la compagnie envoie à Banjermassin du ris, de l'opium, du sel, de grosses toiles. Elle en tire quelques diamans, & environ six cents mille pesant de poivre à quinze florins dix sols le cent. Le gain qu'elle fait sur ce qu'elle y porte, peut à peine balancer les dépenses de l'établissement, quoiqu'elles ne montent qu'à seize mille florins. Sumatra lui procure des avantages plus considérables.

Quoique cette isle, avant l'arrivée

des Européens aux Indes, fût partagée entre pluſieurs ſouverainetés, tout le commerce ſe réuniſſoit à Achem. Le port de ce royaume étoit fréquenté par tous les peuples de l'Aſie, & le fut dans la ſuite par les Portugais, & par les nations qui s'éleverent ſur leurs ruines. On y échangeoit toutes les productions de l'orient contre de l'or, du poivre, quelques autres marchandiſes qui abondoient dans ce climat plus riche que ſain. Les troubles qui bouleverſerent ce fameux entrepôt, y firent tomber toute induſtrie & en écarterent les navigateurs.

Au temps de cette décadence, les Hollandois imaginerent de former des établiſſemens dans d'autres parties de l'iſle qui jouiſſoient de plus de tranquillité. Ceux qu'il leur fut permis d'avoir dans l'empire d'Indripoura ſont réduits à peu de choſe, depuis que les Anglois ſe ſont fixés ſur la même côte. Le comptoir de Jambi eſt encore moins utile, parce que les rois voiſins de ce prince l'ont dépouillé de ſes poſſeſſions. La compagnie ſe dédommage de ſes malheurs à Palimban où, pour trente mille florins, elle entretient un fort, une garniſon de quatre-vingts hommes, & deux ou

trois chaloupes qui croisent continuellement. On lui livre tous les ans deux millions pesant de poivre, à dix florins & demi le cent, & un million & demi de calin, à vingt-huit florins trois quarts le cent. Ce prix, tout borné qu'il doit paroître, est avantageux au roi qui en donne à ses sujets un encore moindre. Quoiqu'il prenne à Batavia une partie de la nourriture & du vêtement de ses états, on est obligé de solder avec lui en piastres. De cet argent, de l'or qu'on ramasse dans ses rivieres, il a formé un trésor qu'on sait être immense. Un seul vaisseau Européen pourroit s'emparer de tant de richesses; & s'il avoit quelques troupes de débarquement, se maintenir dans un poste qu'il auroit pris sans peine. Il paroît bien extraordinaire qu'une entreprise si utile & si facile n'ait pas tenté la cupidité de quelque aventurier.

Une injustice, une cruauté de plus ne doivent rien coûter à des peuples policés, qui ont foulé aux pieds tous les droits, tous les sentimens de la nature pour s'approprier l'univers. Il n'y a pas une seule nation en Europe qui n'ait les plus légitimes raisons, pour s'emparer des richesses de l'Inde. Au défaut de la

religion qu'il n'eſt plus honnête d'invoquer, depuis que ſes miniſtres en ont trahi eux-mêmes le miniſtere par une cupidité & une ambition ſans bornes, combien ne reſte-t-il pas encore de prétextes à la fureur d'envahir : un peuple monarchique veut étendre au delà des mers la gloire & l'empire de ſon maître : ce peuple eſt trop heureux dans le climat où le ciel l'a fait naître pour ne pas aller expoſer ſa vie, au bout d'un autre monde, & tâcher d'augmenter le nombre des fortunés ſujets qui vivent ſous les loix du meilleur des princes. Un peuple libre & maître de lui-même eſt né ſur l'océan, pour y régner : il ne peut s'aſſurer l'empire de la mer, qu'en s'emparant de la terre ; elle eſt au premier occupant, c'eſt-à-dire, à celui qui peut en chaſſer les plus anciens habitans : il faut les ſubjuguer par la force ou par la ruſe, & les exterminer pour avoir leurs biens. L'intérêt du commerce, la dette nationale, la majeſté du peuple l'exigent ainſi. Des républicains ont heureuſement ſecoué le joug d'une tyrannie étrangere, il faut qu'ils l'impoſent à leur tour. S'ils ont briſé des fers, c'eſt pour en forger. Ils haïſſent la monarchie ;

mais ils ont besoin d'esclaves. Ils n'ont point de terres chez eux : comment n'en prendroient-ils pas chez les autres ?

Le commerce que la compagnie fait à Siam a toujours été en déclinant. Comme elle n'y a point de fort, elle n'a pas été en état de soutenir le privilege exclusif qui lui avoit été accordé. Le roi, malgré les présens qu'il exige, livre des marchandises aux navigateurs de toutes les nations, & en reçoit d'eux à des conditions qui lui sont avantageuses. Seulement on les oblige de s'arrêter à l'embouchure du Menan, au lieu que les Hollandois remontent ce fleuve jusqu'à la capitale de l'empire où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoient plus qu'un vaisseau chargé de chevaux de Java, de sucre, d'épiceries & de toiles. Ils en tirent du calin, à trente-cinq florins le cent, de la gomme lacque, à vingt-six florins, quelques dens d'éléphant, à un florin treize sols la livre, un peu d'or, à quatre-vingts sept florins trois quarts le marc. On peut assurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaison par le bois de sapan qu'ils obtiennent à deux florins & demi

le cent, & qui leur est nécessaire pour l'arrimage de leurs vaisseaux. Sans ce besoin, ils auroient renoncé depuis long-temps, à un commerce dont les frais excedent les bénéfices, parce que le roi, seul négociant de son royaume, met les marchandises qu'on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l'ambition des Hollandois vers Malaca.

Ces républicans, qui connoissoient l'importance de cette place firent les plus grands efforts pour s'en emparer : ils furent deux fois inutiles. Enfin s'il falloit s'en rapporter à un écrivain satirique, on eut recours à un moyen que les peuples vertueux n'emploient jamais, & qui réussit souvent avec une nation dégénérée. On tenta le gouverneur Portugais qu'on savoit avare. Le marché fut conclu; & il introduisit l'ennemi dans la ville en 1641; les assiégeans coururent à lui & le massacrent, pour être dispensés de payer les quatre-vingt mille écus qui lui avoient été promis. Dans la vérité, les Portugais ne se rendirent qu'après la défense la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n'est pas de sa nation, demanda à

celui des vaincus, quand il reviendroit : *lorsque vos péchés seront plus grands que les nôtres*, répondit gravement le Portugais.

Les conquérans trouverent une forteresse bâtie, comme tous les ouvrages des Portugais, avec une solidité qu'aucune nation n'a depuis imitée, & un climat fort sain, quoique chaud & humide ; mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que des exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La compagnie ne l'y a pas rappellé, soit qu'elle y ait trouvé des difficultés insurmontables, soit qu'elle ait manqué de modération, soit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations se réduisent à la vente d'un peu d'opium, de quelques toiles bleues, & à l'achat des dents d'éléphant, du calin, qui lui coûte trente-cinq florins le cent, d'un peu d'or, qu'elle paie quatre vingt dix florins le marc. Ces affaires seroient plus vives, plus considérables, si les princes étoient fidelles au traité exclusif qu'ils ont fait avec elle. Malheureusement pour ses intérêts, il ont formé des liaisons avec des Anglois qui fournissoient à meilleur marché à leurs besoins, & qui achetent

plus cher leurs marchandises. Elle se dédommage un peu sur ses fermes & sur ses douanes qui lui donnent cent mille florins par an. Cependant ces revenus joints aux bénéfices du commerce, ne suffisent pas pour l'entretien de la garnison & des employés : il en coûte vingt mille florins à la compagnie.

Ce sacrifice put paroître long-temps léger. Avant que les Européens eussent doublé le cap de Bonne-espérance, les Maures, seuls navigateurs dans l'Inde, se rendoient de Surate & de Bengale à Malaca, où ils trouvoient les bâtimens des Molucques, du Japon, & de la Chine. Lorsque les Portugais se furent emparés de cette place, ils allerent eux-mêmes chercher le poivre à Bantam, & les épiceries à Ternate. Pour abréger leur retour, ils imaginerent de le faire par les isles de la Sonde, & y réussirent. Les Hollandois, devenus possesseurs de Malaca & de Batavia se trouverent maîtres des deux seuls détroits connus. Ils y croisoient dans des temps de trouble, & interceptoient les vaisseaux de leurs ennemis. Cette position a cessé d'être respectable, depuis que les François, à la fin de la guerre de

1744, ont découvert le détroit de Baly, & les Anglois, celui de Lamboc, dans la derniere guerre. Batavia continuera toujours d'être l'entrepôt d'un commerce immense ; mais Malaca perd l'unique avantage qui lui donnoit de la considération.

Sans avoir prévu cet événement, la compagnie, en même temps qu'elle s'agrandissoit & s'affermissoit dans l'orient de l'Asie, songeoit à s'assurer de cette partie de l'Inde où les Portugais la traversoient encore, & à leur enlever l'isle de Ceylan. On peut remarquer que cette nation si éclairée sur le commerce, a d'abord pensé à se rendre maîtresse des productions de premiere & de seconde nécessité, avant de songer aux marchandises de luxe. C'est sur la possession des épiceries qu'elle a fondé sa grandeur en Asie, comme elle l'a fondée en Europe sur la pêche du hareng. Les Molucques lui fournissoient la muscade & le girofle : Ceylan devoit lui donner la cannelle.

Spilberg, le premier de ses amiraux qui osa montrer son pavillon sur les côtes de cette isle délicieuse, trouva les Portugais occupés à bouleverser le gouver-

nement & la religion du pays, à détruire les uns par les autres, les souverains qui la patageoient, à s'élever sur les débris des trônes qu'ils renversoient successivement. Il offrit les secours de sa patrie à la cour de Candi : ils furent acceptés avec transport. *Vous pouvez assurer vos maîtres*, lui dit le monarque, *que s'ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme, mes enfans, nous serons les premiers à porter les matériaux nécessaires.*

Les peuples de Ceylan ne virent dans les Hollandois que les ennemis de leurs tyrans : & ils se joignirent à eux. Par ces deux forces réunies, les Portugais furent entiérement chassés en 1658, après une guerre longue, sanglante, opiniâtre. Leurs établissemens tomberent tous entre les mains de la compagnie, qui les occupe encore. A l'exception d'un espace assez borné, sur la côte orientale, où on ne trouve point de port, & dont le souverain du pays tiroit son sel, ils formerent au tour de l'isle un cordon régulier qui s'étendoit depuis deux jusqu'à douze lieues, dans les terres.

Les forts de Jafanapatan, des isles de Manar & de Calpantin, ont pour

but d'empêcher toute liaison avec les peuples du continent voisin. Negumbo, destiné à contenir le district qui produit la meilleure cannelle, a un port suffisant pour les chaloupes, mais qui n'est pas fréquenté, parce qu'il y a une riviere navigable qui conduit à Kolombo. Cette place, que les Portugais avoient fortifiée avec un soin extrême comme le centre des richesses, est devenue le chef lieu de la colonie. Il est vraisemblable, que, sans les dépenses qui y avoient été faites, les vices de sa rade auroient déterminé les Hollandois à établir leur gouvernement & leurs forces à pointe de Gale. On y trouve un port dont, à la vérité, l'entrée est difficile & le bassin fort resserré, mais qui réunit d'ailleurs toutes les perfections qu'on peut désirer. C'est là que la compagnie fait ses chargemens pour l'Europe.

Maturé lui sert à recueillir les caffés & les poivres, dont elle a introduit la culture. Ses fortifications se réduisent à une redoute située sur une riviere qui ne peut recevoir que des bateaux. Le plus beau, le meilleur port des Indes, c'est Trinquemale : il est composé de plusieurs bayes où les plus nombreuses flot-

tes trouvent un azyle sûr. On n'y fait point de commerce ; le pays n'offre aucune marchandise ; il fournit même peu de vivres : il est gardé par sa stérilité. D'autres établissemens moins considérables, répandus sur la côte, servent à faciliter les communications, & à écarter les étrangers.

Ces sages précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l'isle. Celles qui entrent dans le commerce sont les améthystes, les saphirs, les topazes, & des rubis très-petits & très-imparfaits ; ce sont des Maures venus de la côte de Coromandel, qui, en payant un modique droit, les achetent, les taillent, & les font vendre à bas prix, dans les différentes contrées de l'Inde.

Le poivre, que la compagnie achete quatre sols la livre ; le café, qu'elle ne paie que deux ; & le cardamome, qui n'a point de prix fixe : les naturels du pays sont trop indolens, pour que ces cultures, qui sont toutes d'une qualité très-inférieure, puissent jamais devenir fort considérables.

Une centaine de balles de mouchoirs de Pagnes & de Gingamps, d'un très-

beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jafanapatan, où ils sont établis, depuis très-long-temps.

Quelque peu d'ivoire, & environ cinquante éléphans; on les porte à la côte de Coromandel; & cet animal doux & pacifique, mais trop utile à l'homme, pour rester libre dans une isle, va sur le continent augmenter & souffrir les périls de la guerre.

De l'areque, que la Compagnie achete, à raison de cinq florins l'ammonan, & qu'elle vend dix-huit ou vingt sur les lieux mêmes, aux vaisseaux de Bengale, de Coromandel, & des Maldives, qui le paient avec du ris, de grosses toiles, & des cauris. L'areque, qui croît sur une espece de palmier, est un fruit qui n'est pas rare, dans la plupart des contrées de l'Asie, & qui est très-commun à Ceylan: il est ovaire, & ressembleroit assez à la date, s'il n'étoit pas plus serré par les deux bouts. Son écorce est épaisse, lisse & membraneuse. Le noyau qu'elle environne est blanchâtre, en forme de poire, & de la grosseur d'une muscade. Lorsqu'on le mange seul, comme le font quelques Indiens, il appauvrit le sang, il donne

la jaunisse : cet inconvénient n'est pas à craindre, lorsqu'il est mêlé avec le bétel.

Le bétel est une plante qui rampe & qui grimpe comme le lierre. Ses feuilles sont assez semblables à celles du citronnier, quoique plus longue & plus étroites, à l'extrémité. On la cultive comme la vigne, & on lui donne pour la soutenir, un petit arbre, appellé agati, sur lequel elle se plaît singuliérement. Le bétel croît par-tout & dans toute l'Inde ; mais il ne prospere véritablement que dans des lieux humides.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent & crachent des feuilles de bétel, dont l'amertume est corrigée par l'areque qu'elles enveloppent toujours. On y joint constamment du chunam, espece de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent souvent des parfums qui flattent leur vanité ou leur sensualité.

On ne peut pas se séparer avec bienséance, pour quelque temps, sans se donner mutuellement du bétel dans une bourse : c'est un présent de l'amitié qui soulage l'absence. Personne n'oseroit parler à son supérieur, sans avoir la bou-

che parfumée de bétel ; il seroit même grossier de négliger cette précaution avec son égal. Si quelqu'un se présente par hazard sans avoir mâché du bétel, il a grand soin de mettre sa main devant sa bouche, pour intercepter toute odeur désagréable. Les femmes galantes font le plus grand usage du bétel comme d'un puissant attrait pour l'amour. On prend du bétel après les repas ; on mâche du bétel durant les visites ; on s'offre du bétel en s'abordant, en se quittant toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'estomac en est plus sain & plus fort. C'est du moins un préjugé généralement établi aux Indes.

La pêche des perles est encore un des revenus de Ceylan. On peut conjecturer avec vraisemblance que cette isle, qui n'est qu'à quinze lieues du continent, en fut détachée dans des temps plus ou moins reculés par quelque grand effort de la nature. L'espace qui la sépare actuellement de la terre, est rempli de bas fonds qui empêchent les vaisseaux d'y naviguer. Dans quelques intervalles seulement, on trouve quatre ou cinq pieds d'eau qui permettent à de petits bateaux d'y passer. Les Hollandois, qui

s'en attribuent la souveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées pour exiger les droits qu'ils ont établis. C'est dans ce détroit que se fait la pêche des perles, qui eut autrefois un si grand éclat. Cette source de richesses a été si fort épuisée, qu'il n'est pas possible d'y revenir souvent. On visite à la vérité tous les ans le banc, pour savoir à quel point il est fourni d'huitres; mais communément il ne s'y en trouve assez, que tous les cinq ou six ans. Alors la pêche est affermée; & tout calculé, on peut la faire entrer dans les revenus de la compagnie pour cent mille florins. Il se trouve sur les mêmes côtes une coquille appellée Sjancos, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en est libre; mais le commerce en est exclusif.

Après tout, le grand objet de la compagnie, c'est la cannelle. La racine de l'arbre qui la donne est grosse, partagée en plusieurs branches, couverte d'une écorce d'un roux grisâtre en dehors, rougeâtre en dedans. Le bois de cette racine est dur, blanc & sans odeur.

Le tronc qui s'éleve jusqu'à huit & dix toises, est couvert ainsi que ses nombreuses branches, d'une écorce d'abord verte & ensuite rouge.

La feuille ne ressembleroit pas mal à celle du laurier, si elle étoit moins longue & moins pointue. Lorsqu'elle est tendre, elle a la couleur de feu : en vieillissant & en séchant, elle prend un verd foncé au dessus, & un verd plus clair au dessous.

Les fleurs sont petites, blanches, disposées en gros bouquets à l'extrémité des rameaux, d'une odeur agréable & qui approche de celle du muguet.

Le fruit a la forme du gland ; mais il est plus petit. Il mûrit, pour l'ordinaire, au mois de septembre. En le faisant bouillir dans l'eau, il rend une huile qui surnage & qui se brûle. Si on la laisse congeler, elle acquiert de la blancheur, de la consistance ; & l'on en fait des bougies d'une odeur agréable, mais dont l'usage est réservé au roi.

Il n'y a de précieux, dans l'arbre qui produit la cannelle, que la seconde écorce. Pour l'enlever & la séparer de l'écorce extérieure, grise & raboteuse, on ne connoît pas de saison aussi favorable que le printemps, lorsque la seve est la plus abondante. On la coupe en lames; on l'expose au soleil; & en se séchant, elle se roule comme nous la voyons.

Les vieux cannelliers ne donnent qu'une cannelle grossiere, dont on ne fait point de cas. Pour qu'elle soit bonne, il faut que l'arbre n'ait que trois ou quatre ans. Le tronc qu'on a dépouillé ne prend plus de nourriture ; mais la racine ne meurt point & pousse toujours des rejettons. D'ailleurs, le fruit des cannelliers contient une semence qui sert à les reprodire.

La compagnie a des possessions, où cet arbre ne croît point : on n'en trouve que dans le territoire de Negumbo, de Kolombo, & de Pointe de Gale. Les forêts du prince remplissent le vuide qui se trouve quelquefois dans les magasins. Les montagnes occupées par les Bédas en sont remplies, mais ni les Européens, ni les Chingulais n'y sont admis ; & pour partager leurs richesses, il faudroit leur déclarer la guerre.

Comme les Chingulais, ainsi que les Indiens du continent sont distribués par castes, qu'ils ne s'allient jamais les uns avec les autres, & qu'ils exercent toujours la même profession, l'art de dépouiller les cannelliers est une occupation particuliere, & la plus vile de toutes les occupations ; elle est réservée à la caste des

Chalias. Tout autre insulaire se croiroit déshonoré, s'il se livroit à ce métier.

La cannelle, pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune tirant sur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût piquant & cependant agréable. Celle dont les bâtons sont longs, & les morceaux petits, est préférée par les connoisseurs. Elle contribue aux délices de la table, & fournit d'abondans secours à la médecine.

Les Hollandois achetent la plus grande partie de la cannelle, des Indiens qui leur sont soumis : ils se sont engagés à en recevoir une quantité limitée du roi de Candi, à un prix plus considérable. L'une compensée par l'autre, elle ne leur revient pas à six sols la livre ; & ils en exportent sept mille balles, chacune de quatre-vingts & quelques livres pesant. Il ne seroit pas impossible aux vaisseaux qui fréquentent les ports de Ceylan, de se procurer l'abre qui produit la cannelle, mais cet arbre a dégénéré au Malabar, à Batavia, à l'isle de France, par-tout où il a été transplanté.

La compagnie croyoit avoir besoin autrefois, de quatre mille soldats blancs ou noirs, pour s'assurer les avantages

qu'elle tire de Ceylan. Ce nombre a diminué de plus de moitié. Ses dépenſes annuelles montent cependant à onze cens mille florins ; & ſes revenus, ſes petites branches de commerce ne rendent pas plus d'un million. Ce qui manque eſt pris ſur les bénéfices immenſes que donne la cannelle. Elle doit fournir encore aux frais qu'occaſionnent les guerres qu'on a de temps en temps contre le roi de Candi, aujourd'hui ſeul ſouverain de l'ſle.

Les Hollandois ne ſe diſſimulent pas que ces diviſions leur ſont funeſtes. Dès qu'elles commencent, les peuples qui habitent les côtes ſe retirent la plupart dans l'intérieur des terres. Malgré le deſpotiſme qui les attend, ils trouvent encore plus inſupportable le joug Européen qui les condamne à travailler, pour une livre de ris par jour, pour des étrangers, à les porter dans des palanquins dans tous leurs voyages, à leur dreſſer des huttes dans tous les lieux où ils veulent ſe repoſer pendant le jour, ou paſſer la nuit- Les Chalias n'attendent pas même ſouvent les hoſtilités pour s'éloigner : ils prennent quelquefois cette réſolution extrême, à la moindre mé-

ſintelligence qu'on remarque entre le roi & la compagnie. La perte d'une récolte eſt alors ſuivie des dépenſes qu'il faut faire, des fatigues qu'il faut eſſuyer, pour pénétrer, les armes à la main, dans un pays coupé de tous côtés par des rivieres, des bois, des ravins, & des montagnes. Ces malheurs deviendroient plus conſidérables, ſi les naturels de l'iſle étoient ſecourus par quelque puiſſance Européenne, comme on eſt aſſuré qu'ils l'auroient été dans les derniers temps par les Anglois, ſi des affaires plus importantes n'euſſent attiré toutes leurs forces dans le Bengale.

Des conſidérations ſi puiſſantes avoient déterminé les Hollandois à avoir toutes ſortes de complaiſances pour le roi de Candi. Ils lui envoyoient tous les ans un ambaſſadeur chargé de riches préſens. Ils tranſportoient ſur leurs vaiſſeaux ſes prêtres à Siam, pour y étudier la religion qui eſt la même que la ſienne. Quoiqu'ils euſſent conquis ſur les Portugais les fortereſſes, les terres qu'ils occupoient, ils ſe contentoient d'être appellés par ce prince : *les gardiens de ſes rivages.* Ils lui faiſoient encore d'autres ſacrifices.

Cependant, des ménagemens ſi mar-

qués n'ont pas toujours été suffisans pour maintenir la paix : elle a été troublée, à plusieurs reprises. La guerre qui a fini le 14 Février 1766 a été la plus longue, la plus vive de celles que la défiance & des intérêts opposés ont excitées. Comme la compagnie donnoit la loi à un monarque chassé de sa capitale & errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît sa souveraineté sur toutes les contrées dont elle étoit en possession avant les troubles. La partie des côtes qui étoit restée aux naturels du pays lui est abandonnée. Il lui sera permis de peler la cannelle dans toutes les plaines ; & la cour lui livrera la meilleure des montagnes, sur le pied de cinq pagodes, pour dix-huit livres. Ses commis sont autorisés à étendre le commerce partout où ils verront jour à le faire avantageusement. Le gouvernement s'engage à n'avoir nulle liaison avec aucune puissance étrangere, à livrer même tous les Européens qui pourroient s'être glissés dans l'isle. Pour prix de tant de sacrifices, le roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produisoient ; & ses sujets pourront y aller prendre, sans rien payer, le sel nécessaire à leur consom-

mation. Si nous ne nous trompons, la compagnie pourroit tirer un grand avantage d'une position si heureuse.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reste de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au souverain. Ce systême destructeur a eu, dans cette isle, les suites funestes qui en sont inséparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entiere. Ils sont logés dans des cabanes; ils n'ont point de meubles : ils vivent de fruits; & les plus aisés n'ont pour vêtement qu'une piece de grosse toile qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandois fassent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations, qui ont établi des colonies en Asie, de n'avoir jamais tenté : qu'ils distribuent des terreins en propre aux familles. Elles oublieront, détesteront peut-être leur ancien souverain : elles s'attacheront au gouvernement qui s'occupera de leur bonheur : Elles travailleront, elles consommeront. Pour les encourager il sera utile, peut-être nécessaire d'inviter des Européens à accepter dans un des plus riches sols que l'on connoisse, des possessions qu'ils feront cultiver par des esclaves de Malabar, de Timor, de Baly, de Macassar, tous

forts, robuſtes & accoutumés aux travaux des terres. Alors l'iſle de Ceylan jouira de l'opulence à laquelle la nature l'a deſtinée. Elle ſera à l'abri des révolutions, & en état de ſoutenir les établiſſemens de Malabar & de Coromandel qu'elle eſt chargée de protéger.

Les Portugais dans le temps de leur proſpérité avoient formé à la côte de Coromandel quelques établiſſemens médiocres. Celui de Négapatan leur fut enlevé en 1658, par les Hollandois. Il s'accrut ſucceſſivement de dix ou douze villages qui ſe remplirent de tiſſerands. On trouva convenable en 1690, d'aſſurer leur tranquillité par la conſtruction d'un fort; & en 1742, la ville fut entourée de murailles. Elles ſont le centre où ſe réuniſſent les toiles blanches, bleues, peintes, imprimées, fines & groſſieres que la compagnie tire pour ſa conſommation d'Europe ou des Indes de Bimiliptanan, de Paliacate, de Sadraſpatan, de ſes comptoirs de la côte de la Pêcherie. Ces marchandiſes qui forment communément de quatre à cinq mille balles, ſont portées à Négapatan ſur deux chaloupes fixées dans ces mers pour cet uſage.

Les Hollandois vendent à la côte de Coromandel

Coromandel du fer, du plomb, du cuivre, du calin, de la toutenague, du poivre, des épiceries. Ils gagnent ſur ces objets réunis cinq cens mille florins, auxquels on peut en ajouter quarante mille que produiſent leurs douanes. Les dépenſes de leurs divers établiſſemens montent à quatre cens mille florins, & on peut avancer, ſans crainte d'être accuſé d'exagération, que le fret des vaiſſeaux abſorbe le reſte des bénéfices. Le produit net du commerce de Coromandel n'eſt donc pour la compagnie que le profit qu'elle peut faire ſur les toiles qu'elle en exporte. Son commerce dans le Malabar lui eſt encore moins avantageux. Il a commencé à peu près dans le même temps, & s'eſt établi aux dépens de la même nation.

Le motif de cette nouvelle entrepriſe ne paroît pas difficile à deviner. Depuis que les Portugais avoient perdu Ceylan, ils vendoient en Europe la cannelle ſauvage de Malabar à peu près ſur le même pied qu'on avoit toujours vendu la véritable. Quoique cette concurrence ne pût pas durer, elle donna de l'inquiétude aux Hollandois, qui ordonnerent en 1662 à leur général Van-gœns d'attaquer Cochin.

Il avoit à peine investi la place, qu'il apprit la réconciliation du Portugal & de sa patrie. Cette nouvelle fut tenue secrette. On précipita les travaux, & les assiégés fatigués par des assauts continuels se soumirent le huitieme jour. Le lendemain une frégate partie de Goa apporta les articles de la paix. Le vainqueur ne justifia pas autrement sa mauvaise foi, qu'en disant que ceux qui se plaignoient avec tant de hauteur, avoient tenu quelques années auparavant la même conduite dans le Brésil.

A cette époque, les Hollandois se crurent solidement établis dans le Malabar. Cochin leur parut propre à protéger Cananor, Cranganor & Coulan, dont ils venoient de faire la conquête, & le comptoir de Porca, qu'ils méditoient dès-lors, & qu'ils ont en effet formé depuis. L'événement n'a pas répondu aux espérances qu'on avoit conçues. La compagnie n'a pas réussi, comme elle l'espéroit, à exclure de cette côte les autres nations Européennes: elle n'y trouve que les mêmes marchandises qu'elle a dans ses autres établissemens, & la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés où elle exerce un privilege exclusif.

Ses ventes se réduisent à un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de sucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vif-argent. Le vaisseau qui a porté cette médiocre cargaison s'en retourne à Batavia avec un chargement de kaire pour les besoins du port. La compagnie gagne au plus, sur ces objets, cent quatre-vingts mille florins, qui avec soixante mille que lui produisent ses douanes, forme une masse de deux cens cinquante mille. Dans la plus profonde paix, l'entretien de ses établissemens lui coûte deux cens trente-deux mille florins, de sorte qu'il ne lui en reste que dix-huit mille pour les frais de son armement; ce qui est évidemment insuffisant.

La compagnie tire du Malabar, il est vrai deux millions pesant de poivre qui est porté sur des chaloupes à Ceylan, où il est versé dans les vaisseaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il est encore vrai que par ses capitulations elle ne paie que quatre-vingts roupies le candil de cinq cens livres, que les autres compagnies achetent quatre-vingt-dix ou cent, qui coûte même cent vingts aux négocians particuliers; mais le bénéfice qu'elle peut faire sur cet article est plus qu'ab-

ſorbé par les guerres ſanglantes dont il eſt l'occaſion.

Ces obſervations avoient ſans doute échappées à Goloneſſ, directeur général de Batavia, lorſqu'il oſa avancer que l'établiſſement de Malabar qu'il avoit long-temps régi étoit un des plus importans de la compagnie. » Je ſuis ſi » éloigné de penſer comme vous, lui » dit le général Moſſel, que je ſouhai- » terois que la mer l'eût englouti il y a » près d'un ſiecle ».

Avec plus de lumiere, on parviendroit peut-être à la rendre utile. Il ne faudroit pour y réuſſir qu'acheter le poivre à un prix qui forçât les autres nations de renoncer à ce commerce. Le bénéfice que la compagnie feroit ſur la quantité prodigieuſe que lui fourniſſent preſque pour rien ſes colonies de l'eſt, la dédommageroit amplement de ce ſacrifice. Par cette combinaiſon, elle ſe trouveroit ſeule ou preſque ſeule en poſſeſſion d'une épicerie dont l'uſage eſt devenu général ſur la plus grande partie de notre globe.

Quoi qu'il en ſoit de ces ſpéculations, les Hollandois s'apperçurent au milieu de leur ſuccès qu'il leur manquoit un

lieu de relâche, où ceux de leurs vaisseaux qui alloient aux Indes ou qui en revenoient pussent trouver des rafraîchissemens. On étoit embarrassé du choix, lorsque le chirurgien Van-Riebeek proposa en 1650 le cap de Bonne-espérance qui avoit été méprisé mal-à-propos par les Portugais. Un séjour de quelques semaines avoit mis cet homme judicieux en état de voir qu'une colonie seroit bien placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique, pour servir d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Asie. On lui confia le soin de former cet établissement. Ses vues furent dirigées sur un bon plan. Il fit régler qu'il seroit donné soixante acres de terre à tout homme qui s'y voudroit fixer. On devoit avancer des grains, des bestiaux & des ustensiles à ceux qui en auroient besoin : des jeunes femmes tirées des maisons de charité leur seroient associées pour adoucir leurs fatigues & les partager. Il étoit libre à tous ceux qui dans trois ans ne pourroient pas se faire au climat de revenir en Europe, & de disposer de leurs possessions comme ils le voudroient. Ces arrangemens pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on se proposoit de mettre en valeur étoit habitée par les Hottentots, peuples pasteurs, qui ne connoissoient de bien que leurs troupeaux & leur liberté ; peuples simples, à qui la nature avoit donné des mœurs assez douces, la superstition inspiré des coutumes atroces, & l'ignorance laissé des usages barbares dont on ne connoissoit pas l'origine. Ils étoient comme tous les peuples pasteurs, remplis de bienveillance, & tenoient quelque chose de la malpropreté & de la stupidité des animaux qu'ils conduisoient. La guerre contre les lions & les tigres étoit presque la seule qu'ils connussent. Ils avoient institué un ordre dont on honoroit ceux qui avoient vaincu quelqu'un de ces animaux destructeurs de leurs bergeries ; & ils révéroient leur mémoire. L'apothéose d'Hercule avoit eu la même origine.

Riebeck se conformant aux idées malheureusement reçues, commença par s'emparer du territoire qui étoit à sa bienséance, & il songea ensuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi*, dit leur envoyé à ces étrangers, *avez-vous semé nos ter-*

res? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux? De quel œil verriez-vous ainſi uſurper vos champs? Vous ne vous fortifiez que pour réduire par degrés les Hottentots à l'eſclavage. Ces repréſentations furent ſuivies de quelques hoſtilités, qui ramenerent le fondateur à des principes qui étoient dans ſon ame. Il acheta le pays qu'il vouloit occuper quarante-cinq mille florins, qu'on paya en marchandiſes. Tout fut pacifié, & il n'y a nul trouble depuis.

Il eſt prouvé que la compagnie a dépenſé depuis vingt-trois millions de florins pour élever la colonie à l'état où elle eſt aujourd'hui. Quelques détails feront juger de l'emploi de ces profuſions.

On compte au cap environ douze mille Européens, Hollandois, Allemands, ou réfugiés François. Une partie de cette population eſt concentrée dans la capitale & dans deux bourgs aſſez conſidérables : le reſte eſt diſperſé dans les campagnes, & s'étend juſqu'à cent cinquante lieues du chef-lieu de la colonie. Le ſol ſablonneux des Hottentots n'eſt bon que par intervalles ; & les colons ne veulent ſe fixer que dans les lieux où ils trouvent réunis l'eau, le bois,

un terrain fertile : trois avantages qui ſe trouvent rarement enſemble.

La compagnie tiroit autrefois de Madagaſcar des eſclaves qui ſoulageoient les blancs dans leurs travaux. Elle a interrompu cette navigation depuis que la concurrence des François a rendu mauvais ce commerce. Les colons ſont réduits aujourd'hui à quelques Malais amenés de l'Inde qui ſe font difficilement au climat, & qui ne ſont guere propres aux ouvrages qu'on en exige.

Si les Hottentots pouvoient ſe fixer, ce ſeroit un grand avantage. Leur caractere ne permet pas de l'eſpérer. On n'eſt encore parvenu qu'à déterminer les plus miſérables d'entr'eux à un, deux, trois ans de ſervice. Ils ſont dociles ; ils ſe prêtent au travail qu'on exige d'eux ; mais à l'expiration de leur engagement, ils prennent le bétail qu'on eſt convenu de leur donner pour ſalaire ; ils vont rejoindre leur horde ; & on ne les revoit que lorſqu'ils ont des bœufs ou des moutons à troquer contre des couteaux, du tabac & de l'eau-de-vie. La vie indépendante & oiſive qu'ils menent dans leurs déſerts a pour eux des charmes inexprimables : rien ne peut les en dé-

tacher. Un d'eux fut pris au berceau : on l'éleva dans nos mœurs & dans notre croyance. Ses progrès répondirent aux soins de son éducation. Il fut envoyé aux Indes, & utilement employé dans le commerce. Les circonstances l'ayant ramené dans sa patrie, il alla visiter ses parens dans leur cabane. La simplicité de ce qu'il voyoit le frappa. Il se couvrit d'une peau de brebis, & alla reporter au fort ses habits Européens. *Je viens*, dit-il au gouverneur, *renoncer pour toujours au genre de vie que vous m'aviez fait embrasser. Ma résolution est de suivre jusqu'à la mort la religion & les usages de mes ancêtres. Je garderai pour l'amour de vous le collier & l'épée que vous m'avez donné : trouvez bon que j'abandonne tout le reste.* Il n'attendit point de réponse : il se déroba par la fuite, & on ne le revit jamais.

Quoique le caractere des Hottentots ne soit pas tel que les Hollandois le désireroient, la compagnie tire des avantages solides de sa colonie. A la vérité, la dîme du bled & du vin qu'elle perçoit ; ses douanes & ses autres droits

ne lui rendent pas au delà de cent vingts mille florins.

Elle n'en gagne pas plus de vingt mille ſur les gros draps, les toiles communes de fil & de coton, la quinquaillerie, le charbon de terre, quelques autres objets peu importans qu'elle y débite.

Ses bénéfices ſont encore moindres ſur ſoixante lécres de vin rouge, & quatre-vingts, ou quatre-vingt-dix de blanc qu'elle porte tous les ans en Europe. Le lécre peſe environ douze cens livres. Deux ſeules habitations contigues à Conſtance produiſent ce vin. Il devroit entrer tout entier & à très-bas prix dans les caves de la compagnie. Heureuſement le gouverneur trouve ſon intérêt à permettre que les cultivateurs ne le livrent que mêlé avec celui des vignes voiſines. Le vin ſi renommé qui leur reſte par cet arrangement, l'excellent vin pur du Cap eſt vendu deux florins la bouteille aux vaiſſeaux étrangers que le haſard conduit ſur ces côtes : il eſt ordinairement meilleur que celui que la tyrannie arrache, parce qu'on n'obtient jamais rien de bon que de la volonté.

Les dépenses inséparables d'un si grand établissement absorbent au moins ces petits profits réunis. Aussi son utilité a-t-elle une autre base.

Les vaisseaux Hollandois qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, trouvent au Cap un asyle sûr, un ciel agréable, tempéré & pur, les nouvelles importantes des deux mondes. Ils y prennent du beurre, des farines, du vin, une grande abondance de légumes salés pour leur navigation & pour les besoins de leurs colonies. Les ressources y seroient encore plus considérables si, par une avidité aveugle, la compagnie n'arrêtoit continuellement l'industrie des colons. Elle les force de lui livrer leurs denrées à un prix si vil, qu'on les a vu long-temps hors d'état de se procurer des vêtemens, & leurs autres besoins les plus essentiels.

Cette tyrannie seroit peut-être supportable, si ceux qui en sont la victime étoient autorisés à vendre le superflu de leurs productions aux navigateurs étrangers que la position & d'autres raisons attireroient dans leurs ports. La jalousie du commerce qui est un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, les a privés de cette ressource : on s'est long-

temps flatté qu'en refusant cette commodité aux nations rivales, on parviendroit à les dégoûter des Indes : l'expérience contraire n'a rien fait changer, quoiqu'il fût aisé de voir que toutes les richesses qui entreroient dans la colonie reviendroient tôt ou tard à la compagnie. Le gouverneur seul a été autorisé à fournir aux nécessités les plus urgentes de ceux qui aborderoient au Cap. Cet arrangement vicieux a été, comme il le devoit être, la source de mille vexations.

Il faut rendre justice à M. Tulbach qui, dans le temps où nous écrivons, donne des loix à cet établissement. Cet homme généreux a montré durant la derniere guerre une humanité, un désintéressement dont aucun de ses prédécesseurs ne lui avoit laissé l'exemple. Assez éclairé pour s'élever au dessus du préjugé, assez ferme pour s'écarter des ordres absurdes qu'il recevoit, il a encouragé les nations qui travailloient à se supplanter, à venir chercher des subsistances dans sa colonie. Elles les obtenoient à un prix assez modéré pour ne se pas rebuter, & assez fort pourtant pour donner de l'activité aux cultiva-

teurs. Puiſſe ce ſage adminiſtrateur jouir long-temps de la douce ſatisfaction d'avoir fait la fortune de ſes concitoyens, & de la gloire d'avoir négligé la ſienne.

Si la compagnie adopte ſes vues, elle ſuivra l'eſprit de ſes fondateurs, qui ne faiſoient rien au haſard, & qui n'avoient pas attendu les événemens heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du ſoin de donner un centre à leur puiſſance. Ils avoient jeté les yeux ſur l'iſle de Java.

Le peuple de cette iſle, qui peut avoir trois cens lieues de tour, ſe croyoit originaire de la Chine, quoiqu'il n'en eût plus ni la religion, ni les mœurs. Un mahométiſme fort ſuperſtitieux en étoit le culte dominant. Il y avoit encore dans l'intérieur du pays quelques idolâtres, & c'étoient les ſeuls hommes de l'iſle qui ne fuſſent point parvenus aux derniers degrés de la dépravation. L'iſle autrefois ſoumiſe à un ſeul monarque ſe trouvoit alors partagée entre pluſieurs ſouverains qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces diſſenſions éternelles avoient entretenu chez ces peuples l'oubli des mœurs & l'eſprit militaire. En-

nemis de l'étranger, ſans confiance entr'eux, on ne voyoit point de nation qui parût mieux ſentir la haine. C'eſt-là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il ſembloit que l'envie de ſe nuire, & non le beſoin de s'aider, les eût raſſemblés en ſociété. Le Javanois n'abordoit point ſon frere, ſans avoir le poignard à la main, toujours en état de ſe défendre d'un attentat qu'il étoit toujours prêt à commettre, & qu'il avoit toujours à craindre. Les grands avoient beaucoup d'eſclaves qu'ils achetoient, qu'ils faiſoient à la guerre, ou qui s'engageoient pour dette. Ils les traitoient avec inhumanité : c'étoient les eſclaves qui cultivoient la terre, & qui faiſoient tous les travaux pénibles. Le Javanois mâchoit du bétel, fumoit de l'opium, vivoit avec ſes concubines, combattoit ou ſe repoſoit. On trouvoit dans ce peuple beaucoup d'eſprit; mais il y reſtoit peu de traces de principes moraux. Il ſembloit moins un peuple peu avancé, qu'une nation dégénérée. C'étoient des hommes qui, d'un gouvernement réglé, étoient paſſés à une eſpece d'anarchie, & qui ſe livroient ſans frein aux mouvemens impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractere si corrompu ne changea rien aux vues de la compagnie sur Java. L'obstacle qu'y pouvoient mettre les Anglois alors en possession d'une partie du commerce de cette isle, fut bientôt levé. La foiblesse de Jacques I, & la corruption de son conseil rendoient les Anglois si timides, qu'ils se laisserent supplanter sans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays privés de cet appui se laisserent asservir. Ce fut l'ouvrage du temps & de l'adresse: mais il faut le dire, la perfidie, la cruauté furent aussi les moyens qu'employerent les Hollandois.

Le gouvernement de l'isle qui avoit pour unique base les loix féodales, sembloit appeller la discorde. On arma le pere contre le fils, le fils contre le pere. Les prétentions du foible contre le fort, du fort contre le foible, furent appuyées suivant les circonstances. Tantôt on prenoit le parti du monarque, & tantôt celui des vassaux. Si quelqu'un montroit sur le trône des talens redoutables, on lui suscitoit des concurrens. Ceux que l'or ou les promesses ne séduisoient pas étoient subjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution,

toujours préparée par les tyrans, & toujours à leur avantage. Ils se trouverent enfin les maîtres des postes importans de l'intérieur, & des forts bâtis sur les côtes.

L'exécution de ce plan d'usurpation n'étoit encore qu'ébauchée, lorsqu'on établit à Java un gouverneur qui eut un palais, des gardes, un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'œconomie qu'elle avoit suivis jusqu'alors. Elle étoit persuadée que les Portugais avoient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenoient les vice-rois de Goa; qu'on devoit éblouir les peuples de l'orient pour mieux les subjuguer; & qu'il falloit frapper l'imagination & les yeux des Indiens, plus aisés à conduire par les sens que les habitans de nos climats.

Les Hollandois avoient une autre raison pour se donner un air de grandeur. On les avoit peints à l'Asie comme des pirates, sans patrie, sans loix & sans maître. Ce qu'ils avoient dit pour faire tomber ces calomnies n'avoit pas réussi dans des régions soumises au despotisme, & qui n'avoient, ni ne pouvoient se former aucune idée d'un gouvernement

populaire. Ils propoſerent à pluſieurs états voiſins de Java d'envoyer des ambaſſadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'impoſer aux Orientaux, & de flatter l'ambition du Stadhouder, dont la protection leur étoit néceſſaire pour les raiſons que nous allons dire.

Lorſqu'on avoit accordé à la compagnie ſon privilege excluſif, on y avoit aſſez mal-à-propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes orientales. Iſaac Lemaire, un de ces négocians riches & entreprenans, qu'on devroit regarder partout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du ſud par les terres auſtrales, puiſque la ſeule voie connue alors pour y arriver étoit interdite. Deux vaiſſeaux qu'il expédia paſſerent par un détroit qui depuis a porté ſon nom, ſitué entre le cap de Horn & l'iſle des Etats, & furent conduits par les événemens à Java. Ils y furent confiſqués, & ceux qui les montoient envoyés priſonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les eſprits déjà prévenus contre tous les commerces

excluſifs. Il parut abſurde, qu'au lieu des encouragemens que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état purement commerçant mit des entraves à leur induſtrie. Le monopole que l'avarice des particuliers ſouffroit impatiemment, devint plus odieux, quand la compagnie donna plus d'étendue qu'elles n'en devoient avoir, aux conceſſions qui lui avoient été faites. On ſentoit que ſon orgueil & ſon crédit augmentant avec ſa puiſſance, les intérêts de la nation ſeroient ſacrifiés dans la ſuite aux intérêts, aux fantaiſies même de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il auroit ſuccombé ſous la haine publique, & qu'on ne lui auroit pas renouvellé ſon privilege qui alloit expirer, s'il n'avoit été ſoutenu par le prince Maurice, favoriſé par les états-généraux, & encouragé à faire tête à l'orage par la conſiſtance que lui donnoit ſon établiſſement de Java.

Quoique divers mouvemens, pluſieurs guerres, quelques conſpirations aient troublé la tranquillité de cette iſle, elle ne laiſſe pas d'être aſſujettie aux Hollandois de la maniere dont il leur convient qu'elle le ſoit.

Bantam en occupe la partie occiden-

tale. Un de ses monarques qui avoit remis la couronne à son fils, fut rappellé au trône par son inquiétude & par une faction puissante. Son parti prévalut par la protection que lui accorderent les Hollandois; mais il se trouva hors d'état de payer à ses protecteurs les sommes immenses auxquelles ils faisoient monter les secours qu'ils lui avoient fournis pour soutenir la guerre. Cette impossibilité le força de se mettre dans leur dépendance, en leur accordant un commerce exclusif dans ses états. Elle est si entiere, qu'un de ses successeurs fut envoyé en 1749 en exil à Amboine par les intrigues de sa femme, qui obtint du conseil de Batavia le sceptre pour un de ses parens qu'elle espéroit de gouverner. Les peuples mécontens de cette disposition se souleverent; mais on les battit. Pour achever cependant de les calmer, on éloigna la reine & son favori: on plaça sur le trône un prince de la famille royale banni depuis long-temps à Ceylan. La compagnie maintient cette autorité avec trois cens soixante-huit hommes distribués dans deux mauvais forts, dont l'un sert d'habitation à son gouverneur, & l'autre de palais au roi. Cet établissement ne lui coûte que

cinquante mille florins, qu'elle retrouve sur les marchandises qu'elle y débite. Elle a en pur bénéfice ce qu'elle peut gagner sur trois millions pesant de poivre qu'on s'est obligé de lui livrer à douze florins seize sols le cent.

C'est peu de chose, en comparaison de ce que la compagnie retire du pays de Tjeribon, qu'elle a réduit sans efforts, sans intrigue & sans dépense. A peine les Hollandois s'étoient-ils établis à Java, que le sultan de cet état resserré, mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d'un voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement mille last de ris à trente-huit florins huit sols le last : chaque last pese trois mille trois cens livres : un million pesant de sucre, dont le plus beau est payé six florins quatorze sols & demi le cent : un million deux cens mille livres de café à deux sols la livre : cent quintaux de poivre à deux sols un tiers la livre ; cette culture ne fait que de naître : trente mille livres de fil de coton ; dont le plus beau n'est payé que quatorze sols la livre : six cens mille livres d'areque à six florins le cent. Quelques injustes que soient ces prix, ils n'ont jamais mis les armes à

la main du peuple de Tjeribon, le plus doux, le plus civilisé de l'isle. Cent Européens suffisent pour le tenir dans les fers. La dépense de cet établissement ne monte pas au dessus de vingt mille cinq cens florins qu'on gagne sur les toiles qu'on y porte.

Il est plus difficile de maintenir dans la dépendance l'empire de Mataran ou de Java, qui donnoit autrefois des loix à toute l'isle. On cherchoit les moyens de l'asservir, lorsque la mort de son souverain excita l'ambition de plusieurs concurrens. La compagnie favorisa le plus incapable : elle le plaça sur le trône : elle choisit le lieu où il devoit fixer sa cour, & s'assura de lui par une citadelle, par une garde qui n'avoit de fonction apparente que celle de veiller à sa conservation. Après toutes ces précautions, elle se fit un art de l'endormir dans le sein des voluptés, d'amuser son avarice par des présens, de flatter sa vanité par des ambassades éclatantes. Depuis cette époque, le prince & ses successeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils instrumens du despotisme de la compagnie. Elle n'a besoin pour le soutenir que de trois cens cavaliers & de quatre cens

ſoldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte trois cens quatre vingts mille florins.

On eſt bien dédommagé de cette dépenſe par les avantages qu'elle aſſure. Les ports de cet état ſont devenus les chantiers où l'on conſtruit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiſeries néceſſaires pour ſes différens établiſſemens de l'Inde, & pour une partie des colonies étrangeres. Elle y charge encore les productions que le royaume s'eſt obligé à lui livrer, c'eſt-à-dire, cinq mille laſt de ris à vingt-quatre florins le laſt, tout le ſel qu'elle demande à quatorze florins huit ſols le laſt; cent mille livres de poivre à neuf florins douze ſols le cent; tout l'indigo qu'on cueille à un florin & demi la livre; le cadjang dont ſes vaiſſeaux ont beſoin à trente-huit florins huit ſols le laſt; le fil de coton depuis ſix juſqu'à quinze ſols la livre, ſuivant ſa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome à un prix honteux.

L'iſle de Madure qui n'eſt ſéparée des ports du Mataran que par un canal étroit, eſt forcée par une garniſon de quinze

hommes d'y livrer ſon ris à un prix très-foible. Elle éprouve ainſi que les autres peuples de Java une vexation plus odieuſe encore. Les commis de la compagnie ſe ſervent de fauſſes meſures, qui groſſiſſent la quantité de denrées qu'on doit fournir. Cette infidélité dont ils profitent ſeuls, n'a pas été punie, & rien ne fait eſpérer qu'elle puiſſe l'être un jour. Il n'y a dans l'iſle de Java que le pays de Balambourg qui ne ſoit pas expoſé à ces iniquités. Les Hollandois qui l'ont dédaigné parce qu'il ne fourniſſoit point d'objet de commerce, n'y ont formé aucune liaiſon.

Du reſte, la compagnie contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois, en ſapant peu-à-peu les mauvaiſes loix qui l'entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être aſſuré d'un commerce entiérement excluſif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'iſle. Tout ſon domaine ſe réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnerent la conquête qu'en firent les Hollandois, & la tyrannie qui la ſuivit en firent un déſert. Il reſta inculte. Les deux derniers généraux Jmoff & Moſſel frappés de ce déſordre, ont cherché à y remédier. Pour y réuſſir, ils

ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppreſſion avoit miſes dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires n'ont guere hazardé ſur leurs habitations que des troupeaux, dont ils trouvent un débit facile, sûr & avantageux. On ſe ſeroit livré à la culture, qui demande plus de ſoins, d'avances & de bras, ſi la compagnie n'exigeoit pas qu'on lui livre les denrées aux mêmes prix qu'elle les paie dans le reſte de l'iſle. Dans le temps où nous écrivons, toute la population ſe réduit à cent cinquante mille eſclaves dirigés par un petit nombre d'hommes libres. Leurs ſueurs fourniſſent deux millions peſant de café, cent cinquante mille livres de poivre, vingt-cinq mille livres de coton, dix mille livres d'indigo, dix millions de ſucre, & ſix mille leggers d'areque. Les deux derniers objets ont été pouſſés avec plus de vivacité que les autres, parce que les particuliers pouvant les acheter & les exporter, les paient vingt pour cent plus cher que la compagnie.

Ces produits, ainſi que tous ceux de Java,

Java, ſont portés à Batavia, bâtie ſur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra.

Une ville qui devenoit un entrepôt ſi conſidérable a dû s'embellir ſucceſſivement. Elle eſt bien bâtie. Les maiſons, ſans être magnifiques, ſont agréables, commodes & bien meublées. Ses rues ſont larges, tirées au cordeau, bordées de grands arbres, percées de canaux, & toujours propres, quoique la crainte d'augmenter la chaleur par la réverbération ait fait prendre le parti de ne les point paver. Tous les édifices publics ont de la grandeur ; & la plupart des voyageurs regardent Batavia comme une des plus belles villes du monde.

La population, en y comprenant celle des faux-bourgs & de la banlieue, ne paſſe pas cent mille ames. Les eſclaves en forment la plus grande partie. On y voit auſſi des Malais, des Javanois, des Macaſſars libres, aſſez pareſſeux, & des Chinois qui exercent preſque excluſivement tous les métiers, & conduiſent toutes les manufactures. Il peut y avoir dix mille Européens. Quatre mille d'entr'eux nés dans l'Inde ont dégénéré à un point qu'on a peine à croire. Cette étrange dégradation peut être attribuée

à l'uſage généralement reçu, d'abandonner leur éducation à des eſclaves.

La corruption de Batavia a été exagérée. Les mœurs n'y ſont pas plus libres que dans les autres établiſſemens que nous avons formés en Aſie. On y boit à la vérité beaucoup : mais le nœud du mariage y eſt fort reſpecté. Il n'y a que des hommes ſans engagement qui ſe permettent d'avoir des concubines, le plus ſouvent eſclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaiſons toujours obſcures, en refuſant de baptiſer les enfans qui leur devoient le jour : ils ſont devenus plus traitables, depuis qu'un charpentier de la compagnie qui vouloit que ſon fils eût une religion, ſe mit en diſpoſition de le faire circoncire.

Le luxe a fait plus de réſiſtance encore que le concubinage. Les femmes, qui ont toutes l'ambition de ſe diſtinguer par la richeſſe des habits, par la magnificence des équipages, pouſſent à l'excès ce goût pour l'éclat & pour le faſte. Elles ne ſortent jamais qu'avec un cortege nombreux d'eſclaves, traînées dans des chars magnifiques, ou portées dans de ſuperbes palanquins. Leurs robes ſont d'un tiſſu d'or ou d'argent, ou de beaux ſatins

de la Chine, avec des roseaux d'or pour bordure. Leur tête est chargée de perles, de diamans & d'autres pierres précieuses. Le gouvernement voulut en 1758 modérer ces profusions, en proportionnant l'état au grade. Ses réglemens furent reçus avec mépris : ou on les éluda, ou on se soumit à une amende, & il ne se fit aucun changement. C'eût été en effet une étrange singularité, que l'usage des pierreries fût devenu étranger au pays même où elles naissent, & que les Hollandois eussent réussi à régler aux Indes un luxe qu'ils en apportent pour le répandre, ou pour l'augmenter dans toute l'Europe.

La chaleur qui devroit être naturellement excessive à Batavia, y est tempérée par un vent de mer fort agréable, qui s'éleve tous les jours à dix heures, & qui dure jusqu'à quatre. Les nuits sont rafraîchies par des vents de terre, qui tombent à l'aurore. Peut-être les vapeurs d'un sol marécageux y peuvent-elles altérer la salubrité d'un ciel pur & serain. On n'y voit pas cependant beaucoup de maladies. La mortalité qui regne parmi les soldats & les matelots doit être plutôt attribuée à la débauche, à la mauvaise

nourriture & à la fatigue, qu'aux intempéries du climat.

Rien n'est plus agréable que les environs de la ville, à une ou deux lieues. La campagne y est couverte de maisons riantes, de bosquets qui donnent un ombrage délicieux, de jardins fort ornés & de très-bon goût. Il est du bon air d'y vivre toute l'année; & les gens en place ne vont à Batavia que pour les affaires du gouvernement. Ces retraites charmantes devoient autrefois leur tranquillité à des forts placés de distance en distance, pour arrêter les courses des Javanois. Depuis que ces peuples ont contracté l'habitude de l'esclavage, ces especes de redoutes ne servent que de quartier de rafraîchissement aux recrues qui arrivent fatiguées par un long voyage.

Batavia est située dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par plusieurs isles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'est proprement qu'une rade; mais on y est en sureté par tous les vents & dans toutes les saisons, comme dans le meilleur port. Le seul inconvénient qu'on éprouve, c'est la difficulté d'aller dans les gros temps à bord des vaisseaux obligés de

mouiller à une assez grande distance. Les bâtimens reçoivent les réparations dont ils ont besoin dans la petite isle de d'Onrust, qui, quoiqu'éloignée de deux lieues & demie, est une de celles qui contribuent le plus à la bonté de la rade. C'est un excellent chantier, bien fortifié, qui n'est jamais sans trois ou quatre cens charpentiers Européens, & où la facilité des chargemens a fait former les magasins des grosses marchandises qu'on destine à être exportées. Une riviere assez considérable qui, après avoir fertilisé les terres & embelli Batavia, se jette dans la mer, sert à la communication des vaisseaux avec la ville, & de la ville avec les vaisseaux. Les Alleges qui formoient autrefois cette liaison, pouvoient tirer environ douze pieds d'eau : elles sont réduites à la moitié. Des sables & des immondices ont formé un banc qu'on ne peut pas laisser accroître sans se jeter dans des embarras, dans des dépenses fort considérables. L'importance de Batavia, ce chef-lieu des colonies Hollandoises, mérite bien qu'on s'occupe sérieusement de tout ce qui peut soutenir l'éclat & l'utilité de sa rade. Elle est la plus considérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaiſſeaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Aſie, à l'exception de ce qui part directement de Bengale & de Ceylan ; ils s'y chargent en retour de tous les objets qui forment ces riches ventes qui nous cauſent tant de ſurpriſe & d'admiration.

Les expéditions pour les différentes échelles de l'Inde ne ſont guere moins conſidérables, ou le ſont peut-être davantage. On y emploie les bâtimens Européens durant le ſéjour forcé qu'ils ſont réduits à faire dans ces mers éloignées. Cette double navigation a pour baſe celle qui lie tous les établiſſemens Hollandois avec Batavia. Ceux de l'eſt, à raiſon de leur ſituation, de la nature de leurs denrées & de leurs beſoins, y entretiennent des liaiſons plus vives que les autres. Il faut à tous des paſſeports. Les bâtimens particuliers qui négligeroient cette précaution imaginée pour empêcher les verſemens frauduleux, ſeroient ſaiſis par des chaloupes qui croiſent continuellement dans ces parages. Lorſqu'ils ſont arrivés à leur deſtination, ils livrent à la compagnie celles de leurs productions dont elle s'eſt réſervé le commerce excluſif,

& vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des esclaves forme une des branches principales de ce dernier commerce : on en porte au moins six mille tous les ans des deux sexes à Batavia, destinés au service domestique, au travail des terres, des manufactures, & à partager la couche des Chinois qui ne peuvent ni amener, ni faire venir aucune femme de leur patrie.

Ces importations sont grossies annuellement par celles d'une douzaine de jonques Chinoises parties d'Aymuy, de Limpo & de Canton. Leur charge peut valoir un million & demi de florins : elle consiste en porcelaines, en toffes de soie & de coton qui se consomment à Batavia & dans les autres colonies Hollandoises ; en soies écrues que la compagnie achete, si elles forment un objet un peu considérable : lorsqu'il y en a peu, elles sont vendues à ceux qui veulent les faire passer à Macassar, à Sumatra, où on en fait des pagnes pour les grands : en thé, dont la compagnie se chargeoit autrefois, mais qui est abandonné aujourd'hui aux particuliers ; ils l'envoient en Europe, où il est vendu par la compagnie, qui retient quarante

pour cent pour son droit de fret : ce thé est communément mauvais, & de la derniere qualité, en camphre : le camphre est une substance blanche, transparente, volatile, inflammable, d'un goût amer & piquant ; elle paroît composée d'une terre fort subtile, & de fort peu d'eau : celui qu'on tire de Bornéo & de Sumatra est une gomme que jette le vieux camphrier, dans ces deux isles seulement. Il est si rare & si cher, que les Chinois & les Japonois qui le regardent comme le premier des remedes, l'achetent jusqu'à quatre cens florins la livre. Le camphre que les Chinois portent à Batavia est tiré des racines de l'arbre qu'on a fait bouillir dans l'eau : les Gentils s'en servent dans toute l'Asie pour les feux d'artifices qui y sont communs ; & les Mahométans le mettent dans la bouche de leurs morts lorsqu'ils les enterrent : on en transporte en Hollande, le seul pays de l'univers où jusqu'ici on ait su le rafiner: il se répand de là dans toute l'Europe, où il est employé quelquefois dans la médecine, & très-fréquemment dans la chirurgie : mêlé avec de l'essence de mirrhe & d'aloès, il est excellent pour arrêter le progrès de la gangrene, la

carie des os, ou pour déterger les plaies.

Les Jonques qui, indépendamment des objets dont on a parlé, portent deux mille Chinois amenés réguliérement à Java par l'eſpérance d'y faire fortune, s'en retournent avec des nerfs de cerfs, & des nageoires de requin, dont on fait un mets très-délicat à la Chine. Elle reçoit de plus à Batavia du tripam, dont elle prend tous le ans deux mille picles. Chaque picle qui peſe cent ving-cinq livres, ſe vend de ſix à vingt florins, ſuivant ſa qualité. Le tripam eſt une eſpece de champignon qui a la forme d'un cervelat. Sa rondeur & ſa noirceur décident de ſa perfection. Il ne croît qu'à deux pieds de la mer ſur les roches ſtériles des iſles de l'Eſt & de la Cochinchine, d'où il eſt porté à Batavia avec ces nids ſi renommés dans tout l'orient qu'on trouve dans les mêmes lieux. Le picle de cette derniere marchandiſe ſe vend de ſept à quatorze cens florins; & les Chinois en emportent mille picles. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de profondeur, de trois pouces de tour, & du poids d'environ une demi-once, ſont l'ouvrage d'une eſpece d'hirondelle, qui a la tête, la poitrine, les aîles d'un

beau bleu, & le corps d'un blanc de lait. Elle les compose de frai de poisson, ou d'une écume gluante que l'agitation de la mer forme autour des rochers auxquels elle les attache par le bas & par le côté. Assaisonnés de sel & d'épiceries, c'est une gelée nourrissante, saine & délicieuse qui fait le plus grand luxe de la table des orientaux Mahométans. Leur délicatesse dépend de leur blancheur. Les oiseaux ne sont pas bons ; & on se garde bien de se priver du fruit de leur industrie, en les prenant, ou en les faisant périr. Les Chinois emportent aussi du calin & du poivre, quoique la compagnie s'en soit réservé l'exportation. Ses principaux agens jugent pour leur avantage, que cette extraction n'est nullement nuisible au corps qui leur a confié ses intérêts.

Le trafic des Chinois à Batavia leur vaut, outre les marchandises qu'ils en exportent, une solde en argent. Cette richesse est grossie par les sommes considérables que les Chinois établis à Java font passer à leurs familles, & par celles qu'emportent avec eux ceux qui, contens de leur fortune, s'en retournent dans leur patrie qu'ils perdent rarement de vue.

Les Européens ne sont pas aussi bien traités à Batavia que les Chinois. On n'y reçoit comme négocians que les Espagnols. Ils viennent de Manille avec de l'or, qui est une production de l'isle même, avec de la cochenille & des piastres apportées du Mexique. Ils reçoivent en échange des toiles pour eux & pour Accapulco, de la cannelle, dont l'usage du chocolat qui est général dans le nouveau monde, a extrêmement étendu la consommation. Depuis que les Anglois & les François ont pris la route des Philippines, la premiere branche de ce commerce est fort tombée : la derniere a souffert de l'altération en 1759. Jusqu'alors on avoit livré aux Espagnols la cannelle à un prix assez modéré : à cette époque, on voulut la leur vendre le prix qu'elle valoit en Europe. Cette nouveauté mit de la froideur entre les deux colonies. Les suites de cette brouillerie ne nous sont pas connues.

Ce que nous savons, c'est que les François ne vont guere à Batavia que pendant la guerre. Ils y prennent du ris & de l'arrak pour leurs vaisseaux, pour leurs établissemens, qu'ils paient avec de l'argent, ou en lettres de change,

Les Anglois s'y montrent davantage. Tous ceux de leurs vaiſſeaux qui vont d'Europe en Chine, y relâchent, ſous prétexte de renouveller leur eau, mais en effet, pour ſe défaire de leur pacotille, qu'ils ne vendroient pas au terme de leur voyage. Elle eſt composée de draps, de quinquaillerie, de miroirs, d'armes, de vin de Madere, d'huile de Portugal, & de beaucoup d'autres choſes qu'ils donnent à bien meilleur marché que la compagnie. Ils en tirent quatre ou cinq cens mille florins, qu'ils emploient à la Chine à ſe faire une nouvelle pacotille. Ils préféreroient d'être payés avec du poivre & du calin, ſur leſquels ils feroient encore un bénéfice; mais les adminiſtrateurs n'oſent ſe permettre cette infidélité, qui feroit du bruit. D'ailleurs, les Chinois qui tiennent en ferme les douanes de Batavia ne favoriſeroient pas volontiers une contrebande, dont eux-mêmes & les navigateurs de leur nation tirent de ſi grands avantages.

Outre les vaiſſeaux d'Europe, on voit tous les ans à Batavia trois ou quatre bâtimens Anglois expédiés de différentes parties de l'Inde. Ils ont tenté d'y ven-

dre de l'opium & des toiles, mais ils ont été obligés de renoncer à une importation trop contrariée par les intérêts particuliers pour être soufferte. Leur commerce se borne à acheter du sucre, qu'ils répandent par-tout, & de l'arrak, dont il se fait une consommation immense dans leurs colonies. L'arrak est une eau-de-vie faite avec du ris, du sirop, du sucre & du vin de cocotier, qu'on laisse fermenter ensemble, & qu'ensuite on distile. C'est une des branches de commerce que l'industrie des Hollandois a enlevée à la paresse des Portugais. La manufacture de l'arrak établie originairement à Goa, a passé en grande partie à Batavia.

Cette ville leve sur toutes les marchandises qu'elle laisse entrer ou sortir un droit de cinq pour cent. Le produit de la douane est affermé huit cens soixante-quatre mille florins. Il ne faudroit pas juger de l'étendue du commerce par cette regle, qui pourtant est constamment la plus sure. Les gens en place ne paient que ce qu'ils jugent à propos; & la compagnie ne paie rien, parce qu'elle se paieroit à elle-même. Quoiqu'elle soit là comme ailleurs le plus grand négo-

ciant de l'isle, le gain qu'elle fait sur les productions propres à Batavia n'en couvre pas les dépenses, qui montent à trois millions de florins.

C'est sans doute trop, quoique la ville soit le séjour d'un conseil qui donne des loix à tous les établissemens de l'Inde, qui en dirige toutes les affaires. Il est composé du général, du directeur général, de cinq conseillers ordinaires, & d'un petit nombre de conseillers extraordinaires, qui n'ont point de voix, mais qui remplacent les conseillers ordinaires morts, jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné.

C'est la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent, est parent ou protégé du général, y peut arriver. Lorsque le général meurt, le directeur & les conseillers ordinaires lui donnent provisoirement un successeur qui ne manque guere d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas, il n'entreroit plus au conseil; mais il jouiroit de tous les honneurs qu'on accorde aux généraux retirés.

Le général rapporte au conseil toutes les affaires de l'isle de Java, & chaque conseiller celles de la province des Indes

qui lui est confiée. Le directeur a l'inspection de la caisse & des magasins de Batavia qui versent dans tous les autres établissemens. Tous les achats, toutes les ventes sont de son ressort. Sa signature est indispensable dans toutes les opérations du commerce.

Quoique tout doive se décider dans le conseil à la pluralité des voix, il est rare que le général n'y soit pas absolu. Il doit cette autorité à la précaution qu'il prend de n'y faire entrer que des gens médiocres, & à l'intérêt qu'ils ont de lui plaire pour l'avancement de leur fortune & de leurs créatures. Si dans quelque occasion il éprouvoit une résistance qui lui déplût trop, il seroit le maître de suivre son avis, en se chargeant de l'événement.

Le général comme tous les autres n'est mis en place que pour cinq ans. Communément il y reste toute sa vie. On en a vu autrefois qui abdiquoient les affaires pour couler à Batavia des jours paisibles; mais les dégoûts que leur donnoient leurs successeurs ont fait résoudre les derniers généraux à mourir dans leur poste. Ils sont la plupart trop âgés pour passer en Europe, où ils languiroient d'ailleurs dans une obscurité qui les

blesseroit. Autrefois ils avoient une grande représentation. Le général Jmhoff la supprima comme inutile & embarrassante. Quoique tous les ordres puissent aspirer à cette dignité, aucun militaire n'y est jamais parvenu, & on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle est toujours remplie par des marchands, parce que l'esprit de la compagnie est purement mercantile. Ceux qui sont nés dans l'Inde ont rarement assez d'intrigue ou de talent pour y arriver. Le général actuel n'est pourtant jamais venu en Europe.

Les appointemens de ce premier Officier sont médiocres. Il n'a que mille florins par mois, & une subsistance égale à sa paye. La liberté qu'il a de prendre dans les magasins tout ce qu'il veut au prix coûtant, & celle qu'il se donne de faire le commerce qui lui convient, sont la mesure de sa fortune. Celle des conseillers est aussi toujours fort considérable, quoique la compagnie ne leur donne que deux cens florins par mois, & des denrées pour une pareille somme.

Le conseil ne s'assemble que deux fois la semaine, à moins que des événemens extraordinaires n'exigent un travail plus suivi. Il donne tous les emplois civils &

militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain & de sergent qu'on a cru pouvoir abandonner sans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui est élevé à quelque poste, est obligé de jurer qu'il n'a rien promis ni rien donné pour obtenir sa place. Cet usage qui est fort ancien, rend les faux sermens communs, & ne met aucun obstacle à la corruption.

Toutes les combinaisons de commerce, sans en excepter celles du cap de Bonne-espérance, sont faites par le conseil, & le résultat en revient toujours à sa connoissance. Les vaisseaux même qui partent directement de Bengale & de Ceylan, ne portent en Europe que les factures de leurs cargaisons. Leurs comptes comme tous les autres se rendent à Batavia, où on tient le livre général de toutes les affaires.

Le conseil des Indes n'est pas un corps isolé ni indépendant. Il est subordonné à la direction qui subsiste dans les Provinces-unies. Quoiqu'elle soit une dans toute la rigueur du terme, le soin de vendre deux fois l'an les marchandises est partagé entre les six chambres intéressées dans ce commerce. Leurs opé-

rations ſont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'aſſemblée générale qui dirige les opérations de la compagnie eſt compoſée des directeurs de toutes les chambres. Amſterdam en nomme huit, la Zelande quatre, les autres chambres un chacune, & l'état un ſeul. On voit qu'Amſterdam ayant la moitié des voix, n'a beſoin que d'en gagner une pour donner la loi dans les délibérations où tout ſe décide à la pluralité des ſuffrages.

Ce corps compoſé de dix-ſept perſonnes, s'aſſemble deux ou trois fois l'année, pendant ſix ans à Amſterdam, & pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres ſont trop peu conſidérables pour jouir de cette prérogative. L'expérience ayant appris que le ſuccès dépendoit ſouvent du ſecret, on imagina un peu après le milieu du dernier ſiecle de choiſir entre les dix-ſept députés quatre des plus éclairés pour les revêtir du droit de tout régler pour l'Europe & pour les Indes, ſans l'aveu de leurs collegues, ſans obligation même de les conſulter.

Il eſt vrai que le myſtere de leurs opérations & les ſuites qu'il a eues ne peu-

vent pas être long-temps cachés. Les vaisseaux qui à la fin de l'été reviennent en flotte, apportent réguliérement le bilan de l'Inde. On le compare à celui d'Europe. La balance générale de l'état de la compagnie est toujours rendue publique au mois de mai. Chaque intéressé sait combien on a gagné ou combien on a perdu. Le gain est communément considérable.

Les premiers fonds de la compagnie ne furent que de six millions quatre cens cinquante-neuf mille huit cent quarante florins. Amsterdam en fournit trois millions six cens soixante-quatorze mille neuf cens quinze : la Zelande un million trois cens trente-trois mille huit cens quatre-vingt-deux : Delft quatre cens soixante & dix mille : Roterdam cent soixante & dix-sept mille quatre cens : Horn deux cens soixante-six mille huit cens soixante-huit : Enchuisen cinq cens trente-six mille sept cens soixante & quinze.

Ce fonds se divisa par sommes de trois mille florins, qu'on nomma actions. Leur nombre fut de deux mille cent. Cependant depuis 1692 les bénéfices se divisent en deux mille cens trente. A

cette époque, la compagnie qui avoit toujours été protégée par la maison d'Orange, & qui avoit encore besoin de son appui, fit présent au Stadhouder du revenu de trente actions.

Indépendamment des sommes immenses que les actionnaires ont reçus, les fonds de la compagnie ont si fort augmenté, que les actions ont gagné jusqu'à six cens cinquante pour cent, c'est-à-dire, qu'une action a valu jusqu'à dix-neuf mille cinq cens florins. Elle en vaut moins actuellement.

Ce prix qu'on peu regarder comme le vrai thermometre de la situation de la compagnie a souvent varié. Des combinaisons plus ou moins sages, plus ou moins heureuses, des concurrences nouvelles, les événemens inséparables d'un commerce très-étendu, la tranquillité ou les troubles de l'Inde auroient suffi pour opérer des changemens assez considérables. Les dissensions de l'Europe ont eu cependant une influence bien plus marquée.

Quoique les répartitions qui se font sur le pied de l'ancien capital n'aient pas été toujours les mêmes, on peut les évaluer une année dans l'autre à vingt

pour cent. Un bénéfice si considérable doit avoir beaucoup enrichi les premiers propriétaires des actions, les familles où elles se sont perpétuées ; mais pour ceux qui les achetent aujourd'hui, ils retirent rarement plus de trois & demi de l'intérêt de leur argent.

Les actions se vendent comptant ou à crédit comme toutes les marchandises. Les formalités se réduisent à substituer le nom de l'acheteur à celui du vendeur sur les livres de la compagnie, seul titre qu'aient les actionnaires. L'avidité & l'esprit du commerce ont imaginé une autre maniere de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'ont point d'actions à vendre, des hommes qui n'en veulent pas acheter s'engagent réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé, à un prix convenu & à un temps fixe. A cette époque, l'on fait la balance de ce que les actions ont été vendues & de ce qu'elles valent ; on solde avec de l'argent, & la négociation est finie. Le désir de gagner, la crainte de perdre dans ces spéculations cause une grande fermentation dans les esprits. On invente de bonnes ou de mauvaises nou-

velles ; on accrédite ou on combat celles qui ſe répandent ; on cherche à ſurprendre le ſecret des cours, ou on achete celui des miniſtres étrangers. Ces divers intérêts ont ſouvent troublé la tranquillité publique. Les choſes ont été ſouvent pouſſées ſi loin, que la république s'eſt vue forcée de prendre des meſures pour arrêter l'excès de cet agiotage. La plus efficace a été, de déclarer que toute vente d'actions à terme ſeroit nulle, à moins qu'il ne fût prouvé par les livres de la compagnie que le vendeur dans le temps du marché en étoit propriétaire. Les gens d'honneur ne ſe croient pas diſpenſés par cette loi de tenir leurs engagemens ; mais elle doit rendre, & elle rend en effet ces opérations plus rares.

Elles le deviendroient encore davantage, ſi l'état des affaires étoit bien connu. Il eſt démontré qu'à la clôture des livres en 1751, le capital de la compagnie ne montoit aux Indes qu'à trente-cinq millions cinq cens mille florins. La flotte en chemin pour l'Europe coûtoit neuf millions ſix cens mille florins, & les vaiſſeaux expédiés pour l'Inde quinze cens mille. On devoit aux Indes ſept

millions de florins ; & en Europe, on étoit en arriere de onze millions deux cens mille : par conséquent la fortune de la compagnie, sans y comprendre les fortifications, ne s'élevoit pas au dessus de vingt-huit millions quatre cens mille florins.

Dans cette somme, toute foible qu'elle étoit, il ne se trouvoit que onze millions sept cens mille florins en effets commerçables, c'est-à-dire en argent comptant, en marchandises & en bonnes créances. Le surplus consistoit en dettes désespérées pour la valeur d'un million & demi de florins ; en provisions de bouche & en boissons, pour quatre millions ; en canons de fonte pour sept cens mille ; en canons de fer, en boulets & en balles pour deux cens cinquante mille ; en fusils & en munitions de guerre, pour neuf cens mille ; en argenterie pour cent mille ; en esclaves pour cent cinquante mille, en bestiaux & en chevaux, pour cent mille ; en bonnes de ttes passives, pour trois millions trois cens mille ; en machandises expédiées de différentes contrées de l'Inde pour Batavia, pour cinq millions six cens mille. Nos calculs paroîtront

juſtes à ceux qui voudront prendre la peine de les vérifier.

Il reſte à examiner quels bénéfices avec de ſi foibles capitaux la compagnie a le talent de faire. Ses gains, autant qu'il eſt poſſible de les ſuivre, montent annuellement à douze millions ſept cens mille florins ; mais ſes dépenſes ordinaires dans l'Inde montent à neuf millions trois cens mille florins, à quinze cens mille en Europe, & ſon dividende à ſeize cens ſoixante-cinq mille. Par conſéquent il ne lui reſte que deux cens vingt-cinq mille florins pour faire face aux guerres, aux incendies des magaſins, aux pertes des vaiſſeaux, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

Cette poſition doit paroître ſi peu vraiſemblable à ceux qui ne voient les choſes que de loin, que nous n'aurions jamais oſé en garantir la vérité, ſi nous n'avions ſous nos yeux la correſpondance du général Moſſel avec la direction. Ce négociant habile, & le plus habile peut-être qu'on ait jamais vu dans l'Inde, ne fait monter qu'à ſix cens mille florins ce que nous réduiſons à deux cens cinquante mille, & il eſt accuſé par ſes ſupérieurs d'exagération. Qu'on

Qu'on ſuppoſe cependant que Moſſel n'a rien enflé, toujours ſera-t-il certain que la compagnie eſt hors d'état de ſoutenir la moindre dépenſe extraordinaire. De l'aveu du ſage adminiſtrateur qui nous ſert principalement de guide, on doit la regarder comme un corps épuiſé qui ne ſe ſoutient que par des cordiaux. C'eſt ſuivant ſon expreſſion un vaiſſeau qui coule bas, & dont la ſubmerſion eſt retardée par la pompe.

Cette ſituation déſeſpérée qui réduira la compagnie à prendre ſur ſes capitaux, ou à diminuer ſon dividende au premier malheur qu'elle éprouvera, doit avoir eu des cauſes & de grandes cauſes. Nous ferons nos efforts pour les démêler, après avoir développé la marche de la proſpérité, de la puiſſance, les plus ſingulieres qui aient peut-être jamais exiſté.

Les Hollandois durent leurs premiers ſuccès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer dans moins d'un demi-ſiecle de plus de trois cens vaiſſeaux Portugais. Ces bâtimens, dont les uns étoient deſtinés pour l'Europe, & les autres pour différentes échelles de l'Inde, étoient chargés des dépouilles de l'Aſie. Ces

richeſſes que les équipages avoient la probité de ne pas détourner à leur profit, formoient à la compagnie des retours immenſes, ou ſervoient à lui en procurer. De cette maniere les ventes étoient fort conſidérables, quoique les envois fuſſent très-médiocres.

L'affoibliſſement de la marine Portugaiſe enhardit à attaquer les établiſſemens de cette nation, & en facilita extrêmement la conquête. On trouva des forteresſes ſolidement bâties, munies d'une artillerie nombreuſe, approviſionnées de tout ce qu'un gouvernement vainqueur & de riches particuliers avoient dû naturellement raſſembler. Pour juger ſainement de cet avantage, il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples pour obtenir la permiſſion de ſe fixer où leur intérêt les appelloit, pour bâtir des maiſons, des magaſins, des forts, pour acquérir l'arrondiſſement néceſſaire à leur conſervation ou à leur commerce.

Lorſque la compagnie ſe vit en poſſeſſion de tant de riches, de tant de ſolides établiſſemens, elle ne ſe livra pas à une ambition trop vaſte. C'eſt ſon commerce qu'elle voulut étendre & non

ſes conquêtes. On n'eut guere à lui reprocher d'injuſtices que celles qui ſembloient néceſſaires à ſa puiſſance. Le ſang des peuples de l'orient ne couloit plus comme au temps où l'envie de ſe diſtinguer par des exploits guerriers, par la manie des converſions, par la vengeance, par le point d'honneur & le brigandage, mettoient aux Portugais les armes à la main.

Les Hollandois ſembloient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays, que pour les ſubjuguer. Ils n'eurent des guerres contr'eux que pour en obtenir des établiſſemens ſur les côtes, & pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples, qui y perdoient même une grande partie de leur liberté : mais d'ailleurs les dominateurs plus humains que les conquérans qu'ils avoient chaſſés, laiſſoient ces Indiens ſe gouverner eux-mêmes, & ne les contraignoient pas à changer leurs loix, leurs mœurs & leur religion.

Par la maniere de placer, de diſtribuer leurs forces ; ils ſurent contenir les peuples que leur conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Co-

chin & de Malaca, ils n'eurent sur le continent que des comptoirs & des petits forts. C'est dans les isles de Java & de Ceylan qu'ils établirent leurs troupes & leurs magasins ; c'est de là que leurs vaisseaux soutenoient leur autorité, & protégeoient leur commerce dans le reste des Indes.

Il y étoit très-considérable depuis que la ruine des établissemens Portugais avoit mis dans leurs mains les épiceries. Elles ont trouvé un débit plus ou moins étendu suivant les circonstances. Actuellement on vend chaque année cent cinquante mille livres de girofle dans les Indes, & trois cens cinquante mille en Europe ; le prix en est également fixé dans les deux mondes à cent sols la livre. Quoique les Hollandois ne la paient que quatre sols quelques deniers la livre, elle leur revient à quarante-trois sols ; à raison des frais & non des valeurs. L'Inde ne consomme que cent mille livres de muscade, & l'Europe en consomme deux cens cinquante mille. On ne l'achete pas tout-à-fait un sol la livre ; & les dépenses nécessaires la font monter à vingt-cinq. Elle est vendue soixante-quinze sols en deçà du Cap,

& cinquante-ſix ſeulement au delà ; cette différence n'inſpirera à aucun navigateur la tentation de nous apporter de la muſcade, parce que les noix qu'on reprend dans l'Aſie ſont maigres, manquent d'huile & ſe corrompent ſouvent. Dix mille livres de macis ſuffiſent pour l'approviſionnement de l'Inde, & cent mille pour celui de l'Europe. La livre eſt payée huit ſols & un quart, revient à cinquante quatre, & eſt vendue partout cent vingt-huit. A l'égard de la cannelle, la conſommation n'excede pas quatre cens mille livres en Europe, & na va pas dans l'Inde à deux cens mille qu'on livre preſqu'entiérement à Manille pour l'Amérique Eſpagnole. La compagnie la vend actuellement par-tout cent cinq ſols la livre, quoiqu'elle ne lui revienne pas à ſix. La cannelle qu'elle rebute comme trop groſſiere, & qu'elle ne paie pas, eſt réduite en huile. On en fait des préſens aux puiſſances de l'Aſie, qui ne l'acheteroit pas, & on en vend parmi nous environ vingt livres, à vingt-cinq ou trente florins l'once. Son parfum eſt en même temps ſi fort & ſi agréable, que l'uſage en deviendroit commun, peut-être général, ſi les Hol-

landois ne la tenoient à un prix ſi haut, parce qu'il leur eſt plus avantageux de vendre en nature cette épicerie.

Nous ne finirons pas un article ſi important, ſans obſerver qu'à meſure que les bénéfices de la compagnie ont diminué, elle a augmenté le prix des épiceries dans les Indes & en Europe. Cette pratique, mauvaiſe en elle-même, n'a pas nui, ou a peu nui à la vente du girofle & de la muſcade, que rien ne pouvoit remplacer. Il n'en a pas été ainſi de la cannelle. La fauſſe a pris la place de la véritable dans pluſieurs marchés, & la décadence de cette branche de commerce devient tous les jours, deviendra encore dans la ſuite plus ſenſible.

Il n'eſt rien que la compagnie n'ait tenté pour conſerver le commerce excluſif du poivre qu'elle eut quelque temps. Ses efforts n'ont pas eu un ſuccès entier; mais elle a réuſſi à maintenir une grande ſupériorité ſur ſes concurrens. Elle en débite encore parmi nous cinq millions peſant, & trois millions cinq cens mille dans l'Inde. Tout calcul fait, la compagnie ſe le procure à dix-huit florins le cent: elle nous le vend cin-

quante, & depuis vingt-quatre jusqu'à trente-six aux Asiatiques.

La plus grande partie des affaires de l'Inde devoit tomber naturellement dans les mains des Hollandois par la vente des épiceries. La nécessité de les exporter les aida à s'approprier beaucoup d'autres branches du commerce. Avec le temps ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Asie, comme ils étoient en possession de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaisseaux & de matelots qui, sans rien coûter à la compagnie, faisoient sa sureté.

Des avantages si décisifs écarterent long-temps les nations qui auroient voulu partager le commerce de ces régions éloignées, ou les firent échouer. Nous reçûmes les productions de ce riche pays des mains des Hollandois. Ils n'éprouverent même jamais dans leur patrie les gênes établies depuis par-tout ailleurs. Le gouvernement instruit que la pratique des autres états ne devoit ni ne pouvoit lui servir de regles, permit constamment à la compagnie de vendre librement & sans limitation ses marchandises à la métropole. Lorsque ce

corps fut établi, les Provinces-Unies n'avoient ni manufactures, ni matieres premieres pour en lever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient, c'étoit plutôt une grande sagesse de permettre aux citoyens de les engager même à s'habiller de toiles & des étoffes des Indes. Les différens genres d'industrie que la révocation de l'édit de Nantes procura à la république, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de si loin son vêtement; mais la passion qu'avoit alors l'Europe pour les modes de France, présentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas seulement la pensée de rien changer à l'ancien usage. Depuis que la cherté de la main d'œuvre qui est une suite nécessaire de l'abondance & de l'argent a fait tomber les manufactures, & réduit les nations à un commerce d'économie, les étoffes de l'Asie ont été plus favorisées que jamais. On a senti qu'il y a moins d'inconvéniens à enrichir les Indiens, que les Anglois ou les François, dont la prospérité ne sauroit manquer d'accélérer la ruine d'un état qui ne se soutient que par l'aveuglement, les guerres ou l'indolence des autres puissances.

Une conduite si sage a retardé la décadence de la compagnie ; mais cette révolution est enfin arrivée par un concours de plusieurs causes. La plus sensible de toutes a été cette foule de guerres qui se sont succédé sans interruption.

A peine les habitans des Molucques étoient revenus de l'étonnement que leur avoient causé les victoires des Hollandois sur ce peuple qu'on regardoit comme invincible, qu'ils parurent impatiens du joug. La compagnie qui craignit les suites de ce mécontentement, fit la guerre au roi de Ternate, pour le forcer à consentir qu'on extirpât le girofle par-tout, excepté à Amboine. Les insulaires de Banda furent tous exterminés, parce qu'ils ne vouloient pas être ses esclaves. Macascar qui voulut appuyer leurs intérêts, occupa long-temps des forces considérables. La perte de Formose entraîna la ruine des comptoirs de Tonkin & de Siam. On fut obligé d'avoir recours aux armes pour soutenir le commerce exclusif de Sumatra. Malaca fut assiégé, son territoire ravagé, sa navigation interceptée par des pirates. Negapatan fut atta-

qué deux fois. Cochin eut à ſoutenir les efforts des rois de Calicut & de Travancor. Les troubles ont été preſque continuels à Ceylan, auſſi fréquens & plus vifs encore à Java, où l'on ne pourra jamais avoir de paix ſolide, qu'en mettant un prix raiſonnable aux denrées qu'on en exige. On a eu des démêlés ſanglans avec une nation Européenne, dont la puiſſance augmente tous les jours dans l'Inde, & dont le caractere n'eſt pas la modération. Toutes ces guerres ont été ruineuſes, & plus ruineuſes qu'elles ne le devoient être, parce que ceux qui étoient chargés de les conduire n'y vouloient voir qu'une occaſion de s'enrichir.

Ces diſſenſions éclatantes ont été ſuivies en beaucoup d'endroits de vexations odieuſes. On en a éprouvé au Japon, en Chine, à Camboge, à Arrakan, dans le Gange, à Achem, à Coromandel, à Surate, en Perſe, à Baſſora, à Moka, dans d'autres lieux encore. On ne trouve dans la plupart des contrées de l'Inde que des deſpotes qui préferent le brigandage au commerce, qui n'ont jamais connu de droit que celui du plus fort, & à qui tout ce qui eſt poſſible paroît juſte.

Les bénéfices que faisoit la compagnie dans les lieux où son commerce n'étoit pas troublé, couvrirent longtemps les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occasionoient ailleurs : les autres nations Européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduisit à acheter plus cher, à vendre meilleur marché. Peut-être ses avantages naturels l'auroient-ils mise en état de soutenir ce revers, si ses rivaux n'avoient pris le parti de livrer aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde. Par le commerce d'Inde en Inde, il faut entendre les opérations néceſſaires pour porter les marchandises d'une contrée de l'Asie à une autre contrée de l'Asie, de la Chine, de Bengale, de Surate, par exemple, aux Philippines, en Perse & en Arabie. C'est par le moyen de cette circulation, & par des échanges multipliés, que les Hollandois obtenoient pour rien, ou presque rien, les riches cargaisons qu'ils portoient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres chasserent la compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale. Son pavillon se montra à peine dans des rades

où on voyoit jusqu'à huit ou dix vaisseaux Anglois.

Cette révolution qui lui montroit si bien la route qu'elle devoit suivre, ne l'éclaira pas même sur une pratique ruineuse en commerce. Elle avoit contracté l'habitude de porter toutes les marchandises de l'Inde & d'Europe à Batavia, d'où on les versoit dans les différens comptoirs où la vente en étoit avantageuse. Cet usage occasionnoit des frais, une perte de temps dont l'énormité des bénéfices avoit dérobé les inconvéniens. Lorsque les autres nations se livrerent à une navigation directe, il devenoit indispensable d'abandonner un systême, mauvais en lui-même, insoutenable par les circonstances. L'empire d'une vieille habitude prévalut encore ; & la crainte que ses employés n'abusassent de ce changement, empêcha, dit-on, la compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontroit la nécessité.

Ce motif ne fut vraisemblablement qu'un prétexte qui servoit de voile à des intérêts particuliers. L'infidélité des commis étoit plus que tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite

exacte. Ils étoient dirigés par des amiraux qui parcouroient tous les comptoirs, qui avoient un pouvoir absolu dans l'Inde, & qui à la fin de chaque voyage rendoient compte en Europe de leur administration. Dès que le gouvernement eut été rendu sédentaire, les agens moins surveillés se relâcherent. Ils se livrerent à cette mollesse dont on contracte si aisément l'habitude dans les pays chauds. On se vit réduit à en multiplier le nombre, & personne ne se fit un point capital d'arrêter un désordre qui donnoit aux gens puissans la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles passoient en Asie avec le projet de faire une fortune considérable & rapide. Le commerce étoit interdit. Les appointemens étoient insuffisans pour vivre; & il n'étoit pas possible de s'en faire payer dans l'Inde, sans perdre vingt-cinq pour cent. Tous les moyens honnêtes de s'enrichir étoient ôtés. On eut recours aux malversations. La compagnie fut trompée dans toutes ses affaires par des facteurs qui n'avoient point d'intérêt à les faire prospérer. L'excès du désordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui se vendroit, pour tout ce qui s'acheteroit, une gratification de

cinq pour cent, qui devoit être partagée entre tous les employés ſuivant leurs grades. Ils furent obligés à cette condition de jurer que leur compte étoit fidelle. Cet arrangement ne ſubſiſta que cinq ans, parce qu'on s'apperçut que la corruption ne diminuoit pas. On ſupprima la gratification & le ſerment. Depuis cette époque, les adminiſtrateurs mirent à leur induſtrie le prix que leur dictoit leur cupidité.

La contagion qui avoit d'abord infecté les comptoirs ſubalternes, gagna peu-à-peu les principaux établiſſemens, & avec le temps Batavia même. On y avoit vu d'abord une ſi grande ſimplicité, que les membres du gouvernement vêtus dans le cours ordinaire de la vie comme de ſimples matelots, ne prenoient des habits décens que dans le lieu même de leurs aſſemblées. Cette modeſtie étoit accompagnée d'une probité ſi marquée, qu'avant 1650, il ne s'étoit pas fait une ſeule fortune remarquable ; mais ce prodige inoui de vertu ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrieres vaincre & conquérir pour la patrie, & porter dans le tréſor public les dépouilles des nations. On ne

verra jamais les citoyens d'une république commerçante amaſſer pour un corps particulier de l'état des richeſſes dont il ne leur revient ni gloire ni profit. L'auſtérité des principes républicains dut céder à l'exemple des peuples Aſiatiques. Le relâchement fut plus ſenſible dans le chef-lieu de la colonie, où les matieres du luxe arrivant de toutes parts, le ton de magnificence ſur lequel on crut devoir monter l'adminiſtration, donna du goût pour les choſes d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs, & la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richeſſes. Le mépris même des bienſéances fut pouſſé ſi loin, qu'un gouverneur général ſe voyant convaincu d'avoir pouſſé le pillage des finances au delà de tous les excès, ne craignit point de juſtifier ſa conduite en montrant un plein pouvoir ſigné de la compagnie.

Pour comble de malheur, on n'établit pas des regles ſuffiſantes pour juger la conduite des adminiſtrateurs. Cela n'avoit point d'inconvéniens dans les commencemens de la république, où les mœurs étoient pures, frugales & auſteres. En général, on voit dans les

établissemens Hollandois que les loix ont été faites pour des temps vertueux. Il falloit d'autres loix pour d'autres mœurs.

Le désordre auroit pu être arrêté dans son origine, s'il n'avoit dû faire les mêmes progrès en Europe qu'en Asie. Mais comme un fleuve débordé roule plus de limon qu'il ne grossit ses eaux, les vices qu'entraînent les richesses croissent encore plus que les richesses même. Les places de directeurs confiées d'abord à des négocians habiles tomberent dans la suite dans des maisons puissantes, & s'y perpétuerent avec les magistratures qui les y avoient fait entrer. Ces familles occupées de vues de politique ou de soins d'administration, ne virent dans les postes qu'elles arrachoient à la compagnie que des émolumens considérables : la facilité de placer leurs parens, quelques-unes même l'abus qu'elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les discussions, les opérations les plus importantes de commerce furent abandonnés à un secrétaire qui, sous le nom plus imposant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des administrateurs qui ne s'assembloient que

deux fois l'année, le printemps & l'automne, à l'arrivée & au départ des flottes, pedirent l'habitude & le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils furent obligés d'accorder une confiance entiere à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivoient de l'Inde, & de dresser le modele des réponses qu'on devoit y porter. Ce guide quelquefois peu éclairé, souvent corrompu, toujours dangereux, jeta ceux qu'il conduisoit dans des précipices, ou les y laissa tomber.

L'esprit de commerce est un esprit d'intérêt, & l'intérêt produit toujours la division. Chaque chambre voulut avoir ses chantiers, ses arsenaux, ses magasins pour les vaisseaux qu'elle étoit chargée d'expédier. Les places furent multipliées, & les infidélités encouragées par une conduite si vicieuse.

Il n'y eut point de département qui ne se fit une loi de fournir comme il en avoit le droit, des marchandises, en proportion de ses armemens. Ces marchandises n'étoient pas également propres pour leurs destinations, & on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorſque les circonſtances exigerent des ſecours extraordinaires, cette vanité puérile qui craint de montrer de la foibleſſe en montrant des beſoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, où on n'auroit payé qu'un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia où il coûtoit ſix, plus ſouvent encore dans le Bengale, à la côte de Coromandel, où il coûtoit neuf & quelquefois beaucoup davantage. Les abus ſe multiplioient de toutes parts.

Les états-généraux chargés d'examiner tous les trois ans la ſituation de la compagnie, de s'aſſurer qu'elle ſe tient dans les bornes de ſon octroi, qu'elle rend juſtice aux intéreſſés, qu'elle fait ſon commerce d'une maniere qui n'eſt pas préjudiciable à la république ; auroient pu & dû arrêter ce déſordre. Quelle qu'en ſoit la raiſon, ils ne l'ont fait en aucun temps. Cette conduite leur a fait eſſuyer l'humiliation de voir les actionnaires ſe réunir pour conférer au dernier Stadhouder la ſuprême direction de leurs affaires en Europe & dans les Indes, ſans prévoir le danger qui pouvoit réſulter de l'influence d'un chef perpétuel de l'état ſur un corps riche & puiſſant. Cepen-

dant, à cette époque, le dividende est devenu plus fort, & le prix des actions plus considérable. Une mort prématurée a fait oublier le plan de réforme qui avoit été dressé. La nécessité le fera reprendre, mais sans doute avec des précautions sages contre l'abus de la puissance qu'on a cru devoir réclamer.

On commencera par abandonner en Asie tous les établissemens qui ne sont pas d'une nécessité indispensable, ceux même qui ne sont que d'une utilité médiocre. Il y auroit de la présomption à les indiquer. La compagnie ne doit pas manquer d'administrateurs assez éclairés pour la bien conduire dans un objet de cette importance.

Dans les comptoirs subalternes que les intérêts de son commerce la détermineront à conserver, elle détruira les fortifications inutiles ; elle supprimera les conseils que le faste plutôt que la nécessité lui a fait établir ; elle proportionnera le nombre de ses employés à l'étendue de ses affaires.

Ses colonies principales même seront réformées, & réformées avec plus de soin que les autres, parce que les abus qui s'y sont glissés y ont des suites bien plus

funestes. Il faudroit sur-tout congédier cette foule d'ouvriers, fermer ces immenses magasins qui servent aux travaux, aux réparations. Les malversations des chefs & de ceux qui leur sont soumis sont si considérables, qu'il y auroit deux tiers à gagner à tout exécuter par entreprise.

Ces arrangemens purement intérieurs en ameneront de plus considérables. La compagnie établit dès son origine des regles fixes & précises dont il n'étoit jamais permis de s'écarter pour quelque raison, ni dans quelque occasion que ce pût être. Ses employés étoient de purs automates dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvemens. Cette direction absolue & universelle lui parut nécessaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de ses agens, la plupart tirés d'un état obscur, & communément privés de cette éducation soignée qui étend les idées. Elle-même ne se permettoit pas le moindre changement, & elle attribuoit à cette invariable uniformité le succès de ses entreprises. Des malheurs assez fréquens qu'entraîna ce systême ne le lui firent pas abandonner, & elle fut toujours opiniâtrement fidelle à son pre-

mier plan. Ce n'étoient pas des principes réfléchis qui la guidoient, c'étoit une routine aveugle. Aujourd'hui qu'elle ne peut plus faire impunément des fautes, il est nécessaire qu'elle revienne sur ses pas. Il faut que lasse de lutter avec désavantage contre les négocians libres des autres nations, elle se détermine à livrer le commerce d'Inde en Inde aux particuliers. Cette heureuse nouveauté rendra ses colonies plus riches & plus fortes. Elle-même tirera plus de profit des droits qu'on paiera dans ses comptoirs, qu'elle n'en tiroit des opérations languissantes d'un commerce expirant. Tout, jusqu'aux vaisseaux que leur vétusté empêche de renvoyer en Europe, doit tourner à son avantage. Les navigateurs fixés dans ses établissemens, seront trop heureux de pouvoir s'en servir dans ces mers paisibles.

Peut-être la compagnie devroit-elle pousser sa réforme plus loin encore? Ne lui conviendroit-il pas d'abandonner aux particuliers le commerce des toiles destinées pour l'Europe? Ceux qui sont instruits de ses opérations savent bien qu'elle ne gagne pas au-delà de trente pour cent sur cet article, qui lui est tou-

jours vendu cherement par ses agens, quoiqu'il soit acheté avec son argent. Qu'on déduise de ce bénéfice les avaries, l'intérêt de ses avances, les appointemens des commis, les risques de mer, & on trouvera qu'il reste peu de chose. Un fret de vingt pour cent que les marchands libres paieroit avec plaisir ne seroit-il pas plus avantageux à la compagnie ?

Libre alors des soins, des entraves que lui donne ce commerce, elle ouvriroit son port de Batavia à toutes les nations. Elles y chargeroient les marchandises venues d'Europe, les denrées que la compagnie obtient à bas prix des Princes Indiens avec lesquels elle a des traités exclusifs, les épiceries destinées pour toutes les échelles de l'Asie, où la consommation augmenteroit nécessairement. Elle se verroit bien dédommagée du sacrifice qu'elle feroit à la liberté générale du commerce, par la vente sure, facile & avantageuse des épiceries en Europe. La corruption seroit nécessairement arrêtée par une administration si simple, & l'ordre se trouveroit assez solidement établi pour se maintenir avec des soins médiocres.

La néceſſité de faire les arrangemens intérieurs que nous propoſons eſt d'autant plus urgente, que la compagnie eſt continuellement menacée de perdre la baſe de ſa puiſſance, de ſe voir enlever le commerce des épiceries.

Il paſſe pour conſtant qu'on ne trouve plus le giroflier qu'à Amboine. C'eſt une erreur. Avant que les Hollandois ſe fuſſent emparés des Molucques proprement dites, toutes les iſles de cet archipel étoient couvertes de cet arbre. On l'arracha, & on continue d'y envoyer tous les ans deux chaloupes, chacune chargée de douze ſoldats, dont la fonction ſe réduit à le couper par-tout où il repouſſe. Mais, outre la baſſeſſe de cette avarice qui lutte contre la prodigalité de la nature, quelle que ſoit l'activité de ces deſtructeurs, ils ne peuvent exécuter leurs ordres que ſur la côte. Trois cens hommes occupés continuellement à parcourir les forêts ne ſuffiroient pas pour remplir cette commiſſion dans toute ſon étendue. La terre rebelle aux mains qui la dévaſtent, ſemble s'obſtiner contre la méchanceté des hommes. Le girofle renaît ſous le fer qui l'extirpe, & trompe la dureté des Hollandois, ennemis de tout ce qui

ne croît pas pour eux ſeuls. Les Anglois établis à Sumatra ont envoyé il y a quelques années à leur métropole du girofle fourni par les habitans de Bali, qui l'avoient tiré des lieux où l'on prétend qu'il n'en exiſte plus.

Le muſcadier n'eſt pas non plus concentré à Banda : il croît dans la nouvelle Guinée & dans les iſles ſituées ſur les côtes. Les Malais qui ſeuls ont quelque liaiſon avec ces nations féroces, ont porté de ſon fruit à Batavia. Les précautions qu'on a priſes pour dérober la connoiſſance de cet événement, n'ont ſervi qu'à le conſtater davantage ; & ſa certitude eſt appuyée ſur tant de témoignages, qu'il n'eſt plus poſſible d'en douter.

Mais quand on révoqueroit en doute des faits auſſi certains : quand on croiroit par habitude ou par révélation que les Eſpagnols des Philippines qui ont un ſi grand intérêt, une ſi grande facilité à ſe procurer le giroflier & le muſcadier, ne ſortiront jamais de leur indolence , il faudra toujours qu'on convienne qu'il eſt arrivé dant ces mers éloignées un événement qui mérite une attention ſérieuſe. Les Anglois ont découvert le détroit de Lombok. Cette découverte les a conduits

à

à Saffara, situées entre la nouvelle Guinée & les Molucques. Ils ont trouvé dans cette isle la même attitude, la même terre, le même climat que dans celles où croissent les épiceries, & y ont formé un établissement. Croit-on que cette nation active & opiniâtre perdra de vue le seul objet qu'elle puisse s'être proposé? Croit-on qu'elle sera rebutée par les obstacles qu'elle trouvera? Si la compagnie connoissoit si mal le caractere de ses rivaux, sa situation cesseroit d'être équivoque, elle seroit désespérée.

Indépendamment de cette guerre d'industrie, les Hollandois en doivent craindre une moins lente & plus destructive. Tout, mais singuliérement la maniere dont ils composent leurs forces de mer & de terre, doit encourager leurs ennemis à les attaquer.

La compagnie a un fonds d'environ cent navires de six cens à mille tonneaux. Tous les ans elle en expédie d'Europe vingt-huit ou trente, & en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui sont hors d'état de faire leur retour naviguent dans l'Inde, dont les mers paisibles, si on excepte celles du Japon, n'exigent pas des bâtimens solides. Lorsqu'on jouit

d'une tranquillité bien assurée, les vaisseaux partent séparément; mais pour revenir, ils forment toujours au Cap deux flottes qui arrivent par les Orcades, où deux vaisseaux de la république les attendent & les escortent jusqu'en Hollande. On imagina dans des temps de guerre cette route détournée pour éviter les croisieres ennemies ; on a continué à s'en servir en temps de paix pour éviter la contrebande. Il ne paroissoit pas aisé d'engager des équipages qui sortoient d'un climat brûlant à braver les frimats du nord. Deux mois de gratification surmonterent cette difficulté. L'usage a prévalu de la donner, lors même que les vents contraires ou les tempêtes poussent les flottes dans la Manche. Une fois seulement les directeurs de la chambre d'Amsterdam ont voulu essayer de la supprimer. Ils furent sur le point d'être brûlés par la populace qui, comme toute la nation, désapprouve le déspotisme de la compagnie, & gémit de son privilege exclusif. La marine de la compagnie est commandée par des officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mousses. Ils sont pilotes, ils sont manœuvriers; mais ils n'ont pas la premiere idée des

évolutions navales. D'ailleurs les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inspirer à l'espece d'hommes qui leur sont soumis.

La formation des troupes de terre est encore plus mauvaise. A la vérité, les soldats déserteurs de toutes les nations de l'Europe devroient avoir de l'intrépidité; mais ils sont si mal nourris, si mal habillés, si fatigués par le service, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart originairement domestiques des gens en place, ou tirés d'une profession vile où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne sont pas faits pour leur communiquer l'esprit militaire. Le mépris que le gouvernement entiérement marchand a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, acheve de les avilir, de les décourager. A toutes ces causes de relâchement, de foiblesse & d'indiscipline, on peut en ajouter une qui est commune aux deux services de terre & de mer.

Il n'existe pas peut-être dans les gouvernemens les moins libres une maniere de se procurer des matelots & des soldats, plus blâmable que celle dont se sert la

compagnie depuis fort long-temps. Dans toutes les villes où il y a une maiſon des Indes, on trouve des gens le plus ſouvent cabaretiers ; auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'ames*. Ces ſcélérats par eux-mêmes, dans les lieux où ils ſont fixés, ou loin, & ſur les frontieres, par des inſtrumens encore plus vils qu'eux, preſſent les ouvriers & les déſerteurs qu'ils trouvent de s'engager pour les Indes, où on les aſſure qu'ils ne ſauroient manquer de faire une fortune rapide & conſidérable. Ceux que cet appas ſéduit ſont enrôlés, ſans ſavoir le plus ſouvent en quelle qualité, & reçoivent de la compagnie deux mois d'avance, qui ſont livrés à l'embaucheur. Ils forment à cette époque un engagement de cent cinquante florins, au profit de leur ſéducteur, chargé par cet arrangement de leur former un équipage qui peut monter au dixieme de cette valeur. La dette eſt conſtatée par un billet de la compagnie qui n'eſt payé que dans le cas où les débiteurs vivent aſſez long-temps pour que leur ſolde y puiſſe ſuffire.

Une ſociété qui ſe ſoutient malgré ce mépris pour la profeſſion militaire, & avec des ſoldats ſi corrompus, doit faire

juger des progrès qu'a fait l'art de la négociation dans ces derniers siecles. Il a fallu suppléer sans cesse à la force par des traités, de la patience, de la modestie & de l'adresse; mais on ne sauroit trop avertir des républicains que ce n'est là qu'un état précaire, & que les moyens les mieux combinés en politique ne résistent pas toujours au torrent de la violence & des circonstances. Il faut que la compagnie ait des troupes composées de citoyens, & cela n'est pas impossible. Elle ne parviendra pas à leur inspirer cet esprit public, cet enthousiasme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps est toujours à cet égard dans le cas d'un gouvernement qui ne doit jamais conduire ses troupes que par les principes sur lesquels porte sa constitution. L'amour du gain, l'économie sont la base de l'administration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le soldat à son service. Il faut, qu'employé dans des expéditions de commerce, il soit assuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il emploiera pour les faire réussir, & que la solde lui soit payée en actions. Alors les intérêts per-

ſonnels, loin d'affoiblir le reſſort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que ſi nos réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de ſon adminiſtration, qu'elle ſe réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde, elle ſe verroit enlever ſes établiſſemens en moins de temps qu'elle n'en a mis pour les conquérir ſur les Portugais. Ses meilleures places n'ont ni chemins couverts, ni glacis, ni ouvrages extérieurs, & ne tiendroient pas huit jours. Elles ne ſont jamais approviſionnées de vivres, quoiqu'elles regorgent toujours de munitions de guerre. Il n'y a pas dix mille hommes blancs ou noirs pour les garder, & il en faudroit plus de vingt mille. Ces déſavantages ne ſeroient pas compenſés par les reſſources de la marine. La compagnie n'a pas un ſeul vaiſſeau de ligne dans ſes ports, & il ne ſeroit pas poſſible d'armer en guerre les vaiſſeaux marchands. Les plus gros de ceux qui retournent en Europe n'ont pas cent hommes; & en réuniſſant ce qui ſe trouve épars ſur tous ceux qui naviguent dans les Indes, on ne trouveroit pas de quoi

former un ſeul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités ne craindra pas d'avancer que la puiſſance Hollandoiſe pourroit être détruite en Aſie, avant que le gouvernement eût pu venir au ſecours de la compagnie. Ce coloſſe d'une apparence giganteſque a pour baſe unique les Molucques. Six vaiſſeaux de guerre & quinze cens hommes de débarquement ſeroient plus que ſuffiſans pour en aſſurer la conquête. Elle peut être l'ouvrage des François & des Anglois.

Si la France formoit cette entrepriſe, ſon eſcadre après s'être rafraîchie ſur la côte du Breſil, gagneroit par le Cap de Horn les Philippines, où on lui fourniroit de quoi ſe réparer. De là elle fonderoit ſur Ternate, où les hoſtilités porteroient la premiere nouvelle de ſon arrivée dans ces mers. Un fort ſans ouvrages extérieurs, & qui peut être battu de deſſus les vaiſſeaux, ne feroit pas une longue réſiſtance. Amboine qui avoit autrefois un rempart, un mauvais foſſé, quatre petits baſtions, a été ſi ſouvent bouleverſé par des tremblemens de terre, qu'il doit être hors d'état d'arrêter deux jours un ennemi entreprenant. Banda préſente

des difficultés particulieres. Il n'y a point de fonds autour de ces iſles, & il regne des courans violens, de ſorte que ſi on manquoit deux ou trois canaux qui y conduiſent, on ſeroit emporté ſans reſſource au deſſous du vent. Mais cet obſtacle ſeroit aiſément levé par les pilotes d'Amboine. On n'auroit qu'à battre un mur ſans foſſé, ni chemin couvert, ſeulement défendu par quatre baſtions en mauvais état. Un petit fort bâti ſur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défenſe de vingt-quatre heures.

Tous ceux qui ont vu de près & bien vu les Molucques, s'accordent à dire, qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il eſt vraiſemblable, les garniſons trop foibles de moitié, aigries par les traitemens qu'elles éprouvent, refuſoient de ſe battre, ou ſe battoient mollement, la conquête ſeroit plus rapide. Pour lui donner le degré de ſolidité dont elle ſeroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia ; ce qui ſeroit moins difficile qu'il ne doit le paroître. L'eſcadre, avec ceux de ſes ſoldats qu'elle n'auroit pas laiſſés en garniſon, avec la

partie des troupes Hollandoises qui se seroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cens hommes qu'elle recevroit à temps des isles de France & de Bourbon, viendroit surement à bout de cette entreprise. Il suffit pour en être convaincu d'avoir une idée juste de Batavia.

L'obstacle le plus ordinaire au siege des places maritimes, est la difficulté du débarquement: rien n'est plus facile à la capitale de Java. Inutilement le général Jmhof qui sentoit cet inconvénient, chercha à y remédier, en construisant un fort à l'embouchure du fleuve qui embellit la ville. Quand même ces ouvrages conduits à grands frais par des gens sans aucun talent auroient été portés à leur perfection, on n'auroit pas été dans une situation beaucoup meilleure. La descente qu'on auroit rendue impraticable dans un point, auroit été toujours ouverte par plusieurs rivieres qui tombent dans la rade, & qui sont toutes navigables pour des chaloupes.

L'ennemi formé à terre ne trouveroit qu'une cité immense sans chemin couvert, défendue par un rempart & par quelques bastions bas & irréguliers, en-

tourée d'un foſſé formé d'un côté par une riviere, & de l'autre par des canaux marécageux qu'il ſeroit aiſé de remplir d'eau vive : elle étoit protégée autrefois par une citadelle ; mais Jmhof, en élevant entre la ville & la place des caſernes vaſtes & fort élevées, interrompit cette communication. On lui fit remarquer après coup cette bévue, & il n'imagina rien de mieux pour la réparer, que de détruire deux demi baſtions du fort qui regardoient la ville. Depuis ce temps-là ils ſont joints l'un à l'autre.

Mais quand les fortifications ſeroient auſſi parfaites qu'elles ſont vicieuſes ; quand l'artillerie qui eſt immenſe ſeroit dirigée par des gens habiles ; quand on ſubſtitueroit Cohorn ou Vauban aux hommes tout-à-fait ineptes chargés de la conduite des travaux, la place ne pourroit pas tenir : elle auroit au moins beſoin de quatre mille hommes, pour ſe défendre, & elle en a rarement plus de ſix cens. Auſſi les Hollandois ne ſont-ils pas aſſez aveugles pour mettre leur confiance dans une garniſon ſi foible : ils comptent bien davantage ſur les inondations que des écluſes qui enchaînent pluſieurs petites rivieres, les mettent en état de ſe

procurer. Ils pensent que les inondations retarderoient les opérations d'un siege, & feroient périr les assiégeans par la contagion qu'elles causeroient. Avec plus de réflexion, on verroit qu'avant que ces saignées eussent produit leur effet, la place seroit emportée.

Le plan de conquête que pourroit former la France conviendroit également aux intérêts de la Grande-Bretagne, avec cette différence, que les Anglois pourroient l'exécuter en passant par les détroits de Bali ou de Lombok; après avoir commencé par se rendre maîtres du cap de Bonne-espérance, relâche excellente dont ils ont besoin pour leur navigation aux Indes.

Le cap peut être attaqué par deux endroits : le premier est la baie de la Table, à l'extrémité de laquelle est situé le fort. C'est une rade ouverte, où la violence de la mer n'est rompue que par une isle, où les exilés de la colonie, quelques-uns même de Batavia sont occupés à tuer des chiens marins, & à ramasser des coquillages, dont on fait la chaux. Elle est si mauvaise dans le mois de juin, juillet, août & septembre, qu'on y a vu périr vingt-cinq vaisseaux en 1722, &

ept en 1736. Quoique les commodités qu'on y trouve la fassent préférer dans les autres saisons de l'année par tous les navigateurs, il est vraisemblable qu'on n'y tenteroit pas la descente, parce que les deux côtés du port sont couverts de batteries, qu'il seroit risqueux, & peut-être impossible de faire taire. On préféreroit sans doute la baie false qui éloignée de la premiere de trente lieues par mer, n'est cependant du côté de terre qu'à trois lieues de la capitale. Le débarquement se feroit paisiblement dans cet asyle sûr; & les troupes arriveroient sans obstacle sur une hauteur qui domine le fort. Comme cette citadelle d'ailleurs fort resserrée n'est défendue que par une garnison de trois cens hommes, de quatre cens au plus, on la réduiroit en moins d'un jour avec quelques bombes. Les colons dispersés dans un espace immense, & séparès les uns des autres par des déserts, n'auroient pas le temps de venir à son secours. Peut-être ne le voudroient-ils pas quand ils le pourroient? Il doit être permis de soupçonner que l'oppression dans laquelle ils gémissent leur fait désirer un changement de domination. La perte du Cap mettroit peut-être la

compagnie dans l'impoſſibilité de faire paſſer aux Indes les ſecours néceſſaires à la défenſe de ſes établiſſemens, rendroit au moins ces ſecours moins sûrs & plus diſpendieux. Par la raiſon contraire, les Anglois tireroient de grandes commodités de cette conquête, des avantages même immenſes, ſi on pouvoit ſe détacher de cet eſprit de monopole contre lequel la raiſon & l'humanité réclameront toujours.

Les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale ont du fer, des bois, du ris, du ſucre, cent objets de conſommation qui manquent totalement au Cap. Elles pourroient les y porter, & recevoir en échange des vins & des eaux-de-vie. Le terrain de cette partie de l'Afrique eſt ſi propre, & le climat ſi favorable à cette culture, qu'on peut lui donner une étendue immenſe. Qu'on ouvre des débouchés, & on verra un eſpace de deux cens lieues couvert de vignes. La tolérance, la douceur du gouvernement; l'eſpérance d'une ſituation commode attireront des cultivateurs de tous les côtés : ils trouveront aiſément des crédits pour ſe procurer les eſclaves néceſſaires à tous leurs travaux. Bientôt ils feront

en état de fournir des boiſſons ſaines, agréables, abondantes à l'Amérique Angloiſe, & peut-être que la métropole elle-même puiſera un jour les ſiennes à la même ſource.

Si la république de Hollande ne regarde pas comme imaginaires les dangers que l'amour du bien général des nations nous fait preſſentir pour ſon commerce, elle ne doit rien oublier pour les prévenir : il faut qu'elle ne perde pas de vue que la compagnie, depuis ſon origine, juſqu'en 1722, a reçu environ quinze cens vaiſſeaux, dont la charge coûtoit dans l'Inde trois cens cinquante & un million ſix cens quatre-ving-trois mille florins, & a été vendue plus du double en Europe : qu'en envoyant trois millions de florins dans l'Inde, elle parvient à ſe procurer des retours annuels de vingt millions de florins, dont le cinquieme au plus ſe conſomme dans les Provinces-unies ; qu'au renouvellement de chaque octroi, elle a donné des ſommes conſidérables à la république ; qu'elle a ſecouru l'état lorſque l'état a eu beſoin d'être ſecouru, qu'elle a élevé une multitude de fortunes particulieres qui ont prodigieuſement accru les richeſſes nationales ; enfin

qu'elle a doublé, triplé peut-être l'activité de la métropole, en lui présentant fréquemment l'occasion de former de grandes entreprises.

Toute cette prospérité est prête à s'évanouir, si le souverain n'emploie son autorité pour la conserver. Il le fera. Cette confiance est due à un gouvernement qui a cherché à entretenir dans son sein une multitude de citoyens, & à n'en employer qu'un petit nombre dans ses établissemens éloignés. C'est aux dépens de l'Europe entiere que la Hollande a sans cesse augmenté le nombre de ses sujets : la liberté de conscience dont on y jouit, & la douceur des loix, y ont attiré tous les hommes qu'opprimoient en cent endroits l'intolérance & la dureté du gouvernement.

Elle a procuré des moyens de subsistance à quiconque vouloit s'établir & travailler chez elle : on a vu en différens temps les habitans du pays que dévastoit la guerre, aller chercher en Hollande un azyle & du travail.

L'agriculture n'y a jamais pu être un objet considérable, quoique la terre y soit cultivée aussi parfaitement qu'elle puisse l'être. Mais la pêche du hareng lui

tient lieu d'agriculture. C'est un nouveau moyen de subsistance, une école de matelots. Nés sur les eaux, ils labourent la mer : ils en tirent leur nourriture : ils s'aguerrissent aux tempêtes, où ils apprennent sans risque à vaincre les dangers.

Le commerce de transport qu'elle fait continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre, est encore un genre de navigation qui ne consomme pas les hommes, & les fait subsister par le travail.

Enfin, la navigation qui dépeuple une partie de l'Europe, peuple la Hollande. Elle est comme une production du pays. Ses vaisseaux sont ses fonds de terre, qu'elle fait valoir aux dépens de l'étranger.

On connoît chez elle le luxe de commodité, il y est sans recherche. On y connoît celui de bienséance ; il s'y trouve avec modération. La Hollande ignore celui de fantaisie. Un esprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même regne dans toute la nation, & il y a été entretenu avec soin par le gouvernement.

Les colonies sont gouvernées par le même esprit. On ne les peuple guere

que de la lie de la nation, ou d'étrangers; mais des loix féveres, une administration jufte, une fubfiftance facile, un travail utile donne bientôt des mœurs à ces hommes renvoyés de l'Europe, parce qu'ils n'en avoient pas.

Le même deffein de conferver fa population préfide à fon économie militaire, elle entretient en Europe un grand nombre de troupes étrangeres; elle en entretient dans les colonies.

Les matelots en Hollande font bien payés, & des matelots étrangers fervent continuellement ou fur fes vaiffeaux marchands, ou fur fes vaiffeaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au dedans, la paix au dehors. Aucune nation, excepté les Suiffes, ne cherche plus à fe maintenir en bonne intelligence avec fes voifins, & plus que les Suiffes elle cherche à maintenir fes voifins en paix.

La république conferve l'union entre les citoyens par de très-belles loix qui indiquent à chaque corps fes devoirs, par une adminiftration prompte & défintéreffée de la juftice, par des réglemens admirables pour les négocians.

Pour le commerce, il faut de la bonne foi. Aucun gouvernement ne l'aſſure comme celui de la Hollande. L'état en a dans les traités, & les négocians dans les marchés.

Enfin, nous ne voyons en Europe aucune nation qui ait mieux combiné ce que ſa ſituation, ſes forces, ſa population lui permettent d'entreprendre, & qui ait mieux connu ou ſuivi les moyens d'augmenter ſa population & ſes forces. Nous n'en voyons aucune, qui, ayant pour objet un grand commerce & la liberté qui s'appellent, s'attirent & ſe ſoutiennent, ſe ſoit mieux conduite pour conſerver l'un & l'autre.

Mais combien ces mœurs ſont déjà déchues & dégénérées. Les intérêts perſonnels qui s'épurent par leur réunion, ſe ſont iſolés entiérement, & la corruption eſt devenue générale. Il n'y a plus de patrie dans le pays de l'univers qui devroit inſpirer le plus d'attachement à ſes habitans. Quels ſentimens de patriotiſme ne devroit-on pas en effet attendre d'un peuple qui peut ſe dire à lui-même : cette terre que j'habite, ceſt moi qui l'ai rendue féconde ; c'eſt moi qui l'ai embellie, c'eſt moi qui l'ai créée.

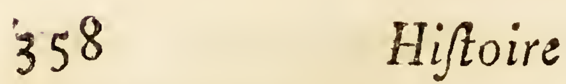
Cette mer menaçante qui couvroit nos campagnes ſe briſe contre les digues puiſſantes que j'ai oppoſées à ſa fureur. J'ai purifié cet air que des eaux croupiſſantes rempliſſoient de vapeurs mortelles. C'eſt par moi que des villes ſuperbes preſſent la vaſe & le limon que portoient l'océan. Les ports que jai conſtruits, les canaux que j'ai creuſés reçoivent toutes les productions de l'univers que je diſpenſe à mon gré. Les héritages des autres peuples ne ſont que des poſſeſſions que l'homme diſpute à l'homme ; celui que je laiſſerai à mes enfans, je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure, & j'en ſuis reſté le maître. C'eſt ici que j'ai établi un nouvel ordre phyſique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avoit rien. L'air, la terre, le gouvernement, la liberté : tout eſt mon ouvrage. Je jouis de la gloire du paſſé, & lorſque je porte mes regards ſur l'avenir, je vois avec ſatisfaction que mes cendres repoſeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes peres voyoient ſe former des tempêtes. Que de motifs pour idolâtrer ſa patrie ! Cependant il n'y a plus d'eſprit public en Hollande : c'eſt

un tout dont les parties n'ont d'autres rapport entr'elles que la place qu'elles occupent. La bassesse, l'avilissement & la mauvaise foi sont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de leur serment comme d'une denrée, & ils vont devenir le rebut de l'univers qu'ils avoient étonné par leurs travaux & par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémissez du moins des dangers qui vous environnent. Avec l'ame des esclaves on n'est pas loin de la servitude. Le feu sacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces temps d'anarchie, où tous les souverains de l'Europe également contrariés par les grands de leurs états, ne pouvoient mettre dans leurs opérations ni secret ni union, ni célérité ; où l'équilibre des puissances ne pouvoit être que l'effet de leur foiblesse mutuelle. Aujourd'hui l'autorité devenue plus - indépendante assure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent opposer des républicains à cette supériorité redoutable ? Des vertus ; & vous n'en avez plus. La corruption de vos

mœurs & de vos magiſtrats enhardit partout les calomniateurs de la liberté ; & votre exemple funeſte reſſerre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes qui, par mauvaiſe foi, ou par habitude, nous diſent tous les jours : le voilà ce gouvernement que vous exaltez ſi fort dans vos écrits : voilà les ſuites heureuſes de ce ſyſtême de liberté qui vous eſt ſi cher. Aux vices que vous reprochez au deſpotiſme, ils ont ajouté un vice qui les ſurpaſſe tous, l'impuiſſance de réprimer le mal. Que répondre ? Ce que nous venons de dire. Que la corruption des républiques a un terme affreux, le paſſage de la licence à l'eſclavage, & qu'enfin elles tombent pour toujours dans la claſſe des peuples ſoumis dont la corruption n'a plus de terme. On va voir à quel point l'Angleterre eſt éloignée d'un pareil danger.

Fin du ſecond Livre.

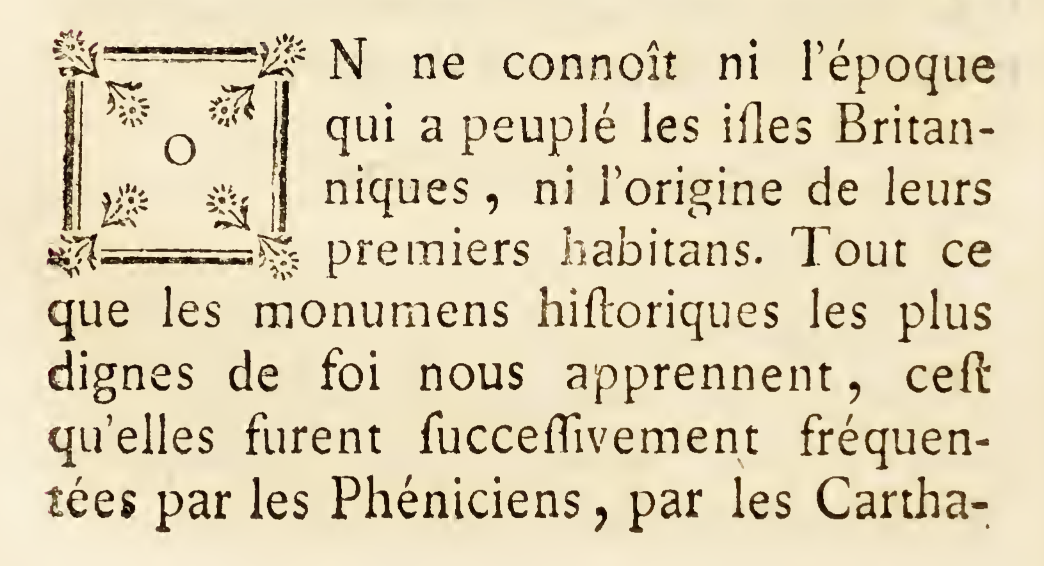




HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE TROISIEME.



ON ne connoît ni l'époque qui a peuplé les iſles Britanniques, ni l'origine de leurs premiers habitans. Tout ce que les monumens hiſtoriques les plus dignes de foi nous apprennent, ceſt qu'elles furent ſucceſſivement fréquentées par les Phéniciens, par les Cartha-

ginois& par les Gaulois. Les négocians de ces nations y alloient échanger des vases de terre, du sel, toutes sortes d'instrumens de fer & de cuivre contre des peaux, des esclaves, des chiens de chasse & de combat, sur-tout contre de l'étain. Leur bénéfice étoit tel à peu-près qu'ils le vouloient avec des peuples sauvages qui ignoroient également le prix de ce qu'on leur portoit, le prix de ce qu'ils livroient.

A ne consulter qu'une spéculation vague, on seroit porté à penser que les insulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n'arrête les excursions des habitans du continent : ils peuvent trouver à vivre, & fuir les combats en même temps. Dans les isles, la guerre & les morts d'une société trop resserrée doivent amener plus vîte la nécessité des loix & des conventions. Cependant quelle qu'en soit la raison, on voit généralement leurs mœurs & leur gouvernement formés plus tard & plus imparfaitement. Toutes les traditions l'attestent en particulier pour la Bretagne.

La domination Romaine ne fut pas assez longue, & fut trop disputée, pour

beaucoup avancer l'induſtrie des Bretons. Le peu même de progrès que pendant cette époque avoient fait la culture & les arts, s'anéantit auſſi-tôt que cette fiere puiſſance ſe fut décidée à abandonner ſa conquête. L'eſprit de ſervitude que les peuples méridionaux de la Bretagne avoient contracté, leur ôta le courage de réſiſter d'abord au refoulement des Pictes leurs voiſins, qui s'étoient ſauvés du joug, en fuyant vers le nord de l'iſle, & peu après aux expéditions plus meurtrieres, plus opiniâtres & plus combinées des brigands qui ſortoient en foule des contrées les plus ſeptentrionales de l'Europe.

Tous les empires eurent à gémir de cet horrible fléau, le plus deſtructeur peut-être dont les annales du monde aient perpétué le ſouvenir. Mais les calamités qu'éprouva la Grande-Bretagne ſont inexprimables. Chaque année, pluſieurs fois l'année, elle voyoit ſes campagnes ravagées, ſes maiſons brûlées, ſes femmes violées, ſes temples dépouillés, ſes habitans maſſacrés, mis à la torture, ou amenés en eſclavage. Tous ces malheurs ſe ſuccédoient avec une rapidité qu'on a peine à ſuivre.

Lorſque le pays fut détruit au point de ne plus rien offrir à l'avidité de ces barbares, ils s'emparerent du pays même. A une nation ſuccédoit une nation. La horde qui ſurvenoit, chaſſoit ou exterminoit celle qui étoit déja établie; & cette foule de révolutions perpétuoit l'inertie, la défiance & la miſere. Tout porte à penſer que, dans ces temps de découragement, les Bretons n'avoient guere de liaiſon de commerce avec le continent. Les échanges étoient même ſi rares entr'eux, qu'il falloit des témoins pour la moindre vente.

Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque Guillaume le Conquérant ſubjugua la Grande-Bretagne un peu après le milieu du onzieme ſiecle. Ceux qui le ſuivoient arrivoient de contrées un peu mieux policées, plus actives, plus induſtrieuſes que celles où ils venoient s'établir. Cette communication devoit rectifier, étendre naturellement les idées du peuple vaincu. Si cela n'arriva pas, il faut l'attribuer à l'introduction du gouvernement féodal qui étoit alors à la fois l'unique fondement de la ſtabilité & des déſordres de la plupart des gouvernemens monarchiques de l'Europe. Sous

ces vicieuses institutions, l'état continua à languir. Il ne fut guere moins travaillé par les troubles civils qu'il l'avoit été autrefois par les incursions des barbares.

Le commerce entier étoit entre les mains des Juifs & des banquiers Lombards qu'on favorisoit & qu'on dépouilloit, qu'on regardoit comme des hommes nécessaires & qu'on faisoit mourir, qu'alternativement on chassoit & on rappelloit. Ces désordres étoient augmentés par l'audace des pirates qui quelquefois protégés par le gouvernement avec lequel ils partageoient leur proie, couroient indifféremment sur tous les vaisseaux, & en noyoient souvent les équipages. L'intérêt de l'argent étoit de cinquante pour cent. Il ne sortoit d'Angleterre que des cuirs, des fourrures, du beurre, du plomb, de l'étain, pour une somme modique, & trente mille sacs de laine qui rendoient annuellement une somme plus considérable. Comme les Anglois ignoroient encore alors entiérement l'art de teindre les laines, & celui de les mettre en œuvre avec élégance, la plus grande partie de cet argent repassoit la mer. Pour remédier à

cet inconvénient, on appella des manufacturiers étrangers, & il ne fut plus permis de s'habiller qu'avec des étoffes de fabrique nationale. Dans le même temps, on défendoit l'exportation des laines manufacturées & du fer travaillé, deux loix tout-à-fait dignes du siecle qui les vit naître.

Henri VII permit aux barons d'aliéner leurs terres, & aux roturiers de les acheter. Cette loi diminua l'inégalité qui étoit entre les fortunes des seigneurs & celles de leurs vassaux. Elle mit entr'eux plus d'indépendance; elle répandit dans le peuple le désir de s'enrichir avec l'espérance de jouir de ses richesses.

Ce désir, cette espérance étoient traversés par de grands obstacles. Quelques-uns furent levés. Il fut défendu à la compagnie des négocians établis à Londres d'exiger dans la suite la somme de soixante-dix livres de chacun des autres marchands du royaume qui voudroient aller trafiquer aux grandes foires des Pays-bas. Pour fixer plus de gens à la culture, on avoit statué que personne ne pourroit mettre son fils ou sa fille en aucun apprentissage, sans avoir vingt

ſchelins de rente en fonds de terre : cette loi abſurde fut mitigée.

Malheureuſement on laiſſa ſubſiſter en ſon entier celle qui régloit le prix de toutes les choſes comeſtibles, de la laine, du ſalaire des ouvriers, des étoffes, des vêtemens. De mauvaiſes combinaiſons firent même ajouter des entraves au commerce. Le prêt à intérêt & les bénéfices du change furent ſévérement proſcrits, comme uſuraires, ou comme propres à introduire l'uſure. Il fut défendu d'exporter l'argent ſous quelque forme qu'il pût être; & pour que les marchands étrangers ne puſſent pas l'emporter clandeſtinement, on les obligea à convertir en marchandiſes Angloiſes le produit entier des marchandiſes qu'ils avoient introduites en Angleterre. La ſortie des chevaux fut prohibée. On n'étoit pas aſſez éclairé pour voir que cette prohibition feroit négliger d'en multiplier, d'en perfectionner l'eſpece. Enfin, on établit dans toutes les villes des corporations, c'eſt-à dire, que l'état autoriſa tous ceux qui ſuivoient une même profeſſion, à faire les réglemens qu'ils jugeroient utiles à leur conſervation, à leur proſpérité excluſive. La nation gémit encore d'un

arrangement ſi contraire à l'induſtrie univerſelle, & qui réduit tout à une eſpece de monopole.

En voyant tant de loix bizarres, on ſeroit tenté de penſer que Henri n'avoit que de l'indifférence pour la proſpérité de ſon empire, ou qu'il manquoit totalement de lumiere. Cependant il eſt prouvé que ce prince, malgré ſon extrême avarice, prêta ſouvent ſans intérêts des ſommes conſidérables à des négocians qui manquoient de fonds ſuffiſans pour les entrepriſes qu'ils ſe propoſoient de faire. La ſageſſe de ſon gouvernement eſt d'ailleurs ſi bien conſtatée, qu'il paſſe avec raiſon pour un des plus grands monarques qui ſe ſoit aſſis ſur le trône d'Angleterre. Mais, malgré tous les efforts du génie, il faut pluſieurs ſiecles à une ſcience avant qu'elle puiſſe être réduite à des principes ſimples. Il en eſt des théories comme des machines qui commencent toujours par être très-compliquées, & qu'on ne dégage qu'avec le temps par l'obſervation & l'expérience des roues paraſites qui en multiplioient le frottement.

Les lumieres des regnes ſuivans ne furent pas beaucoup plus étendues ſur

les matieres qui nous occupent. Des Flamands habitués en Angleterre en étoient les ſeuls bons ouvriers. Ils étoient preſque toujours inſultés & opprimés par les ouvriers Anglois, jaloux ſans émulation. On ſe plaignoit que toutes les pratiques alloient à eux, & qu'ils faiſoient hauſſer le prix du grain. Le gouvernement adopta ces préjugés populaires, & il défendit à tous les étrangers d'occuper plus de deux hommes dans leurs atteliers. Les marchands ne furent pas mieux traités que les ouvriers, & ceux même qui s'étoient faits naturaliſer, ſe virent obligés de payer les mêmes droits que les marchands forains. L'ignorance étoit ſi générale, qu'on abandonnoit la culture des meilleures terres pour les mettre en pâturages dans les temps même que les loix fixoient à deux mille le nombre des moutons dont un troupeau pourroit être compoſé. Toutes les liaiſons d'affaires étoient concentrées dans les Pays-bas. Les habitans de ces provinces achetoient les marchandiſes Angloiſes, & les faiſoient circuler dans les différentes parties de l'Europe. Il eſt vraiſemblable que la nation n'auroit pris de long-temps un grand eſſort, ſans le bonheur des circonſtances.

Les cruautés du duc d'Albe firent passer en Angleterre d'habiles fabriquans, qui transporterent à Londres l'art des belles manufactures de Flandres. Les persécutions que les réformés éprouvoient en France donnerent des ouvriers de toute espece à l'Angleterre. Elisabeth qui ne savoit pas essuyer des contradictions, mais qui vouloit le bien & le voyoit ; despote & populaire ; éclairée & obéie, Elisabeth se servit de la fermentation des esprits, qui étoit générale dans ses états comme dans le reste de l'Europe ; & tandis que cette fermentation ne produisoit chez les autres peuples que des disputes de théologie, des guerres civiles ou étrangeres, elle fit naître en Angleterre une émulation vive pour le commerce & pour les progrès de la navigation.

Les Anglois apprirent à construire chez eux leurs vaisseaux, qu'ils achetoient auparavant des négocians de Lubek & de Hambourg. Bientôt ils firent seuls le commerce de Moscovie par la voie d'Archangel qu'on venoit de découvrir, & ils ne tarderent pas à entrer en concurrence avec les villes anséatiques en Allemagne & dans le nord. Ils commencerent le commerce de Turquie.

Plusieurs de leurs navigateurs tenterent, mais sans fruit, de s'ouvrir par les mers du nord un passage aux Indes. Enfin, Drake, Stepens, Cawendish, & quelques autres, y arriverent les uns par la mer du sud, les autres en doublant le cap de Bonne-espérance.

Le fruit de ces voyages fut assez grand pour déterminer en 1600 les plus habiles négocians de Londres à former une société. Elle obtint un privilege exclusif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnoit en fixoit la durée à quinze ans. Il y étoit dit, que si ce privilege paroissoit nuisible au bien de l'état, il seroit aboli, & la compagnie supprimée, en avertissant les associés deux ans d'avance.

Cette réserve dut son origine au chagrin qu'avoient récemment témoigné les Communes d'une concession pareille. La reine étoit revenue sur ses pas, & avoit parlé dans cette occasion d'une maniere digne de servir de leçon à tous les souverains.

» Messieurs, dit-elle aux membres » de la chambre chargés de la remer- » cier, je suis très-touchée de votre atta- » chement & de l'attention que vous avez

» de m'en donner un témoignage authen-
» tique. Cette affection pour ma per-
» sonne vous avoit déterminés à m'aver-
» tir d'une faute qui m'étoit échappée
» par ignorance, mais où ma volonté
» n'avoit aucune part. Si vos soins
» vigilans ne m'avoient découvert les
» maux que mon erreur pouvoit pro-
» duire, quelle douleur n'aurai-je pas
» ressentie, moi qui n'ai rien de plus
» cher que l'amour & la conservation de
» mon peuple ? Que ma main se des-
» seche tout-à-coup, que mon cœur soit
» frappé d'un coup mortel, avant que
» j'accorde des privileges particuliers
» dont mes sujets aient à se plaindre. La
» splendeur du trône ne m'a point éblouie
» au point de me faire préférer l'abus
» d'une autorité sans bornes à l'usage
» d'un pouvoir exercé par la justice. L'é-
» clat de la royauté n'aveugle que les
» princes qui ne connoissent pas les
» devoirs qu'impose la couronne. J'ose
» penser qu'on ne me comptera point
» au nombre de ces monarques. Je sais
» que je ne tiens pas le sceptre pour
» mon avantage propre, & que je me
» dois toute entiere à la société qui a
» mis en moi sa confiance. Mon bon-

» heur est de voir que l'état a prospéré
» jusqu'ici par mon gouvernement, &
» que j'ai pour sujets des hommes dignes
» que je renonçasse pour eux au trône
» & à la vie. Ne m'imputez pas les
» fausses mesures où l'on peut m'enga-
» ger, ni les irrégularités qui peuvent se
» commettre sous mon nom. Vous savez
» que les ministres des princes sont trop
» souvent conduits par des intérêts par-
» ticuliers, que la vérité parvient rare-
» ment aux rois, & qu'obligés dans la
» foule des affaires qui les accablent de
» s'arrêter sur les plus importantes, ils
» ne sauroient tout voir par eux-mêmes. «

Les fonds de la compagnie ne furent d'abord que de trois cens soixante-neuf mille huit cens quatre-vingt-onze livres cinq schelings sterlings. L'armement de quatre vaisseaux qui partirent dans les premiers jours de 1601, en absorba une partie. On embarqua le reste en argent & en marchandises.

Les premiers établissemens que cette société fit dans les Indes se formerent du consentement des nations. Elle ne voulut pas faire d'abord des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entreprises de négocians humains & justes. Elle se

fit aimer ; mais cet amour ne lui valut que quelques comptoirs, & ne la mit pas en état de soutenir la concurrence des nations qui se faisoient craindre.

Les Portugais & les Hollandois possédoient de grandes provinces, des places bien fortifiées & de bons ports. Ces avantages assuroient leur commerce contre les naturels du pays & contre des nouveaux concurrens ; ils facilitoient leurs retours en Europe ; ils leur donnoient les moyens de se défaire utilement des marchandises qu'ils portoient en Asie, d'obtenir à un prix honnête celles qu'ils vouloient acheter. Les Anglois au contraire dépendans du caprice des saisons & du peuple, sans force & sans azyle, ne tirant leurs fonds que de l'Angleterre même, ne pouvoient faire un commerce avantageux. Ils sentirent qu'on acquéroit difficilement de grandes richesses sans de grandes injustices, & que pour surpasser ou même balancer les nations qu'ils avoient censurées, il falloit imiter leur conduite.

Le projet de faire des établissemens solides & de tenter des conquêtes, paroissoient au dessus des forces d'une société naissante ; & elle se flatta qu'elle seroit

protégée, parce qu'elle étoit utile à la patrie. Ses espérances furent trompées. Elle ne put rien obtenir de Jacques I, prince foible, infecté de la fausse philosophie de son siecle, bel esprit, subtil & pédant, plus fait pour être à la tête d'une université que d'un empire. La compagnie, par son activité, sa persévérance, le bon choix de ses officiers & de ses facteurs, suppléa au secours que lui refusoit son souverain. Elle bâtit des forts, elle fonda des colonies aux isles de Java, de Pouleron, d'Amboine & de Banda. Elle partagea ainsi avec les Hollandois le commerce des épiceries, qui sera toujours le plus solide de l'orient, parce que son objet est devenu d'un besoin réel. Il étoit encore plus important dans ce temps-là, parce que le luxe de fantaisie n'avoit pas fait alors en Europe les progrès qu'il a faits depuis, & que les toiles des Indes, les étoffes, les thés, les vernis de la Chine n'avoient pas le débit prodigieux qu'ils ont aujourd'hui.

Les Hollandois n'avoient pas chassé les Portugais des isles où croissent les épiceries, pour y laisser établir une nation dont la puissance maritime, le caractere & le gouvernement rendoient la

concurrence plus redoutable. Ils avoient des avantages sans nombre sur leurs rivaux : de puissantes colonies, une marine exercée, des alliances bien cimentées, un grand fonds de richesses, la connoissance du pays & celle des principes & des détails du commerce. Toutcela manquoit aux Anglois, qui furent attaqués par la ruse & par la force. Ils succomboient, lorsque quelques esprits modérés chercherent en Europe, où le feu de la guerre ne s'étoit pas communiqué, des moyens de conciliation. Le plus bizarre fut adopté par un aveuglement dont il ne seroit pas aisé de trouver la cause.

Les deux compagnies signerent en 1619 un traité, qui portoit que les Moluques, Amboine & Banda appartiendroient en commun aux deux nations : que les Anglois auroient un tiers, & les Hollandois les deux tiers des productions dont on fixeroit le prix : que chacun contribueroit à proportion de son intérêt à la défense de ces isles : qu'un conseil composé de gens expérimentés de chaque côté régleroit à Batavia toutes les affaires du commerce : que cet accord garanti par les souverains respectifs dure-

roit vingt ans, & que s'il s'élevoit dans cet intervalle des différens qui ne pussent pas être accommodés par les deux compagnies, ils seroient décidés par le roi de la Grande-Bretagne & les états généraux des Provinces-unies. Entre toutes les conventions politiques dont l'histoire a conservé le souvenir, on en trouveroit difficilement une plus extraordinaire. Elle eut le sort qu'elle devoit avoir.

Les Hollandois n'en furent pas plutôt instruits aux Indes, qu'ils s'occuperent des moyens de la rendre nulle. La situation des choses favorisoit leurs vues. Les Espagnols & les Portugais avoient profité de la division de leurs ennemis pour s'établir de nouveau dans les Molucques. Ils pouvoient s'y affermir, & il y avoit du danger à leur en donner le temps. Les commissaires Anglois convinrent de l'avantage qu'il y auroit à les attaquer sans délai ; mais ils ajouterent qu'ils n'avoient rien de ce qu'il falloit pour y concourir. Leur déclaration qu'on avoit prévue fut enregistrée, & leurs associés entreprirent seuls une expédition dont ils se réserverent tout le fruit. Il ne restoit aux agens de la compagnie de Hollande qu'un pas à faire pour mettre tou-

tes les épiceries entre les mains de leurs maîtres, c'étoit de chasser leurs rivaux d'Amboine. On y réussit par une voie bien extraordinaire.

Un Japonois qui étoit au service des Hollandois dans Amboine se rendit suspect par une curiosité indiscrette. On l'arrêta, & il confessa qu'il s'étoit engagé avec les soldats de sa nation à livrer la forteresse aux Anglois. Son aveu fut confirmé par celui de ses camarades. Sur ces dispositions unanimes, on mit aux fers les auteurs de la conspiration, qui ne la démentirent pas, qui la confirmerent même. Une mort honteuse termina la carriere de tous les coupables. Tel est le récit des Hollandois.

Les Anglois n'ont jamais vu dans cette accusation que l'effet d'une avidité sans bornes. Ils ont soutenu qu'il étoit absurde de supposer que dix facteurs & onze soldats étrangers aient pu former le projet de s'emparer d'une place où il y avoit une garnison de deux cens hommes. Quand même ces malheureux auroient vu la possibilité de faire réussir un plan si extravagant, n'en auroient-ils pas été détournés par l'impossibilité d'être secourus contre les forces ennemies qui les

auroient assiégés de toutes parts. Il faudroit pour rendre vraisemblable une pareille trahison d'autres preuves qu'un aveu des accusés arraché à force de tortures. Elles n'ont jamais donné de lumieres que sur le courage ou la foiblesse de ceux qu'un préjugé barbare y condamnoit. Ces considérations appuyées de plusieurs autres à peu près aussi pressantes, ont rendu le récit de la conspiration d'Amboine si suspect, qu'elle n'a été regardée communément que comme un voile dont s'étoit enveloppée une avarice atroce.

Le ministere de Jacques I, & la nation occupés alors de subtilités ecclésiastiques, & de la discussion des droits du roi & du peuple, ne s'apperçurent point des outrages que le nom Anglois recevoit dans l'orient Cette indifférence prescrivoit une circonspection qui dégénéra bientôt en foiblesse. Elle ne pouvoit qu'augmenter durant le débordement des dissensions civiles & religieuses qui inonderent tout l'état de sang, qui y étoufferent tous les sentimens, toutes les lumieres. De plus grands intérêts firent oublier totalement les Indes; & la compagnie opprimée, découragée,

n'étoit plus rien au moment de la mort inſtructive & terrible de Charles I.

Cromwel irrité que les Hollandois euſſent été favorables aux malheureux Stuards, & donnaſſent un azyle aux Anglois qu'il avoit proſcrits : indigné que la république des Provinces-unies affectât l'empire des mers ; fier de ſes ſuccès, ſentant ſes forces & celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire reſpecter & ſe venger. Il déclara la guerre à la Hollande. De toutes les guerres maritimes dont l'hiſtoire ait fait mention, c'eſt la plus ſavante, la plus illuſtre par la capacité des chefs & le courage des ſoldats, la plus féconde en combats opiniâtres & meurtriers. Les Anglois eurent l'avantage, & ils le durent à la grandeur de leurs vaiſſeaux que le reſte de l'Europe a imitée depuis.

Le protecteur qui donna la loi ne fit pas pour les Indes tout ce qu'il pouvoit. Il ſe contenta d'y aſſurer la liberté du commerce Anglois, de faire déſavouer le maſſacre d'Amboine, & de preſcrire des dédommagemens pour les deſcendans des malheureuſes victimes de cette action horrible. On ne fit nulle mention dans le traité des forts que les Hollan-

dois avoient enlevés à la nation dans l'isle de Java & dans plusieurs des Molucques. A la vérité, la restitution de l'isle de Pouleron fut stipulée; mais les usurpateurs secondés par le négociateur Anglois qui s'étoit laissé corrompre, surent si bien éluder cet article qui pouvoit & devoit leur donner un concurrent pour les épiceries, qu'il n'eut jamais d'exécution.

Malgré ces négligences, dès que la compagnie eut obtenu du protecteur le renouvellement de son privilege, & qu'elle se vit solidement appuyée par l'autorité publique, elle montra une vigueur que ses malheurs passés lui avoient fait perdre. Son courage s'accrut avec l'extension qu'on donnoit à ses droits.

Le bonheur qu'elle avoit en Europe la suivit en Asie. Elle y reprit avec succès le commerce qu'elle avoit ouvert autrefois dans le golfe Persique, de la maniere que nous allons dire.

Tandis que l'Anglois luttoit avec désavantage contre les Hollandois dans les Molucques, il étoit attaqué sur la côte de Malabar par les Portugais. Ses succès contre une nation qui avoit passé jusqu'alors dans l'esprit des Orientaux pour

invincible, lui donnerent un très-grand éclat. Le bruit de ses victoires pénétra jusqu'en Perse, où régnoit alors Abas I, surnommé le Grand. Ce prince avoit conquis le Kandahar; plusieurs places importantes sur la Mer Noire, une partie de l'Arabie, & chassé les Turcs de la Géorgie, de l'Armenie, de la Mésopotamie, de tous les pays qu'ils avoient conquis au delà de l'Euphrate. Ces avantages lui avoient donné assez d'autorité pour abaisser les grands, & pour réprimer l'insolence de la milice, en possession de disposer du trône suivant son caprice. Un despotisme peut-être plus absolu qu'en aucune contrée de l'Asie, remplaça cette anarchie. Le Grand Abas sut allier à ce gouvernement oppresseur quelques vues d'utilité publique. Une colonie d'Armeniens transférée à Ispahan, porta au centre de l'empire l'esprit de commerce, l'abondance, & des arts inconnus aux Persans. Le Sophi s'associoit lui-même à leurs entreprises, & leur avançoit des sommes considérables, qu'il faisoit valoir dans les marchés les plus renommés de l'univers. Ils étoient obligés de lui remettre les fonds aux termes convenus, & s'ils les avoient

accrus par leur induſtrie, il leur accordoit quelque récompenſe.

Les Portugais qui s'apperçurent qu'une partie du commerce des Indes avec l'Aſie & avec l'Europe, alloit prendre ſa direction par la Perſe, y mirent des entraves. Ils ne ſouffroient pas que le Perſan achetât des marchandiſes ailleurs que dans leurs magaſins. Ils en fixoient le prix, & s'ils lui permettoient d'en tirer quelquefois du lieu de la fabrication, c'étoit toujours ſur leurs vaiſſeaux, & en exigeant un fret & des droits énormes. Cette tyrannie révolta le Grand Abas qui, inſtruit du reſſentiment des Anglois, leur propoſa de réunir leurs forces de mer à ſes forces de terre pour aſſiéger Ormuz. Cette place fut attaquée par les armes combinées des deux nations, & priſe en 1622 après deux mois de combats. Les conquérans s'en partagerent le butin qui fut immenſe, & la ruinerent enſuite de fond en comble.

A trois ou quatre lieues de-là étoit dans le continent un port nommé juſqu'alors Gombron, & depuis Bender-abaſſi. La nature ne paroiſſoit pas l'avoir deſtiné à être habité. Il eſt ſitué au pied de montagnes exceſſivement élevées qui en font

un des lieux de l'univers les plus étouffés. On y respire un air embrasé qui dévore sans jamais exciter de transpiration. Des vapeurs mortelles s'élevent continuellement des entrailles de la terre. Les campagnes sont noires & arides, comme si le feu les avoit brûlées. Les eaux de source ou de citerne y sont aussi ameres que celles de la mer. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'il avoit d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choisir par le monarque Persan pour servir d'entrepôt au grand commerce qu'il se proposoit de faire aux Indes. Les Anglois furent associés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits, & la moitié du produit des douanes, à condition qu'ils entretiendroient continuellement au moins deux vaisseaux de guerre dans le golfe. Cette précaution parut essentielle pour rendre vain le ressentiment des Portugais, dont la haine étoit encore redoutable.

A cette époque, Bender-abassi qui n'avoit été jusqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs, devint une ville florissante. Les Anglois y portoient les épiceries, le poivre, le sucre, de l'Orient, le fer & le plomb, d'Europe. Ils ajouterent

depuis à leurs cargaisons les draps que la Perse recevoit auparavant de leur compagnie de Turquie. Le bénéfice qu'ils faisoient sur ces marchandises étoit fort grossi par un fret excessivement cher que leur payoient les Armeniens, qui restoient encore en possession de la plus riche branche du commerce des Indes.

Ces négocians, peut-être les plus intelligens de l'univers, avoient entrepris depuis long-temps le commerce des toiles. Ils n'avoient été supplantés ni par les Portugais qui n'étoient occupés que de pillage, ni par les Anglois & les Hollandois, dont les épiceries avoient fixé toute l'attention. Ces deux dernieres nations avoient si peu porté leurs regards sur ces précieuses manufactures, qu'ils n'avoient point formé d'établissement dans les contrées où la nature avoit comme fixé cette heureuse invention de l'industrie & de l'art. Peut-être en avoient-elles été détournées par l'impossibilité de soutenir la concurrence d'un peuple également riche, industrieux, actif, économe. Les Armeniens faisoient alors ce qu'ils ont toujours fait depuis. Ils passoient aux Indes. Ils y achetoient du coton, ils le distribuoient aux fileuses.

Ils faisoient fabriquer les toiles sous leurs yeux. Ils les portoient à Bender-abassi, d'où elles passoient à Ispahan. De là elles se distribuoient dans les différentes provinces de la monarchie, dans les états du Grand Seigneur, & jusqu'en Europe, où on contracta l'habitude de les appeller Perses, quoiqu'il ne s'en soit jamais fabriqué ailleurs qu'à la côte de Coromandel.

En échange des marchandises qu'on porte à la Perse, elle donnoit les productions de son crû ou le fruit de son industrie.

Le maroquin qui étoit toujours apprêté avec de la chaux. On se servoit de sel & de noix de gale, au lieu de tan, dont l'usage étoit inconnu aux Persans.

Le chagrin fait avec la peau de la croupe d'âne. Au lieu de la graine de moutarde employée ailleurs pour le grainer, on se servoit de la graine de casbin.

Les brocards d'or d'un prix supérieur à tout ce qu'ont produit les plus célebres manufactures. Autour du métier qui servoit à la fabrique de ces grandes pieces d'étoffes, cinq ou six hommes faisoient

rouler vingt-cinq ou trente navettes à la fois. De ces labyrinthes de l'industrie sortoient des rideaux, des portieres & des carreaux magnifiques.

Les tapis qu'on a depuis si bien imités en Europe, & qui ont été longtemps un des plus riches meubles de nos appartemens.

Les turquoises qui étoient plus ou moins parfaites, suivant les mines dont on les tiroit. Elles entroient autrefois dans la parure de nos femmes.

La laine de Caramanie qui ressembloit beaucoup à celle de Vigogne. Elle étoit employée avec succès dans les manufactures de chapeaux, & dans quelques étoffes. Les chevres qui la donnent ont cela de particulier, que leur toison tombe d'elle-même au mois de Mai.

Le poil de chevre, la soie, l'eau rose, les gommes pour la médecine, les racines pour les teintures, les dattes, plusieurs sortes de fruits; enfin, les chevaux & mille autres choses, dont les unes se vendoient dans les Indes, & les autres étoient portées en Europe.

Quoique les Hollandois fussent parvenus à s'approprier tout le commerce

de l'Asie orientale, ils ne virent pas sans jalousie ce qui se passoit en Perse. Il leur parut que les privileges dont leur rival jouissoit dans la rade de Bender-abassi, pouvoient être compensés par l'avantage qu'ils avoient de posséder une plus grande quantité d'épiceries, & ils entrerent avec lui en concurrence.

Leur commerce s'établit d'abord sur un système peu lucratif. Ils étoient obligés de déposer leur cargaison dans les magasins du prince, qui leur donnoit en échange des marchandises du pays. Peu-à-peu on baissa si fort le prix de leurs denrées, on haussa si fort le prix de celles du monarque, qu'ils perdoient considérablement. Cette oppression finit durant les guerres civiles d'Angleterre. Ils conclurent alors avec la cour d'Ispahan un traité qui portoit que la compagnie de Hollande pourroit faire entrer tous les ans dans l'empire pour un million de marchandises qui, libres de tous droits, seroient vendues où & à qui elle voudroit, & que si elle en portoit davantage, elle paieroit pour le surplus les droits accoutumés. Pour prix du sacrifice qu'on lui faisoit, elle s'obligea d'acheter tous les ans du gouvernement six cens bales de

ſoie crue de deux cens ſeize livres chacune, à raiſon de cinq cent cinquante florins la balle ; ce qui étoit le double du prix de la ſoie dans toute la Perſe. Mais elle ſe dédommageoit avec les particuliers des pertes qu'elle faiſoit avec la cour. Le retour des Anglois que les François ne tarderent pas à ſuivre, fut cauſe qu'on les ménagea moins. Bientôt les trois nations éprouverent des vexations plus odieuſes, plus deſtructives les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans ou des imbécilles dont les cruautés & les injuſtices affoibliſſoient les liaiſons de leurs ſujets avec les autres peuples. L'un de ces deſpotes étoit ſi féroce, qu'un grand de la cour diſoit, *que toutes les fois qu'il ſortoit de la chambre du roi, il tâtoit ſa tête avec ſes deux mains pour voir ſi elle étoit encore ſur ſes épaules.* Lorſqu'on annonçoit à ſon ſucceſſeur que les Turcs envahiſſoient les plus belles provinces de l'empire, il répondoit froidement : *qu'il s'embarraſſoit peu de leurs progrès, pourvu qu'ils lui laiſſaſſent ſa ville d'Iſpahan.* Il eut un fils ſi baſſement livré aux petites pratiques de ſa religion, qu'on *l'appelloit par dériſion le*

moine ou le prêtre Huſſein : caractere moins odieux peut-être pour un prince, mais bien plus dangereux pour ſes peuples que celui d'impie ou d'ennemi des dieux. Sous ces vils ſouverains, les affaires devenoient tous les jours plus languiſſantes à Bender-abaſſi. Les Aghuans les réduiſirent à rien.

Ces Aghuans ſont un peuple du Kandahar, pays montueux, ſitué au nord de l'Inde. On les a vus tantôt ſoumis aux Mogols, tantôt aux Perſans, & le plus ſouvent indépendans. Ceux qui n'habitent pas la capitale vivent ſous des tentes, à la maniere des Tartares. Le maître, les eſclaves, les chevaux & le bétail y ſont mêlés enſemble. Leur uſage eſt d'avoir les jambes & les bras nuds. Ils ſont petits & mal faits, mais nerveux, robuſtes, adroits à tirer de l'arc, à manier un cheval, endurcis aux fatigues. Leur maniere de combattre eſt remarquable. Des ſoldats d'élite partagés en deux troupes fondent d'abord ſur l'ennemi, n'obſervant aucun ordre, & ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les ſuit. Dès que le combat eſt engagé, ils ſe retirent ſur les flancs & à l'arriere-garde, où leur fonction eſt d'empêcher

que personne ne recule. Si quelqu'un quitte son rang & se dispose à la fuite, ils tombent sur lui le sabre à la main, & le forcent de reprendre son rang. Un de ces braves appercevant un soldat blessé qui vouloit se retirer pour se faire panser, l'obligea de rejoindre son drapeau : *combats de la main gauche*, lui dit-il, *si tu ne peux te servir de la droite ; & si tu perds aussi la main gauche, sers-toi de tes dents pour mordre l'ennemi.*

Vers le commencement du siecle, on vit ces hommes féroces sortir de leur patrie, se jeter sur la Perse dont ils avoient brisé le joug, y porter par-tout le fer & la destruction, & finir par lui donner des fers en 1722. Le fanatisme perpétue les horreurs dont ils se sont souillés dans le cours de la conquête. Un zele dévorant pour les superstitions des Turcs, une aversion insurmontable pour la secte d'Ali, leur font massacrer de sang froid des milliers de Persans. Dans le même temps, les provinces où ils n'avoient pas pénétré, sont ravagées par les Russes, les Turcs & les Tartares. Thamas Koulikan réussit à chasser de sa patrie tous ces brigands, mais en se montrant plus barbare qu'eux. Sa mort

violente devient une ſource nouvelle de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'eſt plus qu'un vaſte cimetiere, monument à jamais honteux de l'inſtinct deſtructeur des hommes ſans police, mais ſuite inévitable des vices du gouvernement deſpotique. Le deſpote eſt un pâtre ignorant & ſauvage qui mutile & garde des troupeaux pour la voracité des loups.

Dans cette confuſion de toutes choſes, les Anglois ſont les ſeuls qui oſent concevoir quelques eſpérances. Voyant leur commerce avec la Perſe ruiné du côté des Indes, ils imaginent de lui ouvrir un nouveau cours par la mer Caſpienne, dont les bords avoient été un peu moins détruits que le reſte de la monarchie.

Cette idée n'étoit pas tout-à-fait nouvelle. A peine les Anglois eurent découvert Archangel, qu'ils hazarderent de porter à travers d'immenſes contrées quelques marchandiſes dans la Perſe. Ces expériences répetées à pluſieurs repriſes & à des époques très-éloignées les unes des autres, réuſſirent ſi peu, qu'on ne fut pas tenté de les reprendre, lors même qu'on y étoit invité par de

plus grandes facilités, & par les sollicitations de Pierre I. Ce prince avoit conquis en 1722 quelques provinces sur les bords de la mer Caspienne, & en particulier, celle de Ghilan, où croît la meilleure soie. Il pensa qu'il ne pouvoit tirer un meilleur parti de ses usurpations, que d'en faire une école où ses sujets pussent apprendre le négoce des Anglois, comme ses soldats avoient appris la guerre à l'école des Suédois. On se refusa à ses instances, dont on prévit le peu de solidité. En effet l'impératrice Anne rendit en 1734 à l'impérieux Thamas-Koulikan des provinces dont les chaleurs humides avoient fait le tombeau des Moscovites.

Pour pouvoir se livrer à ce commerce avec quelque espérance de succès, il falloit réunir les volontés des souverains de Perse & du Russie. Un Anglois nommé Elton en vint à bout. Ses compatriotes entraînés par l'esprit de persuasion qu'il avoit souverainement, ne balancerent pas à adopter ses vues. Avec les secours qu'ils lui donnerent, il construisit des bâtimens destinés à transporter en Perse par la mer Caspienne les marchandises Angloises qui devoient

arriver par Petersbourg & par le Volga. Ce projet, quoique compliqué, auroit pu réussir, si celui qui en étoit l'auteur ne l'eût ruiné lui-même. La grandeur des vaisseaux qu'il avoit bâtis, donna de la jalousie aux Russes, & il l'augmenta en se livrant à Koulikan, qui vouloit avoir une flotte pour s'assurer l'empire & les bords de la mer Caspienne. Le titre d'amiral dont il fut honoré l'éblouit sans doute, & l'empêcha de voir que par ces nouveaux liens il aliénoit la Russie dont il n'avoit pas moins besoin que de la cour de Perse pour le succès du projet qu'il avoit formé. Comme on ne peut le détacher des intérêts du monarque Persan, la Moscovie révoqua tous les privileges qu'elle avoit accordés. Elle défendit le passage de ses états aux caravanes Angloises. Ainsi tomba cette grande entreprise qui entraîna la ruine d'un grand nombre de personnes. Elton lui-même en fut la victime. Les Persans dont sa faveur avoit excité la jalousie, le massacrerent après la mort du tyran qui l'avoit chéri.

Cette révolution fut un grand sujet de triomphe pour la compagnie Angloise des Indes orientales. Elle s'étoit vive-

ment oppoſée, ainſi que celle de Turquie, au commerce de Perſe par la voie de Ruſſie. Les reſſorts concertés qu'elles avoient fait jouer n'avoient pas réuſſi à rendre favorable à leurs monopoles le Parlement, où la queſtion avoit été vivement débattue. Les événemens les débarraſſerent de la concurrence, leur rendirent la tranquillité. Elles travaillerent avec une nouvelle chaleur, chacune de ſon côté, à pouſſer leurs avantages. Celle des Indes, quoiqu'elle n'eût plus de concurrent, voyoit ſon commerce de Perſe réduit à la vente de cinq cens balles de lainerie, de deux cens milliers de fer & d'autant de plomb. Ces objets réunis ne lui rendoient que cinq à ſix cens mille roupies payées en argent. Une ſi grande langueur la détermina à aller comme ſes rivaux chercher à Baſſora les débouchés que Bender-abaſſi lui refuſoit.

Baſſora eſt une grande ville bâtie par les Arabes dans le temps de leur plus grande proſpérité, quinze lieues au-deſſous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate, & à une diſtance égale du golfe Perſique, où ces fleuves ſe débouchent. Ses murs d'argille forment une grande

enceinte qui renferme beaucoup de jardins, de terres même labourables. Les maisons y sont bâties de brique cuite au soleil. On leur donne peu de jour pour les rendre plus fraîches, & elles ont toutes des terrasses, sur lesquelles on couche au grand air pendant les nuits d'été. Cinquante mille ames forment la population de Bassora. Ce sont des Arabes, auxquels se sont joints environ quinze cens Arméniens & un petit nombre de familles de différentes nations que l'espoir du gain y a attirées. Son territoire abonde en grains, en ris, en fruits, en légumes, en coton, & sur-tout en dattes. Les moutons y sont excellens, & l'on a la même attention pour leurs belles races, que pour celle des chevaux. Le climat est saint, & les grandes chaleurs y sont agréablement tempérées par les vents du nord qui soufflent assez réguliérement durant les ardeurs de la canicule. Il n'y pleut jamais en été ; & il n'y pleut que rarement dans l'hyver. Celui de Bassora seroit pour nous un printemps délicieux. Sa position l'expose à deux grands inconvéniens. Lorsque les rivieres s'enflent, & que rompant leurs digues, elles font du désert qui n'est pas

éloigné de la ville une eſpece de mer ; il s'éleve de cette vaſte plaine des exhalaiſons malignes qui rempliſſent la place de fievres dangereuſes. Le déſert occaſionne un déſagrément plus ordinaire. Le vent qui paſſe ſur ces ſables brûlans amene une pouſſiere horrible. Elle ſe leve preſqu'avec le ſoleil, qu'elle dérobe à la vue, change le jour en une eſpece de crépuſcule, fatigue horriblement les yeux, pénetre dans les appartemens les mieux fermés, & ne tombe que vers le ſoir. Le ciel qui n'eſt jamais chargé de nuages devient alors d'une beauté frappante.

Le port de Baſſora où les navires de toute grandeur trouvent un azyle sûr & commode, devint, comme ſes fondateurs l'avoient prévu, un entrepôt célebre. Les marchandiſes d'Europe y arrivoient par l'Euphrate, qui n'eſt qu'à quatre journées d'Alep, & celles des Indes & de la Chine, par la mer. La tyrannie des Portugais interrompit cette communication. Elle ſe ſeroit rouverte dans le temps de leur décadence, ſi ce malheureux pays n'avoit été perpétuellement le théâtre des diviſions des Arabes, des Perſans & des Turcs. Ces derniers,

devenus poſſeſſeurs paiſibles, ont profité des malheurs de leurs voiſins pour y rappeller le commerce. Les affaires qui ſe traitoient à Bender-abaſſi ; ſe font maintenant à Baſſora, qui a recouvré ſon éclat & ſon importance.

Ce changement ne s'eſt pas fait ſans difficulté. Les gens du pays ne vouloient d'abord recevoir les Européens avec leurs vaiſſeaux que dans la riviere. Ils prévoyoient que ſi ces étrangers avoient la permiſſion de ſe fixer dans la ville, on ne pourroit pas leur faire la loi, & qu'ils garderoient dans leurs magaſins ce qu'ils n'auroient pas pu vendre pendant une mouçon, pour s'en défaire plus utilement dans un autre temps. A ces raiſons d'une avidité mal entendue, ſe joignoient des principes de ſuperſtition. On alléguoit que Baſſora étant un lieu ſacré parmi les Mahométans, un lieu rempli de tombeaux, de ſaints & de martyrs, il ne convenoit pas que les infideles y fiſſent leur ſéjour. Ce préjugé parut arrêter quelque temps le Pacha de Bagdag. On ſoupçonna qu'il vouloit de l'argent. Les nations lui en donnerent ſucceſſivement, & il leur fut permis de former des comp-

toirs, de les décorer même de leurs pavillons.

Les révolutions ſont ſi fréquentes en Aſie, qu'il eſt impoſſible que le commerce y ſoit auſſi ſuivi qu'il l'eſt en Europe. Ces événemens joints au peu de communication qu'il y a par terre & par mer entre les différens états, doivent occaſionner de grandes variations dans l'abondance & dans la valeur des denrées. Baſſora, très-éloignée par ſa ſituation du centre des affaires, doit ſe reſſentir plus qu'aucune autre place de cet inconvénient. Cependant, en rapprochant les temps, on peut, ſans crainte de s'éloigner beaucoup de la plus exacte vérité, évaluer à cinq millions de roupies les marchandiſes qui y arrivent annuellement par le golfe. Les Anglois y entrent par douze cens mille, les Hollandois pour huit, & les François pour ſix; les Maures, les Banians, les Arabes pour le reſte.

Les cargaiſons de ces nations ſont compoſées de ris, de ſucre, des mouſſelines unies, rayées & brodées de Bengale, des épiceries de Ceylan & des Molucques, de groſſes toiles blanches & bleues de Coromandel, du car-

damome, du poivre, du bois de ſandal, de planches de bois de tek de Malabar, d'étoffes d'or & d'argent, de turbans, de chales, d'indigo de Surate; des perles de Baharem, & du café de Moka; du fer, du plomb, de draps d'Europe. Quelques articles moins importans viennent de différens endroits. Quelques-unes de ces productions ſont portées ſur de petits bâtimens Arabes; mais la plupart arrivent ſur des vaiſſeaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret conſidérable.

Les marchandiſes ſe vendent toutes argent comptant. Elles paſſent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens, qui ſont les agens ordinaires de tous les marchés. On emploie les Banians à changer les ſequins & les autres monnoies courantes en eſpeces plus eſtimées dans les Indes. Il eſt rare qu'on ait à ſe plaindre de leur fidélité, de leur zele, de leur intelligence.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Baſſora. Il en paſſe la moitié en Perſe, qui y eſt portée par des caravanes, parce que dans tout l'empire il n'y a pas un ſeul fleuve navigable. La con-

ſommation s'en fait dans les provinces ſeptentrionales un peu moins maltraitées que les méridionales. Elles faiſoient d'abord leurs payemens avec des pierreries que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes. Dans la ſuite elles eurent recours à leurs uſtenſiles de cuivre que l'abondance de leurs mines avoient fort multipliées, & dont leurs beſoins les obligeoient de ſe défaire. Enfin on en eſt venu à l'or & à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit enfouis, & qui ſortent tous les jours des entrailles de la terre. Si on ne laiſſe pas aux arbres qui fourniſſent les gommes, & qui ont été coupés, le temps de croître ; ſi les chevres qui donnoient de ſi belles laines ne ſe multiplient pas ; ſi les ſoies qui ſuffiſent à peine au peu de manufactures qui reſtent en Perſe, continuent à être rares ; ſi cet état ne renaît de ſes cendres, les métaux s'épuiſeront, & il faudra renoncer à cette branche de commerce.

Le ſecond débouché eſt plus aſſuré. Il ſe fait par Bagdag, par Alep, & par toutes les villes intermédiaires, dont les négocians viennent faire leurs achats à Baſſora. Le café, les toiles, les chales,

les épiceries, les autres marchandises qui prennent cette route, sont payées avec de l'argent, de l'or, des draps François, des noix de galle, de l'orpiment qui entre dans les couleurs, & dont les Orientaux font un grand usage pour épiler leur poil.

Un autre débouché beaucoup moins considérable, c'est celui du désert. Les Arabes voisins de Bassora vont tous les ans à Alep dans le printemps, pour y vendre de jeunes chameaux. On leur confie communément pour deux cens mille roupies de mousselines, dont ils se chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans le mois de septembre, & rapportent pour payement des draps du Languedoc, des étoffes de soie & de coton, fort connues sous le nom de bourre d'Alep, du corail, de la quinquaillerie, quelques ouvrages de verre & des glaces de Venise. Ces marchandises arrivent sur deux ou trois cens vieux chameaux, qui portent outre cela l'eau & les vivres nécessaires à leurs conducteurs qui vont toujours à pied. Les empires les mieux policés n'offrent pas de voie plus sûre. Les caravanes Arabes ne sont jamais troublées sur cette route, où on ne

trouve ni ville ni village. Les étrangers même ne le feroient pas, s'ils avoient la précaution de ſe faire accompagner d'un membre de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette ſureté jointe à la célérité & au bon marché, feroit univerſellement préférer le chemin du déſert à celui de Bagdag, ſi le Pacha de la province qui a établi des péages en différens endroits de ſon gouvernement, ne prenoit des précautions extrêmes pour l'empêcher. Ce n'eſt qu'en ſurprenant la vigilance de ſes lieutenans, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandiſes de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il ſe fait à Baſſora & dans ſon territoire une aſſez grande conſommation, ſurtout de café. Ces objets ſont payés avec des dattes, des perles, de l'eau roſe & des fruits ſecs. On y ajoute des grains, lorſqu'il eſt permis d'en livrer à l'étranger.

Il n'eſt pas douteux que le commerce dont il s'agit ici ne groſſit conſidérablement, ſi on vouloit le débarraſſer des entraves qui le gênent. Les Mahométans auxquels leur religion & leurs loix défen-

dent très-sévérement le prêt à intérêt, ont naturellement du penchant pour les affaires. Ce goût est continuellement traversé par les vexations qu'ils éprouvent partout, singuliérement dans les lieux éloignés du centre de l'empire. Les étrangers ne sont guere moins opprimés par des commandans qui tirent de leurs brigandages l'avantage de se perpétuer dans leurs postes, & souvent de conserver leur tête. Si cette soif insatiable de l'or pouvoit se calmer quelquefois, elle seroit bientôt réveillée par la rivalité des nations Européennes, qui ne travaillent qu'à se supplanter, & qui ne craignent pas d'employer pour y réussir les moyens les plus détestables. On vit en 1748 un exemple frappant de cette odieuse jalousie.

Monsieur le baron de Knypauhsen conduisoit le comptoir Hollandois de Bassora avec un succés extraordinaire. Les Anglois se voyoient à la veille de perdre la supériorité qu'ils avoient acquise dans cette place, ainsi que dans la plupart des échelles de l'Inde. la crainte d'un événement qui blessoit également leurs intérêts & leur vanité, les rendit injustes. Il animerent le gouvernement Turc contre une industrie qui lui étoit

utile, & firent résoudre la confiscation des marchandises & des richesses de leur rival.

Le facteur Hollandois qui, sous les occupations d'un marchand, cachoit l'ame d'un homme d'état, prend sur le champ son parti en homme de génie. Il se retire avec ses gens & les débris de sa fortune à la petite isle de Karrek, située à quinze lieues de l'embouchure du fleuve, s'y fortifie, & en arrêtant les bâtimens Arabes & Indiens chargés pour la ville, force le gouvernement à le dédommager des pertes qu'il lui a causées. Bientôt la réputation de son intégrité, de sa capacité attire à son isle les armateurs de Bouher, port voisin de Perse, les négocians même de Bassora, & les Européens qui y vont trafiquer. Cette nouvelle colonie voyoit augmenter tous les jours sa prospérité, lorsqu'elle fut abandonnée par son fondateur. Le successeur de cet habile homme n'a pas montré les mêmes talens. Il s'est laissé chasser de sa place vers la fin de 1765 par le corsaire Arabe Mirmahana. La compagnie a perdu un poste important, & pour plus d'un million de florins en artillerie, en vivres, & en marchandises.

Cet événement a délivré Bassora d'une

concurrence qui commençoit à lui déplaire ; mais il lui en est survenu une autre bien plus redoutable. C'est celle de Mascate.

Mascate est une ville de l'Arabie située sur la côte occidentale du golfe Persique. Le grand Albuquerque s'en empara en 1507, & il en ruina le commerce qu'on vouloit concentrer tout entier à Ormuz. Lorsque les Portugais eurent perdu ce petit royaume, ils voulurent rappeller les affaires dans Mascate, dont ils étoient restés les maîtres. Leurs efforts furent inutiles, & les navigateurs prirent la route de Bender-abassi. On craignoit les hauteurs des anciens tyrans de l'Inde, & personne ne vouloit se fier à leur bonne foi. Le port ne voyoit arriver de vaisseaux que ceux qu'ils y conduisoient eux-mêmes. Il n'en reçut même plus d'aucune nation, après que ces maîtres impérieux en eurent été chassés en 1648. Leur orgueil l'emportant sur leur intérêt, leur ôta l'envie d'y aller eux-mêmes ; & ils étoient encore assez puissans pour empêcher qu'on y entrât, ou qu'on en sortit.

Le déclin entier de leur puissance invita l'habitant de Mascate à cette même piraterie dont il avoit été si souvent la vic-

time. Il fit des descentes sur les côtes de ses anciens ennemis, & ses succès l'enhardirent à attaquer les petits bâtimens Maures ou Européens qui fréquentoient le golfe Persique; mais il fut châtié si sévérement de ses brigandages par plusieurs nations, par les Anglois en particulier qu'il fut forcé d'y renoncer. La ville tomba alors dans une obscurité que les troubles intérieurs & des invasions étrangeres firent durer long temps. Le gouvernement étant enfin devenu plus régulier dans Mascate & dans tout le pays soumis à son Iman, ses marchés ont recommencé à être fréquentés vers l'an 1749. Tout annonce qu'ils le seront toujours de plus en plus.

Son port formé par des rochers fort élevés, offre un asyle sûr. La ville est suffisamment fortifiée. Les chaleurs excessives n'empêchent pas qu'il ne tombe toutes les nuits une forte rosée qui rafraîchit la terre, & qui la rend fertile. Il n'est point de peuple dans l'orient dont on ait loué si généralement la probité, la tempérance & l'humeur sociale. On n'entend jamais parler d'infidélité dans le commerce, qu'il n'est pas permis de faire après le coucher du soleil. La dé-

ſenſe de boire du vin & des liqueurs fortes eſt ſi fidellement obſervée, qu'on ne ſe permet pas ſeulement l'uſage du café. Les étrangers de quelque religion qu'ils ſoient n'ont beſoin ni d'armes, ni d'eſcortes pour parcourir ſans péril toutes les parties de ce petit état. Ces mœurs auſteres ſont bien propres à inſpirer de la confiance aux négocians. Auſſi n'ont-elles pas été plutôt connues, qu'on a vu accourir des Indiens, des Perſans, des Turcs, des Arméniens, des Arabes de divers endroits.

Le pays conſomme par lui-même du ris, des toiles bleues, du fer, du plomb, du ſucre, quelques épiceries qu'il paie avec de la myrrhe, de l'encens, de la gomme Arabique & un peu d'argent. Cependant cette conſommation ne feroit pas ſuffiſante pour attirer les vaiſſeaux, ſi Maſcate placée aſſez près de l'entrée de la mer Perſique, n'étoit un excellent entrepôt pour le fonds du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à le préférer à Baſſora, parce qu'il abrege leur voyage de trois mois, qu'on n'y éprouve aucune vexation, que les droits y ſont réduits à un & demi pour cent, payés même par l'acheteur, qui,

étant ſur les lieux, obtient plus de rabais de cette taxe que le négociant étranger. Il faut à la vérité porter enſuite les marchandiſes à Baſſora, où la douane exige trois pour cent; mais les Arabes naviguent à ſi bon marché ſur leurs bateaux, ils ont une telle adreſſe pour frauder les droits, en cachant les marchandiſes fines dans les villages, & en ne montrant que les groſſes, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Maſcate. D'ailleurs, les dattes, le meilleur & le plus abondant produit de Baſſora, qui ſe gâtent ſouvent ſur de grands vaiſſeaux, dont la marche eſt lente, arrivent avec une célérité extrême ſur des bâtimens légers au Malabar & dans la Mer Rouge. Une raiſon particuliere déterminera toujours les Anglois qui travaillent pour leur compte à pratiquer Maſcate. Ils y ſont exempts des cinq pour cent qu'ils ſont obligés de payer à Baſſora, comme dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établiſſemens.

Elle n'a pas ſongé à ſe fixer dans l'iſle de Baharem, & nous ignorons pourquoi. Cette iſle ſituée dans le glolfe Perſique a ſouvent changé de maître. Elle paſſa

ſous la domination des Portugais avec Ormuz, dont elle recevoit des loix. Ces conquérans la perdirent dans la ſuite, & elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. Thamas-Koulikan la rendit à la Perſe, à qui elle avoit appartenu. Un plan plus étendu occupoit ſes veilles. Il vouloit régner ſur les deux mers dont il poſſédoit quelques bords; mais s'étant apperçu qu'au lieu d'entrer dans ſes vues, ſes ſujets les traverſoient, il imagina, par une de ſes volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux deſpotes, de porter ſes ſujets du golſe Perſique ſur la mer Caſpienne, & ſes ſujets de la mer Caſpienne ſur le golfe Perſique. Cette double tranſmigration lui paroiſſoit propre à rompre les liaiſons que ces deux peuples avoient formées avec ſes ennemis, & à lui aſſurer, ſinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ſes grands projets, & la confuſion où tomba ſon empire procura à un Arabe entreprenant la facilité de s'emparer de Baharem, où il regne encore.

Cette iſle fort célebre par ſa pêche des perles, dans le temps même qu'on en trouvoit à Ormuz, à Karrek, à Keſche, dans d'autres lieux du golfe, eſt devenue

bien plus importante, depuis que les autres bancs ſont épuiſés, ſans que le ſien ait eſſuyé une diminution ſenſible. Cette pêche commence en avril, & finit en octobre. Elle eſt renfermée dans l'eſpace de quatre ou cinq lieues. Les Arabes, les ſeuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'iſle ou ſur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payoient tous un droit à des galiotes établies pour le recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les ſujets habitans de l'iſle qui aient cette ſoumiſſion pour leur ſcheik, trop foible pour l'obtenir des autres.

Le produit annuel de la pêche eſt eſtimé un million & demi de roupies. Les perles inégales paſſent la plupart à Conſtantinople & dans le reſte de la Turquie. Les grandes y ſervent à l'ornement de la tête, & les petites ſont employées à des broderies. Il y a vingt ans qu'on a commencé d'en envoyer de cette eſpece en Chine, où elles ſe ſont bien vendues. Les perles parfaites n'auroient pas procuré le même bénéfice. Elles doivent être réſervées pour Surate, d'où elles ſe répandent dans tout l'Indoſtan.

On

On ne doit pas craindre d'y en voir diminuer le prix ou la consommation. Ce luxe est la plus forte passion des femmes. Les plus pauvres en portent au moins aux oreilles, & les riches en ont encore aux narines. La superstition augmente le débit de cette superfluité. Il n'est point de Gentil qui ne se fasse un point de religion de percer au moins une perle à son mariage. Quelque soit le sens mystérieux de cet usage chez un peuple où la morale & la politique sont en allégories, & où l'allégorie devient religion, cet emblême de la pudeur virginale est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées entrent dans l'ajustement, mais ne peuvent pas servir pour la cérémonie du mariage, où on veut au moins une perle neuve. Aussi valent-elles constamment vingt-cinq, trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées.

Entre ce riche golfe & un autre plus célebre encore, s'avance l'Arabie, l'une des plus grandes péninsules du monde connu. Elle a pour limite au nord la Syrie, le Diarbek & l'Irak-arabi ; au midi l'océan Indien ; au levant le Sein

Perſique; au couchant la Mer Rouge qui la ſépare de l'Afrique. On la diviſe communément en trois régions : l'Arabie pétrée, l'Arabie déſerte & l'Arabie heureuſe; noms analogues au ſol de chacune de ces contrées.

L'Arabie pétrée eſt la plus occidentale & la moins étendue des trois Arabies. A l'exception de quelques eſpaces aſſez bornés & aſſez rares, on n'y trouve par-tout que des rochers. L'Arabie déſerte eſt remplie de plaines arides, de monceaux de ſable que les vents élevent & qu'ils diſſipent, des montagnes ſans verdure coupées de précipices. Les puits & les fontaines y ſont ſi rares, que leur poſſeſſion a été dans tous les ſiecles une occaſion de diſpute & de guerres. L'Arabie heureuſe doit moins ce titre important à ſa fertilité, communément médiocre, qu'au voiſinage des ſtériles contrées qui l'environnent. Toutes ces régions, quoiqu'expoſées à des chaleurs fort vives, jouiſſent d'un ciel conſtamment pur, conſtamment ſerein.

Tous les monumens atteſtent que ce pays étoit peuplé dans la plus haute antiquité. On croit que les premiers habitans ſont venus de la Syrie & de la

Chaldée. Rien ne nous apprend en quel temps ils ont commencé à être des peuples policés, ni si leurs lumieres leur sont venues des Indes, ou s'ils les ont acquises. Il paroît que le Sabéisme a été leur religion avant même qu'ils aient eu commerce avec les peuples de la haute Asie. Ils ont eu de bonne heure des idées élevées de la divinité. Ils rendoient un culte aux astres comme à des corps animés par des esprits célestes. Leur religion n'a été ni atroce, ni absurde; & quoique susceptibles de ces enthousiasmes subits si communs chez les peuples méridionaux, il ne paroît pas que le fanatisme les ait infectés jusqu'au temps de Mahomet. Les Arabes du désert avoient un culte plus grossier. Plusieurs ont adoré le soleil, & quelques-uns lui ont immolé des hommes. Il y a une vérité qui se prouve par l'étude de l'histoire & par l'inspection du globe de la terre. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, sujets aux inondations, aux volcans; & elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles sont nées.

Lorsque Mahomet eut établi une

nouvelle religion dans ſa patrie, il ne lui fut pas difficile de donner du zele à ſes ſectateurs ; & ce zele en fit des conquérans. Ils porterent leur domination des mers de l'occident à celles de la Chine, & des Canaries aux iſles Molucques, ils y porterent auſſi les arts utiles qu'ils perfectionnoient. Ils furent moins heureux dans les beaux arts, où ils montrerent du génie, mais rien de ce goût que la nature a donné quelque temps après aux peuples qui ſe ſont faits leurs diſciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en ſpectacles, en événemens merveilleux qui enflamment l'enthouſiaſme ; tandis que le goût qui choiſit & moiſſonne dans les champs où le génie a ſemé, ſemble convenir davantage à des peuples ſobres, doux & modérés, qui vivent ſous un ciel heureuſement tempéré. Peut-être auſſi ce même goût qui ne peut être que le fruit d'une raiſon épurée & mûrie par le temps, demande-t-il une certaine ſtabilité dans le gouvernement, mêlée d'une certaine liberté dans les eſprits, un progrès inſenſible de lumieres, qui donnant une plus grande éten-

due au génie, lui fait saisir des rapports plus justes entre les objets, & une plus heureuse combinaison de ces sensations mixtes qui font les délices des ames délicates. Ainsi les Arabes presque toujours poussés en des climats brûlans par la guerre & le fanatisme, n'eurent jamais cette température de gouvernement & de situation qui forme le goût. Mais ils apporterent dans les pays de leurs conquêtes les sciences qu'ils avoient comme pillées dans le cours de leurs ravages, & tous les arts nécessaires à la prospérité des nations.

Aucun peuple de leur temps n'entendit le commerce comme eux. Aucun peuple n'eut un commerce aussi vaste. Ils s'en occupoient dans le temps même de leurs conquêtes. De l'Espagne au Tonquin, ils avoient des négocians, des manufactures, des entrepôts; & les autres peuples, ceux du moins de l'occident, tiroient d'eux & les lumieres, & les arts, & les denrées utiles aux commodités, à la conservation & à l'agrément de la vie.

Quand la puissance des Caliphes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de plusieurs nations qu'ils avoient

ſoumiſes, ſecouerent le joug de ces princes, & le pays reprit peu-à-peu l'ancienne forme de ſon gouvernement, ainſi que ſes premieres mœurs. A cette époque, la nation diviſée en tribus, comme autrefois, ſous la conduite de chefs différens, retombe tout-à-fait dans ſon caractere, dont le fanatiſme & l'ambition l'avoient fait ſortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempéramment robuſte, le poil brun, le viſage baſané, les yeux noirs & vifs, une phiſionomie ingénieuſe, mais rarement agréable. Ce contraſte de traits & de qualités qui paroiſſent incompatibles, ſemblent s'être réunis dans eux pour en faire une nation ſinguliere, dont la figure & le caractere tranchent aſſez fortement entre les Turcs, les Africains & les Perſans, dont ils ſont environnés. Graves & ſérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, ſans geſtes, ſans s'interrompre, ſans ſe choquer dans leurs expreſſions. Ils ſe piquent entr'eux de la plus exacte probité, par une ſuite de cet intérêt ſocial, qui fait qu'une nation, une horde, un corps s'eſtime, ſe ménage, ſe préfere à

tout le reſte de la terre. Plus ils conſervent leur caractere phlegmatique, plus ils ſont redoutables dans la colere qui les en fait ſortir. Ce peuple a de l'intelligence & même de l'ouverture pour les ſciences ; mais il les cultive peu, ſoit défaut de ſecours, ou même de beſoins, aimant mieux ſouffrir ſans doute les maux de la nature que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur induſtrie qui les rende recommandables dans l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Leur paſſion dominante, c'eſt la jalouſie, tourment des ames ardentes, foibles, oiſives, à qui l'on pourroit demander, ſi c'eſt par eſtime ou par mépris d'elles-mêmes qu'elles ſont ſi méfiantes. C'eſt des Arabes, dit-on, que pluſieurs nations de l'Aſie, de l'Afrique de l'Europe même ont emprunté les viles précautions que cette odieuſe paſſion inſpire. Auſſi-tôt que leurs filles ſont nées, ils rapprochent par une ſorte de couture les parties que la nature a ſéparées, & ne laiſſent libre que l'eſpace qui eſt néceſſaire pour les écoulemens naturels. Les chairs adherent peu-à-peu, à

mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte qu'on est obligé de les séparer par une incision lorsque le temps du mariage est arrivé. On se contente quelquefois d'y passer un anneau. Les femmes sont soumises comme les filles à cet usage outrageant pour la vertu. La seule différence est que l'anneau des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une espece de serrure dont le mari seul a la clef. Cette pratique connue dans toutes les parties de l'Arabie, est presque généralement reçue dans celle qui porte le nom de pétrée.

Telle est la nation en général. La différente maniere de vivre des peuples qui la composent, a dû jeter nécessairement dans leur caractere quelques singularités dignes d'être remarquées.

Le nombre des Arabes qui habitent le désert peut monter à deux millions. Ils sont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérables, mais toutes indépendantes les unes des autres, ainsi que de toute puissance étrangere. Leur gouvernement est simple. Un chef héréditaire assisté de quelques vieillards termine les différents, punit les coupables. S'il est hospitalier,

humain & juste, on l'adore. Est-il fier, cruel, avare, on le met en pieces, & on lui donne un successeur de sa famille.

Ces peuples campent dans toutes les saisons. Ils n'ont point de demeures fixes, & ils s'arrêtent dans tous les lieux où ils trouvent de l'eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante a pour eux des charmes inexprimables, & ils regardent les Arabes sédentaires comme des esclaves. Ils vivent du lait, de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis sur lesquels ils couchent, tout se fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chevres & de leurs chameaux. C'est l'occupation des femmes dans chaque famille; & dans tout le désert, il n'y eut jamais un ouvrier. Ce qu'ils consomment de tabac, de café, de ris, de dattes, est payé par le beurre qu'ils portent sur la frontiere, par plus de vingt mille chameaux qu'ils vendent annuellement vingt roupies au moins par tête. Ces animaux si utiles en orient étoient conduits autrefois en Syrie. Ils ont pris la plupart la route de Perse, depuis que les guerres continuelles y en

ont multiplié le besoin, & diminué l'espece.

Comme ces objets ne sont pas suffisans pour se procurer les choses qui leur manquent, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la superstition mene dans leurs sables. La plus nombreuse qui va de Damas à la Mecque, achete la sureté de son voyage par un tribut de cent bourses auquel le Grand-Seigneur s'est soumis, & qui, par d'anciennes conventions, se partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s'arrangent seulement avec les hordes sur le territoire desquels il leur faut passer.

Indépendamment de cette ressource, les Arabes de la partie du désert qui est le plus au nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si humains, si fideles, si désintéressés entr'eux, sont féroces & avides avec les nations étrangeres. Hôtes bienfaisans & généreux sous leurs tentes, ils dévastent habituellement les bourgades & les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons peres, bons maris, bons maîtres; mais tout ce qui n'est pas de leur famille est leur ennemi. Leurs

courses s'étendent souvent fort loin, & il n'est pas rare que la Syrie, la Mésopotamie, la Perse en soient le théâtre.

Les Arabes qui se vouent au brigandage s'associent avec les chameaux pour un commerce ou une guerre dont l'homme a tout le profit, & l'animal la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils sont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme son chameau dès la naissance aux exercices & aux rigueurs qu'il doit supporter toute sa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup & à consommer peu. L'animal passe de bonne heure les jours sans boire, & les nuits sans dormir. On l'exerce à plier ses jambes sous le ventre, pour laisser charger son dos de fardeaux qu'on augmente insensiblement, à mesure que ses forces croissent par l'âge & par la fatigue. Dans cette éducation singuliere, dont il paroît que les rois se servent quelquefois pour mieux dompter les peuples, à proportion qu'on double ses travaux, on diminue sa subsistance. On le forme à la course par l'émulation. Un cheval Arabe est le rival qu'on présente au chameau. Celui-ci moins prompt & moins léger lasse à la

fin son vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître & le chameau sont prêts & dressés pour le brigandage, ils partent ensemble, traversent les sables du désert, & vont attendre sur les confins le marchand ou le voyageur pour les piller. L'homme dévaste, massacre, enleve, & le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune sont poursuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte son chameau favori, pousse la troupe, fait jusqu'à trois cens lieues en huit jours, sans décharger ses chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture : souvent ils passent tout ce temps-là sans boire, à moins qu'ils ne sentent par hasard une mare à quelque distance de leur route, alors ils doublent le pas, & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire en une seule fois pour la soif passée & pour la soif à venir. Tel est cet animal si souvent célébré dans la Bible, dans l'Alcoran, & dans les romans orientaux.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages & un sol propre à la culture

de l'orge nourrissent des chevaux qui sont les meilleurs que l'on connoisse. De tous les pays du monde on cherche à se procurer de ces chevaux, pour embellir & réparer les races de cette espece animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a ni la vîtesse, ni la beauté, ni l'intelligence des chevaux Arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domestiques sur le service, sur l'attachement desquels ils peuvent compter; & il leur arrive ce qui est commun à tous les peuples nomades, sur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté, les animaux & les hommes prennent quelque chose de l'esprit & des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la simplicité, de la douceur, de la docilité; & les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernemens dont ils ont été les sujets ou les tributaires, ont altéré bien peu le caractere qu'ils avoient reçu du climat ou des habitudes.

Les Arabes fixés sur l'océan Indien & sur la Mer Rouge, ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie heureuse, étoient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indé-

pendance, sans songer à faire des conquêtes. Ils étoient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivoient, à une terre qui fournissoit presque sans culture à leurs besoins, pour être tentés de dominer sous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées; mais il ne leur reste plus rien de l'impulsion qu'il leur avoit donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium & du sorbet. Ces plaisirs sont précédés ou suivis de parfums exquis qu'on brûle devant eux, & dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits, légérement impregnés d'une aspersion d'eau rose.

Avant que les Portugais eussent intercepté la navigation de la Mer Rouge, les Arabes avoient plus d'activité. Ils étoient les agens de tout le commerce qui se faisoit par cette voie. Aden, situé à l'extrémité la plus méridionale de l'Arabie sur la mer des Indes, en étoit l'entrepôt. La situation de son port qui lui procuroit des liaisons faciles avec l'Egypte, l'Ethiopie, l'Inde & la Perse, en avoient fait pendant plusieurs siecles un des plus florissans comptoirs de l'Asie. Quinze ans après avoir résisté au grand

Albuquerque qui vouloit le détruire en 1513, il se soumit aux Turcs, qui n'en resterent pas long-temps les maîtres. Le roi d'Hyemen qui possede la seule portion de l'Arabie qui mérite d'être appellée heureuse, les en chassa, & attira toutes les affaires à Moka, rade de ses états, qui n'avoit été jusqu'alors qu'un village.

Elles furent d'abord peu considérables. La mirrhe, l'encens, l'aloès, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la médecine faisoient la base de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation continuellement arrêtée par des droits excessifs ne passe pas aujourd'hui trois cens mille roupies, étoient dans ces temps-là plus recherchés qu'ils ne l'ont été depuis : mais ce devroit être toujours peu de chose. Le café fit bientôt après une grande révolution.

Le cafier vient originairement de la haute Ethiopie, où il a été connu de temps immémorial, où il est encore cultivé avec succès. M. Lagrenée de Mezieres, un des agens les plus éclairés que la France ait jamais employés aux Indes, a possédé de son fruit, &

en a fait ſouvent uſage. Il l'a trouvé beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, & preſque auſſi parfumé que celui qu'on a commencé à cueillir dans l'Arabie vers la fin du ſeizieme ſiecle.

On croit communément qu'un Mollach, nommé Chadely, fut le premier Arabe qui adopta le café, dans la vue de ſe délivrer d'un aſſoupiſſement continuel qui ne lui permettoit pas de vaquer convenablement à ſes prieres nocturnes. Ses Derviches l'imiterent. Leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'appercevoir que cette boiſſon purifioit le ſang par une douce agitation, diſſipoit les peſanteurs, égayoit l'eſprit; & ceux mêmes qui n'avoient pas beſoin de ſe tenir éveillés l'adopterent. Des bords de la mer rouge, il paſſa à Médine, à la Mecque, & par les pélerins dans tous les pays Mahométans.

Dans ces contrées, où les mœurs ne ſont pas auſſi libres que parmi nous, où la jalouſie des hommes & la retraite auſtere des femmes rendent la ſociété moins vive, on imagina d'établir des maiſons publiques, où on diſtribuoit le café. Celles des Perſes devinrent bientôt des lieux infâmes, où de jeunes

Géorgiens vêtus en courtiſanes repréſentoient des farces impudiques, & ſe proſtituoient pour de l'argent. Lorſqu'Abas II eut fait ceſſer des diſſolutions ſi révoltantes, ces maiſons furent un aſyle honnête pour les gens oiſifs, & un lieu de délaſſement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenoient de nouvelles; les poëtes y récitoient leurs vers, & les Mallahs y débitoient des ſermons qui étoient ordinairement payés de quelques aumônes.

Les choſes ne ſe paſſerent pas ſi paiſiblement à Conſtantinople. On n'y eut pas plutôt ouvert des cafés, qu'ils furent fréquentés avec fureur. On n'en ſortoit pas. Le grand Muphti déſeſpéré de voir les moſquées abandonnées, décida que cette boiſſon étoit compriſe dans la loi de Mahomet, qui interdit les liqueurs fortes. Le gouvernement qui ſert ſouvent la ſuperſtition dont il eſt quelquefois la victime, fit auſſi-tôt fermer des maiſons qui déplaiſoient ſi fort aux prêtres, chargea même les officiers de police de s'oppoſer à l'uſage de cette liqueur dans l'intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces ſévérités. On continua de boire du

café, & même les lieux où il se distribuoit se trouverent bientôt en plus grand nombre qu'auparavant.

Au milieu du dernier siecle, le Grand Visir Kuproli se transporta déguisé dans les principaux cafés de Constantinople. Il y trouva une foule de gens mécontens qui, persuadés que les affaires du gouvernement sont en effet celles de chaque particulier, s'en entretenoient avec chaleur, & censuroient avec une hardiesse extrême la conduite des généraux & des ministres. Il passa de-là dans les tavernes où l'on vendoit du vin. Elles étoient remplies de gens simples, la plupart soldats, qui, accoutumés à regarder les intérêts de l'état comme ceux du prince qu'ils adoroient en silence, chantoient gaiement, parloient de leurs amours, de leurs exploits guerriers. Ces dernieres sociétés qui n'entraînoient point d'inconvénient, lui parurent devoir être tolérées, mais il jugea les premieres dangereuses dans un état despotique. Il les supprima, & personne n'a entrepris depuis de les rétablir. Ce réglement, qui ne s'étend pas plus loin que la capitale de l'empire, n'y a pas diminué l'usage du café, en a peut-être étendu la con-

sommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait, & il n'y a point de maison où on n'en prenne au moins deux fois le jour. Dans quelques-unes même on en verse indifféremment à toute heure, parce qu'il est d'usage d'en présenter à tous ceux qui arrivent, & qu'il seroit également grossier de ne le point offrir, ou de le refuser.

Dans le temps précisément qu'on fermoit les cafés à Constantinople, il s'en ouvroit à Londres. Cette nouveauté y fut introduite en 1652 par un marchand, nommé Edouard, qui revenoit du Levant. Elle se trouva du goût des Anglois; & toutes les nations de l'Europe l'ont depuis adoptée, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion a proscrit le vin.

L'arbre qui produit le café croît dans le territoire de Betelfagui, ville de l'Hyemen, situé à dix lieues de la Mer rouge, au milieu d'un sable aride qui, dans le temps du gros vent, obscurcit l'air autant ou plus qu'un brouillard épais. A deux lieues de ses murailles, commencent des terres labourées l'espace de trois lieues. On trouve ensuite des montagnes qui courent du nord au

ſud. C'eſt ſur ces montagnes & dans les vallées qu'elles forment, qu'eſt cultivé le café dans une étendue de cinquante lieues de long ſur quinze & vingt de large. Il n'a pas également par-tout le même degré de perfection. Celui qui croît ſur les lieux élevés eſt plus petit, plus verd, plus peſant, & préféré généralement.

On compte en Arabie douze millions d'habitans qui la plupart font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature eſt réſervé aux plus riches. La multitude eſt réduite à la coque & à la pellicule de cette précieuſe feve. Ces reſtes mépriſés lui forment une boiſſon aſſez claire, qui a le goût du café, ſans en avoir ni l'amertume ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Betelfagui, qui eſt le marché général. C'eſt là auſſi que s'achete tout le café qui doit ſortir du pays par terre. Le reſte eſt porté à Moka, qui en eſt éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voiſins de la Haya ou d'Oudeda, d'où il eſt conduit ſur de légers bâtimens à Jedda. Les Turcs le vont prendre dans la derniere de ces places, & tous les autres peuples dans la premiere.

L'exportation du café peut être éva-

lué à douze millions cinq cens cinquante mille livres pesant. Les compagnies Européennes entrent dans ces achats pour un million & demi ; les Persans pour trois millions & demi ; la flotte de Suez pour six millions & demi ; l'Indostan, les Maldives & les colonies Arabes de la côte d'Afrique pour cinquante milliers, les caravanes de terre pour un million.

Comme les cafés enlevés par les caravanes & par les Européens sont les mieux choisis, ils coûtent de seize à dix-sept sols tournois la livre. Les Persans qui se contentent des cafés inférieurs ne paient la livre que douze à treize sols. Elle revient aux Turcs à quinze ou seize sols, parce que leurs cargaisons sont composées en partie de bon & de mauvais café. En réduisant le café à quatorze sols la livre, qui est le prix moyen, son exportation annuelle doit faire entrer en Arabie huit millions sept cens quatre-vingts cinq mille livres, ou trois millions six cens soixante mille quatre cens onze deux tiers de roupies. Cet argent ne lui reste pas : mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers versent de leurs productions dans ses ports de Jedda & de Moka.

Moka reçoit de l'Abyssinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette & des esclaves. Quelques-uns de ces malheureux restent dans le pays, d'autres sont portés dans l'Indostan ; peu passent à Constantinople, où on ne les trouve pas assez difformes pour les faire eunuques. De la côte orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des esclaves, de l'ambre, de l'ivoire ; du golfe Persique, des dattes, du tabac, du bled ; de Surate, une quantité immense de grosses toiles, peu de belles ; de Bombay & de Pondichery du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe ; de Malabar du ris, du gingembre, du poivre, du safran d'Inde ; du Kaire du cardamome, des planches même ; des Maldives du benjoin, du bois d'aigle, du poivre que ces isles se sont procuré par des échanges ; du Coromandel quatre ou cinq cens balles de toiles presque toutes bleues. La plus grande partie de ces marchandises qui peuvent être vendues deux millions & demi de roupies, ou six millions cent mille livres, trouve sa consommation dans l'intérieur du pays. Le reste, sur-tout les toiles, se distribue dans l'Abyssinie, à Socotora & à la côte orientale de l'Afrique.

Aucune des affaires qui se traitent à Moka, ainsi que dans tout l'Hyemen, à Sanan même, sa capitale, n'est entre les mains des naturels du pays. Les avanies dont ils sont continuellement menacés par le gouvernement les empêchent même de s'y intéresser. Toutes les maisons de commerce sont tenues par des Banians de Surate ou de Guzarate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie, aussi-tôt que leur fortune est faite. Ils cedent alors leurs établissemens à des négocians de leur nation qui disparoissent à leur tour, pour être remplacés par d'autres.

Autrefois les compagnies Européennes qui ont le privilege exclusif de commercer au delà du cap de Bonne-espérance, avoient établi des agens à Moka. Malgré une capitulation solemnelle qui avoit fixé à deux & un quart pour cent les droits qu'on devoit payer, ils y éprouvoient de ces vexations si communes en Asie. Le gouverneur de la place, le plus souvent esclave leur extorquoit des sommes considérables qui lui servoient à acheter la fureur de ceux qui entouroient le prince, ou celle du prince même. Cependant les bénéfices qu'ils fai-

ſoient ſur les marchandiſes d'Europe qu'ils débitoient, ſur les draps ſpécialement, leur faiſoient dévorer tant d'humiliations. Lorſque le Caire s'aviſa de fournir ces différens objets, il ne fut pas poſſible de ſoutenir ſa concurrence, & on renonça à des établiſſemens fixes.

Le commerce ſe fit par des vaiſſeaux partis d'Europe avec le fer, le plomb, le cuivre, l'argent néceſſaires pour payer le café qu'on vouloit acheter. Les Subrecargues chargés de ces opérations terminoient toutes les affaires à chaque voyage. Ces expéditions d'abord aſſez nombreuſes & aſſez utiles tomberent ſucceſſivement. Les plantations de café formées par les nations Européennes dans leurs colonies, firent diminuer également & la conſommation & le prix de celui d'Arabie. A la longue, ces voyages ne donnerent pas aſſez de bénéfices pour ſoutenir la cherté des expéditions directes. Alors les compagnies d'Angleterre & de France prirent le parti d'envoyer, l'une de Bombay, & l'autre de Pondichery, des navires avec des marchandiſes d'Europe & des Indes à Moka. Souvent même elles ont eu recours à un moyen moins diſpendieux.

Les

Les Anglois & les François qui naviguent d'Inde en Inde vont tous les ans dans la Mer Rouge. Quoiqu'ils s'y défassent avantageusement de leurs marchandises, ils n'y peuvent jamais former une cargaison pour leur retour. Ils se chargent pour un modique fret du café des compagnies qui le versent dans les vaisseaux qu'elles expédient de Malabar & de Coromandel pour l'Europe. La compagnie de Hollande qui interdit les armemens à ses sujets, & qui ne fait point elle-même d'expédition pour le golfe Arabique, est privée de la part qu'elle pouvoit prendre à cette branche de commerce. Elle y a renoncé à une branche bien plus riche, c'est celle de Jedda.

Jedda est un port situé vers le milieu du golfe arabique, à vingt lieues de la ville Sainte. Le gouvernement mixte. Le Grand Seigneur & le Scherif de la Mecque en partagent l'autorité & le produit des douanes. Ces droits sont de huit pour cent pour les Européens, & de treize pour toutes les autres nations. Ils se paient toujours en marchandises, que les administrateurs forcent les négocians du pays d'acheter fort

cher. Il y a long-temps que les Turcs qui ont été chassés d'Aden, de Moka, de tout l'Hyemen, l'auroient été de Jedda, si l'on n'avoit craint qu'ils se livrassent à une vengeance qui auroit mis fin aux pélerinages & au commerce.

Surate envoie tous les ans trois vaisseaux à Jedda. Ils sont chargés de toiles de toutes les couleurs, de chales, d'étoffes mêlées de coton & de soie, souvent enrichies de fleurs d'or & d'argent. Leur vente produit dix millions de livres, ou quatre millions cent soixante-six mille six cens soixante-six & deux tiers de roupies. Il part pour la même destination deux, & le plus souvent trois vaisseaux de Bengale : l'un appartient aux François, & les deux autres aux Anglois. Ce sont les marchands libres des deux nations qui les expédient. Autrefois leurs compagnies s'y intéressoient; aujourd'hui ces marchands n'ont pour associés que les Arméniens. On peut évaluer ces cargaisons réunies à sept millions deux cens mille livres, ou à trois millions de roupies. Elles sont composées de ris, de gingembre, de safran, de sucre, qui sert de lest aux vaisseaux, de quelques étoffes de soie, &

d'une quantité conſidérable de toiles, la plupart communes, & les autres fines. Ces vaiſſeaux qui peuvent entrer dans la Mer Rouge depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de mai, trouvent à Jedda la flotte de Suez.

Elle eſt ordinairement compoſée de quatorze ou quinze navires chargés de bled, de ris, d'oignons, de feves, d'autres menus grains, & de bois pour la ſubſiſtance de l'Arabie pétrée qui eſt d'une ſtérilité extrême. Ils portent pour l'Aſie de la verroterie de Veniſe, du corail & du carabé, dont les Indiens font des colliers & des braſſelets. Ces objets ſont ſi peu conſidérables, qu'on peut dire que les Egyptiens font leurs achats avec de l'or & de l'argent, mais moins d'argent que d'or. Arrivés enſemble en octobre, ils s'en retournent enſemble en février avec ſix millions cinq cens milliers peſant de café, & pour ſept millions de livres en toiles ou en étoffes. Quoiqu'ils n'aient que deux cens lieues à faire pour regagner leur port, ils emploient à cette navigation deux mois, parce qu'ils ſont contrariés par le vent du nord qui regne continuellement dans cette mer. Leur igno-

rance eſt telle que, malgré l'habitude où ils ſont de jeter l'ancre toutes les nuits, ils ſe regardent comme heureux lorſqu'ils ne perdent que le ſixieme de leurs vaiſſeaux. Qu'on joigne à ces pertes la cherté des armemens, les droits exceſſifs qu'il faut payer à Suez, les vexations inévitables dans un gouvernement oppreſſeur de toute induſtrie; & l'on ſentira que dans la ſituation actuelle des choſes, la liaiſon de l'Europe avec l'Inde par cette voie eſt impraticable.

Les marchandiſes arrivées de Surate & de Bengale, que la flotte Turque n'emporte pas, ſont conſommées en partie dans le pays, & achetées en plus grande quantité par les caravanes qui ſe rendent tous les ans à la Mecque.

Cette ville a toujours été chere aux Arabes. Ils penſoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham, & ils accouroient de toutes parts dans un temple dont on le croyoit le fondateur. Mahomet trop adroit pour entreprendre d'abolir une dévotion ſi généralement établie, ſe contenta d'en rectifier l'objet. Il bannit les idoles de ce lieu révéré, & il le dédia à l'unité de Dieu. Pour augmenter même le concours d'étrangers dans une cité

qu'il destinoit à être la capitale de son empire, il ordonna que tous ceux qui suivroient sa loi s'y rendissent une fois dans leur vie, sous peine de mourir en réprouvés. Ce précepte étoit accompagné d'un autre, qui doit faire sentir que la superstition seule ne le guidoit pas. Il exigea que chaque pélerin de quelque pays qu'il fût, achetât & fît bénir cinq pieces de toile de coton, pour servir de suaire tant à lui, qu'à tous ceux de sa famille que des raisons valables auroient empêché de faire ce saint voyage.

Cette politique devoit faire de l'Arabie le centre d'un grand commerce, lorsque le nombre des pélerins s'élevoit à plusieurs millions. Le zele s'est si fort rallenti, sur-tout à la côte d'Afrique, dans l'Indostan & en Perse, à proportion de l'éloignement où ces pays sont de la Mecque, qu'on n'y en voit pas plus de cent cinquante mille. Ce sont des Turcs pour la plupart : ils emportent sept cens cinquante mille pieces de toile de dix aunes de long chacune, sans compter ce que plusieurs d'entr'eux achetent pour revendre. Ils sont invités à ces spéculations par l'avantage qu'ils ont en

traverſant le déſert, de n'être pas écraſés par les douanes & les vexations qui rendent ruineuſes les échelles de Suez & de Baſſora. L'argent de ces pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café va ſe perdre dans les Indes. Les vaiſſeaux de Surate, du Malabar, de Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour ſix millions de roupies, & pour environ le huitieme de cette ſomme en marchandiſes. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richeſſes, les Anglois ſont parvenus à s'en approprier la portion la plus conſidérable.

Les ſuccès qu'ils avoient dans les golfes Perſique & Arabique les encouragerent à pouſſer leur commerce au Malabar, à la côte de Coromandel, dans le Gange & à la Chine. Il manquoit à leur fortune de pénétrer au Japon : ils le tenterent en 1672 ; mais les Japonois inſtruits par les Hollandois que le roi d'Angleterre avoit épouſé la fille du roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les Anglois dans leurs ports. L'officier qui avoit été chargé de cette tentative délicate demanda ſi, après la mort de cette

princesse, les vaisseaux de sa nation seroient admis dans l'empire : *Ne l'espérez pas*, lui dit-on, *les ordres de l'empereur sont comme la sueur qui ne rentre plus dans le corps lorsqu'elle en est sortie.*

Malgré cette contrariété, la compagnie vit croître ses prospérités jusqu'en 1682. A cette époque, ses actions gagnoient deux cens soixante pour cent; & quoiqu'elle eût distribué des dividendes fort considérables, son fonds même après le paiement de ses dettes qui montoient à cinq cens mille livres sterlings, devoit être encore d'un million cinq cens mille livres. L'espoir de donner plus d'étendue, plus de solidité à ses affaires la flattoit agréablement, lorsqu'elle se vit arrêtée par une rivalité que ses propres succès avoient fait naître.

Des négocians échauffés par la connoissance des gains qu'on faisoit dans l'Inde résolurent d'y naviguer. Charles II qui n'étoit sur le trône qu'un particulier voluptueux & dissipateur, leur en vendit la permission, tandis que d'un autre côté il tiroit de la compagnie des sommes considérables pour l'autoriser à poursuivre ceux qui entreprenoient sur son privilege. Une concurrence de cette nature devoit

dégénérer, & dégénéra en effet bientôt en brigandage. Les Anglois devenus ennemis couroient les uns ſur les autres avec un acharnement, une animoſité qui les décrierent dans les mers d'Aſie. Jacques II, deſpote & fanatique, mais le prince de ſon ſiecle qui entendoit le mieux le commerce, arrêta ce déſordre ; mais il n'étoit pas ſi aiſé de changer les mœurs dont il avoit été la ſource. Les agens de la compagnie que l'eſprit de rapine avoit gagnés, intercepterent ſans raiſon même apparente le vaiſſeaux de Surate. Cette odieuſe piraterie engagea une guerre doublement ruineuſe, & par les dépenſes qu'elle entraîna, & par l'interruption totale des affaires dans les riches & vaſtes états de l'Indoſtan.

Ces troubles n'étoient pas calmés, lorſque la révolution arrivée en Angleterre en 1688 arma l'Europe entiere. Les événemens de ces trop ſanglantes, trop célebres diviſions ſont aſſez connus ; mais l'on ignore que dans le cours des hoſtilités les armateurs François enleverent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cens bâtimens marchands, qui furent évalués trente millions ſterlings, & que la plupart des vaiſſeaux qui reve-

noient des Indes se trouverent compris dans cette fatale liste.

Ces déprédations furent suivies d'une disposition économique qui devoit accélérer la ruine de la compagnie. Les réfugiés François avoient porté en Irlande & en Ecosse la culture du lin, du chanvre. Pour encourager cette nouvelle branche d'industrie, on crut devoir proscrire l'usage des toiles des Indes, excepté les mousselines & celles qui étoient nécessaires au commerce d'Afrique. Un corps déjà épuisé pouvoit-il résister à un coup aussi imprévu, aussi accablant ?

La paix qui devoit finir tant de malheurs, y mit le comble. Il s'éleva dans les trois royaumes un cri général contre la compagnie. Ce n'étoit pas sa décadence qui lui suscitoit des ennemis ; elle ne faisoit que les enhardir. Ses premiers pas avoient été contrariés. Dès 1615, quelques politiques avoient déclamé contre le commerce des Indes orientales. Ils l'accusoient d'affoiblir les forces navales par une grande consommation d'hommes, & de diminuer sans dédommagement les expéditions pour le Levant & pour la Russie. Ces clameurs, quoique contredites par des hommes éclairés,

devinrent si violentes vers 1628, que la compagnie se voyant exposée à l'animosité de la nation, s'adressa au gouvernement. Elle le supplioit d'examiner la nature de son commerce, de le prohiber, s'il étoit contraire aux intérêts de l'état, & s'il lui étoit favorable, de l'autoriser par une déclaration publique. Le temps n'avoit qu'assoupi cette opposition nationale ; & elle se renouvella avec une vivacité extrême à l'époque qui nous occupe. Ceux qui étoient moins rigides dans leurs spéculations consentoient qu'on fît le commerce des Indes ; mais ils soutenoient qu'il devoit être ouvert à toute la nation. Un privilege exclusif leur paroissoit un attentat manifeste contre la liberté. Selon eux, les peuples n'avoient établi un gouvernement qu'en vue de procurer le bien général ; & on y portoit atteinte, en immolant par d'odieux monopoles l'intérêt public à des intérêts particuliers. Ils fortifioient ce principe fécond & incontestable, par une expérience assez récente. Durant la rebellion, disoient-ils, les marchands particuliers qui s'étoient emparés des mers d'Asie, y porterent le double des marchandises nationales qu'on demandoit

auparavant ; & ils se trouverent en état de donner les marchandises en retour à un prix assez bas pour supplanter les Hollandois dans tous les marchés de l'Europe. Ces républicains habiles, certains de leur perte, si les Anglois conduisoient plus long-temps leurs affaires dans les principes d'une indépendance entiere, firent insinuer à Cromwel par quelques personnes qu'ils avoient gagnées, de former une compagnie exclusive. Ils furent secondés dans leurs menées par les négocians Anglois qui faisoient alors le commerce, & qui se promettoient pour l'avenir des gains plus considérables, lorsque devenus seuls vendeurs, ils donneroient la loi aux consommateurs. Le protecteur trompé par les insinuations artificieuses des uns & des autres, renouvella le monopole, mais pour sept ans seulement, afin de pouvoir revenir sur ses pas, s'il se trouvoit qu'il eût pris un mauvais parti.

Ce parti ne paroissoit pas mauvais à tout le monde. Il ne manquoit pas de gens qui pensoient que le commerce des Indes ne pouvoit réussir qu'à l'aide d'un privilege exclusif ; mais plusieurs d'entr'eux soutenoient que la chartre du pri-

vilege actuel n'en étoit pas moins nulle ; parce qu'elle avoit été accordée par des rois qui n'en avoient pas le droit. Ils rappelloient plusieurs actes de cette nature cassés par le parlement sous Edouard III, sous Henri IV, sous Jacques I, sous d'autres regnes. Charles II avoit à la vérité gagné un procès de cette nature à la cour des plaidoyers communs, mais sur une raison si puérile, qu'elle devoit décrier à jamais les prétentions des monarques usurpateurs. Ce tribunal avoit osé dire *que le prince devoit avoir l'autorité d'empêcher que tous les sujets ne pussent commercer avec les infidelles, dans la crainte que la pureté de leur foi ne s'altérât.*

Quoique les partis dont on a parlé eussent des vues particulieres, opposées même, ils se réunissoient tous dans le projet de rendre le commerce libre, de faire annuller du moins le privilege de la compagnie. La nation en général se déclaroit pour eux ; mais le corps attaqué leur opposoit ses partisans, les ministres, tout ce qui tenoit à la cour, qui faisoit elle-même cause commune avec lui. Des deux côtés on employa la voie des libelles, de l'intrigue, de la corrup-

tion. Du choc de ces passions, il sortit un de ces orages dont la violence ne se fait guere sentir qu'en Angleterre. Les factions, les sectes, les intérêts se heurterent avec impétuosité. Tout, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, se partagea. Les plus grands événemens n'avoient pas excité plus d'enthousiasme. La compagnie, pour appuyer la chaleur de ses défenseurs, offrit de prêter à l'état sept cens mille livres sterlings, à condition qu'on lui laisseroit son privilege. Ses adversaires offroient deux millions pour le faire révoquer.

Les deux chambres devant qui ce grand procès s'instruisoit, se déclarerent pour les particuliers. Il leur fut permis de faire ensemble ou séparément le commerce de l'Inde, ou d'en transporter le droit à qui ils voudroient : ils s'associerent, & formerent une nouvelle compagnie. L'ancienne obtint la permission de continuer ses armemens jusqu'à l'expiration très-prochaine de sa chartre. Ainsi l'Angleterre eut à la fois deux compagnies des Indes orientales autorisées par le parlement, au lieu d'une seule établie par l'autorité royale. Depuis cette époque, le droit d'accorder des privileges

exclusifs, de les limiter, de les étendre, de les anéantir, est resté aux représentations de la nation.

On vit alors ces corps aussi ardens à se détruire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'établir. L'un & l'autre avoient goûté les avantages qui revenoient du commerce; & se regardoient avec cette jalousie, cette haine que l'ambition & l'avarice ne manquent jamais d'inspirer. Leur division qu'on soupçonna les Hollandois de fomenter, peut-être sur l'unique fondement qu'ils avoient intérêt à le faire, se manifesta par de grands éclats en Europe, & sur-tout aux Indes. Les deux sociétés se rapprocherent enfin, & finirent par unir leurs fonds en 1702. Depuis cette époque, les affaires de la compagnie furent conduites avec plus de lumieres, de sagesse & de dignité. Les principes du commerce qui se développoient de plus en plus en Angleterre influerent sur son administration, autant que le permettoient les intérêts de son monopole. Elle améliora ses anciens établissemens. Elle en forma de nouveaux. Le bonheur qu'elle avoit de n'avoir jamais manqué à ses engagemens, lui donnoit un crédit plus étendu que ses besoins. Ce

qu'une plus grande concurrence lui ôtoit de bénéfices, elle cherchoit à se le procurer par des ventes plus considérables. Son privilege étoit attaqué avec moins de violence, depuis qu'il avoit reçu la sanction des loix, & obtenu la protection du parlement.

Quelques disgraces passageres troublerent ses prospérités. Les Anglois avoient formé en 1702 un établissement dans l'isle de Pulocondore, dépendante de la Cochinchine. Leur but étoit de prendre part au commerce de ce riche royaume jusqu'alors trop négligé. Une sévérité outrée révolta seize soldats Macassars qui faisoient partie de la garnison. Dans la nuit du 3 mars 1705, ils mirent le feu aux maisons du fort, & massacrerent les Européens, à mesure qu'ils sortoient pour l'éteindre. De quarante-cinq qu'ils étoient, trente périrent de cette maniere, le reste tomba sous les coups des naturels du pays, mécontens de l'insolence de ces étrangers. La compagnie perdit par cet événement les dépenses que lui avoit coûté son entreprise, les fonds qui étoient dans son comptoir, & les espérances qu'elle avoit conçues.

Les malheurs qu'elle éprouva en 1719

à Sumatra eurent des ſuites moins funeſtes. Cette grande iſle fut fréquentée par les Anglois dès leur arrivée aux Indes ; mais ce ne fut qu'en 1688 qu'ils s'y fixerent. Ils chaſſerent les Hollandois de Bencouli, ville conſidérable de la côte occidentale, bâtie ſur une baie large & commode, & s'établirent à leur place. Les conquérans trouverent des inſulaires portés à traiter avec eux ; & ces diſpoſitions furent d'abord ſagement cultivées. Une conduite ſi meſurée ne dura pas long-temps. Les agens de la compagnie ne tarderent pas à ſe livrer à cet eſprit de rapine & de tyrannie que les Européens portent ſi généralement en Aſie. Il commença à s'élever alors entr'eux & les naturels du pays quelques nuages. Ils groſſirent peu-à-peu. La défiance & l'animoſité étoient extrêmes, lorſqu'on vit ſortir de terre à quelques milles les fondemens d'une fortereſſe. Les Anglois pouvoient avoir été déterminés à cette entrepriſe pour s'éloigner d'un lieu marécageux & ſi mal ſain, qu'ils le regardoient comme leur tombeau. On n'en jugea pas ainſi. Ses habitans, dans les diſpoſitions où ils étoient, crurent que c'étoit un moyen imaginé

pour appesantir, pour éterniser leurs fers, & ils prirent les armes. Tout le pays se joignit à eux. En moins de rien, le fort, tous les édifices de la compagnie furent réduits en cendres, les Anglois battus, & obligés de s'embarquer avec ce qu'ils purent emporter d'effets. Leur proscription ne fut pas longue. La crainte de retomber sous le joug de l'impitoyable Hollandois qui étoit en forces, sur la frontiere, les fit rappeller. Ils tirerent de leurs désastres l'avantage de pouvoir achever sans contradiction le fort Malboroug, où ils sont encore.

Ces troubles étoient à peine appaisés, qu'il s'en éleva de nouveaux dans le Malabar & dans d'autres contrées. Comme ils tiroient tous leur source de l'avarice & de l'inquiétude des employés de la compagnie, elle réussit à les finir, en abandonnant les prétentions injustes qui les avoient fait naître. De plus grands intérêts fixerent bientôt son ambition. L'Angleterre & la France entrerent en guerre en 1744. Toutes les parties de l'univers devinrent le théâtre de leurs divisions. Dans l'Inde, comme ailleurs, chaque nation développa son caractere. Les Anglois, toujours animés de l'esprit de

commerce, attaquerent celui de leurs ennemis, & le détruisirent. Les François, fidelles à leur passion pour les conquêtes, s'emparerent du principal établissement de leurs concurrens. Les événemens firent voir lequel des deux peuples avoit suivi une direction plus sage. Celui qui ne s'étoit occupé que de son agrandissement tomba dans une inaction entiere, tandis que l'autre privé du centre de sa puissance donnoit plus d'étendue à ses entreprises.

L'épuisement d'une compagnie, & la richesse de l'autre, par où finirent les hostilités, aident à expliquer tout ce qui suivit. On sait que les deux nations entrerent comme auxiliaires dans les démêlés des princes de l'Inde. On sait que peu après elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts. On sait qu'avant la fin des troubles, les François se trouverent chassés du continent & des mers d'Asie. Leur mauvaise conduite durant cette guerre, la bonne politique de leurs ennemis, eurent sans doute la principale influence dans cette révolution; mais elles ne firent pas tout. Ceux qui osent remonter aux causes éloignées & primitives des grandes scenes qui font le sort

du monde, ont bien senti que les prospérités passées des Anglois leur donnoient des facilités pour se bien conduire, tandis que la situation gênée de leurs rivaux les mettoit dans l'impossibilité de faire impunément aucune faute. Quoi qu'il en soit de la justesse de cette réflexion, il est certain qu'à la derniere paix la compagnie Angloise s'est trouvée en possession de l'empire dans le Bengale, sur la côte de Coromandel & au Malabar.

Le Malabar proprement dit n'est que le pays situé entre le cap Comorin & la riviere de Neliceram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées plus généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les isles voisines, en commençant par les Maldives.

Les Maldives forment une longue chaîne d'isles, dont les plus septentrionales sont à cent cinquante lieues du cap Comorin, la terre ferme la plus voisine. Les naturels du pays en comptent douze mille, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de sables submergés dans les hautes marées, & les

plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les ſéparent, il n'y en a que quatre qui puiſſent recevoir des vaiſſeaux. Les autres ſont ſi peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau. On conjecture avec fondement que toutes ces différentes iſles n'en faiſoient autrefois qu'une, que l'effort des vagues & des courans, ou quelque grand accident de la nature aura diviſée en pluſieurs portions.

Il eſt vraiſemblable que cet archipel fut originairement peuplé par des hommes venus de Malabar. Dans la ſuite, les Arabes y paſſerent, en uſurperent la ſouveraineté, & y établirent leur religion. Les deux nations n'en faiſoient plus qu'une, lorſque les Portugais peu de temps après leur arrivée aux Indes la mirent ſous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garniſon qui en tenoit les chaînes fut exterminée, & les Maldives recouvrerent leur indépendance. Depuis cette époque, elles ſont ſoumiſes comme tout le reſte de l'orient à un deſpote qui tient ſa cour à Male, & qui a abandonné toute l'autorité aux prêtres. Il eſt le ſeul négociant de ſes états.

Une pareille adminiſtration & la ſtérilité du pays qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être conſidérable. Les exportations ſe réduiſent à des cauris, du poiſſon & du kaire.

Le kaire eſt l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui ſervent à la navigation dans l'Inde. Nulle part il n'eſt auſſi bon, auſſi abondant qu'aux Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris à Ceylan, où ces marchandiſes ſont échangées contre de noix d'areque.

Le poiſſon appellé dans le pays complemaſſe eſt ſeché au ſoleil. On le ſale en le plongeant dans l'eau de la mer à pluſieurs repriſes. Il eſt diviſé en filets de la groſſeur & de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaiſons qu'il paie avec de l'or & avec du benjoin. L'or reſte dans les Maldives, & le benjoin eſt envoyé à Moka, où il ſert à acheter environ trois cens balles de café néceſſaires à la conſommation de ces iſles.

Les cauris ſont des coquilles blanches & luiſantes, groſſes comme le bout du petit doigt. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle

lune, & trois jours après. Elle eſt abandonnée aux femmes qui entrent dans l'eau juſqu'à la ceinture pour les ramaſſer dans les ſables de la mer : on en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reſte pas dans la circulation du pays, ou qui ne va pas trouver les Hollandois, paſſe dans le Gange. Il ſort tous les ans de ce célebre fleuve un grand nombre de bâtimens qui vont porter du ſucre, du ris, des toiles, quelques autres objets moins conſidérables aux Maldives, & qui ſe chargent en retour de cauris pour environ trois cens mille roupies. Une partie ſe diſperſe dans le Bengale, où il ſert de petite monnoie. Le reſte eſt enlevé par les Européens, qui ne ſauroient s'en paſſer dans leur commerce d'Afrique. Ils paient la livre ſix ſols de France, la vendent depuis douze juſqu'à dix-huit dans leur métropole, & elle vaut en Guinée juſqu'à trente-cinq.

Le royaume de Travancor qui s'étend du cap Comorin aux frontieres de Cochin n'étoit autrefois guere plus opulent que les Maldives. Il eſt vraiſemblable qu'il ne dut qu'à ſa pauvreté la conſervation de ſon indépendance, lorſque les Mogols s'emparerent de Maduré. Le pere

du monarque actuel donna à ſa couronne plus de dignité qu'elle n'en avoit eue. C'étoit un homme de grand ſens. Un de ſes voiſins lui avoit envoyé deux ambaſſadeurs dont l'un avoit commencé une harangue prolixe que l'autre ſe diſpoſoit à continuer. *Ne ſoyez pas long, la vie eſt courte*, lui dit ce prince avec un viſage auſtere. De déſerteurs François & Portugais, il forma un petit corps de troupes, qui, durant la paix, faiſoit le ſervice dans la citadelle de Cotate avec autant de régularité qu'on en trouve dans nos places fortes, & dont il ſe ſervit heureuſement dans la guerre pour étendre ſes poſſeſſions. L'intérieur de ſon pays gagna à ſes conquêtes ce qui arrive rarement. Il s'y établit des manufactures groſſieres de coton, qui trouverent d'abord un débouché à Tutucorin chez les Hollandois, & qui depuis ſe ſont portées chez les Anglois d'Anjingue.

Il s'eſt formé deux établiſſemens Européens dans le Travancor. Celui que les Danois ont à Coleche n'eſt qu'une aſſez petite loge d'où ils pourroient cependant tirer réguliérement deux cens milliers de poivre. Telle eſt leur indolence ou leur pauvreté, que depuis dix ans ils

n'y en ont acheté qu'une fois, & encore une très-petite quantité.

Le comptoir Anglois d'Anjingue a quatre petits bastions sans fossés, & une garnison de cent cinquante hommes blancs ou noirs. Il est situé sur une langue de terre sablonneuse, à l'embouchure d'une petite riviere qui est barrée les trois quarts du temps par des sables. Son aldée est fort peuplée, & remplie de métiers. Cet établissement est plus utile en général aux agens de la compagnie qui y achetent pour leur compte, du poivre, de la grosse cannelle, du très-bon kaire, qu'à la compagnie même, qui n'en tire que cinquante milliers de poivre & quelques toiles de peu de valeur.

Cochin étoit fort considérable, lorsque les Portugais arriverent dans l'Inde. Ils s'emparerent de cette place, dont ils furent chassés depuis par les Hollandois. Le souverain en la perdant avoit conservé ses états, qui dans l'espace de vingt-cinq ans ont été envahis successivement par le Travancor. Ses malheurs l'ont réduit à se réfugier sous les murs de son ancienne capitale, où il subsiste d'environ six mille roupies, qu'on s'est obligé par d'anciennes capitulations à lui donner

ner ſur le produit de ſes douanes. On voit dans le même fauxbourg une colonie de Juifs induſtrieux & blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis au temps de la captivité de Babylone, mais qui certainement y ſont depuis très-long-temps. Une ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie ſur une riviere qui reçoit des vaiſſeaux de cinq cens tonneaux, & qui forme dans l'intérieur du pays pluſieurs branches navigables, devroit être naturellement floriſſante. S'il n'en eſt pas ainſi, on n'en peut accuſer que le génie oppreſſeur du gouvernement.

Ce mauvais eſprit eſt pour le moins auſſi ſenſible à Calicut, dont l'origine eut quelque choſe d'aſſez ſingulier, ſi on s'en rapporte à d'anciennes traditions. Elles diſent que lorſque les Arabes commencerent à s'établir aux Indes, dans le huitieme ſiecle, le ſouverain de Malabar prit un goût ſi vif pour leur religion que, peu content de l'embraſſer, il réſolut d'aller finir ſes jours à la Mecque. Il partagea ſes états aux princes de ſa famille, à condition qu'ils reconnoîtroient pour leur Zamorin ou leur empereur celui d'entr'eux auquel il laiſſoit

le territoire où il s'embarquoit, & sur lequel on bâtit Calicut, qui donna son nom à tout le pays. Ces liens se sont rompus successivement ; mais le chef-lieu de l'empire a du moins conservé son indépendance. Toutes les nations y sont reçues, mais aucune n'y domine. Le souverain qui lui donne aujourd'hui des loix est Brame. C'est presque le seul trône de l'Inde occupé par cette premiere des Castes. On en voit régner ailleurs de moins distinguées. Il y en a même de si obscures sur le trône, que leurs domestiques seroient déshonorés & chassés de leurs tributs, s'ils s'avilissoient jusqu'à manger avec leurs monarques. Presque par-tout les Brames dépositaires de la littérature ainsi que de la religion du pays sont employés par les Rajas comme ministres ou comme secrétaires.

Tout le Calicut est mal administré, & sa capitale plus mal encore. Elle n'a ni police, ni fortifications. Son commerce embarrassé d'une infinité de droits est presqu'entiérement dans les mains de quelques Maures les plus corrompus, les plus infidelles de l'Asie. Un de ses plus grands avantages est de recevoir par

la riviere de Beypour, qui n'en eſt éloignée que de deux lieues, le bois de tek qui ſe trouve en abondance dans les plaines & ſur les montagnes voiſines.

Les poſſeſſions de la maiſon de Colaſtry, voiſines de Calicut, ne ſont guere connues que par la colonie Françoiſe de Mahé qui renaît de ſes cendres, & par la colonie Angloiſe de Tallichery, qui qui n'a éprouvé aucun malheur. Cette derniere a un fort flanqué de quatre baſtions ſans foſſés, une garniſon de trois cens Européens, de cinq cens Cipayes, & une population d'environ quinze mille habitans. La compagnie à qui elle appartient en tire annuellement trois millions peſant de poivre.

A la réſerve de quelques principautés qui méritent à peine d'être nommées, les états dont on vient de parler forment proprement tout le Malabar, contrée plus agréable que riche. On n'en exporte guere que des aromates, des épiceries. Les plus conſidérables ſont le bois de ſandal, le ſafran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fauſſe cannelle & le poivre.

Le ſandal eſt un arbre de la grandeur du noyer. Il porte un fruit inutile qui ne

reſſemble pas mal aux cerifes. Son bois plus parfait au Malabar qu'ailleurs, ſi l'on en excepte le Canara, où il eſt ſupérieur encore, eſt rouge, jaune ou blanc. On tire des deux dernieres eſpeces une huile, dont on ſe frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perſe, dans l'Arabie & la Turquie. On le brûle auſſi en petits morceaux dans les appartemens, où il répand une odeur douce & ſalutaire. On en fait encore des caſſettes qui communiquent un parfum agréable à ce qu'elles renferment. Le Sandal rouge eſt moins eſtimé, & n'eſt guere d'uſage que dans la médecine.

Le ſafran d'Inde que les médecins appellent Curcuma eſt une plante dont les feuilles reſſemblent à celles de l'ellebore blanc : ſa fleur eſt d'une très-belle couleur de pourpre, ſes fruits ſont comme nos châtaignes, des hériſſons dans leſquels la ſemence ronde comme des pois eſt renfermée. Sa racine qui eſt amere, & qu'on a long-temps regardée comme apéritive étoit employée autrefois pour la guériſon de la jauniſſe. Les Indiens s'en ſervent pour teindre en jaune, & elle entre dans l'aſſaiſonnement de preſque tous leurs mets.

Le cardamome eſt une graine qui entre dans la plupart des ragoûts Indiens. Sa reproduction ſe fait ſans qu'on ſeme & ſans qu'on plante. Il ſuffit après la ſaiſon des pluies de mettre le feu à l'herbe qui l'a produite. Souvent on la mêle avec l'areque & le bétel, quelquefois on la mâche après. La petite, & la plus eſtimée, eſt celle qui ſe trouve dans le territoire de Cananor. La médecine s'en ſert principalement pour aider la digeſtion & pour fortifier l'eſtomac.

Le gingembre eſt une plante dont la racine eſt blanche, tendre, & d'un goût preſqu'auſſi piquant que le poivre. Les Indiens s'en ſervent pour diminuer l'inſipidité naturelle du ris, qui fait leur nourriture ordinaire. Cette épicerie mêlée avec d'autres donne aux mets qu'elle aſſaiſonne un goût fort qui déplaît ſouverainement aux étrangers. Cependant ceux des Européens qui arrivent en Aſie ſans fortune, ſont forcés de s'y accoutumer. Les autres s'y habituent par complaiſance pour leurs femmes nées la plupart dans le pays. Là, comme ailleurs, il eſt plus facile aux hommes de prendre les goûts & les foibles des femmes, que de les en guérir. Peut-être

auſſi que le climat exige cette maniere de vivre.

On trouve de la fauſſe cannelle connue en Europe ſous le nom de *caſſa lignea*, à Timor, à Java, à Mindanao: mais celle qui croît ſur la côte de Malabar eſt fort ſupérieure. Si elle étoit un peu moins épaiſſe, & que ſes bâtons fuſſent un peu plus longs, on la diſtingueroit difficilement de la véritable. Il ne faut pour en obtenir les mêmes effets qu'en employer une plus grande quantité. Son huile a la méme odeur, le même goût; mais elle eſt moins claire. Les Hollandois déſeſpérant de pouvoir exterminer les arbres répandus dans les forêts qui la produiſent, imaginerent dans le temps de leur prépondérence au Malabar, d'exiger des ſouverains du pays qu'ils renonçaſſent au droit de les dépouiller de leur écorce. Cet engagement qui n'a jamais été bien rempli, l'eſt encore moins depuis que la puiſſance qui l'avoit dicté a perdu de ſa force, & qu'elle a augmenté le prix de la cannelle de Ceylan. Celle de Malabar peut former aujourd'hui un objet de deux cens mille livres peſant. La moindre partie paſſe en Europe, où des marchands

peu fidelles la vendent pour bonne : le reste se distribue dans l'Inde, où elle se vend vingt à vingt-cinq sols la livre, quoiqu'elle n'en ait coûté que six. Ce commerce est tout entier entre les mains des Anglois libres. Il doit augmenter, mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier est un arbrisseau dont la racine est petite, fibreuse & flexible; elle pousse une tige qui, pour s'élever, a besoin d'un arbre ou d'un échalas. Son bois a des nœuds semblables à ceux de la vigne ; & quand il est sec, il ressemble parfaitement au sarment. Ses feuilles, dont l'odeur est forte & le goût piquant, ont la figure ovale, mais vers l'extrémité elles diminuent & se terminent en pointe. Du bouton des fleurs qui sont blanches, sortent tantôt au milieu, tantôt à l'extrémité des branches, de petites grapes semblables à celles du groseillier. Chacune contient depuis vingt jusqu'à trente grains de poivre. On les cueille communément en octobre, & on les expose au soleil sept ou huit jours. Alors ce fruit qui avoit été verd d'abord, & rouge ensuite, dépouillé de sa pellicule, devient tel que nous le voyons. Le plus

gros, le plus pesant & le moins ridé, est le meilleur.

Le poivrier se plaît dans les isles de Java, de Sumatra, de Ceylan, mais plus particuliérement sur la côte de Malabar. On ne le seme point, on le plante, & le choix des rejetons demande une attention sérieuse. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La premiere année de sa fécondité & les deux qui suivent sont si abondantes, qu'il y a des arbustes qui produisent jusqu'à six ou sept livres de poivre. Les récoltes vont ensuite en diminuant, & l'arbuste dégénere avec une telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien à la douzieme année.

La culture du poivrer n'est pas difficile. Il suffit de le placer dans des terres grasses, & d'arracher avec soin, sur-tout les trois premieres années, les herbes qui croissent en abondance autour de sa racine. Comme le soleil lui est très-nécessaire, on doit, lorsque le poivrier est prêt à porter du fruit, élaguer les arbres qui lui servent d'appui, afin que leur ombre ne nuise pas à ses productions. Après la récolte, il convient de l'émonder par le haut. Sans cette précaution, on auroit beaucoup de bois & peu de fruit.

L'exportation du poivre qui fut autrefois toute entiere entre les mains des Portugais, & que les Hollandois, les Anglois, les François se partagent actuellement, peut s'élever dans le Malabar à dix millions pesant. A dix sols la livre, c'est un objet de cinq millions. Il sort du pays en d'autres productions pour la moitié de cette somme. Ces ventes le mettent en état de payer le ris qu'elle tire du Gange & du Canara, les grosses toiles que lui fournissent le Mayssour & le Bengale, diverses marchandises que l'Europe lui envoie. La solde en argent n'est rien, ou peu de chose.

Le Canara, contrée limitrophe du Malabar proprement dit, avoit autrefois plus de richesses. C'etoit un grenier de ris presqu'inépuisable. Le pays est bien déchu, depuis qu'il a subi le joug d'Ayder Alikan, soldat de fortune, qui a usurpé le trône de Mayssour, & qui vient de porter le ravage dans le Carnate. Le commerce de cet état qui se faisoit librement à Mangalor, sa capitale, a été concentré tout entier dans les mains du conquérant, qui ne livre ses denrées qu'à ceux qui lui portent des armes, de la poudre, toutes sortes de munitions de

guerre. On n'a excepté de cette loi que les Portugais, autrefois maîtres de cette province, & qui y ont toujours conservé une loge qui, seule, nourrit Goa.

Le commerce qui a fait sortir Venise de ses sagunes, Amsterdam de ses marais, avoit fait de Goa le centre des richesses de l'Inde, le plus fameux marché de l'univers. Il n'est plus rien, & la superstition, les autodafés, les moines, étouffent jusqu'au désir de son rétablissement. Dépouillé de tant de fertiles provinces qui recevoient aveuglément ses loix, il ne lui est resté que la petite isle où il est situé, & les deux péninsules qui forment son port. Les ennemis qui l'entourent le privent de toute communication avec le continent, & la voie de la mer est la seule qui lui soit ouverte. Deux frégates qu'il est encore en état d'armer, assurent ses liaisons avec Macao, Diu & le Mozambique, uniques monumens de son ancienne grandeur.

Macao lui envoie tous les ans deux petits navires chargés de porcelaines, d'autres marchandises rebutées à Canton par les compagnies Européennes, & qui appartiennent la plupart aux marchands Chinois. Ces bâtimens se char-

gent en retour de coton de Surate & des parties de cardamome, de bois de Sandal, de safran d'Inde, de gingembre & de poivre, que la frégate qui croise au sud a pu recueillir sur la côte. Celle qui a sa direction au nord porte à Surate une partie de la cargaison de Chine, & y prend quelques toiles dont elle va achever le chargement à Diu.

Cette place qui autrefois étoit regardée comme la clef de l'Inde, est située à l'entrée du golfe de Cambaye dans une isle qui a trois milles de long sur un demi-mille de large, & qui tient par un pont à la terre ferme. Elle n'eut pas été plutôt conquise par les Portugais, que son port qui est excellent pour des vaisseaux de six cens tonneaux, les plus grands qu'on armât alors, servit de retraite à leur marine militaire, & devint le centre de tout le riche commerce de Guzarate. Sa décadence commença à la même époque, eut les mêmes causes que celle des autres établissemens. Un événement particulier la précipita en 1670. Les Arabes de Mascate s'approcherent de l'isle pendant la nuit sur des petits bâtimens, débarquerent à la faveur des ténebres dans un lieu couvert, & s'approcherent de la

ville où ils entrerent ſans obſtacle, quand à la pointe du jour on ouvrit les portes. Les Portugais qui tomberent dans leurs mains furent maſſacrés, & les vaiſſeaux chargés des dépouilles de la ville. Le gouverneur de la citadelle auroit pu chaſſer ces Barbares avec ſon canon ; mais il n'oſa s'en ſervir dans la crainte d'encourir l'excommunication, dont un prêtre imbécille & fanatique le menaçoit, ſi quelque boulet portoit ſur une choſe ſainte. Cette inaction inſpira aux Arabes une confiance dont ils furent punis. Des eſclaves à qui on avoit promis la liberté qui donne le courage, fondirent ſur eux, & en firent une horrible boucherie. Ceux qui échapperent s'enfuirent avec leur butin. L'orgueil, la tyrannie & les vexations ont toujours empêché Diu malgré ſes avantages naturels de ſe relever de cette infortune. Le Mozambique n'a pas été plus heureux.

Cette iſle que les Portugais conquirent ſur les Arabes au commencement du ſeizieme ſiecle, eſt ſituée ſur la côte orientale de l'Afrique, à une demi lieue de la terre ferme. Elle a quatre milles de tour, un port excellent, & des fortifica-

tions que les Hollandois ont attaquées plusieurs fois sans pouvoir les prendre. Son empire, quoique plus resserré qu'il ne fut autrefois, s'étend encore sur le continent depuis Sofala jusqu'à Melinde. La nature a placé dans ce grand espace le fleuve de Senna, pour faciliter les communications entre l'océan & l'intérieur d'un pays si riche. Ces avantages sont perdus pour la nation qui les possede. Au lieu d'établir avec les Africains un commerce considérable, qui deviendroit la source d'un bonheur commun, elle se borne à leur arracher par des moyens odieux quelque ivoire, quelques esclaves, un peu de poudre d'or. Un vaisseau arrivé d'Europe se charge de ces minces objets pour Goa. Du rebut des marchandises de la Chine, de Guzarate & des comptoirs Anglois, il y forme une cargaison qu'il va distribuer au Mozambique, au Bresil, à la Métropole.

Tel est l'état de dégradation où sont tombés dans l'Inde les hardis navigateurs qui la découvrirent, les illustres guerriers qui la subjuguerent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence est devenu celui de leur ruine & de leur opprobre.

Leur situation n'est pas pourtant aussi désespérée qu'on pourroit le croire. Ce qui leur reste d'établissemens seroit plus que suffisant pour leur redonner une grande part aux affaires de l'Asie. Cette révolution doit être l'ouvrage de la philosophie, de la liberté. Que les Portugais connoissent leurs intérêts, que leurs ports jouissent d'une franchise entiere, que ceux qui s'y fixeront trouvent une égale sureté pour leurs préjugés & pour leur fortune ; les Indiens opprimés par leur gouvernement, les Européens gênés par le monopole de leurs compagnies s'y rendront en foule. Bientôt un pavillon oublié depuis long-temps redeviendra respectable. La destruction des Angrias rend le changement que nous proposons facile.

Au nord de Goa, commença à se former il y a près d'un siecle une puissance dont personne ne prévit les accroissemens. Le fondateur s'appelloit Conagi Angria. Ceux qui ont écrit qu'il étoit né Mahométan, & qu'il s'étoit fait Gentil, ignoroient que les Indiens ne reçoivent jamais de prosélyte, & qu'il n'auroit été admis daus aucune Caste. Il servit d'abord comme soldat sous un de ces gouver-

neurs indépendans, alors ſi multipliés, & qui ne dominoient que ſur un territoire ſuffiſant à la ſubſiſtance de la garniſon de leur fortereſſe. Ce petit deſpote porta ſi loin les excès de ſon avare injuſtice, qu'il fut maſſacré par ſes troupes, qui déférerent le commandement à Angria. Le nouveau chef devenu par cette révolution poſſeſſeur de la petite iſle de Severndroog, où il y avoit un port, conſtruiſit un léger bâtiment avec lequel il ſe fit pirate. Il n'attaqua d'abord que des bateaux Maures ou Indiens qui, ſans être armés, trafiquoient ſur cette côte. Ses ſuccès, ſon expérience, les avanturiers que la réputation de ſon courage & de ſa généroſité attiroit auprès de lui, le mirent en état d'entreprendre de plus grandes choſes. Il ſe forma un état qui s'étendoit quarante lieues le long de la mer, & qui s'enfonçoit juſqu'à vingt & trente mille dans les terres, ſelon la diſpoſition des lieux & la facilité de la défenſe. Ce furent cependant ſes opérations navales & celles de ſes ſucceſſeurs qui firent le plus de bruit. Maîtres de la côte, ces pirates attaquoient indifféremmenr tous les pavillons. Outre un grand nombre de bâti-

mens médiocres, ils enleverent même aux nations Européennes les plus gros vaiſſeaux ; le *Darby* & la *Reſtauration* aux Anglois ; le *Jupiter* aux François ; aux Hollandois trois vaiſſeaux à la fois, dont le plus grand avoit cinquante canons.

La politique Angloiſe fut déconcertée par ces événemens. Elle avoit d'abord vu avec joie les premiers brigandages qui devoient mettre dans ſes mains la plus grande partie du commerce & toute la navigation, parce que ſes navires étoient plus forts & mieux équipés que ceux du pays. Cet avantage diminua, lorſque les bâtimens de Bombay qui trafiquoient à la côte furent inſultés, leur cargaiſon pillée, & les matelots faits priſonniers. La précaution qu'on prit de n'aller plus qu'en convoi étoit très-chere, & ſe trouva inſuffiſante. Les vaiſſeaux d'eſcorte furent ſouvent inquiétés, & quelquefois pris. Ces déprédations déterminerent en 1722 la compagnie à joindre ſes forces à celles des Portugais, qui avoient de ſemblables injures à venger, pour détruire le repaire de ces pirates. L'expédition fut honteuſe & malheureuſe. Celle qu'entreprirent deux ans

après les Hollandois avec sept vaisseaux de guerre & deux galiotes à bombe, ne réussit pas mieux. Enfin le Marate à qui les Angrias refusoient un tribut qu'ils lui avoient long-temps payé, convint d'attaquer l'ennemi commun par terre, tandis que les Anglois l'attaqueroient par mer. Cette combinaison eut un succès complet. La plupart des ports & des forteresses furent enlevés dans la campagne de 1755. Geriats, la capitale, succomba l'année suivante; & sa reddition anéantit pour jamais un état qui n'existoit que de l'infortune publique. Malheureusement, de ses débris, s'augmenta la puissance Marate, qui n'etoit déjà que trop redoutable.

Ce peuple long-temps réduit à ses montagnes, s'est étendu peu-à-peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaste espace qui est entre Surate & Goa, & menace également ces deux grandes villes. Il est célebre à la côte de Coromandel vers Delhy & sur le Gange, par ses excursions, par ses brigandages; mais son point central, la masse de ses forces & sa demeure fixe sont au Malabar. L'esprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il ne fait que parcourir,

il le perd dans les provinces qu'il a conquiſes. On peut prédire que Bacaim, Chaul, tant d'autres lieux ſi long-temps opprimés par la tyrannie Portugaiſe, redeviendront quelque choſe occupés par les Marates. La deſtinée de Surate eſt encore plus importante.

Cette ville fut long-temps le ſeul port par lequel l'empire Mogol exportoit ſes manufactures, & recevoit ce qui étoit néceſſaire à ſa conſommation. Pour la contenir & pour la défendre, on imagina de conſtruire une citadelle dont le commandant n'avoit aucune autorité ſur celui de la ville; on avoit même encore l'attention de choiſir deux gouverneurs qui ne fuſſent pas de caractere à ſe réunir pour l'oppreſſion du commerce. Des circonſtances fâcheuſes donnerent naiſſance à un troiſieme pouvoir. Les Mers des Indes étoient infectées de pirates qui interceptoient la navigation, & qui empêchoient les dévots Muſulmans de faire le voyage de la Mecque. Le Mogol crut le chef d'une colonie de Cafres qui s'étoit établi à Rajapour, propre à arrêter le cours de ces brigandages, & il le choiſit pour ſon amiral. On lui aſſigna

pour sa solde annuelle trois lacks de roupies qui devoient être pris sur les revenus du pays. Cette somme n'ayant pas été exactement payée, l'amiral s'empara du château, & du château il opprimoit la ville. Tout alors tomba dans la confusion, & l'avarice des Marates toujours inquiete, devint plus vive que jamais. Depuis long-temps, ces barbares qui avoient étendu leurs usurpations jusques aux portes de la place, recevoient le tiers des impositions, pour qu'ils ne troublassent pas le commerce qui se faisoit dans l'intérieur des terres. Ils s'étoient contentés de cette contribution tout le temps que la fortune ne leur avoit pas présenté des avantages plus considérables : lorsqu'ils virent la fermentation des esprits, ils ne douterent pas que dans sa fureur quelqu'un des partis ne leur ouvrit les portes, & ils s'approcherent en force des murailles. Le commerce qui se voyoit tous les jours à la veille d'être pillé, appella à son secours les Anglois en 1759, & les aida à s'emparer de la citadelle. L'avantage de la tenir sous leur garde, ainsi que l'exercice de l'amirauté, leur furent assurés par la cour de Delhy, avec les

revenus attachés aux deux postes. Cette révolution a rendu le calme à Surate, mais Bombay qui l'avoit faite a acquis un nouveau degré de considération, de richesse & de puissance.

Cette petite isle située à dix-neuf degrés de latitude, n'a pas plus de vingt milles de circonférence. Les Portugais qui s'en étoient emparé peu après leur arrivée aux Indes, la donnerent en 1662 en dot à l'Infante de Portugal qui épousoit Charles II roi d'Angleterre. Ce prince la céda à la compagnie qui ne put réussir de long-temps à la rendre florissante. Personne ne vouloit se fixer dans un pays si mal-sain, qu'il étoit passé en proverbe *que deux moissons à Bombay étoient la vie d'un homme.* On attribuoit cette corruption de l'air à la mauvaise qualité des eaux, à la situation des terres basses & marécageuses, à la puanteur du poisson qu'on employoit au lieu de fumier pour engraisser le pied des arbres. Ces principes de destruction furent corrigés le plus qu'il fut possible, & la colonie parvint avec le temps à avoir quelque salubrité. La population augmentoit à mesure que les causes de mort diminuoient, & on compte au-

jourd'hui cinquante mille Indiens nés dans l'iſle, ou attirés par la douceur du gouvernement. Quelques-uns s'occupent de la culture du ris; un plus grand nombre de celle des cocotiers qui couvrent les campagnes, & les autres ſervent à la navigation & à d'utiles travaux qui ſe multiplient tous les jours.

Bombay ne fut d'abord regardé que comme un port excellent qui en temps de paix ſerviroit de relâche aux vaiſſeaux marchands qui fréquenteroient la côte de Malabar, & durant la guerre d'Hivernage aux eſcadres que le gouvernement enverroit dans l'Inde. C'étoit un avantage très-précieux dans les mers où les bonnes rades ſont fort rares, & où les Anglois n'en ont pas d'autres. L'utilité de cet établiſſement a beaucoup augmenté depuis, la compagnie en a fait l'entrepôt de tout ſon commerce au Malabar, à Surate, dans les golfes de Perſe & d'Arabie. Sa poſition y a attiré des marchands Anglois qui en ont augmenté l'activité. La tyrannie des Angrias ſur ce continent y a pouſſé quelques Banians, malgré l'éloignement que des hommes qui ne boivent point de liqueurs ſpiritueuſes, doivent avoir pour

un ſéjour où les eaux ne ſont pas pures, enfin les troubles de Surate y ont fait paſſer quelques riches Maures.

L'induſtrie & les fonds de tant d'hommes avides de fortune ne pouvoient pas être oiſifs. On a tiré du Malabar des bois de conſtruction, & du kaire pour les cordages. Des Parſis venus de Guzarate les ont mis en œuvre. Les matelots du pays, dirigés par des chefs Européens, ſe ſont trouvés en état de conduire les vaiſſeaux. C'eſt Surate qui fournit les cargaiſons, partie pour ſon compte, & partie pour le compte des négocians de Bombay. Il en part tous les ans deux pour Baſſora, une pour Jedda, une pour Moka, & quelquefois une pour la Chine. Toutes ces cargaiſons ſont d'une richeſſe immenſe, on fait directement de la colonie des expéditions moins conſidérables.

Celles de la compagnie en particulier ſont pour les comptoirs qu'elle a formés depuis Surate juſqu'au Cap Comorin, où les roupies de Bambay qui ont remplacé celles de Surate ſur toute la côte & dans l'ntérieur du pays, lui aſſurent un avantage de cinq pour cent ſur toutes les nations rivales; elles en font auſſi pour Baſ-

ſſora, pour Bender-Abaſſi, ponr Sindi, où ſes établiſſemens ont pour but principal la vente de ſes draps ; treize ou quatorze cens balles ſuffiſent à leur conſommation : ſes liaiſons avec Surate lui ſont plus utiles : cette place lui achete beaucoup de fer & de plomb, quelques étoffes de laine, & lui fournit pour ſes retours une grande quantité de manufactures.

Autrefois les vaiſſeaux expédiés d'Europe ſe rendoient à l'Echelle où ils devoient trouver leur chargement ; ils s'arrêtent aujourd'hui à Bombay. Ce changement doit ſon origine a l'avantage qu'a la compagnie d'y réunir ſans frais toutes les marchandiſes du pays, depuis que revêtue de la dignité d'Amiral du grand Mogol, elle eſt obligée d'avoir une marine ſur la côte.

Nous n'examinerons pas ſi les émolumens attachés à cette dignité & à celle de gardien de la citadelle de Surate, ſuffiſent aux dépenſes qu'elles entraînent. On en peut douter : il n'eſt pas même bien décidé que ces deux places aient rendu meilleure la ſituation politique des Anglois ; à la vérité, elles les mettent en état de chaſſer tous les Eu-

ropéens de Malabar, mais auſſi elles ont extrêmement aigri contr'eux les Marates qui ſont à portée de leur nuire de pluſieurs manieres.

Ces barbares ont pris ſur les Portugais l'iſle de Salſete qui a vingt-ſix milles de long & huit ou neuf de large : elle eſt d'une abondance extrême, & avec peu de culture, elle fournit tout ce que peut produire la terre entre les Tropiques. On la regardoit comme le grenier de Goa ; elle n'eſt ſéparée de Bombay que par un canal étroit & guéable dans les eaux baſſes. Les poſſeſſeurs actuels étoient ſi convaincus il y a quelques années de la facilité qu'ils trouveroient à s'emparer de Bombay, qu'en voyant entourer les fortifications de foſſés, ils diſoient avec arrogance : *laiſſons-les faire, nous ne ſommes pas à préſent dans le cas de rompre avec les Anglois, mais ſi cela arrivoit, nous remplirions dans une nuit leurs foſſés avec nos pantoufles.* Cette plaiſanterie qui pouvoit avoir alors quelque fondement, n'en a plus depuis que l'importance de Bombay a déterminé ſes poſſeſſeurs à y ajouter beaucoup d'ouvrages & à y jeter une garniſon nombreuſe. Les Marates eux-

mêmes

mêmes en sont persuadés, mais ils pensent pouvoir ruiner cet établissement sans même l'attaquer ; ils n'ont pour cela, disent-ils, qu'à lui refuser des vivres à Salsete, & à l'empêcher d'en tirer du continent. Ceux qui connoissent bien les dispositions des lieux, trouvent la chose très-praticable, sur-tout dans la mauvaise mouçon.

Enfin depuis la faute, peut être forcée, qu'on a faite de remettre aux Marates tous les ports des Angrias, ces barbares augmentent tous les jours leur marine ; déjà ils ont réduit les Hollandois à ne naviguer qu'avec leurs passeports qu'ils se font payer fort chers. Leur ambition augmentera avec leur puissance, & il n'est pas possible qu'à la longue leurs prétentions & les prétentions des Anglois ne se choquent.

Si nous osions hasarder une conjecture, nous ne craindrions pas de prédire que les agens de la compagnie seront les auteurs de la rupture. Indépendamment de la passion commune à tous leurs pareils d'exciter des troubles, parce que la confusion est favorable à leur cupidité, ils sont rongés du dépit secret de n'avoir eu aucune part aux fortunes

immenſes qui ſe ſont faites au Coromandel, & ſur-tout dans le Bengale. Leur avarice, leur jalouſie, leur orgueil même les porteront à peindre les Marates comme des voiſins inquiets, toujours prêts à fondre ſur Bombay, à exagérer la facilité de diſſiper ces avanturiers, pourvu que l'on ſoit en force à vanter l'avantage de piller leurs montagnes remplies de tréſors de l'Indoſtan qu'ils y accumulent depuis un ſiecle. La compagnie accoutumée au rôle de conquérant, & qui n'a plus un beſoin urgent de ſes troupes dans le Gange, adoptera un plan qui lui préſentera une augmentation de richeſſes, de gloire & de puiſſance. Si ceux qui craignent cet eſprit d'ambition réuſſiſſoient à la détourner de cette nouvelle entrepriſe, elle y ſeroit forcément engagée par ſes employés; & quel que fût l'événement de cette guerre pour ſes intérêts, il ſeroit toujours favorable à ceux qui l'y auroient entraînée. Ce malheur eſt moins à craindre ſur les côtes de Coromandel & d'Orixa, qui s'étendent depuis le cap Comorin juſqu'au Gange.

Les géographes & les hiſtoriens diſtinguent toujours ces deux régions oc-

cupées par deux peuples dont la langue, le génie, les habitudes ne se ressemblent point. Cependant comme le commerce qui s'y fait est à-peu-près le même, & qu'il s'y fait de la même maniere, nous les désignerons sous le nom général de Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de ressemblance : sur l'une & sur l'autre on éprouve depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre une chaleur excessive qui commence à neuf heures du matin & qui ne finit qu'à neuf heures du soir. Elle est toujours tempérée durant la nuit par un vent de mer qui vient du sud-est ; le plus souvent même on jouit de cet agréable rafraîchissement dès les trois heures après midi : l'air est moins embrasé, quoique trop chaud le reste de l'année. Les pluies sont presque continuelles dans les mois de novembre & de décembre : un sable tout-à-fait aride couvre cette immense plage dans l'espace de deux milles & quelquefois seulement d'un mille.

Plusieurs raisons firent d'abord négliger cette région par les premiers Européens qui étoient passés aux Indes. Elle étoit séparée par des montagnes

inacceſſibles du Malabar, où ces hardis navigateurs travailloient à s'établir. On n'y trouvoit pas les aromates & les épiceries qui fixoient principalement leur attention ; enfin les troubles civils en avoient banni la tranquillité, la ſureté & l'induſtrie.

A cette époque, l'empire de Biſnagar qui donnoit des loix à ce grand pays, s'écrouloit de toutes parts. Les premiers monarques de ce bel état avoient dû leur pouvoir à leurs talens. On les voyoit à la tête de leurs armées en temps de guerre. Durant la paix, ils dirigeoient leurs conſeils, ils viſitoient leurs provinces, ils adminiſtroient la juſtice. Une proſpérité trop conſtante les corrompit. Ils contracterent peu-à-peu l'habitude de ſe montrer rarement au peuple, de ſe faire rendre des honneurs divins, d'abandonner le ſoin des affaires à leurs généraux & à leurs miniſtres. Cette conduite préparoit leur ruine. Les gouverneurs de Viſapour, de Carnate, de Golconde, d'Orixa ſe rendirent indépendans ſous le nom de rois. Ceux de Maduré, de Tanjaour, de Maiſſour, de Gingi & quelques autres uſurperent auſſi l'autorité ſouveraine,

mais sans quitter leurs anciens titres de Naick. Cette grande révolution étoit encore récente, lorsque les Européens se montrerent sur la côte de Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y étoit alors peu de chose, il se réduisoit aux diamans de Golconde qui passoient par terre à Calicut, à Surate, & de-là à Ormuz ou à Suez, d'où ils se répandoient en Europe & en Asie. Mazulipatam, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, étoit le seul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenoit tous les ans, elles étoient achetées par des bâtimens Arabes & Malais qui fréquentoient sa rade, & par des caravanes qui y venoient de loin, ces toiles avoient la même destination que les diamans.

Le goût qu'on commençoit à prendre parmi nous pour les manufactures de Coromandel, inspira la résolution de s'y établir à toutes les nations Européennes qui fréquentoient les mers des Indes: elles n'en furent détournées ni par la difficulté de faire arriver les marchandises de l'intérieur des terres qui n'offroient pas un fleuve navigable, ni par la priva-

tion totale des ports dans des mers qui ne ſont pas tenables une partie de l'année, ni par la ſtérilité des côtes, la plupart incultes & inhabitées, ni par la tyrannie & l'inſtabilité du gouvernement. Ils penſerent que l'induſtrie viendroit chercher l'argent; que le Pegu fourniroit des bois pour les édifices, & le Bengale des grains pour la ſubſiſtance; que neuf mois d'une navigation paiſible ſeroient plus que ſuffiſans pour les chargemens; qu'il n'y auroit qu'à ſe fortifier pour ſe mettre à couvert des vexations des foibles Deſpotes qui opprimoient ces contrées.

Les premieres colonies furent établies ſur les bords de la mer : quelques-unes durent leur origine à la force : la plupart ſe formerent du conſentement des ſouverains : toutes eurent un terrain très-reſſerré. Leurs limites étoient fixées par une haie de gros aloës & d'autres plantes épineuſes particulieres au pays, entremêlées de cocotiers & de palmiers : elle étoit impénétrable à la cavalerie, d'un accès très-difficile à l'infanterie, & ſervoit de défenſe contre les incurſions ſubites. Avec le temps on éleva des fortifications plus ſolides. La tranquillité qu'elles procuroient & la douceur du

gouvernement multiplierent en peu de temps le nombre des colons. L'éclat & l'indépendance de ces établiſſemens bleſſerent plus d'une fois les princes dans les états deſquels ils s'étoient formés; mais leurs efforts pour les anéantir furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ſes proſpérités ſelon la meſure des richeſſes & de l'intelligence de la nation qui l'avoit fondée.

Aucune des compagnies qui excercent leur privilege excluſif au delà du cap de Bonne-eſpérance, n'entreprit le commerce des diamans : il fut toujours abandonné aux négocians particuliers, & avec le temps il tomba tout entier entre les mains des Anglois ou des Juifs & des Arméniens qui vivoient ſous leur protection : aujourd'hui il eſt peu de choſe. Les révolutions arrivées dans l'Indoſtan ont écarté les hommes de ces riches mines, & l'anarchie dans laquelle eſt plongé ce malheureux pays, ne permet pas d'eſpérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les ſpéculations de commerce à la côte de Coromandel ſe réduiſent à l'achat des toiles de coton.

On y achete des toiles blanches dont la fabrication n'eſt pas aſſez différente

de la nôtre pour que ſes détails puiſſent nous intéreſſer ou nous inſtruire. On y achete des toiles imprimées dont les procédés d'abord ſervilement copiés en Europe, ont été depuis ſimplifiés & perfectionnés par notre induſtrie ; on y achete enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d'œuvre nous a ſeule empêché d'adopter ce genre d'induſtrie, ſont dans l'erreur : la nature ne nous a pas donné les fruits ſauvages & les drogues qui entrent dans la compoſition de ces brillantes & ineffaçables couleurs qui font le principal mérite des ouvrages des Indes ; elle nous a ſur-tout refuſé les eaux qui leur ſervent de mordant, & qui bonnes à Pondichery, ſont parfaites à Madras, à Paliacate, à Mazulipatam, à Biblipatam.

Les Indiens ne ſuivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles, ſoit qu'il y ait des pratiques minutieuſes particulieres à certaines provinces, ſoit que les différens ſols produiſent des drogues différentes propres aux mêmes uſages.

Ce ſeroit abuſer de la patience de nos lecteurs que de leur tracer la marche

lente & pénible des Indiens dans l'art de peindre leurs toiles. On diroit qu'ils le doivent plutôt à leur antiquité qu'à la fécondité de leur génie. Ce qui semble autoriser cette conjecture, c'est qu'ils se sont arrêtés dans la carriere des arts sans y avoir avancé d'un seul pas depuis plusieurs siecles, tandis que nous l'avons parcourue avec une rapidité extrême, & que nous voyons avec une émulation pleine de confiance l'intervalle immense qui nous sépare encore du terme. A ne considérer même que le peu d'invention des Indiens, on seroit tenté de croire que depuis un temps immémorial, ils ont reçu les arts qu'ils cultivent des peuples plus industrieux; mais quand on réfléchit que ces arts ont un rapport exclusif avec les matieres, les gommes, les couleurs, les productions de l'Inde, on ne peut s'empêcher de voir qu'ils y sont nés.

Une chose qui pourroit surprendre, c'est la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs, elles ne coûtent guere plus que celles où il n'en entre que deux ou trois. Mais il faut observer que les marchands du pays vendent à la fois à toutes les compagnies une quantité considérable de toiles, &

que dans les aſſortimens qu'ils fourniſſent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs, parce qu'elles ne ſont pas fort recherchées en Europe.

Quoique toute la partie de l'Indoſtan qui s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les eſpeces, on peut dire que les belles ſe fabriquent dans la partie orientale, les communes au milieu & les groſſieres à la partie la plus occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies Européennes & ſur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou ſix lieues de la mer où le coton eſt plus cultivé, où les vivres ſont à meilleur marché. On y fait des achats qu'on pouſſe trente & quarante lieues dans les terres. Des marchands Indiens établis dans nos comptoirs ſont toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité & de la qualité des marchandiſes qu'on veut. On en regle le prix ſur des échantillons, & on leur donne en paſſant le contrat, le quart ou le tiers de ce qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire ſon origine de la néceſſité où ils

sont eux-mêmes de faire par le ministere de leurs associés ou de leurs agens répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les surveiller pour la sureté de ce capital, & d'en diminuer par degré le fonds en retirant journellement les toiles à mesure qu'elles sont ouvrées. Sans ces précautions, on ne seroit jamais sûr de rien dans un gouvernement tellement oppresseur, que le tisserand n'est jamais en état, ou n'ose pas paroître en état de travailler pour son compte.

Les compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite ont toujours dans leurs établissemens une année de fonds d'avance. Cette méthode leur assure pour le temps le plus convenable la quantité de marchandises dont elles ont besoin & de la qualité qu'elles le désirent, d'ailleurs leurs ouvriers, leurs marchands qui ne sont pas un instant sans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d'argent & de crédit ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaisseaux : elles n'ont que cinq ou six mois au plus pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandises sont fabriquées, examinées

avec précipitation, on est même réduit à en recevoir qu'on connoît pour mauvaises & qu'on auroit rebutées dans un autre temps. La nécessité de completer les cargaisons & d'expédier les bâtimens avant le temps des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On se tromperoit en pensant qu'on pourroit déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte dans l'espérance de vendre avec un bénéfice convenable à la compagnie à laquelle ils sont attachés. Outre qu'ils ne sont pas la plupart assez riches pour former un projet si vaste, ils ne seroient pas sûrs d'y trouver leur profit. Si des événemens imprévus empêchoient la compagnie qui les occupe de faire ses armemens ordinaires, ces marchands n'auroient nul débouché pour leurs toiles. L'Indien dont la forme du vêtement exige d'autres largeurs, d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudroit pas, & les autres compagnies Européennes se trouvent pourvues ou assurées de tout ce que l'étendue de leur commerce exige, de tout ce que leurs facultés leur permettent d'acheter. La voie des emprunts

imaginée pour lever cet embarras n'a pas été & ne pouvoit pas être utile.

C'eſt la coutume dans l'Indoſtan que celui qui emprunte donne une obligation par laquelle il s'engage à payer au créancier la ſomme empruntée avec les intérêts. Pour que cet acte ſoit authentique, il doit être ſigné au moins de trois témoins, & que l'on y ait marqué le jour, le mois, l'année où l'on a reçu l'argent, & combien on a promis d'intérêt par mois. Si le débiteur n'eſt pas exact à remplir ſes engagemens, il peut être arrêté par le prêteur au nom du gouvernement. On ne le met pas en priſon, parce qu'on eſt bien aſſuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne ſe permetroit même pas de manger ni de boire ſans en avoir obtenu la permiſſion de ſon créancier.

Les Indiens diſtinguent trois ſortes d'intérêts; l'un qui eſt péché, l'autre qui n'eſt ni péché ni vertu, un troiſieme qui eſt vertu; car c'eſt ainſi qu'ils s'expriment. L'intérêt qui eſt péché, eſt de quatre pour cent par mois; l'intérêt qui n'eſt ni péché ni vertu, eſt de deux pour cent par mois; l'intérêt qui eſt vertu, eſt d'un pour cent par mois. Ils prétendent

que ceux qui n'exigent pas d'avantage pratiquent un acte d'héroïſme, & ils parlent de cette maniere de prêter comme d'une eſpece d'aumône. Quoique les nations Européennes qui ſont réduites à emprunter jouiſſent de cette faveur, on ſent bien ſans que nous en avertiſſions, qu'elles n'en peuvent profiter ſans ſe précipiter vers leur ruine.

Le commerce extérieur du Coromandel n'eſt point dans les mains des naturels du pays, ſeulement dans la partie occidentale des Mahométans, connus ſous le nom de Chalias qui font à Naour & à Porlo-novo des expéditions pour Achem, pour Merguy, pour Siam, pour la côte de l'eſt. Outre les bâtimens aſſez conſidérables qu'ils emploient dans ces voyages, ils ont de moindres embarcations pour le cabotage de la côte, pour Ceylan, pour la pêche des perles. Les Indiens de Mazulipatam emploient leur induſtrie d'une autre maniere. Ils font venir du Bengale des toiles blanches qu'ils teignent ou qu'ils impriment, & vont les revendre avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent dans les lieux même dont ils les ont tirées.

A l'exception de ces liaiſons qui ſont

bien peu de chose, toutes les affaires ont passé aux Européens qui ont pour associés quelques Banians, quelques Arméniens fixés dans leurs établissemens. On peut évaluer à trois mille cinq cens balles la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Les François en portent huit cens au Malabar, à Moka, à l'isle de France. Les Anglois douze cens à Bombay, au Malabar, à Sumatra & aux Philippines. Les Hollandois quinze cens à leurs divers établissemens, au cap de Bonne-espérance en particulier. A l'exception de cinq cens balles destinées pour Manille, qui coûtent chacune mille roupies, les autres sont composées de marchandises si communes, que leur prix primitif ne se leve pas au dessus de trois cens roupies ; ainsi la totalité des trois mille cinq cens balles ne passe pas un million quatre cens cinquante mille roupies.

Le Coromandel fournit à l'Europe neuf mille cinq cens balles, huit cens par les Danois, deux mille cinq cens par les François, trois mille par les Anglois, trois mille deux cens par les Hollandois. Parmi ces toiles il s'en trouve une assez grande quantité de teintes en

bleu, ou de rayées en rouge & bleu propres pour la traite des Noirs. Les autres sont de belles betilles, des indiennes peintes, des mouchoirs de Mazulipatam ou de Paliacate. L'expérience prouve que l'une dans l'autre, chacune des neuf mille cinq cens balles ne coûte que quatre cens roupies, c'est donc trois millions huit cens mille roupies qu'elles doivent rendre aux atteliers dont elles sortent.

Ni l'Europe ni l'Asie ne paient entiérement avec des métaux. Nous donnons en échange des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail, quelques autres articles moins considérables. L'Asie de son côté donne des épiceries, du poivre, du ris, du sucre, du bled, des dattes. Tous ces objets réunis peuvent monter à deux millions de roupies. Il résulte de ce calcul que le Coromandel reçoit en argent trois millions deux cens cinquante mille roupies.

L'Angleterre qui a acquis sur cette côte la même supériorité qu'elle a prise ailleurs, y a formé plusieurs établissemens. Elle s'est emparée en 1757 de Maduré, grande ville entourée de deux murailles flanquées de tours rondes de

diſtance en diſtance avec un foſſé. Ce ne ſont pas des vues de commerce qui y ont fixé les conquérans. Les toiles propres pour l'eſt de l'Aſie & pour l'Afrique, qui ſe fabriquent dans le royaume dont elle eſt la capitale, ſont la plupart portées aux comptoirs Hollandois de la côte de la Pêcherie. L'utilité de cette poſſeſſion pour les Anglois ſe borne à en tirer des revenus plus conſidérables que les dépenſes qu'ils ſont obligés d'y faire.

Trichenapaly quoique ruiné de fond en comble par les guerres cruelles qu'il a eu à ſoutenir, eſt pour eux bien plus important. Cette forte place eſt la porte du Tanjaour, du Mayſſour, du Maduré, & leur donne une grande influence dans ces trois états.

Ce fut uniquement pour s'aſſurer d'une communication facile avec cette célebre fortereſſe, qu'ils s'emparerent en 1749 de Divicoté, dont le territoire n'a que trois milles de tour. On ne voit ni ſur les lieux, ni au voiſinage, aucune eſpece de manufacture, & on n'en peut tirer que quelques bois & un peu de ris. La garde de ce comptoir coûte ſeize ou dix-ſept mille roupies, ce qui abſorbe

tout ce qu'il peut rendre. Sa position sur le Colram a fait naître de grandes espérances. A la vérité l'embouchure de cette riviere est fermée par des sables; mais le canal au delà de cette barre est assez profond pour recevoir les plus grands vaisseaux, & des gens habiles jugent que ces sables pourroient être enlevés avec du travail & quelque dépense. Si l'on y réussissoit, la côte de Coromandel ne seroit plus sans port, & la nation en possession du seul port qui s'y trouveroit, auroit pour pousser son commerce un moyen puissant dont seroient privées les nations rivales.

Les Anglois acheterent en *1686* Goudelour, avec un territoire de huit milles le long de la côte, & de quatre milles dans l'intérieur des terres. Cette acquisition qu'ils avoient obtenue d'un prince Indien pour la somme de quatre vingts dix mille pagodes, leur fut assurée par les Mogols qui s'emparerent du Carnate peu de temps après. Faisant réflexion dans la suite que la place qu'ils avoient trouvée toute établie étoit à plus d'un mille de la mer, & qu'on pouvoit lui couper les secours qui lui seroient destinés, ils bâtirent à une portée de canon

la forteresse de saint David, à l'entrée d'une riviere & sur le bord de l'océan Indien. Il s'est élevé depuis trois aldées qui avec la ville & la forteresse forment une population de soixante mille ames. Leur occupation est de teindre en bleu ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, & de fabriquer pour plus de six cens mille roupies des plus beaux basins de l'univers. Le ravage que les François ont porté en 1758 dans cet établissement, & la destruction de ses fortifications, ne lui ont fait qu'un mal très-passager. Son activité paroît même augmenter, quoiqu'on n'ait pas rebâti saint David, & qu'on se soit contenté de mettre Goudelour en état de faire une médiocre résistance. Un revenu de plus de soixante mille roupies couvre tous les frais que peut occasionner cette colonie. Mazulipatam présente des utilités d'un autre genre.

Cette ville qui des mains des François a passé dans celles des Anglois en 1759, n'est plus ce qu'elle étoit lorsque les Européens doublerent le cap de Bonne-espérance à la fin du quinzieme siecle. Il ne s'y frabrique, il ne s'y vend que peu de toiles qui, malgré leur

beauté, ne peuvent pas former un objet d'exportation fort conſidérable ; auſſi ſes nouveaux maîtres regardent-ils moins leur conquête comme un marché où ils peuvent beaucoup acheter, que comme un marché où ils peuvent beaucoup vendre. Par le moyen des caravanes qui viennent de très-loin s'y pourvoir de ſel, par les liaiſons qu'ils ont formées dans l'intérieur des terres, ils ſont parvenus à établir l'uſage de leurs draperies dans les contrées les plus reculées du Decan, & cette proſpérité doit augmenter encore. A cet avantage s'en joint un autre, celui de tirer du produit du ſel, du produit des douanes cinq cens cinquante mille roupies, dont deux cens cinquante mille ſeulement ſont abſorbées par les frais annuels de l'établiſſement.

Vizagapatam eſt une petite ville preſque ſans territoire, qui n'a pas quatre mille habitans. Un mur flanqué de quatre mauvais baſtions, & une garniſon de cent Européens & de trois ou quatre cens Cipayes , forment ſa défenſe. Sa poſition entre Mazulipatam & Ganjam attire dans ſon ſein les belles toiles de cette partie de Lorixa. Elles conſiſtent en cinq ou ſix cens balles dont le prix

primitif doit s'élever à deux cens mille roupies.

Les marchandises qu'on tire de toutes ces places & de quelques comptoirs subalternes qui changent suivant les circonstances, sont portées à Madraz, le centre de toutes les affaires que le nation fait à la côte de Coromandel.

Cette ville fut bâtie il y a un siecle par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate, & sur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrain sablonneux, tout-à-fait aride & entiérement privé d'eau potable qu'il faut tirer de plus d'un mille, on chercha les raisons qui pouvoient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avoit espéré, ce qui est en effet arrivé, d'attirer à lui tout le commerce de saint Thomé, & ses ennemis l'accuserent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtresse qu'il avoit dans cette colonie Portugaise. Cet établissement s'est tellement accru avec le temps, qu'il a été partagé en trois divisions; la premiere, qui sert d'habitation à huit ou neuf cens Anglois, hommes, femmes ou enfans, est entourée d'une muraille, peu épaisse, défendue par quatre bastions, foibles,

de mauvaiſe conſtruction & ſans aucun ouvrage extérieur. Elle eſt connue en Europe ſous le nom du fort ſaint George, & dans l'Inde, ſous celui de Villeblanche. Au nord de cette partie eſt une autre diviſion contiguë qu'on nomme la Villenoire, beaucoup plus grande & encore plus mal fortifiée, où ſont les Juifs, les Arméniens, les Maures, les plus riches d'entre les marchands Indiens. Au delà eſt un fauxbourg tout-à-fait ouvert où vit le peuple. Outre ces trois diviſions qui compoſent la ville de Madraz, il y a deux villages très-grands & très-peuplés à peu de diſtance. La ville & ſon territoire qui peut avoir quinze milles de circonférence, contiennent deux cens cinquante mille habitans preſque tous nés aux Indes, de différentes caſtes & de diverſes religions. On diſtingue entr'eux environ trois ou quatre mille Chrétiens qui ſe nomment eux-mêmes Portugais, & qui paroiſſent être réellement deſcendus de cette nation.

Dans une ſi grande population, il n'y a pas un ſeul tiſſérand. Environ quinze mille ouvriers ſont occupés à imprimer, à peindre les belles perſes qui ſe conſomment en Europe, une quantité con-

ſidérable de toiles communes deſtinées pour les différentes échelles des mers d'Aſie, ſur-tout pour les Philippines; peut-être compteroit-on quarante mille perſonnes dont l'induſtrie eſt employée à arranger, à débiter du corail, de la verroterie dont les femmes dans l'intérieur des terres ornent leurs cheveux ou forment des colliers & des braſſelets. D'autres travaux inſéparables d'un grand entrepôt occupent beaucoup de bras. Les colons qui ont mérité la confiance de la compagnie ſe répandent dans l'Arcate & dans les pays voiſins pour y acheter les marchandiſes dont elle a beſoin. Les plus conſidérables prêtent de l'argent aux négocians Anglois qui ſans être de la compagnie ont la liberté de trafiquer dans les différentes échelles de l'Aſie; ils s'aſſocient avec eux ou chargent ſur leurs bâtimens des effets pour leur propre compte. Les entrepriſes réunies de la compagnie & des particuliers, ont fait de Madraz une des plus opulentes, des plus importantes places de l'Inde.

Indépendamment des bénéfices que font les Anglois ſur les toiles qu'ils tirent de cette ville, ſur les draps & les autres

marchandises qu'il y vendent, les douanes, les droits sur le tabac & sur le bétel & quelques autres impositions, leur forment un revenu de cinq cens mille roupies. Une garnison de mille Européens & de quinze ou dix-huit cens Cipayes, assure la durée de ces avantages.

Tel est à la côte de Coromandel l'état de la compagnie Angloise envisagée seulement comme corps marchand. Sous un point de vue politique, elle tient le Carnate, c'est-à-dire la contrée la plus industrieuse de ces vastes régions, dans une dépendance entiere. Arcate, Velour, Singelpet, Trichenapaly, toutes les places du royaume sont occupées par ses troupes. Jusqu'à ce qu'elle soit rembourssée de toutes les avances qu'elle a faites pour placer, pour maintenir le souverain actuel sur le trône, elle doit jouir des revenus du pays qui dans des temps plus heureux étoient de cinq millions de roupies, & qui sont encore au moins de trois millions & demi. Il est vrai qu'il faut prélever sur cette somme douze cens mille roupies pour la garde du pays, & autant pour l'entretien du Nabab qui vit à Madraz, d'où il ne peut pas

sortir

sortir sans permission, mais il reste toujours de net onze cens mille roupies.

Les Anglois viennent d'entamer avec le nouveau Souba du Dekan, une négociation dont le but est de se faire céder au nord les quatre Cerkars ou provinces qu'avoient obtenues les François, & de les posséder aux mêmes conditions. S'ils réussissent, comme on a lieu de le présumer, à se procurer ce grand établissement autour de Mazulipatam, ils tiendront dans les fers le Coromandel comme ils y tiennent le Bengale.

Le Bengale est une vaste contrée de l'Asie, bornée à l'orient par le royaume d'Asem & d'Arrakan, au couchant par plusieurs provinces du Grand-Mogol, au nord par des rochers affreux, au midi par la mer. Elle s'étend sur les deux rives du Gange qui se forme de diverses sources dans le Thibet, erre quelque-temps dans le Caucase, & entre dans l'Inde en traversant les montagnes qui sont sur la frontiere. Le passage par où il s'y décharge est nommé le détroit de Kupele, à trente lieues de Delhy. Les Indiens qui sortent rarement de leur pays, croient que les sources du fleuve sont dans un roc de ce détroit qui a quel-

que ressemblance avec une tête de vache. Ils ont un respect sans bornes pour un lieu où ils voient réunis & l'image d'un animal qu'ils honorent presque comme une divinité, & l'origine d'une eau sacrée qui a la vertu de les purifier de toutes leurs impuretés. Cette riviere après avoir formé dans son cours un grand nombre d'isles, vastes, fertiles & bien peuplées, va se perdre dans l'océan par plusieurs embouchures dont il n'y en a que deux de connues & de fréquentées.

Dans le haut de ce fleuve il y avoit autrefois une ville nommée Palybothra. Elle étoit si ancienne, que Diodore de Sicile ne craignoit pas d'assurer qu'elle avoit été bâtie par Hercule. Ses richesses du temps de Pline étoient célebres dans l'univers entier. On la regardoit comme le marché général des peuples qui étoient en deçà & au delà du fleuve qui baignoit ses murs.

L'histoire des révolutions dont le Bengale a été le théâtre, est mêlée d'une infinité de fables. On y entrevoit seulement que cet empire a été tantôt moins étendu; qu'il a eu des périodes heureux & des périodes malheureux;

qu'il fût alternativement partagé en plusieurs états & réuni dans un ſeul. Un ſeul maître lui donnoit des loix, lorſque Egbar, grand-pere Daurengzeb, en entreprit la conquête. Il la commença en 1590 & elle étoit finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas ceſſé de reconnoître les Mogols pour ſes ſouverains. Le gouverneur chargé de le conduire, tenoit d'abord ſa cour à Raja-Mahol : il la transféra dans la ſuite à Daca. Depuis 1718 elle eſt à Mauxoudabat, grande ville ſituée dans les terres à deux lieues de Caſſimbazar. Pluſieurs Nababs & Rajas ſont ſubordonnés à ce vice-roi nommé Souba.

Ce furent long-temps les fils du Grand-Mogol qui occuperent ce poſte important. Ils abuſerent ſi ſouvent pour troubler l'empire, des forces & des richeſſes dont ils diſpoſoient, qu'on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités & plus dépendans. Les nouveaux gouverneurs ne firent pas à la vérité trembler la cour de Delhy, mais ils ſe montrerent peu exacts à envoyer au tréſor royal les tributs qu'ils recueilloient. Ce déſordre augmenta encore après l'expédition de Koulikan, & les choſes furent

portées si loin, que l'empereur qui étoit hors d'état de payer aux Marates ce qu'il leur devoit, les autorisa en 1740 à l'aller chercher eux-mêmes dans le Bengale. Ces brigands, au nombre de deux cens mille hommes partagés en trois armées, ravagerent ce beau pays pendant dix ans, & n'en sortirent qu'après s'être fait donner des sommes immenses.

Dans tous ces mouvemens le gouvernement despotique qui est malheureusement celui de toute l'Inde, s'est maintenu dans le Bengale; mais aussi un petit district qui y avoit conservé son indépendance, la conserve encore. Ce canton fortuné qui peut avoir cent soixante milles d'étendue, se nomme Binaspore. Il est conduit de temps immémorial par une famille Bramine de la tribu des Rajeputes; c'est-là qu'on retrouve sans altération la pureté & l'équité de l'ancien systême politique des Indiens. On a vu jusqu'ici avec assez d'indifférence ce gouvernement unique, le plus beau monument, le plus intéressant qu'il y ait sans contredit dans le monde. Il ne nous reste des anciens peuples que de l'airain, & des marbres qui ne parlent

qu'à l'imagination & à la conjecture, interpretes peu fidelles des mœurs & des usages qui ne sont plus. Le philosophe transporté dans le Binaspore se trouveroit tout-à-coup témoin de la vie que menoient il y a plusieurs milliers de siecles, les premiers habitans de l'Inde ; il converseroit avec eux ; il suivroit les progrès de cette nation qui fut célebre pour ainsi dire au sortir du berceau ; il verroit se former un gouvernement qui n'ayant pour base que des préjugés utiles, des mœurs simples & pures, la douceur des peuples, la bonne foi des chefs, a survécu à cette foule innombrable de législations qui n'ont fait que paroître sur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus solide, plus durable que ces édifices qui bâtis par l'imposture sur l'enthousiasme opprimoient la nature, accabloient les hommes & s'écrouloient sur les ruines même dont ils avoient été fondés & cimentés, le gouvernement du Binaspore ouvrage du Climat, du caractere & des besoins s'est élevé, s'est maintenu sur des principes qui ne changent point, & n'a pas souffert plus d'altération que ces mêmes principes. La position singuliere de cette

contrée a conservé ses habitans dans leur bonheur primitif & dans la douceur de leur caractere, en les garantissant du danger d'être conquis ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs possessions, il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluses des rivieres. Les armées envoyées pour les réduire ont été si souvent noyées, qu'on a renoncé au projet de les asservir. On a pris le parti de se contenter d'une apparence de soumission.

La liberté & la propriété sont sacrées dans le Binaspore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il soit, n'y est pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des loix qui se chargent de sa sureté. On lui donne gratuitement des guides qui le conduisent d'un lieu à un autre, & qui répondent de sa personne & de ses effets. Lorsqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relevent une attestation de leur conduite, qui est enregistrée & envoyée ensuite au Raja. Tout le temps qu'il est sur le territoire, il est nourri & voituré avec ses marchandises aux dépens de l'état, à moins

qu'il ne demande la permiſſion de ſéjourner plus de trois jours dans la même place ; il eſt alors obligé de payer ſa dépenſe, s'il n'eſt retenu par quelque maladie ou autre accident forcé. Cette bienfaiſance pour des étrangers eſt la ſuite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils ſont ſi éloignés de ſe nuire, que celui qui trouve une bourſe ou quelque autre effet de prix, le ſuſpend au premier arbre & en avertit le corps-de-garde le plus prochain qui l'annonce au public au ſon du tambour. Ces principes de probité ſont ſi généralement reçus, qu'ils dirigent juſqu'aux opérations du gouvernement. De trente à quarante lacks de roupies qu'il reçoit annuellement, ſans que la culture ni l'induſtrie en ſouffrent, ce qui n'eſt pas conſommé par les dépenſes indiſpenſables de l'état, eſt employé à ſon amélioration. Le Raja peut ſe livrer à des ſoins ſi tendres, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos, & lorſqu'il le juge à propos.

Quoique le reſte du Bengale ſoit bien éloigné d'un pareil bonheur, toute cette province ne laiſſe pas d'être la plus riche,

la plus peuplée de l'empire. Indépendamment de ses consommations qui sont nécessairement considérables, il se fait des exportations immenses. Les plus importantes sont celles du Salpêtre, de l'opium, du sucre, du ris, du bled, du sel, des soies & sur-tout des toiles de coton. Une partie de ces marchandises va dans l'intérieur des terres. Il passe dans le Thibet des toiles auxquelles on joint du fer & des draps apportés d'Europe. Les habitans de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna & les paient avec de la rhubarbe & du musc.

La rhubarbe n'est pas, comme on le croit communément, une plante rampante, elle croît par touffes de distance en distance. On ne la cultive pas : sa graine tombe naturellement à terre & produit un nouveau plan. Ceux qui la cueillent, coupent sa racine par morceaux pour la faire sécher plus promptement, les enfilent dans une ficelle & les suspendent en quelque endroit, plus ordinairement aux cornes de leurs moutons. Ils ne voient pas que cette méthode détruit une des meilleures parties de la racine, parce que ce qui est autour du trou se pourrit nécessairement.

Le musc est une production particuliere au Thibet. Il se forme dans un petit sac de la grosseur d'un œuf de poule, qui croît en forme de vessie sous le ventre d'une espece de chevreuil, entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'est dans son origine qu'un sang putride qui se coagule dans le sac de l'animal. La plus grosse vessie ne produit qu'une demi-once de musc. Son odeur est naturellement si forte, que dans l'usage ordinaire il faut nécessairement la tempérer en y mêlant des parfums plus doux. Les chasseurs avoient imaginé pour grossir leur bénéfice, d'ôter des vessies une partie du bon musc, & de remplir ce vuide avec du foie & du sang coagulé de l'animal, hachés ensemble. Le gouvernement pour arrêter ces mélanges frauduleux qui ruinoient le commerce, ordonna que toutes les vessies avant que d'être cousues, seroient visitées par des inspecteurs qui les fermeroient eux-mêmes & les scelleroient du sceau royal. Cette précaution a empêché les supercheries qui alteroient la qualité du musc, mais non celles qui en augmentoient le poids. On ouvre subtilement les vessies pour y faire couler quelques particules de plomb.

Le commerce du Thibet n'eſt rien en comparaiſon de celui que le Bengale fait avec Agra, Delhy, les provinces voiſines de ces ſuperbes capitales. On leur porte du ſel, du ſucre, de l'opium, de la ſoie, des ſoieries, une infinité de toiles, des mouſſelines en particulier. Ces objets réunis montoient autrefois à dix-ſept ou dix-huit millions de roupies par an. Une ſomme ſi conſidérable ne paſſoit pas ſur les bords du Gange, mais elle y faiſoit reſter une ſomme à peu près égale qui en ſeroit ſortie pour payer le tribut impoſé par le mogol, pour corrompre les grands qui l'entouroient, ou pour la rente des terres qu'il leur y avoit données. Depuis que les lieutenans de ce prince ſe ſont rendus comme indépendans, depuis qu'ils ne lui envoient de ſes revenus que ce qu'ils jugent à propos, le luxe de la cour eſt fort diminué, & la branche d'exportation dont on vient de parler n'eſt plus ſi forte.

Le commerce maritime du Bengale exercé par les naturels du pays, n'a pas éprouvé la même diminution ; mais auſſi n'avoit-il pas autant d'étendue. On peut le diviſer en deux branches dont le Cateck fait la meilleure partie.

Le Cateck eſt un diſtrict aſſez étendu un peu au deſſous de l'embouchure la plus occidentale du Gange. Balaſſor ſitué ſur une riviere navigable lui ſert de port. Les mêmes Marates qui en 1740 avoient ravagé la côte de Coromandel, s'emparerent quatre ans après de cette petite province & s'y fixerent. Ils n'y ont pas encouragé l'induſtrie, mais ils n'ont pas ruiné, comme on le craignoit, celle qu'ils y ont trouvée établie. Depuis cette invaſion, le Cateck continue ſa navigation aux Maldives, que l'intempérie du climat a forcé les Anglois & les François d'abandonner. Il y porte de groſſes toiles, du ris, quelques ſoieries, du poivre qu'il tire d'ailleurs, & y reçoit en échange de cauris qui ſervent de monnoie dans le Bengale, & qui ſont vendus aux Européens.

Les habitans du Cateck & quelques autres peuples du bas Gange, ont des liaiſons plus conſidérables avec le pays d'Azem. Ce royaume qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, & qui n'en eſt ſéparé que par une riviere qui ſe jette dans le Gange, devroit être plus connu, s'il étoit vrai, comme on l'aſſure, que l'invention de la poudre à canon lui

est dûe, qu'elle a passé d'Asem au Pegu, & du Pegu en Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb auroient ajouté à sa célébrité, si elles eussent été bien exploitées. Au milieu de ces richesses dont il faisoit peu d'usage, le sel dont il avoit la passion lui manquoit entiérement. Il étoit réduit pour s'en procurer, à ramasser l'écume verte qui se forme sur les eaux dormantes, à la sécher, à la brûler, à en faire bouillir les cendres, à les lessiver pour en tirer un sel. La même opération étoit répétée sur les feuilles de figuier, on ne consommoit pas d'autre sel jusqu'à l'époque dont nous allons parler.

Au commencement du siecle, quelques brames de Bengale allerent porter leurs superstitions à Azem où on avoit le bonheur de ne suivre que la religion naturelle. Ils persuaderent à ce peuple qu'il seroit plus agréable à Brama s'il substituoit le sel pur & sain de la mer à ce qui lui en tenoit lieu. Le souverain consentit à le recevoir, à condition que le commerce exclusif en seroit dans ses mains, qu'il ne pourroit être porté que par des Bengalois, & que les bateaux qui le conduiroient s'arrêteroient à la

frontiere du royaume. C'est ainsi que se sont introduites toutes ces religions factices par l'intérêt & pour l'intérêt des prêtres qui les prêchoient & des rois qui les recevoient. Depuis cet arrangement il va tous les ans du Gange à Azem une quarantaine de bâtimens de cinq à six cens tonneaux chacun, dont les cargaisons de sel peuvent bien valoir deux millions de roupies, sur lesquelles on gagne deux cens pour cent. On reçoit en paiement un peu d'or & un peu d'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme lacque & sur-tout de la soie.

Cette soie unique en son espece, n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent, se nourrissent, font toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés fournissent une nouvelle semence. Pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répetent douze fois dans l'année, mais moins utilement dans les temps de pluie que dans les temps secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie ont beaucoup de lustre & peu de durée.

A la réserve de ces deux branches de navigation, que des raisons particulieres ont conservées aux naturels du pays, tous les autres bâtimens expediés du Gange pour les différentes échelles de l'Inde, appartiennent aux Européens & sont construits au Pegu.

Le Pegu est un pays situé sur le golphe de Bengale entre les royaumes d'Arrakan & de Siam. Les révolutions si fréquentes dans tous les empires despotiques de l'Asie, s'y sont répétées plus souvent qu'ailleurs. On l'a vu alternativement le centre d'une grande puissance, & la province de plusieurs états qui ne l'égaloient pas en étendue. Il est aujourd'hui dans la dépendance d'Ava. Sa religion, ses loix, ses mœurs ne different que peu de celles de Siam, mais ses femmes sont plus immodestes : non seulement elles sont nues jusqu'à la ceinture, mais le vêtement qu'elles ont autour des reins & qui leur descend jusqu'aux genoux, est d'une étoffe si claire, qu'elle ne dérobe rien à la vue. Si l'on en croit les Peguans, cet usage a été introduit par une reine qui connoissant le penchant que ses sujets avoient pour la pedérastie, chercha à y remé-

dier en ordonnant à un ſexe de s'habiller de maniere à pouvoir toujours irriter les déſirs de l'autre ; mais ôter la pudeur aux femmes n'étoit pas un moyen de leur ramener les hommes.

Le ſeul port de Pegu ouvert aux étrangers s'appelle Syriam. Les Portugais durant leur proſpérité en furent aſſez longtemps les maîtres. Il jetoit alors un grand éclat. Aujourd'hui on ne le voit guere fréquenté que par les Européens établis au Coromandel & dans le Bengale. Ces derniers ne peuvent y vendre que quelques toiles groſſieres. On ne les y verroit point aller ſans le beſoin de conſtruire ou de radouber des vaiſſeaux. Hors le fer & les cordages, ils y trouvent tous les matériaux propres à cet objet, d'une excellente qualité & à un prix honnête. Depuis qu'on s'eſt dégoûté de la conſtruction trop chere de Surate, Syriam eſt devenu le chantier général des bâtimens qui naviguent d'Inde en Inde.

Ils en exportent du bois de Teck, de la cire, une huile excellente pour la conſervation des vaiſſeaux, de l'ivoire & du calin. Tout ce que l'univers poſſede de parfait en topazes, en ſaphirs, en amethyſtes & en rubis, vient de Pegu.

On les trouve rarement à Syriam, & pour en avoir, il faut pénétrer jusqu'à la cour qui se tient à Ava. Les Arméniens y ont pris depuis quelque temps un tel ascendant, qu'ils rendent le commerce difficile aux Européens, même aux Anglois, les seuls qui aient formé un établissement au Pegu.

Toutes les affaires passent par les mains de cinq ou six courtiers. On peut leur rendre la marchandise après l'avoir gardée trois jours, si on trouve qu'on a été trompé ; ils répondent du paiement. S'il n'est pas fait à l'échéance, on les amene chez soi & on les y retient prisonniers Si cette premiere séverité ne réussit pas, on se saisit de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs esclaves & on les attache à sa porte exposés aux ardeurs du soleil ; ainsi le vendeur court rarement du risque. Lorsqu'il est prudent, il stipule qu'il sera payé en monnoie de cuivre, parce qu'il pourroit être très-aisément trompé à l'alloi plus ou moins bas de l'or & de l'argent qui sont marchandises comme les rubis.

Une branche plus considérable de commerce que les Européens de Bengale font avec le reste de l'Inde, c'est

celui de l'opium. L'opium est le produit d'une plante appellée pavot, dont la racine à peu près de la grosseur du doigt, est remplie comme le reste de la plante d'un lait amer. Sa tige qui est ordinairement lisse & quelquefois un peu velue a deux coudées. Sur cette tige naissent des feuilles semblables à celles de la laitue, oblongues, découppées, crêpues, de couleur de verd de mer. Les fleurs sont en rose. Lorsque le pavot est dans la force de sa seve, on fait à sa tête une légere incision dont il découle quelques larmes d'une liqueur laiteuse qu'on laisse figer & qu'on recueille ensuite. On répete jusqu'à trois fois l'opération; mais le produit va toujours en diminuant pour la quantité & pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte, & on le paîtrit avec de l'eau ou du miel jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance, la viscosité & l'éclat de la poix bien préparée. On le réduit en petits pains. On estime celui qui est un peu mou, qui obéit sous le doigt, qui est inflammable, d'une couleur brune & noirâtre, d'une odeur forte & puante. Celui qui est sec, friable, brûlé, mêlé de terre & de sable, doit être rejeté.

Selon les différentes préparations qu'on lui donne & les doſes qu'on en prend, il aſſoupit, il procure des idées agréables, ou il rend furieux.

Patna ſitué ſur le haut Gange, eſt le lieu de l'univers où le pavot eſt le plus cultivé. Ses campagnes en ſont couvertes. Indépendamment de l'opium qui va dans les terres, il en ſort tous les ans par mer trois ou quatre mille coffres, chacun du poids de trois cens livres. Le coffre ſe vend ſur les lieux depuis deux cens juſqu'à trois cens roupies. Cet opium n'eſt pas raffiné comme celui de Syrie & de Perſe dont nous nous ſervons en Europe. Ce n'eſt qu'une pâte ſans préparation qui fait dix fois moins d'effet que l'opium raffiné.

Dans tout l'eſt de l'Inde, on a une paſſion extrême pour l'opium. Les empereurs chinois l'ont réprimée dans leurs états en condamnant au feu tout vaiſſeau qui porteroit cette eſpece de poiſon, toute maiſon qui en recevroit. A la côte de Malais, à Bornéo, dans les Moluques, à Java, à Maſſacar & à Sumatra la conſommation en eſt immenſe. Ces peuples le fument avec le tabac. Ceux qui veulent faire quelque action déſeſ-

pérée, s'enivrent de cette fumée. Ils ſe jettent enſuite indifféremment ſur tout ce qu'ils rencontrent ; ils iroient ſur un ennemi au travers d'une pique. Les Hollandois poſſeſſeurs de preſque tous les lieux où l'opium fait le plus de ravage, ont été plus touchés du bénéfice qu'ils retirent de ſa vente, que de pitié pour ſes malheureuſes victimes. Plutôt que d'en interdire l'uſage, ils ont autoriſé les particuliers à maſſacrer tous ceux qui étant ivres d'opium, courroient les rues avec des armes.

La compagnie de Hollande faiſoit autrefois le commerce de l'opium dans ſes poſſeſſions. Elle en débitoit peu, parce qu'il y avoit quatre cens pour cent à gagner à l'introduire en fraude. En 1743, elle abandonna cette branche de ſon commerce à une ſociété particuliere, à qui elle livre une certaine quantité d'opium à un prix convenu. Cette ſociété compoſée des principaux membres du gouvernement de Batavia, fait des gains immenſes, parce que perſonne n'oſe s'expoſer à leurs pourſuites, en contrariant leurs intérêts par la contrebande. La côte des Malais & une partie de l'iſle de Sumatra ſont pourvues d'opium

par des négocians libres, Anglois & François, qui gagnent plus sur cette marchandise que sur les toiles communes qu'ils portent à ces différens marchés.

Ils envoient à la côte de Coromandel du ris & du sucre dont ils sont payés en argent, à moins qu'un heureux hazard ne leur y fasse trouver quelque marchandise étrangere à bon compte. Ils expédient un ou deux vaisseaux avec du ris, des toiles & de la soie : le ris est vendu à Ceylan, les toiles au Malabar & la soie à Surate dont on rapporte du coton que les manufactures grossieres de Bengale emploient utilement. Deux ou trois bâtimens chargés de ris, de gomme lacque & de toileries, prennent la route de Bassora d'où ils reviennent avec des fruits secs, de l'eau rose & sur-tout de l'or. L'Arabie ne paie qu'avec de l'argent & de l'or les riches marchandises qu'on lui porte. Le commerce du Gange avec les autres échelles de l'Inde, fait rentrer douze millions de roupies par an dans le Bengale.

Quoique ce commerce passe par les mains des Européens & se fasse sous leur pavillon, il n'est pas tout entier pour leur compte. A la vérité les Mogols

communément bornés aux places du gouvernement, prennent rarement intérêt dans ces armemens ; mais les Arméniens qui depuis les révolutions de Perſe ſe ſont fixés ſur les bords du Gange où ils ne faiſoient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des Indiens y ſont encore plus conſidérables. L'impoſſibilité où ſont les naturels du pays de jouir de leurs richeſſes, ſous un gouvernement oppreſſeur, ne les empêche pas de travailler continuellement à les augmenter. Comme ils courroient trop de riſque à le faire à découvert, ils ſont réduits à chercher des voies détournées. Dès qu'il arrive un Européen, les Gentils qui ſe connoiſſent mieux en hommes qu'on ne penſe, l'étudient, & s'ils lui trouvent de l'économie, de l'activité, de l'intelligence, ils s'offrent à lui pour courtiers & pour caiſſiers ; ils lui prêtent ou lui font trouver de l'argent à la groſſe ou à intérêt. Cet intérêt qui eſt ordinairement de neuf pour cent au moins, devient plus fort lorſqu'on eſt réduit à emprunter des cheks.

Ces cheks ſont une famille d'Indiens, puiſſante de temps immémorial ſur le Gange. Elle n'a jamais fait de com-

merce maritime, mais elle a eu toujours des agens dans toutes les places commerçantes de l'Asie, & des magasins dans toutes les parties du Bengale. Ses richesses ont mis long-temps dans ses mains la banque de la Cour, la ferme générale du pays & la direction des monnoies qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin pour renouveller tous les ans les bénéfices de cette opération. Tant de moyens réunis l'ont mise en état de prêter à la fois au gouvernement dix, vingt & jusqu'à quarante millions de roupies. Lorsqu'on n'a pas pu les lui rendre, on lui a permis de se dédommager en opprimant les peuples. Une fortune si prodigieuse & si soutenue dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions, paroît incroyable. Il n'est pas possible de comprendre comment cet édifice a pu s'élever, comment sur-tout il a pu durer. Pour débrouiller ce mystere, il faut savoir que cette famille a toujours eu une influence décidée à la cour de Delhy; que les Nababs & Rajas de Bengale se sont mis dans sa dépendance; que ce qui entoure le Souba lui a été constamment vendu; que le Souba lui-même s'est soutenu, a

été précipité par les intrigues de cette famille. On peut ajouter que ses membres, ses trésors étant dispersés, il n'a jamais été possible de lui faire qu'un demi mal qui lui auroit laissé plus de ressources qu'il n'en falloit pour pousser sa vengeance aux derniers excès. Les Européens qui fréquentoient le Gange n'ont pas été assez frappés de ce despotisme qui devoit les empêcher de se mettre dans les fers des Cheks. Ils y sont tombés en empruntant de ces avides financiers des sommes considérables à neuf pour cent en apparence, mais en effet à treize par la différence des monnoies qu'on leur prêtoit & de celles qu'ils étoient obligés de donner en paiement. Les engagemens des compagnies de France & de Hollande ont eu des bornes. Ceux de la compagnie d'Angleterre n'en ont point connu. En 1755 elle devoit aux Cheks environ douze millions de roupies.

Telle est la conduite de ces corps considérables qui sont les seuls agens du commerce de l'Europe avec le Bengale. Les Portugais qui fréquenterent les premiers cette riche contrée, formerent sagement leur établissement à Chati-

gan, port ſitué ſur la frontiere d'Arrakan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Les Hollandois qui ſans ſe commettre avec ces ennemis alors redoutables, vouloient partager leur fortune, chercherent le port qui ſans nuire à leur projet, les expoſoit le moins aux hoſtilités. En 1603, ils jeterent les yeux ſur Balaſſor, & toutes les compagnies, plutôt par imitation que par des combinaiſons bien raiſonnées, ſuivirent depuis cet exemple. L'expérience leur apprit qu'il leur convenoit de ſe rapprocher des différens marchés d'où elles tiroient leurs marchandiſes, & elles remonterent le bras du Gange qui après s'être ſéparé du corps du fleuve à Morchia au deſſus de Caſſimbazar, ſe perd dans l'océan au voiſinage de Balaſſor: on le nomme la riviere d'Hougly. Le gouvernement du pays leur accorda la liberté de placer des loges dans tous les lieux abondans en manufactures, & celle de ſe fortifier ſur la riviere d'Hougly.

En la remontant, on trouve d'abord Colicota qui eſt le principal établiſſement de la compagnie Angloiſe. L'air y eſt mal-ſain, l'eau ſaumâtre, l'ancrage peu ſûr, & les environs n'offrent que

peu

peu de manufactures. Ces inconvéniens n'ont pas empêché qu'un grand nombre de riches négocians Arméniens, Maures & Indiens attirés par la liberté & la sureté, n'y fixassent leur séjour. Le peuple s'est multiplié dans les proportions sur un terrain de trois ou quatre lieues de circonférence que la compagnie possede en toute souveraineté. Cette forteresse a cet avantage que les bâtimens qui veulent arriver aux colonies Européennes, sont forcés de passer sous son canon.

Six lieues au dessus, on trouve Fréderic Nagor, fondé en 1756 par les Danois, pour remplacer une colonie ancienne où ils n'avoient pu se soutenir. Cet établissement n'a encore acquis aucune consistance, & tout porte à croire qu'il ne sera jamais grand'chose.

Chandernagor situé deux lieues & demie plus haut, appartient aux François. Il a l'inconvénient d'être un peu dominé du côté de l'ouest, mais son port est excellent, & l'air y est aussi pur qu'il puisse l'être sur les bords du Gange. Toutes les fois qu'on veut élever des édifices qui doivent avoir de la solidité, il faut comme dans tout le reste du Bengale,

bâtir sur des pilotis, parce qu'il est impossible de creuser la terre sans trouver l'eau à trois ou quatre pieds. Son territoire qui n'a guere qu'une lieue de circonférence, est rempli de manufactures depuis que l'invasion des Marates a réduit les naturels du pays à venir y chercher un asyle. On y fabrique une grande quantité de mouchoirs & de mousselines rayées qui, il faut l'avouer, ont un peu dégénéré depuis leur transplantation. Cependant cette activité n'a pas rendu Chandernagor le rival de Colicola, que ses immenses richesses mettent en état de former les plus vastes entreprises de commerce.

A un mille de Chandernagor, on voit Chinchura plus connu sous le nom d'Hougly, parce qu'il est situé près des fauxbourgs de cette ville, autrefois célebre. Les Hollandois n'y ont de propriété que celle de leur fort. Les habitations qui l'entourent dépendent du gouvernement du pays qui souvent s'y fait sentir par ses extorsions. Un autre inconvénient de cet établissement, c'est qu'un banc de sable empêche que les vaisseaux ne puissent y arriver, ils s'arrêtent vingt milles au dessous de Colicola à Fulta, ce

qui multiplie les frais d'administration.

Les Portugais avoient établi autrefois leur commerce à Bandel, à quatre-vingts lieues de l'embouchure du Gange, & à un quart de lieue au dessus d'Hougly. On y voit encore leur pavillon avec un petit nombre de misérables qui ont oublié leur patrie après en avoir été oubliés. Les affaires de ce comptoir se réduisent à fournir des courtisans aux Mogols & aux Hollandois.

Si l'on en excepte le mois d'octobre, de novembre & de décembre, où des ouragans fréquens, presque continuels, rendent le golphe de Bengale impratiquable, les vaisseaux Européens peuvent entrer le reste de l'année dans le Gange. Ceux qui veulent remonter ce fleuve, reconnoissent auparavant la pointe de Palmeros. Ils y sont reçus par des Pilotes de leur nation, fixés à Balassor. L'argent qu'ils portent est mis dans des chaloupes nommées Bots du port de soixante à cent tonneaux, qui vont toujours devant les vaisseaux. Ils arrivent par un canal étroit entre deux bancs de sable dans la riviere d'Hougly. Ils s'arrêtoient autrefois à Coulpy. Depuis ils ont osé braver les courans, les bancs mou-

vans & élevés qui ſemblent fermer la navigation du fleuve, & ils ſe ſont rendus à leur deſtination reſpective. Cette audace a été ſuivie de pluſieurs naufrages dont le nombre a diminué à meſure qu'on a acquis de l'expérience, & que l'eſprit d'obſervation s'eſt étendu. Il faut eſpérer que l'exemple de l'amiral Watzon qui avec un vaiſſeau de ſoixante-dix canons, eſt remonté juſqu'à Chardenagor ne ſera pas perdu. Si l'on en ſait profiter, on épargnera beaucoup de temps, de ſoins & de dépenſes.

Outre cette grande navigation, il y en a une autre pour faire arriver les marchandiſes des lieux même qui les produiſent au chef lieu de chaque compagnie. De petites flottes compoſées de quatre-vingts cent bateaux ou même davantage, ſervent à cet uſage. On y place des ſoldats noirs ou blancs, néceſſaires pour réprimer l'avidité, la tyrannie des Nababs, des Rajas qu'on trouve ſur la route. Ce qu'on tire du haut Gange, de Patna, de Caſſimbazar, deſcend par la riviere d'Hougly. Les marchandiſes qui viennent des autres branches du fleuve, toutes navigables dans l'intérieur des terres & qui communiquent

entr'elles, ſur-tout vers le bas du fleuve, entrent dans la riviere d'Hougly par Rangafoula & Batatola, à quinze ou vingt lieues de la mer. Elles remontent de-là au principal établiſſement de chaque nation.

Il ſort du Bengale pour l'Europe du muſc, de la lacque, du borax, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu conſidérables qui y ont été portés d'ailleurs. Ceux qui lui ſont propres, ſont le ſalpêtre, la ſoie & les ſoieries, les mouſſelines & cent eſpeces de toiles différentes.

Le ſalpêtre vient de Patna. Il eſt tiré d'une argile tantôt noire tantôt blanchâtre & quelquefois rouſſe. On la raffine en creuſant une grande foſſe dans laquelle on met cette terre nitreuſe qu'on détrempe de beaucoup d'eau, & qu'on remue juſqu'à ce qu'elle ſoit devenue une bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les ſels, & la matiere la plus épaiſſe s'étant précipitée au fond, on prend les parties les plus fluides qu'on verſe dans une autre foſſe plus petite que la premiere. Cette matiere s'étant de nouveau purifiée, on enleve le plus clair qui ſurnage & qui forme une eau

toute nitreuſe. On la fait bouillir dans des chaudieres, on l'écume à meſure qu'elle cuit, & l'on en tire au bout de quelques heures un ſel de nitre infiniment ſupérieur à celui qu'on trouve ailleurs.

Les Hollandois s'étoient rendus maîtres de cette production qu'ils vendirent aux autres Européens au prix qu'ils vouloient. On les menaça en 1734 d'encherir ſur eux, & par accommodement ils conſentirent à en abandonner un tiers aux Anglois & un tiers aux François ſans bénéfice. Les naturels du pays ont enlevé depuis cette ferme aux Hollandois, & on a ſoupçonné que c'étoit pour le compte, du moins à l'inſinuation des Anglois qui ont été conſtamment favoriſés par cette compagnie. Cela devoit arriver indépendamment de toute conſidération étrangere, puiſque c'eſt la nation qui achete le plus de ſalpêtre. On n'envoie pas des vaiſſeaux dans le Gange pour les y charger de cette marchandiſe groſſiere, elle ne peut que ſervir de leſt; il eſt donc néceſſaire que la nation qui expédie le plus de bâtimens pour le Bengale, ait une part plus conſidérable à cette exportation. Ce

que les compagnies réunies en tirent pour les besoins de leurs colonies d'Asie & pour l'Europe, peut monter à dix millions pesant. La livre s'achete sur les lieux trois sols au plus, & nous est revendue dix sols au moins.

Cassimbazar qui s'est enrichi de la ruine de Maldo & de Rajamaol, est le marché général de la soie de Bengale, & c'est son territoire qui en fournit la plus grande partie. Les vers y sont élevés & nourris comme ailleurs, mais la chaleur du climat les y fait éclore & prospérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de soie & de coton qui se répandent dans une partie de l'Asie. Celles de soie pure prennent la plupart la route de Delhy. Elles sont prohibées en France, & le nord de l'Europe n'en consomme guere que quelques armoisins & une quantité prodigieuse de mouchoirs de cou. A l'égard de la soie en nature, on peut évaluer à trois ou quatre cens milliers ce que l'Europe en emploie dans ses manufactures. En général elle est très-commune, mal filée, & ne prend nul éclat dans la teinture. On ne peut guere l'employer que pour

la trame dans les étoffes brochées. Elle se vend sur les lieux depuis cent vingt jusqu'à cent trente roupies le quintal. Les compagnies qui ont assez de fonds, d'activité & d'intelligence pour faire virer les soies dans leur loge, les ont à meilleur marché.

Il seroit long & inutile de faire l'énumération de tous les endroits où se fabriquent les coutis, les toiles de coton propres à faire du linge de table, à être employées en blanc, à être teintes ou imprimées. Il suffira de parler de Daca, qu'il faut regarder comme le marché général du Bengale, celui qui réunit le plus d'especes de toiles, les plus belles toiles, une plus grande quantité de toiles.

Daca est situé vers les vingt-quatre degrés de latitude nord. Sa fertilité & les avantages de sa navigation en ont fait depuis fort long-temps le centre d'un grand commerce. Elle n'en est pas moins restée une des villes de l'univers les plus désagréables. Une multitude prodigieuse de chaumieres, construites au hasard dans un tas de boue, au milieu desquelles quelques maisons de brique bâties à la moresque, s'élevent d'es-

pace en espace à peu près comme les baliveaux dans nos bois taillis ; c'est la peinture naturelle de cette ville si industrieuse.

Les cours de Delhy & de Mouxcoudabat en tirent chaque année les toiles nécessaires à leur consommation. Chacune des deux cours y entretient pour cela un agent chargé de les faire fabriquer. Il a une autorité indépendante du gouvernement du lieu, sur les courtiers, tisserands, brodeurs, sur tous les ouvriers dont l'industrie a quelque rapport à l'objet de sa commission. On défend à ces misérables, sous des peines pécuniaires & corporelles, de vendre à qui que ce puisse être aucune piece dont la valeur excede trente roupies. Ce n'est qu'à force d'argent qu'ils peuvent se rédimer de cette vexation.

Dans ce marché comme dans tous les autres, les compagnies Européennes traitent avec des courtiers Maures établis dans le lieu même, & autorisés par le gouvernement. Elles prêtent aussi leur nom aux particuliers de leur nation, ainsi qu'aux Indiens & aux Arméniens fixés dans leurs établissemens qui sans cette précaution seroient surement pillés.

Les Mogols eux-mêmes couvrent souvent sous un pareil voile leur industrie, pour ne payer que deux au lieu de cinq pour cent.

On distingue dans les contrats les toiles qu'on fait fabriquer, & celles que le tisserand ose dans quelques endroits entreprendre pour son compte. La longueur, le nombre des fils & le prix des premieres sont fixés. On ne stipule que la commission pour les autres, parce qu'il est impossible de faire autrement. Les nations qui se font un point capital d'avoir de belles marchandises, s'arrangent pour être en état de faire des avances aux entrepreneurs dès le commencement de l'année. Les tisserands peu occupés en général dans ce temps-là, travaillent avec moins de précipitation que dans les mois d'octobre, de novembre & de décembre, temps où les demandes sont forcées.

On reçoit une partie des toiles en écru & une partie à demi-blanc. Il seroit à désirer qu'on pût changer cet usage. Rien n'est plus ordinaire que de voir des toiles d'une très-belle apparence dégénérer au blanchissage. Peut-être les fabricans & les courtiers prévoient-ils

ce qui arrivera, mais les Européens n'ont pas le tact assez fin ni le coup d'œil assez exercé pour s'y connoître. Une chose particuliere à l'Inde, c'est que les toiles de quelque nature qu'elles soient, ne peuvent jamais être bien blanchies & bien apprêtées que dans le lieu même de leur fabrique. Si malheureusement elles sont avariées avant d'être embarquées pour l'Europe, il faut les renvoyer aux endroits d'où on les a tirées.

Entre les toiles qu'on achete à Daca, les plus importantes sans comparaison, sont les mousselines unies, rayées & brodées. De toutes les contrées de l'Inde, on n'en fait que dans le Bengale, où se trouve le seul coton qui y soit propre. Il est planté à la fin d'octobre & recueilli dans le mois de février. On le prépare tout de suite pour le mettre en œuvre dans les mois de mai, juin & juillet. C'est la saison des pluies. Comme le coton prête plus & casse moins, elle est la plus favorable pour fabriquer des mousselines. Ceux qui en font le reste de l'année, entretiennent cette humidité nécessaire au coton en mettant de l'eau immédiatement au dessous de leur chaîne. Voilà dans quel sens il faut en-

tendre qu'on travaille les mouſſelines dans l'eau.

A quelque degré de fineſſe qu'aient été portées ces toiles, on peut aſſurer qu'elles ſont dans un état d'imperfection très-ſenſible. L'uſage où eſt le gouvernement de forcer les meilleurs manufacturiers à travailler pour lui, de les mal payer & de les tenir dans une eſpece de captivité, fait qu'on craint de paroître trop habile. Par-tout la contrainte & la rigueur étouffent l'induſtrie, fille & compagne de l'aiſance & de la liberté.

Les cours de Delhy, de Mouxcoudabat ſont moins difficiles ſur les broderies qu'on ajoute aux mouſſelines. A leur imitation, les gens du pays, les Mogols, les Patanes, les Arméniens qui en font faire conſidérablement, les prennent telles qu'elles ſont. Cette indifférence retient l'art de broder dans un aſſez grand état d'imperfection. Les Européens traitent pour les broderies comme pour les mouſſelines & les autres marchandiſes avec des courtiers autoriſés par le gouvernement, auquel ils paient une contribution annuelle pour avoir ce privilege excluſif. Ces entre-

preneurs distribuent aux femmes les pieces destinées pour les broderies plates, & aux hommes celles en chaînette. On se contente souvent des desseins de l'Inde ; d'autres fois nous leur envoyons des desseins pour les rayures, les brochures & les broderies.

Huit millions de roupies payoient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des Hollandois couroient à peu près le tiers de ces valeurs. On soldoit le reste avec de l'argent. Depuis que les Anglois se sont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ses exportations & diminuer sa recette, parce que les conquérans ont enlevé une plus grande quantité de marchandises & qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut présumer que cette révolution dans le commerce de Bengale n'est pas à son terme, & qu'elle aura tôt ou tard des suites & des effets plus considérables.

Pour entretenir ses liaisons avec cette vaste région & ses autres établissemens

d'Asie, la compagnie Angloise a formé un lieu de relâche à sainte Helene. Cette isle qui n'a que vingt-huit à vingt-neuf milles de circuit, est située à quinze degrés cinquante minutes de latitude australe entre l'Afrique & l'Amérique, & à une distance à peu près égale de ces deux parties du monde. Rien ne prouve que les Portugais qui la découvrirent en 1502, y aient jamais établi de colonie; mais il est certain qu'ils y jeterent suivant leur méthode des porcs, des chevres & des volailles pour l'usage de ceux de leurs vaisseaux qui y relâcheroient. Ces commodités inviterent dans la suite les Hollandois à y former un petit établissement : ils en furent chassés par les Anglois qui s'y sont fixés depuis 1673.

Quoique sainte Helene ne paroisse qu'un grand rocher battu de tous côtés par les vagues, elle n'en est pas moins un lieu délicieux, son climat est plus tempéré qu'il ne devroit l'être. La terre qui n'a qu'un pied & demi de profondeur, y est couverte de citronniers, de palmiers, de grenadiers, d'autres arbres chargés de fleurs & de fruits en même temps. Des eaux excellentes, mieux distribuées par la nature que l'art

n'auroit pu le faire, y vivifient tout. Les hommes nés dans ce fortuné ſéjour y jouiſſent d'une ſanté parfaite. Les paſſagérs y guériſſent de leurs maux, ſur-tout du ſcorbut. Quatre cens familles d'Anglois, de François réfugiés, y cultivent des légumes, y élevent des beſtiaux d'un goût exquis, qui ſont d'une grande reſſource pour les navigateurs. Cet établiſſement que la nature & l'art réunis ont rendu preſque inattaquable, a cependant un très-grand vice. Les vaiſſeaux qui reviennent des Indes en Europe, y abordent avec une ſureté entiere & une grande facilité; mais ceux qui vont d'Europe aux Indes, opiniâtrement repouſſés par les vents & les courans contraires, n'y trouvent point d'aſyles. Pluſieurs, pour éviter les inconvéniens d'un ſi long voyage fait ſans s'arrêter, relâchent au cap de Bonne-eſpérance : les autres, particuliérement ceux qui ſont deſtinés pour l'Arabie & pour le Malabar, vont prendre des rafraîchiſſemens aux iſles de Comore.

Ces iſles ſituées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagaſcar, ſont au nombre de cinq. La principale qui a donné ſon nom

à ce petit archipel, eſt peu connue. Les Portugais qui, dans leurs premieres expéditions la découvrirent, y firent tellement déteſter par leurs cruautés le nom des Européens, que tous ceux qui ont oſé s'y montrer depuis, ont été ou maſſacrés ou fort mal reçus, ce qui l'a fait perdre entiérement de vue. Celles de Mayota, de Mohilla & d'Angazeja ne ſont pas plus fréquentées, parce que les approches en ſont difficiles, & que le mouillage n'y eſt pas sûr. Les Anglois ne relâchent qu'à l'iſle de Johanna.

C'eſt-là que la nature dans une étendue de trente lieues de contour, étale toute ſa richeſſe avec toute ſa ſimplicité. Des côteaux toujours verds, des vallées toujours riantes y forment partout des payſages variés & délicieux. Trente mille habitans diſtribués en ſoixante treize villages en partagent les productions. Leur langue eſt l'arabe, leur religion un mahométiſme fort corrompu. On leur trouve des principes de morale plus épurés qu'ils ne le ſont communément dans cette partie du globe. L'habitude qu'ils ont contractée de vivre de lait & de végétaux, leur a donné

une aversion insurmontable pour le travail. De cette paresse est né un certain air de grandeur qui consiste pour les gens distingués à laisser croître excessivement leurs ongles. Pour se faire une beauté de cetté négligence, ils les teignent d'un rouge tirant sur le jaune que leur fournit un arbrisseau.

Ce peuple né pour l'indolence a perdu la liberté qu'il étoit sans doute venu chercher d'un continent voisin dont il doit être originaire. Un négociant Arabe, il n'y a pas un siecle, ayant tué au Mozambique un gentilhomme Portugais, se jeta dans un bateau que le hasard conduisit à Johanna. Cet étranger se servit si bien de la supériorité de ses lumieres, du secours de quelques-uns de ses compatriotes, qu'il s'empara d'une autorité absolue que son petit-fils exerce encore aujourd'hui. Cette révolution dans le gouvernement ne diminua rien de la liberté, de la sureté que trouvoient les Anglois qui abordoient dans l'isle. Ils continuoient à mettre paisiblement leurs malades à terre, où la salubrité de l'air, l'excellence des fruits, des vivres & de l'eau les rétablissoient bientôt. Seulement on fut réduit à payer plus cher

les provisions dont on avoit besoin, & voici pourquoi.

Les Arabes ont pris la route d'une isle où régnoit un Arabe. Ils y ont porté le goût des manufactures des Indes; & comme des cauris, des noix de coco & les autres denrées qu'ils y prenoient en échange ne suffisoient pas pour payer ce luxe, les insulaires ont été réduits à exiger de l'argent pour leurs bœufs, leurs chevres, leurs volailles, qu'ils livroient auparavant pour des grains de verre & d'autres bagatelles d'un aussi vil prix. Cette nouveauté n'a pas cependant dégoûté les Anglois d'un lieu de relâche qui n'a d'autre défaut que d'être trop éloigné de nos parages.

Cet inconvénient n'a pas empêché la compagnie Angloise de donner une grande extension à son commerce. Celui qu'on peut faire d'un port de l'Inde à l'autre, ne l'occupa pas long-temps. Elle fut de bonne heure assez éclairée pour sentir que cette navigation ne lui convenoit pas. Elle invita les négocians particuliers de sa nation à l'entreprendre. Elle leur en facilitoit les moyens en prenant part à leurs expéditions, & en leur cédant des intérêts dans ses pro-

pres armemens ; souvent même elle se chargea de leurs marchandises pour un fret modique. Cette conduite généreuse inspirée par un esprit national, & en tout si opposée à celle des autres compagnies, donna promptement de l'activité, de la force, de la considération aux colonies Angloises. Leurs marchands libres eurent bientôt une douzaine de brigantins qui naviguoient dans l'intérieur du Gange, ou qui en sortoient pour se rendre à Achem, à Keda, à Johor & à Ligor. Ils expédioient de Colicola, de Madras, de Bombay un pareil nombre de vaisseaux plus considérables qui fréquentoient toutes les échelles de l'orient. Ces bâtimens se seroient multipliés encore, si la compagnie n'avoit exigé dans tous les lieux où elle avoit des établissemens, un droit de cinq pour cent, & huit & demi pour cent de toutes les remises que les marchands libres avoient à faire dans la métropole. Lorsque ses besoins ne la forcerent pas à se relâcher de ce bizarre arrangement, ces armateurs donnerent leur argent à la grosse, quelquefois aux autres négocians Européens qui en manquoient, & le plus souvent aux officiers des vaiſ-

ſeaux de leur nation qui n'étant pas proprement attachés à la compagnie, peuvent trafiquer pour eux en navigant pour elle.

Ce grand corps eut dans les premiers temps l'ambition d'avoir une marine. Elle n'exiſtoit plus lorſqu'il reprit ſon commerce au temps du protectorat. Le prix du temps le détermina à ſe ſervir de bâtimens particuliers, & ce qu'il fit alors par néceſſité, il l'a continué depuis par économie. Des négocians lui fretent des vaiſſeaux tout équipés, tout avitaillés pour porter dans l'Inde & pour en rapporter le nombre des tonneaux dont on eſt convenu. Le temps qu'ils doivent s'arrêter dans le lieu de leur deſtination, eſt toujours fixé, même celui qu'on leur accorde pour la prolongation de leur ſéjour. Ceux à qui on ne peut pas donner de cargaiſon, ſont communément occupés par quelque marchand libre qui ſe charge volontiers du dédommagement dû à l'armateur. Ils doivent être expédiés les premiers l'année ſuivante, afin que leurs agrès ne s'uſent pas trop. Dans un cas de néceſſité, la compagnie leur en fourniroit de ſes magaſins, mais elle ſe les feroit

payer au prix ſtipulé de cinquante pour cent de bénéfice.

Les bâtimens employés à cette navigation ſont depuis ſix cens jusqu'à huit cens tonneaux. La compagnie n'y prend à leur départ que la place dont elle a beſoin pour ſon fer, ſon plomb, ſon cuivre, ſes étoffes de laine, des vins de Madere, les ſeules marchandiſes qu'elle envoie dans l'Inde. Les propriétaires peuvent remplir ce qui reſte d'eſpace dans le vaiſſeau des vivres néceſſaires pour une ſi longue navigation, & de tous les objets dont la compagnie ne fait pas commerce. Au retour, ils ont auſſi le droit de diſpoſer à leur fantaiſie de l'eſpace de trente tonneaux, que par leur contrat ils n'ont pas cédé ; ils ſont même autoriſés à y placer les mêmes choſes que reçoit la compagnie, qui par un tarif réglé préleve ſur chacune un droit proportionné au bénéfice qu'elle auroit fait elle-même ſur ces articles. Cette liberté prévient les fraudes que l'armateur a d'ailleurs intérêt à empêcher pour n'avoir pas la douleur de voir rejeter ſon vaiſſeau. Il eſt ſecondé par le capitaine qui étant ordinairement ſon aſſocié, veille avec une attention extrême

au bon ordre, à l'économie & à la conservation des matelots qu'on ne pourroit remplacer que par des lascars. Cet inconvénient que les autres n'évitent qu'en retenant à grands frais des matelots oisifs dans l'Inde, a donné naissance en Angleterre à un usage bien respectable. Le chirurgien de chaque navire reçoit, outre ses appointemens, une livre sterling de gratification pour chaque homme de l'équipage qu'il ramene en Europe.

La compagnie débarrassée des soins qu'exige nécessairement une marine, ainsi que de la circulation particuliere à l'Inde, n'eut à s'occuper que du commerce direct de l'Europe avec l'Asie. Elle le commença avec trois cens soixante-neuf mille huit cens quatre-vingt-onze livres sterlings, cinq schelings. Des événemens heureux l'ayant mise en état en 1676 de faire une répartition de cent pour cent, elle jugea qu'il convenoit mieux à ses intérêts de doubler son fonds. Ce capital augmenta encore, lorsque les deux compagnies qui s'étoient fait une guerre si destructive réunirent en 1702 leurs richesses, leurs projets & leurs espérances. Il a été porté depuis à trois

millions deux cens mille livres divisés par actions originairement de cinquante, & dans la suite de cent livres, dont il n'en a été fourni que quatre-vingt-sept & demie. Le corps toujours en droit d'exiger de ses membres le reste du paiement, ne l'a jamais fait, dans la vue sans doute de donner une idée avantageuse de sa situation.

Les affaires furent poussées avec beaucoup d'activité & de succès dans les premiers temps, malgré la médiocrité des fonds. Dès l'an 1628 la compagnie occupoit douze mille tonneaux d'embarquement & quatre mille matelots. Ses expéditions varierent d'une maniere qu'on a peine à croire. Elles furent plus ou moins vives, suivant l'ignorance & la capacité de ceux qui les dirigeoient, suivant la paix ou la guerre, la prospérité ou les disgraces de la métropole, la passion ou l'indifférence de l'Europe pour les manufactures des Indes, le plus ou le moins de concurrence des autres nations. Depuis le commencement du siecle les révolutions sont moins fréquentes, moins marquées. Ce commerce a pris de la consistance & les ventes se sont élevées à trois millions de livres.

Leur accroissement auroit été plus considérable encore sans les entraves dont on les surcharge. Le détail en seroit long & minutieux, on se bornera à dire que tout vaisseau qui revient des Indes est obligé de faire son retour dans un port d'Angleterre, & que ceux qui portent des marchandises prohibées sont forcés de les conduire au port de Londres. Les toiles ou les étoffes dont l'usage est interdit dans le royaume, paient sept & demi pour cent quand elles en sortent, & celles dont la consommation est libre, en paient quinze pour y rester. Les droits sur le thé ont été toujours infiniment plus forts. Ils ont constamment monté à vingt-trois livres dix-huit sept deniers & demi pour cent du prix de sa vente. Si le gouvernement s'est flatté d'arrêter par cette imposition énorme la fureur qu'on avoit pour cette boisson, ses espérances ont été trompées.

Il a été porté de Chine en 1766 six millions pesant de thé par les Anglois, quatre millions cinq cens mille livres par les Hollandois, deux millions quatre cens mille livres par les Suédois, autant par les Danois & deux millions cent mille

mille livres par les François. Ces quantités réunies forment un total de dix-sept millions quatre cens mille livres. La préférence que la plupart des peuples donnent au chocolat, au café, à d'autres boissons, des observations suivies avec soin pendant plusieurs années, des calculs les plus exacts qu'il soit possible de faire dans des matieres si compliquées : tout nous décide à penser que la consommation de l'Europe entiere ne s'éleve pas au dessus de cinq millions quatre cens mille livres ; en ce cas, celle de la Grande-Bretagne doit être de douze millions. Les faits viennent à l'appui du raisonnement.

Il est universellement reçu qu'il y a au moins deux millions d'hommes dans la métropole & un million dans les colonies, qui font un usage habituel du thé. On ne s'éloignera pas de la vraisemblance en supposant que chacun en prend quatre livres par an. S'ils en consomment un peu moins, le vuide est rempli par les citoyens moins livrés à cette boisson, & que pour cette raison nous n'avons pas comptés. La livre du thé qui ne coûte que trente sols tournois dans l'Orient, se vend régulierement six

livres dix fois dans les ventes Angloises, en y comprenant les droits. C'est donc environ soixante-douze millions, ou trois millions deux cens mille livres sterlings que coûte à la nation la manie de cette feuille Asiatique.

Ce seroit ignorance ou mauvaise foi que d'opposer à cette supputation l'autorité des douanes. Il est vrai que leur produit, qui d'après le calcul de cette consommation devroit être d'environ huit cens mille livres sterlings, n'est guere que de la moitié ; mais la contrebande qui se fait en Angleterre de cette marchandise, est généralement connue. Le gouvernement lui-même en est si convaincu, que pour la diminuer il vient de baisser les droits d'un scheling par livre. Vraisemblablement il auroit été plus généreux, s'il n'étoit malheureusement réduit à regarder ses douanes plutôt comme une ressource de finance que comme le thermometre de son commerce. Ce sacrifice insuffisant en lui-même pour empêcher les thés répandus dans les différens ports de l'Europe, de s'introduire en fraude dans la Grande-Bretagne, a été soutenu par l'acquisition qu'a fait la nation de l'isle du Man.

Cette isle petite, stérile, située sous un climat froid & toujours couverte de brouillards épais, ne fournit de son fonds aucun objet de commerce ; aussi sa population & ses richesses avoient-elles une autre base que ses productions. Sa position lui donnoit la facilité de verser sans payer les droits une quantité prodigieuse de marchandises sur les côtes occidentales de l'Angleterre & de l'Ecosse, & dans toute la circonférence de l'Irlande.

Ses négocians tiroient des vins, des eaux-de-vie, des etoffes de soie d'Espagne & de France ; ils tiroient du tabac, du sucre, des baptistes, des linons, d'autres toiles de Hambourg, de Hollande & de Flandre ; ils tiroient du rum, du café, d'autres denrées des colonies nationales & étrangeres. Comme leurs magasins étoient toujours remplis de toutes sortes de marchandises prohibées, ou sujettes à des droits très-forts, ils saisissoient toutes les occasions favorables de les introduire dans les royaumes Britanniques. Ces occasions ne tardoient jamais à se présenter, parce qu'un orage, une nuit obscure étoient le temps qu'il leur falloit. Quel que fût le vent, il les poussoit toujours vers un

marché assuré & rempli de leurs associés ou de leurs chalans.

Ce n'étoit pas tout, le grain qui y étoit porté d'Angleterre avec la gratification accordée pour l'exportation, étoit converti en boisson. Comme elle étoit exempte des droits énormes de l'accisé, les brasseurs de l'isle pouvoient la fournir aux côtes voisines & aux navigateurs qui les fréquentoient, à beaucoup meilleur marché que les brasseurs Anglois; aussi tous les navires des côtes du nord-ouest qui alloient en Amérique ou en Afrique, relâchoient-ils à l'isle de Man pour y prendre leur provision de Biere. Toutes ces pratiques réunies diminuoient les revenus publics de l'Angleterre de deux cens mille livres sterlings, & ceux d'Irlande de la moitié.

Il paroissoit impossible de réprimer ces abus sans attaquer les droits anciens & authentiques de la maison d'Athol en possession de la jurisdiction & des douanes de l'isle. On se feroit aisément permis cette violence dans les états où la propriété n'est pas aussi respectée qu'en Angleterre. Le ministere Britannique a préféré d'acheter des franchises qui lui étoient si onéreuses, & il est

parvenu à les éteindre en 1764 pour la ſomme de ſoixante-dix mille livres ſterlings, & pour une penſion ſur l'Irlande, dont les revenus ont été légitimement chargés d'une partie de la dépenſe qu'a coûté cette tranſaction, puiſqu'elle en partagera le bénéfice.

Il étoit à craindre que le commerce de contrebande chaſſé de l'iſle de Man ne ſe réfugiât aux iſles de Faro qui appartiennent au Danemarck. On a pris les meſures les plus ſages, les plus ſéveres pour que cela n'arrivât pas. D'autres précautions ont été ajoutées. L'état qui avant la derniere guerre n'entretenoit pendant la paix que dix mille matelots, en occupe maintenant ſeize mille. Leur activité, leur hardieſſe, vertus eſſentielles de cette profeſſion, ſont employées à des croiſieres vives contre les contrebandiers.

Quoique toutes les parties de l'adminiſtration ſe ſoient reſſenties de ces arrangemens, la compagnie des Indes y a plus particuliérement gagné. Comme ſes marchandiſes étoient chargées de plus forts droits que toutes les autres, l'importation clandeſtine en étoit plus conſidérable, & elle ſe faiſoit ſur-tout

par l'isle du Man, admirablement située pour recevoir tout ce qui venoit du Nord. Déjà l'influence de ces précautions s'est fait sentir aux ventes des compagnies étrangeres où les thés, objet chéri de ce commerce interlope, ont baissé de prix. La compagnie Angloise ne manquera pas à l'avenir d'en faire des provisions proportionnées aux demandes, & de s'approprier le bénéfice que ses rivaux venoient lui enlever jusque dans son propre empire. Si quelque chose peut tempérer l'éclat de cette nouvelle prospérité, c'est la découverte faite depuis peu à l'Abrador d'une espece de thé qui commence à être connu sous le nom d'hiperion. Déjà le nord de l'Amérique le substitue au thé d'Asie, & il n'est pas impossible que la métropole suive l'exemple de ses colonies. Cette nouvelle fantaisie ne sauroit prendre de la consistance sans occasionner un vuide immense dans le commerce de la compagnie.

Mais les thés & les autres marchandises qui arrivoient des Indes, avec quoi les payoit-on? Avec de l'argent. Le gouvernement qui ne l'ignoroit pas, a fixé à trois cens mille livres ce qu'on en pourroit exporter. Cette disposition bizarre

& indigne d'un peuple commerçant, n'a pas eu & ne pouvoit pas avoir d'exécution. Les sommes enregistrées sont toujours montées beaucoup plus haut, & cette indulgence n'a pas empêché qu'on n'ait encore dérobé à la connoissance des officiers de la douane, des sommes très-considérables qui sortoient clandestinement. La fraude a augmenté à mesure que le commerce s'est étendu, & on a long-temps évalué l'argent qui sortoit du royaume au tiers du produit des ventes.

Cette extraction auroit été plus considérable, si la compagnie se fût tenue à la loi qui lui étoit imposée par sa chartre d'exporter en marchandises nationales la valeur du dixieme de ce qu'elle prenoit en monnoie sur ses vaisseaux. Constamment elle a chargé en étain, en plomb, en drap d'Angleterre, pour des sommes beaucoup plus fortes, sans compter les bénéfices qu'elle faisoit dans l'Inde sur les fers de Suede & de Biscaye, sur d'autres objets qu'elle tiroit de plusieurs contrées de l'Europe.

Ses partisans dans la vue de lui ramener la bienveillance publique qui lui a été assez communément refusée, ont avancé

ſouvent que ce corps faiſoit rentrer dans l'état autant d'argent qu'il en avoit fait ſortir. Cette prétention fut ſi vivement combattue au commencement du ſiecle, que le gouvernement jugea la queſtion digne de ſon attention. Il trouva que depuis la fin de décembre 1712 juſqu'à la fin de décembre 1717, il étoit ſorti pour l'Inde, ſuivant les regiſtres, deux millions trois cens trente-ſix mille cent trente-cinq livres. Tout lui indiquoit que l'argent parti clandeſtinement montoit au moins à la moitié ; de ſorte qu'on ne crut pas s'égarer en formant des deux ſommes réunies un total de trois millions cinq cens quatre mille deux cens deux livres dix ſchelings. Les réexportations faites par la compagnie dans le même eſpace de temps, montoient à trois millions trois cens trente-cinq mille neuf cens vingt-huit livres dix ſchelings. Ainſi en ſuppoſant la juſteſſe de ces calculs, la conſommation que l'Angleterre auroit faite de productions de l'Aſie pendant cinq ans, ne lui auroit coûté que cent ſoixante-huit mille deux cens ſoixante-quatorze livres. On a lieu de conjecturer qu'elle lui coûta beaucoup davantage & que pluſieurs des marchandiſes ven-

dues en apparence pour l'étranger ne ſortirent pas du royaume. La faveur qu'ont pris les toiles d'Ecoſſe & d'Irlande imprimées en Angleterre, & l'augmentation des manufactures de ſoie, en laiſſant moins de débouchés pour la contrebande, doivent rendre le commerce de l'Orient plus avantageux à la nation. Avant 1720, il ſe conſommoit par an dans la Grande-Bretagne, trois millions ſept cens cinquante mille verges de toiles des Indes. Cette conſommation en eſt bien tombée.

Il n'étoit pas poſſible que les rapports du commerce de l'Inde avec l'état en général éprouvaſſent des révolutions, ſans qu'il n'arrivât des variations dans les intérêts particuliers des actionnaires. Leurs bénéfices ont été énormes dans certains périodes & très-bornés dans d'autres. Les répartitions ont ſuivi le cours de ces changemens. Le dividende qui depuis un temps infini n'étoit que de ſept pour cent, fut porté à huit en 1743. Il tomba depuis à ſix & a été hauſſé juſqu'à dix dans le mois d'octobre 1766. Dans l'ivreſſe où l'on étoit, on l'auroit pouſſé beaucoup plus loin ſi on n'eût été arrêté par le parlement qui perdant de

vue le précieux dépôt dont il étoit chargé, fit un acte d'autorité dont les conſéquences peuvent être dangereuſes. Cet attentat contre le droit impreſcriptible de propriété, lui ſera éternellement reproché, même par les gens ſages qui penſoient auſſi-bien que lui que le temps n'étoit pas encore venu de porter ſi haut les répartitions ; ils appuyoient leur ſentiment ſur la ſituation actuelle de la compagnie.

Elle doit ſix millions quatre mille cent quarante-cinq livres, ſuivant l'état remis par la direction même le 17 mai 1767. Ces engagemens ſont publics, il n'étoit pas poſſible de les diſſimuler, & les circonſtances pouvoient faire penſer qu'il étoit dangereux de ſe montrer aux yeux de la nation dans une ſituation un peu équivoque. Cet intérêt qu'avoit la compagnie de paroître riche, a fait ſoupçonner qu'elle cachoit quelques dettes privées de l'Europe & ſur-tout des Indes. Une défiance qui n'eſt fondée que ſur des poſſibilités, ne peut pas balancer une déclaration publique & légale. Il faut donc voir quelles ſont les reſſources de la compagnie pour faire face à des engagemens ſi conſidérables.

La partie de son bien la mieux éclaircie, est que ce gouvernement lui doit. Elle lui a prêté deux millions en 1698, un million deux cens mille livres en 1708, un million en 1744. Ces secours n'ont jamais eu d'autre but que d'obtenir la prorogation ou le renouvellement d'un privilege exclusif. L'intérêt que l'état lui payoit a toujours été égal à celui qu'il payoit à ses autres créanciers ; & il n'a été réduit à trois pour cent qu'en 1757 avec le reste de la dette nationale. Ce que la compagnie possede en Angleterre en autres effets, en autres créances, se réduit à cent soixante-dix-neuf mille neuf cens quatre-vingt-neuf livres ; de sorte que la fortune de la compagnie en Europe ne s'éleve pas au dessus de quatre millions trois cens soixante-dix-neuf mille neuf cens quatre-vingt-neuf livres sterlings.

Ses fonds circulans dans le commerce ne paroissoient pas si aisés à déterminer. Les spéculateurs qui avoient la meilleure opinion de sa situation ne lui accordoient pas au delà de quatre millions cinq cens mille livres qui leur paroissoient plus que suffisans pour trois expéditions entieres. Ils se trompoient. La

compagnie vient de déclarer elle-même qu'elle a dans l'Inde ſur l'océan ou dans ſes magaſins, cinq millions deux cens quatre-vingt-quatre mille neuf cens ſoixante-ſix livres qui, joint à ce qu'elle poſſede en Europe, forment un capital de neuf millions ſix cens ſoixante-quatre mille neuf cens cinquante-cinq livres.

Ce n'eſt pas tout. La maſſe de ſes richeſſes eſt groſſie par d'autres objets la plupart conſidérables. Un Nabab lui doit ſix cens cinquante mille livres. Elle en a prêté ſoixante-quatre mille à ceux qui lui fretent des vaiſſeaux. Son fonds mort en Aſie monte à quatre cens mille livres; ſes magaſins d'Angleterre en valent quarante mille, & ſes fortifications de l'Inde ne peuvent pas être eſtimées moins de ſix cens ſoixante-quatre mille trois cens trente-cinq. Ses poſſeſſions anciennes évaluées par leur revenu qui eſt de quatre cens trente-neuf mille livres, doivent être eſtimées deux millions cent quatre-vingt-quinze mille livres. Le produit net de vingt-cinq vaiſſeaux attendus dans l'année 1767, ſera d'un million huit cens dix-ſept mille ſept cens ſoixante-huit livres. Toutes ces ſommes réunies forment un fonds de cinq mil-

lions huit cens trente & un mille cent quatre livres, qui joint aux neuf millions six cens soixante-quatre mille neuf cens cinquante-cinq livres, font quinze millions quatre cens quatre-vingt-seize mille cinquante-quatre livres.

Les esprits chagrins ont trouvé plus que de l'exagération dans les derniers calculs. A les entendre, toutes les créances sur les princes de l'Inde sont des chimeres dont dans tous les temps on a bercé l'Europe. Les bâtimens militaires si vantés ont peu de valeur en eux-mêmes, & n'en auront aucune à l'expiration de la chartre, quels qu'aient été les frais de leur construction. Il n'est point de territoire qui ne coûte plus à défendre qu'on n'en tire. Les bénéfices des ventes sont destinés à payer le dividende, & ne grossissent pas le capital des actionnaires. Enfin dans cette énormité de prétentions, le petit nombre de celles qui ont quelque fondement doit suffire à peine pour payer les dettes que la précipitation a fait oublier, ou que l'éloignement a empêché d'éclaircir. Les hommes difficiles vont jusqu'à réduire la compagnie aux neuf millions six cens soixante-quatre mille neuf cens cinquante-

cinq livres qui lui ſont dûs par le gouvernement, ou qu'elle fait travailler dans ſon commerce. Il ne lui reſte dans leur ſyſtême, ſa dette de ſix millions quatre mille cent quarante-cinq livres une fois payée, que ſes propres fonds qui ne ſont que de deux millions huit cens mille livres, quoiqu'ils paroiſſent être de trois millions deux cens mille livres, & huit cens ſoixante mille huit cens dix livres qui ſe trouvent au-deſſus de cette ſomme.

S'il en étoit ainſi, comment ſeroit-il poſſible qu'un capital de trois millions ſix cens ſoixante mille huit cens dix livres eût acquis dans l'opinion publique une valeur de près de neuf millions qui eſt le terme où l'a porté le prix de l'action. Cette objection n'eſt pas invincible, on connoît l'enthouſiaſme Anglois. Cent & cent fois il a été mis en mouvement par des objets qui n'auroient pas fait la moindre ſenſation ſur les peuples les plus légers & les plus frivoles. Un événement important a violemment enveloppé dans ſon tourbillon la nation entiere. Elle s'eſt livrée avec l'emportement qui lui eſt propre aux vaſtes eſpérances que lui offroit la conquête du Bengale.

L'Angleterre jeta en 1757 les fondemens de sa domination dans cette contrée aussi opulente qu'étendue, lorsqu'elle se fit céder les provinces de Burdivan, de Miduapour & de Chatigam, mais ce ne fut qu'après avoir chassé les François de l'Inde entiere qu'elle éleva ce grand édifice. Ses efforts furent prodigieux. Les victoires qui les couronnoient paroissoient devoir étre décisives & ne finissoient rien. Les vaincus trouvoient des ressources & c'étoit toujours à recommencer. Il n'auroit tenu qu'aux conquérans de mettre fin à tant de calamités en réduisant leur ambition à de justes bornes; mais ils vouloient tout ou rien, & leur résolution étoit prise de ne s'arrêter que lorsqu'ils auroient trouvé un personnage assez vil pour être satisfait de porter le vain nom de Souba sous leur protection ou leur dépendance. Un vieux Mogol détrôné qui cherchoit à se ménager la faveur des Anglois pour la faire servir à son rétablissement, leur proposa de prendre la Soubabie pour eux-mêmes. L'étendart impérial dont ils honoreroient ce titre d'autorité effaceroit, leur dit-il, le souvenir de leurs violences, donneroit à leur usurpation un air

de juſtice, & leur épargneroit toutes les dépenſes qu'il en coûte pour maintenir un droit de conquête diſputé ou méconnu. Sans doute que le ſage Clive craignit l'impreſſion que cette nouveauté pourroit faire ſur l'imagination des peuples, il détermina ſa nation à ſe contenter en 1766 d'un pouvoir abſolu ſous le titre modeſte de fermier d'un prince de quatorze ou quinze ans.

Depuis cette époque, la compagnie paie annuellement à l'empereur précipité du trône, vingt-ſix lacks de roupies, & les deux tiers de cette ſomme au fantôme de Souba qu'on tient comme priſonnier à Mouxcoudabat. Elle eſt de plus chargée de toutes les dépenſes néceſſairement fort conſidérables qu'exigent l'adminiſtration & la défenſe du pays. A ces conditions, tous les revenus publics du Bengale ſont verſés dans ſa caiſſe, & elle en a la diſpoſition entiere.

On a beaucoup varié ſur le produit net de cette riche & vaſte conquête. L'ignorance a entaſſé les contradictions, la politique a multiplié les myſteres, l'intérêt particulier a tout embrouillé. Il y auroit plus que de la préſomption à ſe flatter de diſſiper des ténebres que tant

de gens éclairés n'ont pu pénétrer. Cependant qu'il nous ſoit permis de haſarder nos conjectures, & d'indiquer la baſe ſur laquelle nous les appuyons.

La vente annuelle de la compagnie peut être eſtimée trois millions ſterlings. La différence de l'achat à la vente, doit être de moitié. Par conſéquent les marchandiſes ont été payées avec un million & demi de livres.

On eſt autoriſé à penſer que depuis quelques années les Anglois portent dans l'Inde autant de draps ou d'autres productions d'Europe que d'argent. Il n'a donc dû ſortir de leur pays que ſept cens cinquante mille livres.

Non ſeulement cette exportation de métaux a ceſſé entiérement, mais encore il a été réglé, après que les dettes d'Aſie ont éte liquidées & que les comptoirs ont été pourvus de fonds ſuffiſans d'avances, qu'on feroit venir dans la métropole cinq cens mille livres en nature. C'eſt donc approcher de la vérité que que d'eſtimer le revenu net du Bengale à douze cens cinquante mille livres.

Nos conjectures ne s'éloignent pas beaucoup du calcul de monſieur Dow qui vient d'écrire qu'au mois d'avril 1766

les revenus du Bengale s'élevoient à trente-trois millions vingt-cinq mille neuf cens ſoixante-huit roupies, que les dépenſes montoient à vingt-deux millions quatre cens cinquante mille roupies ; & qu'il ne reſtoit à la compagnie que dix millions cinq cens ſoixante-quinze mille neuf cens ſoixante-huit roupies, ou un million trois cens vingt-un mille neuf cens quatre-vingt-quatorze livres quinze ſols ſterlings.

Qu'on déduiſe de cette ſomme les quatre cens mille livres que la compagnie s'eſt obligée de donner au gouvernement pour la protection qu'elle en a reçue, pour les faveurs qu'elle en attend, & on aura une idée aſſez juſte de ce que lui vaut actuellement le Bengale.

Les arrangemens imaginés pour donner de la ſolidité à une ſituation ſi favorable, ſont peut-être les plus raiſonnables qu'il fût poſſible de faire. L'Angleterre a aujourd'hui dans l'Inde le fonds de huit mille deux cens ſoldats Européens & de cinquante mille Cipayes formés à notre diſcipline, & qui ſous la conduite de nos généraux ne nous cedent que peu en valeur. Trois mille de ces Européens, vingt-cinq mille de ces

Cipayes sont dispersés sur les bords du Gange.

Le corps le plus considérable a été placé à Benarez, lieu célebre, autrefois le berceau des sciences Indiennes, aujourd'hui la plus fameuse académie de ces riches contrées, où l'avarice Européenne ne respecte rien. On a choisi cette position parce qu'elle a paru favorable pour arrêter les peuples belliqueux qui pourroient descendre des montagnes du Nord ; & qu'en cas d'attaque, il seroit moins ruineux de soutenir la guerre sur un territoire étranger, que sur celui dont on perçoit les revenus. Au midi on a occupé autant qu'il étoit possible tous les défilés par où un ennemi actif & entreprenant pourroit chercher à pénétrer dans la province. Daca qui en est le centre, voit sous ses murs une force considérable toujours prête à voler par-tout où sa présence deviendroit nécessaire. Tous les Nababs, tous les Rajas qui dépendent de la Soubabie de Bengale, sont désarmés & sans défense, entourés d'espions pour découvrir les conspirations, & de troupes pour les dissiper.

Le cas d'une révolution malheureuse qui réduiroit le conquérant à lever ses

quartiers, à abandonner ses postes, a été prévu. On a construit près de Calicuta le fort Williams qui au besoin serviroit d'asyle à l'armée forcé de se replier, & qui lui donneroit le temps d'attendre les secours nécessaires pour recouvrer la supériorité. Quoiqu'il n'y ait que le corps de la place de fini, & que ses ouvrages extérieurs ne soient pas encore commencés, elle peut braver tous les efforts de l'Asie, ceux même que les puissances de l'Europe pourroient faire dans un si grand éloignement. Les travaux déjà faits ont absorbé huit millions de roupies, & il seroit difficile de calculer ce que ceux qui restent à faire pourroient coûter. Le grand inconvénient, c'est que malgré tant de dépenses, cette citadelle ne protege pas Calicuta devenu la plus importante ville de l'Inde, depuis qu'il s'y est formé une population de six cens mille ames, que de richesses prodigieuses se sont concentrées dans son sein, que les circonstances l'ont rendu le théâtre d'un commerce immense. Il faut que la salubrité de l'air & l'avantage d'une position heureuse l'aient emporté sur toutes les autres considérations.

Malgré la sagesse des précautions que

les Anglois ont prises, ils ne sont pas, ils ne sauroient être sans inquiétude. La puissance Mogole peut s'affermir & chercher à délivrer d'un joug étranger la plus riche de ses provinces. Ayder-Alikan qui a appris de nous la guerre, qui a trente bataillons bien disciplinés, vingt mille bons chevaux, une artillerie servie par cinq cens Européens, de l'activité, de l'audace, une politique très-étendue poursuivra vraisemblablement sur le Gange un ennemi avec lequel il est brouillé irréconciliablement. On doit craindre que des nations barbares ne soient attirées de nouveau dans ce doux climat. Les princes divisés mettront peut-être fin à leurs discordes & se réuniront pour leur liberté mutuelle.

Il n'est pas impossible que les soldats Indiens qui sont actuellement la force du conquérant, tournent contre lui un jour les armes dont il leur a enseigné l'usage. Sa grandeur uniquement fondée sur l'illusion peut même s'écrouler, sans qu'il soit chassé de sa possession. Personne n'ignore que les Marates se sont fait des droits sur le quart desrevenus du pays, & qu'ils se disposent à justifier par la force un droit que les Anglois refusent de reconnoî-

tre. Si on ne réussit pas à détourner par la corruption ou par l'intrigue cet orage, le Bengale sera pillé, ravagé, quelques mesures qu'on puisse prendre contre une cavalerie légere, dont la célérité est au dessus de tout ce qu'on peut dire. Les courses de ces brigands pourront se répéter, & il y aura alors nécessairement moins de tribut & plus de dépense.

Supposons cependant qu'aucun des malheurs que nous osons prévoir n'arrivera, est-il vraisemblable que les revenus du Bengale puissent rester toujours les mêmes? Il doit être permis d'en douter. La compagnie Angloise ne porte plus d'argent dans le pays, elle en tire même pour tous ses comptoirs de l'Inde & pour l'Angleterre. Ses agens font des fortunes romanesques & les négocians libres d'assez grandes fortunes dont ils vont jouir dans la Métropole. Les autres nations Européennes trouvent dans les trésors de la puissance dominante des facilités qui les dispensent d'introduire de nouveaux métaux. Toutes ces combinaisons ne doivent-elles pas former dans le numéraire de ces contrées un vuide qui tôt ou tard se fera sentir dans le recouvrement des deniers publics.

Il n'en eſt pas ainſi aux yeux des Anglois, leur plan eſt de lier ſi bien les mains au Souba, aux Nababs, aux Rajas de ſa juriſdiction, qu'ils ne puiſſent plus opprimer les peuples qui dépendent d'eux. Calicuta ſera un tribunal toujours ouvert aux plaintes de tous les malheureux que la tyrannie oſera pourſuivre. La propriété ſera ſi reſpectée, que l'or enſeveli depuis pluſieurs ſiecles ſortira des entrailles de la terre pour remplir ſa deſtination. On encouragera tellement l'agriculture, les manufactures, que les objets d'exportation deviendront tous les jours plus conſidérables. La compagnie ſe flatte que loin d'être réduite à diminuer les tributs qu'elle a trouvé établis, elle pourra concilier leur augmentation avec l'aiſance univerſelle. Si les principes qu'elle a ſuivis juſqu'ici lui ſervent de regle, ſes eſpérances pourroient bien n'être pas chimériques.

La plupart des nations Européennes qui ont acquis quelque territoire dans l'Inde, choiſiſſent pour leurs fermiers des naturels du pays dont elles exigent des avances ſi conſidérables, que pour les payer ils ſont obligés d'emprunter juſqu'à douze, quinze même pour cent

d'intérêt par mois. L'état violent où ces hommes avides se sont mis volontairement, les réduit à la nécessité d'exiger des habitans auxquels ils sous-louent quelques portions de terre un prix si exhorbitant, que ces malheureux abandonnent leurs aldées & les abandonnent pour toujours. Le traitant devenu insolvable par cette fuite, est renvoyé ruiné, & on lui donne un successeur qui a communément la même destinée; de sorte qu'il arrive le plus souvent qu'il n'y a de payé que les premieres avances ou fort peu de chose au delà.

On a suivi une marche différente dans les possessions Angloises. L'observation qu'on y a faite que les aldées étoient formées par plusieurs familles qui la plupart tenoient les unes aux autres, on a banni l'usage des fermiers. Chaque champ est taxé à une redevance annuelle, & le chef de la famille est caution pour ses parens, pour ses alliés. Cette méthode lie les colons les uns aux autres & leur donne la volonté, les moyens de se soutenir réciproquement. Telle est selon nous la cause qui a élevé les établissemens de cette nation au degré de prospérité dont ils étoient susceptibles, tandis

tandis que ceux de ses rivaux languissoient sans culture, sans manufactures & par conséquent sans population.

Si les Anglois devoient pratiquer, & pratiquer constamment dans le Bengale l'humanité, la justice, la saine politique dont ils ont montré des lueurs dans les territoires bornés qu'ils ont possédés jusqu'ici, nous applaudirions à leur succès, nous nous livrerions autant, peut-être plus qu'eux-mêmes, à l'espérance de voir renaître la prospérité sur un sol que la nature embellit & que le despotisme n'a cessé de ravager. Persuadés du droit qu'ont tous les hommes de travailler au bonheur de leurs semblables, nous fermerions les yeux sur l'irrégularité des usurpations qui n'ont dépouillé que des tyrans. Il nous seroit doux de penser que les révolutions qui bouleversent ces riches contrées en seroient écartées pour jamais; peut-être nous joindrions-nous aux politiques qui ne cessent de solliciter la Grande-Bretagne d'achever la conquête de l'Indostan. Malheureusement nous n'osons nous livrer à ces délicieuses espérances.

La compagnie d'Angleterre a eu jusqu'ici une conduite supérieure à celle

des autres nations. Nous en sommes convenus. Ses agens, ses facteurs sont bien choisis. Les principaux sont des jeunes gens de famille formés dans ses bureaux à Londres avec un soin extrême. Ils apportent en Asie la science du commerce, des mœurs & l'habitude du travail. Les marchands libres qui s'enrichissent sous sa protection & les particuliers qui la composent, ont souvent paru aussi attachés à ses intérêts qu'aux leurs. Elle-même a vu le plus souvent le commerce en grand, & l'a presque toujours fait comme une société de vrais politiques, autant que comme une société de négocians. Ses colons, ses marchands & ses militaires, ont jusqu'à présent conservé plus de mœurs, de discipline & de vigueur que ceux des autres nations; mais on peut prédire qu'ils finiront par se corrompre.

Dans l'éloignement de sa patrie, on n'est plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ses concitoyens. Dans un climat chaud où le corps perd de sa vigueur, l'ame doit perdre de sa force. Dans un pays où la nature & les usages conduisent à la mollesse, on s'y laisse entraîner. Dans des contrées où l'on est

venu pour s'enrichir, on oublie aiſément d'être juſte.

Dominateurs ſans contradiction dans un empire où ils n'étoient que négocians, il eſt bien difficile que les Anglois n'abuſent pas de leur pouvoir. Ils auront ſous les yeux les deſpotes de l'Aſie ; ils ſe familiariſeront avec des excès qui effarouchoient d'abord l'honnêteté Angloiſe. La corruption s'introduira donc dans leurs colonies, & elle commencera par les militaires, eſpece d'hommes qui chez toutes les nations a le moins de mœurs. Le commun des négocians ne tardera pas non plus à ſe corrompre, les agens de la compagnie ſi bien choiſis ſeront quelque temps leurs cenſeurs, & finiront par être leurs complices.

A cette époque qui n'eſt peut-être pas bien éloignée, les Indiens s'appercevront qu'ils ont perdu à changer de maîtres. N'étant plus ſoutenus par ce fanatiſme qui rendoit leurs fers ſupportables, ils ſentiront tout le poids du joug qu'on leur aura impoſé. L'autorité étrangere dépouillée de ce preſtige impoſant qui ſemble ennoblir la ſervitude, n'aura que ſes forces phyſiques pour les contenir. Elles ſeront inſuffiſantes contre leur

déſeſpoir, contre les ſecours que des voiſins, inquiets, ambitieux leur offriront ſans ceſſe. Trois mille brigands plutôt perdus que diſperſés dans un eſpace de ſept ou huit cens lieues, ſeront aiſément maſſacrés, & dans leur tombeau ſeront enſevelies ces agréables chimeres qui cauſent aujourd'hui une ivreſſe ſi univerſelle. La compagnie Angloiſe ſe trouvera ſans poſſeſſions, ſans revenu, ſans mœurs & ſans commerce, comme cela eſt arrivé aux François, ainſi qu'on le verra dans le livre ſuivant.

Fin du troiſieme Livre.





